

LES MADONES
DE VALENCIENNES

Mois de Marie

par l'Abbé CAPPLIEZ, doyen de St-Nicolas

VALENCIENNES

LIBRAIRIE P. & G. GIARD

Handwritten text, possibly a signature or name, located in the top right corner of the page.

Handwritten text, possibly a signature or name, located in the upper middle section of the page.

Respectueux hommage
Cappiez

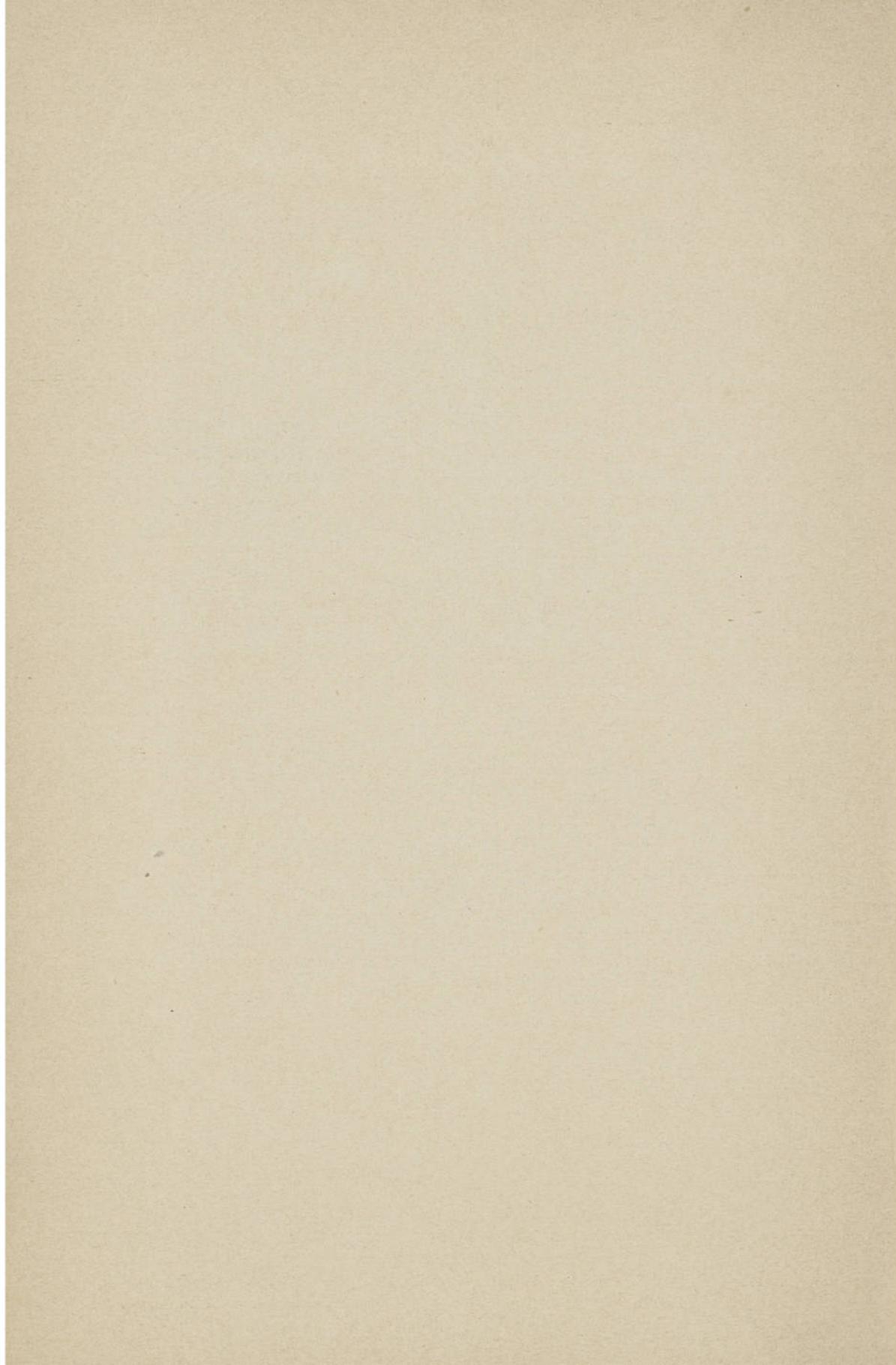


14 JUIN 1995



CENTRE D'HISTOIRE DE
LA RÉGION DU NORD ET DE
L'EUROPE DU NORD-OUEST
UNIVERSITÉ DE LILLE III
B.P. 149 - 59653 VILLENEUVE-D'ASCQ Cédex

5 MAI 1986 C.2457



LES MADONES DE VALENCIENNES

Imprimatur.

H. MONNIER

ÉVÊQUE DE LYDDA.

CAMBRAI, 25 MARS 1891.

Fête de l'Annonciation de la B. V. Marie

NOTRE DAME LA GRANDE



N.D. des P. J. ESUITES

LES CHARTREUX

LES MADONES DE VALENCIENNES

Mois de Marie

PAR

L'Abbé CAPLIEZ

Doyen de Saint-Nicolas

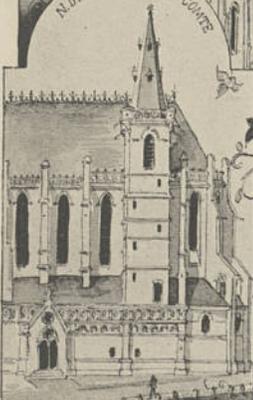
avec ILLUSTRATIONS
d'Artistes Valenciennois

1891

N.D. du MONT CARMEL



N.D. DE LA SAINTE LE CONTE



ROMPUEUX



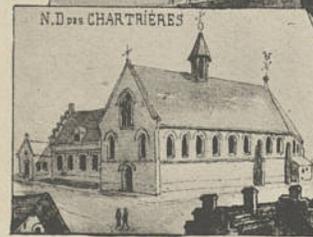
N.D. de LA CHAUSSEE



N.D. de L'HOTELLERIE



N.D. des CHARTRIÈRES



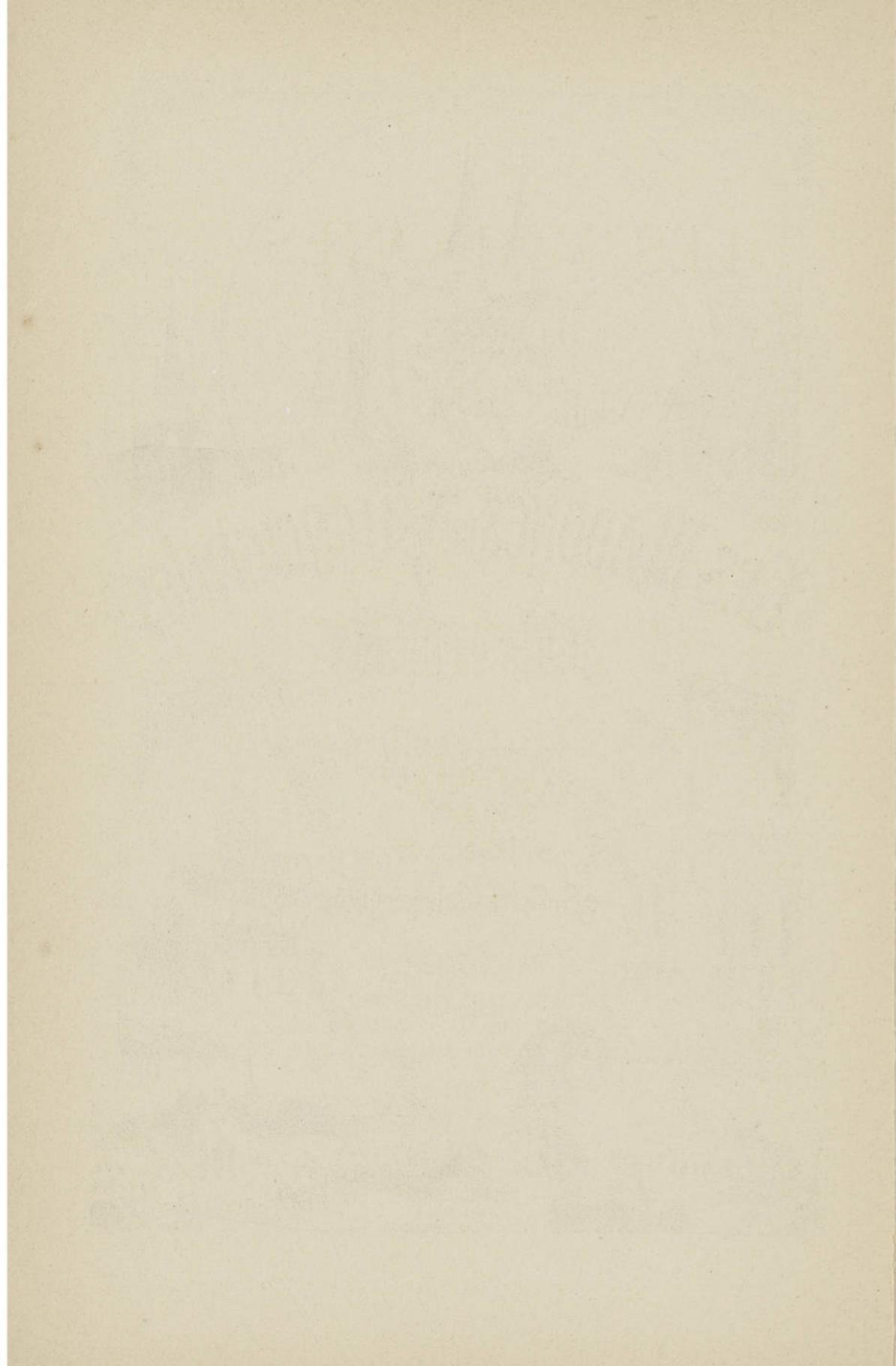
N.D. de FEUMONT



VALENCIENNES

G. Giard éditeur

P. & G. GIARD, SUCCESSEURS



LES MADONES

DE

VALENCIENNES

MOIS DE MARIE

PAR L'ABBÉ CAPPLIEZ, DOYEN DE SAINT-NICOLAS

AVEC ILLUSTRATIONS D'ARTISTES VALENCIENNOIS



VALENCIENNES
G. GIARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
P. ET G. GIARD, SUCCESSEURS

— 1891 —

IMPRIMERIE G. HOLLANDE & C^{ie}, VALENCIENNES

Légende des Illustrations

COUVERTURE

Fragment d'un projet d'autel pour la Vierge

Peinture inédite de Rubens (*Collection J.-B. FOUCART, Valenciennes*).

FRONTISPICE

Les églises et chapelles de Valenciennes dédiées autrefois à la très Sainte Vierge.

Notre-Dame la Grande, la sainte Marie Majeure de Valenciennes, occupe le milieu, puis viennent : Notre-Dame des Jésuites, Notre-Dame de la Chaussée, Notre-Dame de la Salle le Comte, Notre-Dame de Beaumont, Notre-Dame du Mont-Carmel, etc. (*Dessin d'Emile DUTOUQUET*).

OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

La Vierge aux fleurs. Page 1.

Ce sujet qui symbolise les offrandes et les prières adressées à la Reine du Ciel, était souvent reproduit par les maîtres tapissiers de Valenciennes, d'après ce que nous apprennent les comptes de la ville et la recette générale du Hainaut.

1^{er} JOUR.

L'Apparition de l'an 1008. Page 6.

Pendant la peste de l'an 1008, la Vierge apparaît à l'ermite Bertholin et lui annonce la fin du fléau. L'ermitage de Bertholin était situé au pied du mont Jovis, dans la vallée de Fontenelle, près d'une source qui en marque encore l'emplacement aujourd'hui. (*Dessin de René DELAME*).

2^e JOUR.

Le Vœu du Magistrat. Page 11.

L'ermite Bertholin accompagné du Comte et du Magistrat parcourt les rues de la cité et reçoit le serment des habitants qui s'engagent à faire chaque année, à la date du 8 Septembre, le « Tour du Saint-Cordon ». (*Dessin de René DELAME*).

3^e JOUR.

La Châsse du Saint-Cordon. Page 18.

La Châsse du Saint-Cordon que les Royés portaient pieds nus le jour de la procession était l'œuvre de Jérôme de Moyenneville, « lequel orfèvre, dit Simon Le Boucq, était entièrement parfait en son art et science, de manière que de toutes parts on venait à lui pour avoir participation de ses excellentes et magnifiques conceptions. » (*Dessin de Jehan LE LIEPVRE*).

4^e JOUR.

Le Tableau des Royés. Page 24.

Ce tableau qui existait autrefois dans la chapelle des Royés donne une représentation naïve du miracle du Saint-Cordon et porte comme encadrement les armoiries des confrères. En effet, chaque membre en entrant dans la confrérie, choisissait un blason qu'il déposait avec son nom sous le regard de Marie. Plusieurs noms inscrits sur ce tableau sont encore portés par des familles Valenciennes.

8^e JOUR.

Notre-Dame des Sept Douleurs. Page 49.

Cette composition rappelle la Notre-Dame de Pitié qui se voyait aux Récollets. A gauche, est représenté un des pèlerins de Jérusalem dont l'association avait son siège dans la chapelle de ce couvent ; à droite, assis sur les marches de l'autel, on aperçoit l'historien Valenciennois Jacques de Guise, l'auteur des *Chroniques du Hainaut*. (*Dessin de E. de CHALENDAR*).

9^e JOUR.

Le Crucifiement. Page 56.

Cette miniature est extraite de l'un des précieux manuscrits de la Bibliothèque de Valenciennes, provenant de l'abbaye de Saint-Amand. (*Dessin de Jehan LE LIEPVRE*).

10^e JOUR.

Notre-Dame de Consolation. Page 61.

Cette curieuse statue est en bois sculpté. Elle date de la fin du XVI^e siècle et se trouve actuellement dans l'église Saint-Nicolas, ancienne chapelle des Pères Jésuites.

11^e JOUR.

Notre-Dame de Bonne-Espérance. Page 66.

(*Cuivre de la collection G. GIARD*).

14^e JOUR.

**L'Eglise de l'Hôtellerie s'élevant à la place du temple
de Vesta.** Page 84.

Sur les débris du temple démoli par ordre de Valentinien un évêque prêche l'Evangile aux tribus gauloises. Dans le lointain apparaît le futur sanctuaire de la Vierge. (*Composition allégorique de René DELAME*).

15^e JOUR.

L'Hôtel de Ville. Page 91.

Ce charmant édifice, qui rappelle par certains côtés l'architecture vénitienne, était autrefois une des curiosités de Valenciennes. L'église Saint-Pierre qui lui est accolée, servait de chapelle échevinale. (*Restauration d'après le dessin de Simon LE BOUCQ*).

16^e JOUR.

Notre-Dame du Puy. Page 97.

Cette Vierge a été composée d'après le programme que les membres de la confrérie de Notre-Dame du Puy avaient imposé à Antoine Pater pour l'arrangement de leur statue. Cette image était recouverte d'or et d'argent d'après la description de Michel Duforêt, l'historien de la confrérie. (*Dessin de M^{lle} L. MABILLE*).

17^e JOUR.

La Vierge de l'Espérance. Page 103.

Cette Vierge se trouvait au couvent des Dominicains. Elle était l'œuvre de Gilis, sculpteur valenciennois. (*Dessin de E. de CHALENDAR*).

18^e JOUR.

L'Assomption. Page 108.

Cette Assomption est la reproduction d'un dessin du peintre Charles Crauck. (*Collection J. DÉCLE*).

19^e JOUR.

La Fuite en Egypte. Page 116.

Manuscrit de la bibliothèque de Valenciennes. (*Dessin de Jehan LE LIEPVRE*).

21^e JOUR.

L'Annonciation. Page 131.

Cette composition est l'œuvre d'Hubert Cailleau, l'un de nos meilleurs miniaturistes, né en 1525. La bibliothèque de Douai possède de lui les livres d'heures et de chant de l'abbaye de Marchiennes, merveilleusement enluminés. La Bibliothèque Nationale et la famille Delacoste ont chacune un exemplaire du plus curieux travail de notre enlumineur, et qui n'est autre que la reproduction du célèbre Mystère de Valenciennes, de Roland Girard, prêtre du Béguinage. C'est sur l'exemplaire de la famille Delacoste, le plus beau des deux, mis gracieusement à notre disposition par M^{me} la Comtesse de Thieusies née Delacoste, que M^{lle} Roguin a copié les deux miniatures que nous représentons.

24^e JOUR.

La Visitation. Page 160.

Miniature tirée du même manuscrit que la précédente.

25^e JOUR.

La Sainte Vierge, (*Miniature d'André BEAUNEVEU*). Page 171.

Froissart en parlant de cet artiste dit : « Audessus de ce maistre Andrieu,

n'avoit pour lors meilleur ne le pareil en nulles terres ne de qui tant de bons ouvraiges feust demouré en France ou en Haynau dont il étoit de nacion et en royaume d'Angleterre. » Grâce à l'obligeance de Mgr Dehaisnes, nous avons pu reproduire une miniature intéressante du maître Valenciennois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

26^e JOUR.

Le Sommeil de l'Enfant Jésus.

(*Miniature de Simon MARMION*). Page 180.

Simon Marmion, une des gloires de Valenciennes au XV^e siècle, « avoit, dit Simon Le Boucq, en son art de peinture un don très magnifique, de sorte qu'il surpassoit tous les autres peintres, non seulement de la dite ville, mais de toutes les villes et provinces tant voisines que lointaines. » D'Oultreman fait également mention dans son Histoire de Valenciennes de cet excellent miniaturiste.

L'abbaye de Saint-Jean, Notre-Dame la Grande et l'église des Dominicains possédaient de lui divers tableaux qui furent détruits en 1566 par les brise-images. Nous devons à Mgr Dehaisnes, le savant historien de *l'Art chrétien dans les Flandres*, qui a écrit une biographie de Simon Marmion, l'avantage de pouvoir reproduire une miniature du célèbre maître Valenciennois.

27^e JOUR.

La Sainte Famille. (*Antoine WATEAU*). Page 194.

Antoine Wateau, en dehors des œuvres admirables que tout le monde connaît, a peint plusieurs tableaux de sainteté, entre autres une Sainte Famille qui est aujourd'hui au musée de l'Ermitage et dont nous reproduisons une gravure. Cela ne doit pas surprendre, car l'on sait qu'en dépit du genre profane de ses travaux, Wateau, après avoir eu une vie irréprochable, mourut en chétien. Aussi l'abbé Fragnies, son ami, put-il terminer son épitaphe par ces mots :

Quelque nom qu'il s'acquît par ses rares talents,

Ce nom, par ses vertus, fut encore plus illustre.

28^e JOUR.

Mater Dolorosa. (CARPEAUX). Page 206.

C'est d'après une terre cuite du Musée de Valenciennes, que nous reproduisons cette œuvre si expressive et si saisissante du grand sculpteur Valenciennois. On y retrouve cette intensité de vie qu'il sut mettre dans toutes ses œuvres et qu'il dut s'appliquer tout spécialement à rendre dans cette pieuse image, car personne n'ignore que, à travers une vie agitée, il sut garder ses convictions religieuses et qu'il mourut chrétiennement.

29^e JOUR.

La Vierge du Saint-Rosaire. (CRAYER). Page 216.

Ce tableau se trouve au Musée de Valenciennes. Il provient de la chapelle des Dominicains et représente saint Dominique recevant le Rosaire des mains de l'Enfant Jésus, tandis que Sainte Cécile et Sainte Marguerite sont en adoration devant le Sauveur.

30^e JOUR.

Notre-Dame du Scapulaire. Page 225.

Cette image est la reproduction d'un dessin sur soie donné en 1811 à l'église Saint-Nicolas par M^{lle} Désirée Barbet. C'est un souvenir des tapisseries et des broderies magnifiques que possédaient les anciens sanctuaires de la Sainte Vierge.

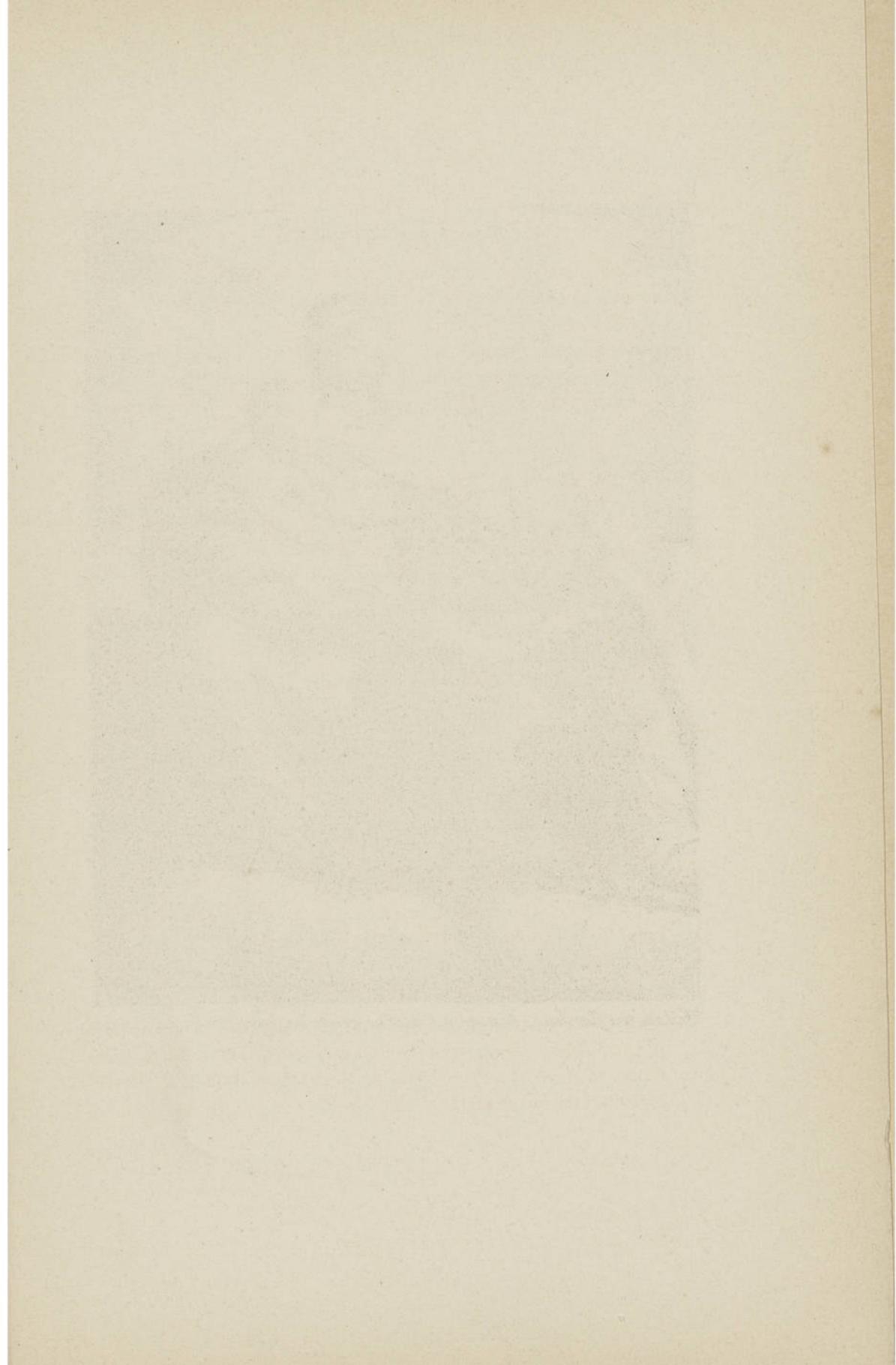
31^e JOUR.

Notre-Dame du Saint-Cordon. Page 233.

Cette gravure représente la statue vénérée dans l'église Notre-Dame, à l'autel de la chapelle de Notre-Dame du Saint-Cordon.

Plan de Valenciennes en 1767.

Reproduction, d'après une copie de M. Ed. Mariage, d'un plan conservé aux Archives de Valenciennes. Ce plan, encore inédit, est d'une exactitude parfaite. Il a été dressé sur l'ordre du Magistrat par Legros et Dumont, commissaires aux travaux de la ville.





Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore languo. Cant 2



Ouverture du Mois de Marie

LA dévotion envers la Mère de Dieu est, au sentiment des saints pères, une des plus sûres marques de prédestination, un des plus puissants moyens de salut; et saint Anselme ne fait pas difficulté d'assurer qu'un serviteur de Marie ne peut jamais périr. « Fille bien-aimée du Père éternel, mère du Verbe incarné, épouse du Saint-Esprit, elle commande dans le Ciel plutôt qu'elle ne sollicite, » dit un autre écrivain ecclésiastique.

« Aimons Marie, s'écrie saint Bernard : aimons-la de toute l'étendue de nos cœurs, de toute la force de nos affections. Telle est la volonté de Dieu. C'est par elle qu'il nous a donné son Fils; c'est encore par elle que toutes les grâces du Sauveur arrivent jusqu'à nous. Jésus est la source des grâces, son sacré-Cœur en est le centre; sa sainte Mère en est la distributrice, et comme le canal mystérieux qui nous les transmet. »

Aimons et servons Marie; tous les saints nous y invitent par leur exemple et par leurs paroles.

Aimons et servons Marie, parce que tels sont les désirs et les vœux de la sainte Eglise. Mère tendre, mère attentive à tout ce qui peut assurer le salut de ses enfants, elle ne cesse de nous rappeler les droits qu'à la Reine du Ciel à notre vénération, à notre confiance, à notre amour; de là ce culte universel qui a élevé partout à la gloire de Marie des temples et des autels; de là ces fêtes multipliées qui ont pour objet de célébrer les grandeurs et la puissance de la

Mère de Dieu ; de là, et ces pieuses associations formées en son honneur, enrichies des trésors de l'Eglise; et cette sainte coutume de la saluer trois fois par jour par l'Angelus; et cette touchante pratique qu'ont les ministres du sanctuaire, en commençant et en terminant l'office divin, de réciter la salutation angélique, si glorieuse à Marie, si agréable à Dieu, prière devenue au sentiment de saint Ephrem, un nouveau cantique des célestes hiérarchies. De là encore ces solennels appels des souverains pontifes au peuple chrétien pour le convier aux pieds de la Vierge du Rosaire, dans les sanctuaires où éclatent ses maternelles bontés.

Aimons et servons Marie; n'eussions-nous d'autre raison que la rage dont l'enfer est animé contre son culte. Pouvons-nous douter en effet que la dévotion à la sainte Vierge ne soit le chemin du Ciel, quand nous voyons l'ennemi du salut faire tant d'efforts pour effacer son nom de nos cœurs ?

« La dévotion à l'admirable Mère de Dieu, dit un pieux auteur, porte avec elle tant de bénédictions, que l'éternité tout entière ne sera pas trop longue pour reconnaître les biens qui en découlent. Les pauvres y trouvent des richesses pour soulager leur indigence; les faibles de la force; les malades des remèdes à leurs maux; les ignorants de la science; les affligés de la consolation; les pécheurs y trouvent la grâce; les justes leur sanctification; les âmes du purgatoire leur délivrance. Enfin il n'y a point de condition qui ne participe à ses largesses; point de nation, point de royaume qui n'éprouve sa protection. Toute la terre est pleine de ses miséricordes. Son cœur, ce précieux cœur qui est, après celui de Jésus, le plus pur, le plus doux, le plus charitable de tous les cœurs, a lui seul plus d'amour et de perfections que tous les anges et tous les bienheureux, et par conséquent il a pour nous incomparablement plus de tendresse, plus de compassion, plus de pente à nous secourir, que tous les saints ensemble; et c'est de ce cœur miséricordieux, comme d'une source inépuisable, que découle sur toutes les créatures une multitude presqu'infinie de toutes sortes de biens. »

Or, de toutes les pratiques de piété propres à entretenir ou à accroître la dévotion des chrétiens envers la sainte Vierge, il n'en est peut-être pas de plus consolante et en même temps de plus solide que celle qui est connue sous le nom de mois de Marie. De l'Italie où elle prit naissance, elle se répandit rapidement en France, et on peut dire dans le monde entier. Comment, en effet, le but et les pratiques du mois de Marie ne charmeraient-ils pas la vraie piété? Quoi de plus juste que de consacrer quelques semaines à honorer particulièrement la Mère du divin Rédempteur et la nôtre? Quoi de plus utile aux âmes qu'une suite d'exercices qui doivent la leur rendre favorable? Quoi de plus facile enfin, qu'une dévotion qu'on peut pratiquer seul comme en famille, dans sa maison comme dans le saint temple? Aussi partout le mois de Mai est devenu un mois d'hommages rendus à Marie et en même temps un mois de bénédictions. On y voit les âmes renaître à la grâce, la piété reflourir; et un renouvellement sensible de foi atteste chaque année le pouvoir de celle qu'on n'a jamais invoquée en vain.

Pour favoriser la célébration du mois de Marie, on a composé une multitude d'ouvrages. L'un présente la pieuse paraphrase des litanies de la sainte Vierge; l'autre de courtes méditations sur les mystères de sa vie, sur ses vertus; d'autres conduisent les enfants de Marie en pèlerinage, chaque jour, à quelqu'un des sanctuaires illustres de la chrétienté dédiés en son honneur. Cette moisson abondante d'écrits sert merveilleusement à propager le pieux exercice du mois de Marie. D'ailleurs, les vues de la Providence pour le salut des âmes étant multiples ainsi que leurs attraites et leurs besoins, il est bon que dans les livres de dévotion il y ait une variété qui mette chacun à portée de choisir ce qui lui convient.

Le livre avec lequel nous allons faire les exercices en l'honneur de la sainte Vierge est composé particulièrement en faveur des habitants de Valenciennes. Chaque exercice est un pèlerinage destiné à leur faire connaître les divers sanctuaires où leurs pères ont honoré

Marie et quelques-unes des saintes images devant lesquelles ils ont répandu leurs larmes avec leurs prières.

La cité de Valenciennes est glorieuse à tous égards. Mais son plus précieux patrimoine c'est l'amour de la puissante reine du Ciel pour ses habitants, et la piété filiale de ses enfants pour leur glorieuse patronne et libératrice; c'est d'avoir mérité d'être appelée par tous ses historiens LA VILLE DE LA VIERGE. Nous voulons nous attacher à mettre en relief cette alliance séculaire de Marie avec Valenciennes.

La révolution a fait disparaître presque tous les temples élevés par nos pères à leur glorieuse bienfaitrice, mais elle n'a pas su étouffer les pieux échos qui nous apportent, à travers les siècles, les supplications ferventes de nos aïeux. Les édifices matériels ont disparu, mais les traditions orales, mais les écrits, mais les ruines avec leurs grandes voix restent, et il est possible de reconstruire les monuments d'un glorieux passé. Nous allons l'essayer, pour la gloire de Marie, pour la mémoire de nos pères, et pour l'édification de leurs descendants.

Puisse la très sainte Vierge, que nous avons voulu honorer, bénir nos faibles efforts.

Pieux fidèles de Valenciennes, vous aimerez ces exercices. C'est comme un rendez-vous filial au pied de chacun de ces trônes de grâces qui ont vu éclater les merveilles de la puissance de Marie envers cette cité.

Il est si doux d'unir sa prière à celle de ses pères, de remettre ses pas dans leurs pas !

Prière



Marie, vierge pleine de tendresse, priez avec nous, priez pour nous.

Nous voici réunis avec le désir de vous louer, de vous bénir pendant ce mois le plus beau de l'année. Les fleurs que le soleil du printemps fait éclore pour orner votre sanctuaire nous invitent à puiser dans nos cœurs ce qu'il y a de meilleur pour en

former le pur hommage de notre piété filiale envers vous. Vous nous verrez tous les jours constamment prosternés devant ces images bénies qu'ont honorées nos aïeux, mêlant nos gémissements et nos prières aux accents de leurs supplications. Vous qui avez été si propice aux pères, soyez bonne aussi pour les enfants. Accordez-nous la grâce de vous aimer, de vous servir ici-bas avec une tendresse toute filiale, et la faveur de vous aller voir un jour au Ciel.

AINSI-SOIT-IL.





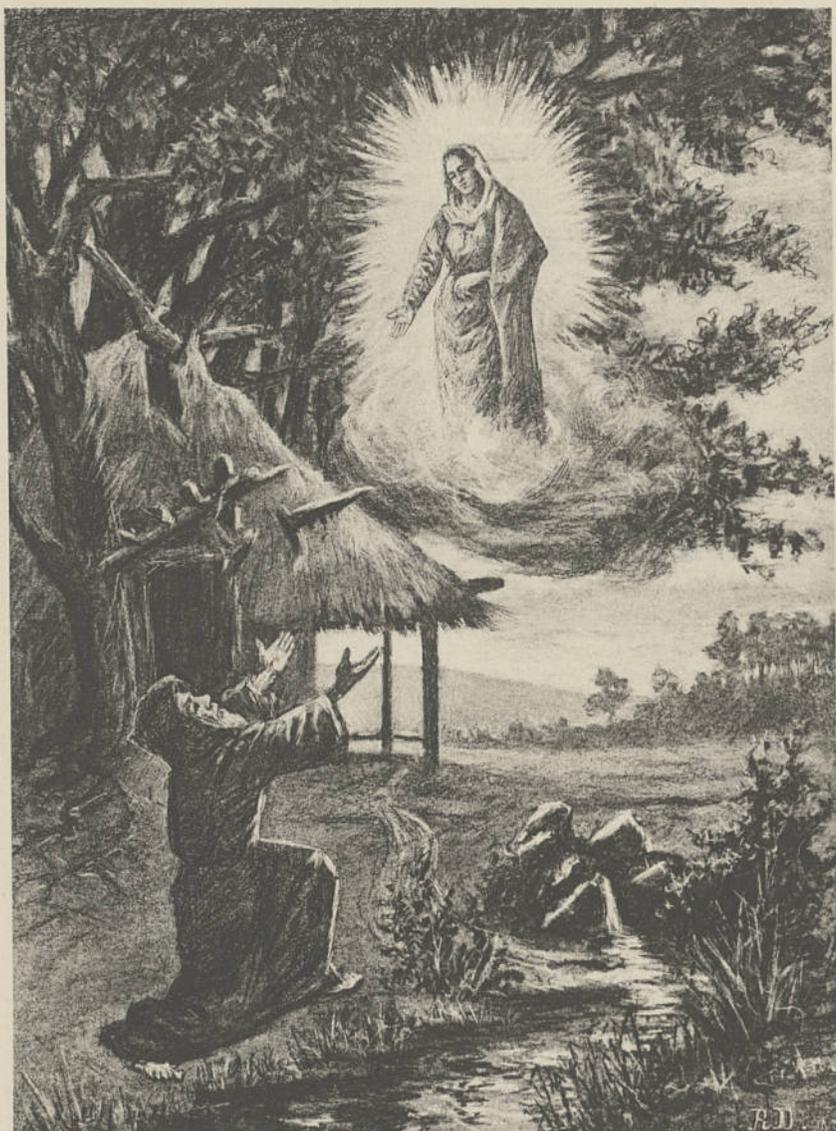
1^{er} JOUR

Miracle de l'an 1008

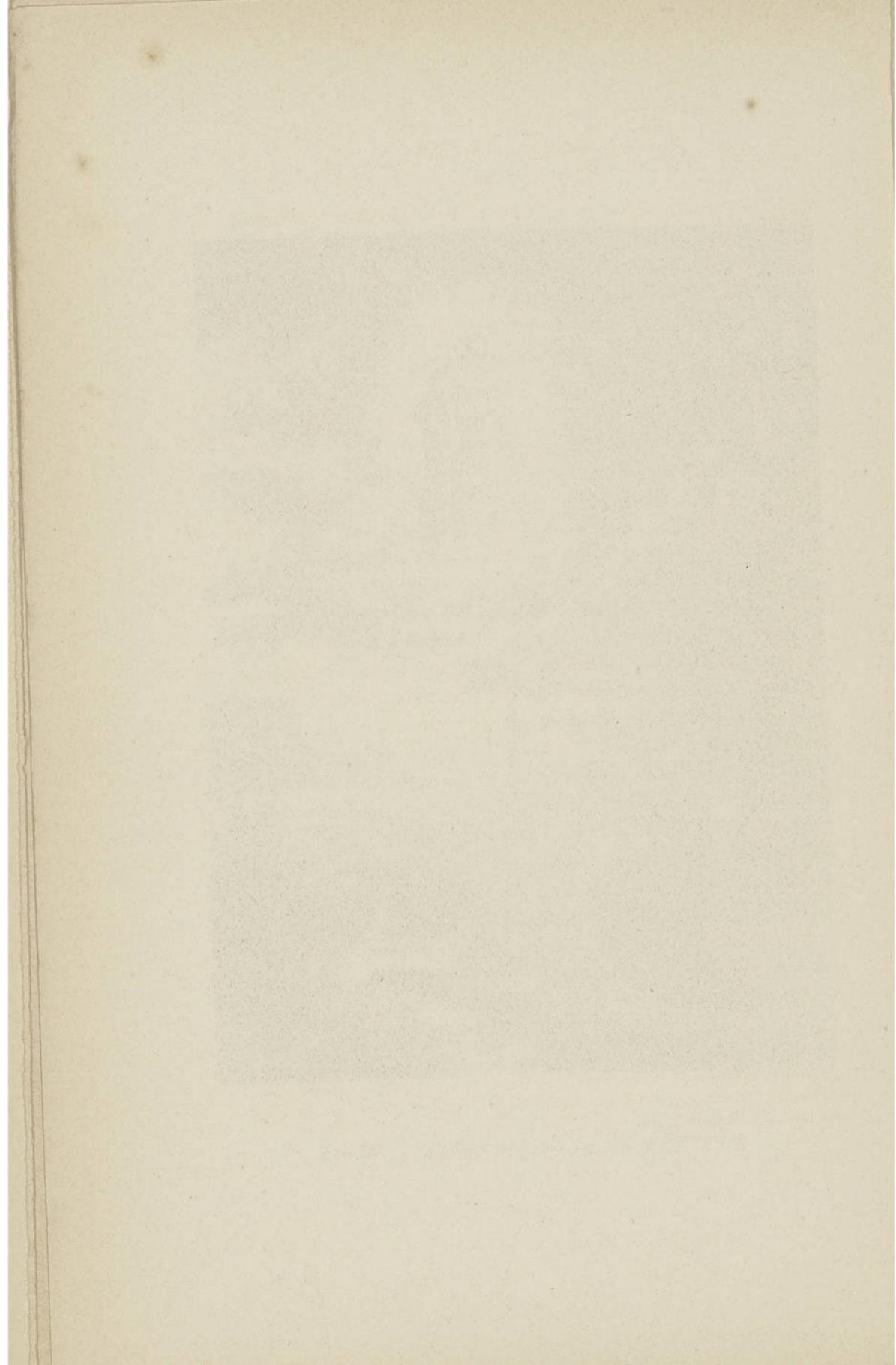
CHARLEMAGNE fit à Valenciennes un assez long séjour et y tint même une Assemblée de ses États-Généraux. Pour son propre usage, et pour satisfaire sa dévotion, le pieux monarque fit bâtir une chapelle qu'il dédia à la très sainte Vierge. C'est dans ce sanctuaire, situé à l'endroit même où deux siècles plus tard s'éleva la splendide église de Notre-Dame la Grande, que nous commençons la série de nos pèlerinages ; car c'est là que s'est passé l'événement le plus important du culte de la sainte Vierge à Valenciennes, l'apparition de Notre-Dame du Saint-Cordon.

« En (1) l'an 1008, une terrible peste vint éprouver Valenciennes. La ville perdit en quelques jours 8.000 de ses enfants, sans que l'épidémie parut rien diminuer de sa fureur. Nulle famille ne trouvait grâce devant elle. L'art était impuissant à combattre le mal. Aussi l'effroi se répandit dans la cité. Le spectacle de la mort, l'avenir avec sa terrible menace, firent sur les esprits une impression profonde. On n'espérait plus rien des hommes, on se tourna vers le Ciel. Nuit et jour, les églises et l'antique chapelle dédiée à Marie par un prince chrétien, regorgeaient de suppliants qui entouraient, avec des larmes, les autels de la Mère de Dieu. Ils la conjuraient, au milieu des angoisses de leur douleur, de mettre en oubli leurs offenses passées et de se souvenir que la miséricorde est le plus beau fleuron de sa couronne. Ils cherchaient à l'attendrir en lui rappelant qu'eux et leurs

(1) *Histoire de Notre-Dame du Saint-Cordon*, par l'abbé JULIEN.



APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE AU MOINE



ancêtres avaient toujours conservé l'honneur de son culte et le respect de son nom.

« Cependant, non loin de Valenciennes, au village de Pont (1) aujourd'hui disparu, vivait en ce temps-là un saint ermite à qui la tradition donne le nom de Bertholin ou Bertelain. Il habitait une pauvre cabane bâtie près d'une fontaine qui prit, depuis, le nom de *Notre-Dame aux Pierres*. (2)

« Le pieux solitaire avait voué sa vie à la méditation et aux bonnes œuvres. Il passait de longues heures aux pieds de la statue de Marie, pour laquelle il avait une dévotion toute filiale. Sa sainteté lui attirait souvent de nombreux visiteurs qui venaient chercher auprès de lui des encouragements et des consolations, et qui, en retour, lui fournissaient tout ce qui était nécessaire à sa subsistance.

« Quand la peste fit invasion à Valenciennes, et commença sans pitié à sévir, Bertholin redoubla d'austérités et de prières. Il conjura la Reine du Ciel de faire tomber sur lui seul le courroux de Dieu, et d'épargner la ville coupable : « Excluez-vous de vos faveurs, ô Marie, lui disait-il, cette cité dont les habitants se glorifient de vous avoir pour mère ; et n'étendez-vous pas sur vos enfants ce bras protecteur qui porte secours au reste du monde? »

« La sainte Vierge est enfin touchée de ses supplications et de ses larmes ; et un jour qu'il lui ouvre son cœur avec plus d'abandon, sa cabane s'illumine soudain par l'éclat d'une lumière inconnue. Une femme toute rayonnante de gloire se présente à ses yeux. Ses traits respirent la douceur et la tendresse. La majesté de son regard et le sourire de ses lèvres découvrent en elle une Reine et une Mère : « Va trouver mon peuple de Valenciennes, lui dit-elle, annonce-lui que j'ai désarmé mon Fils. La nuit qui précèdera la fête de ma Nativité, mon peuple saura que ses vœux sont montés jusqu'à moi et que j'ai

(1) Ce village prenait son nom du pont qui était jadis en cet endroit sur l'Escaut.

(2) C'est près de cette fontaine que fut bâti plus tard, par Jeanne et Agnès, filles de Hellin, seigneur d'Aulnoy, le monastère de Fontenelle. On vénérât, dans l'église du couvent, une Vierge miraculeuse dont l'image se trouvait gravée dans les armoiries de l'abbaye.

écouté le cri de sa détresse. Que mes serviteurs se rendent alors sur les murailles de la ville, et ils verront des merveilles. (1)

« C'était le dernier jour du mois d'Août de l'an 1008. Le saint ermite se lève en toute hâte pour remplir une mission si consolante et si douce. Il s'adresse au comte Herman, lui fait part de la faveur insigne dont il a été l'objet, et de la promesse de Marie. Toute la ville apprend bientôt cette heureuse nouvelle.

« Bertholin, animé du zèle de Dieu, parcourt, la croix à la main, les rues où se traînent, au milieu des morts, les malades chancelants et livides. Il prêche la pénitence, et ramène dans tous les cœurs l'espoir avec le repentir. Tous, riches ou pauvres, grands ou petits accourent en gémissant à l'autel de Marie : les rangs sont confondus par une commune infortune : on n'entend plus que des sanglots et les accents émus d'une immense douleur et d'une invocation fervente. « Ils jettent au Ciel les yeux baignés de larmes, les sanglots au cœur, les soupirs à la bouche, se plombant la poitrine de coups et prosternés aux pieds des prêtres, confessent leurs fautes et en demandent très humblement pardon. Ils ne manquent pas d'y ajouter le jeûne et l'aumône, pour empenner leur oraison, et la guider aux cieus. On n'y oublie pas les processions générales et autres pièces de batterie pour faire bresche au cœur de Dieu. » (2).

« Le 7 du mois de Septembre, à la tombée de la nuit, le comte, le magistrat et une foule considérable se pressent sur les remparts, au sommet des tours, dans les lieux les plus élevés, impatients de voir l'effet des promesses célestes. Les yeux sont fixés vers le Ciel d'où doit venir l'assistance, et tous les cœurs palpitent comme dans

(1) Au lieu de l'apparition s'élève actuellement une modeste chapelle dédiée à Notre-Dame du Saint-Cordon. Les habitants de Valenciennes s'y rendent en pèlerinage, pendant l'octave de la Nativité. Près de cet oratoire coule, entre des pierres, une source abondante qui n'est autre sans doute que la fontaine qui fit donner à l'oratoire de Bertholin le nom de *Notre-Dame aux Pierres*, et au monastère, celui de *Notre-Dame de la Fontaine* ou *Fontenelle*.

(2) P. D'Oultreman, *la Cour Sainte*.

l'attente d'une grande chose. Soudain les ténèbres s'écoulaient pour faire place à un jour resplendissant ; et, au milieu de cet éclat, à la vue de plus de quinze mille témoins, apparaît, se tenant immobile au-dessus de l'antique oratoire bâti par Charlemagne, une Reine entourée d'une auréole étincelante, mais si douce qu'elle fortifie le regard sans l'éblouir. Une troupe d'anges et de bienheureux formaient son cortège. Elle tenait à la main un immense cordon. Un ange en prit une extrémité, et d'un vol rapide fit le tour de la ville dans la circonférence de deux lieues, en laissant tomber sur son passage le précieux cordon qui bientôt environna la cité comme d'une ceinture protectrice.

« Le céleste messenger rejoignit alors le cortège de la Mère de Dieu, et la vision s'évanouit.

« Qui nous expliquera, dit un ancien historien du miracle, le sentiment de toute l'assistance, la joie de leurs cœurs, l'extase de leurs esprits, les douces larmes de dévotion qui roulaient sur leurs joues, les soupirs et les sanglots qui sortaient de leurs bouches ! C'est en vain que nous nous efforcerions de les décrire, puisqu'eux-mêmes n'ont pas trouvé de paroles pour s'entretenir pendant ce mystère, mais l'ontrévééré d'un chaste silence. Aussi de vray fût-ce une faveur qui est sans exemple. Car où lirez-vous qu'un peuple tout entier ait joui de l'apparition et de la contemplation de la Mère de Dieu ? »

Les auteurs qui nous ont raconté le fait miraculeux de l'an 1008, ne manquent pas de nous faire remarquer la manière dont le saint Cordon a été placé autour des remparts de la cité. La sainte Vierge, disent-ils, tenait un bout du céleste filet, et quand l'ange, sur son ordre, eût déroulé le fil mystérieux autour de la ville, il remit l'autre bout à son auguste souveraine, si bien que Marie tint alors dans ses mains, enlacée par le saint Cordon, toute la ville de Valenciennes, comme une mère tient son enfant attaché par certains liens.

Ainsi cette bonne mère a montré qu'elle voulait nous unir étroitement à elle sans que nous puissions la quitter. Nous

sommes donc à Marie ; des faveurs incomparables nous attachent à elle ; que cet engagement soit sacré pour nous. (1).

Prière

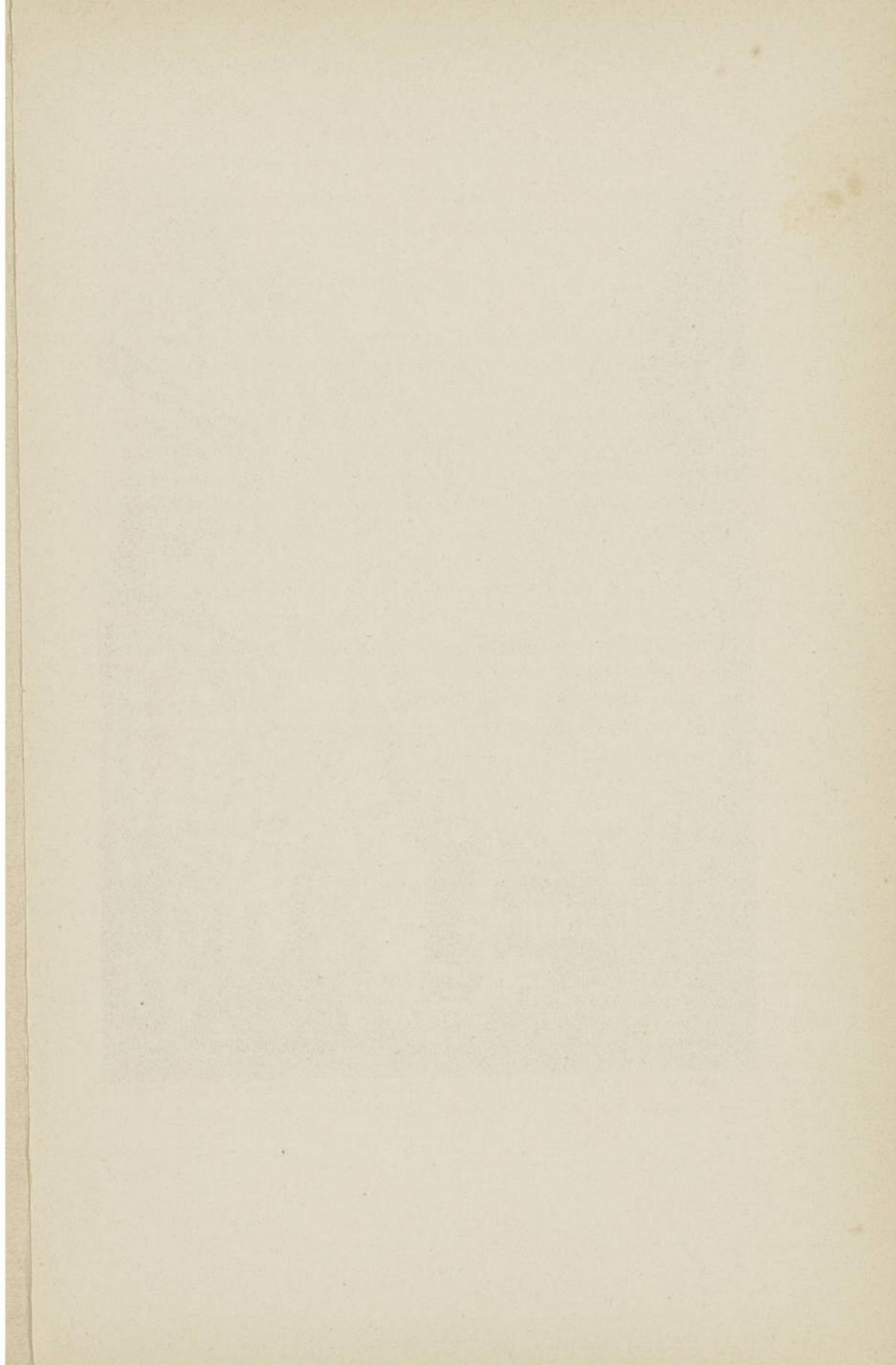


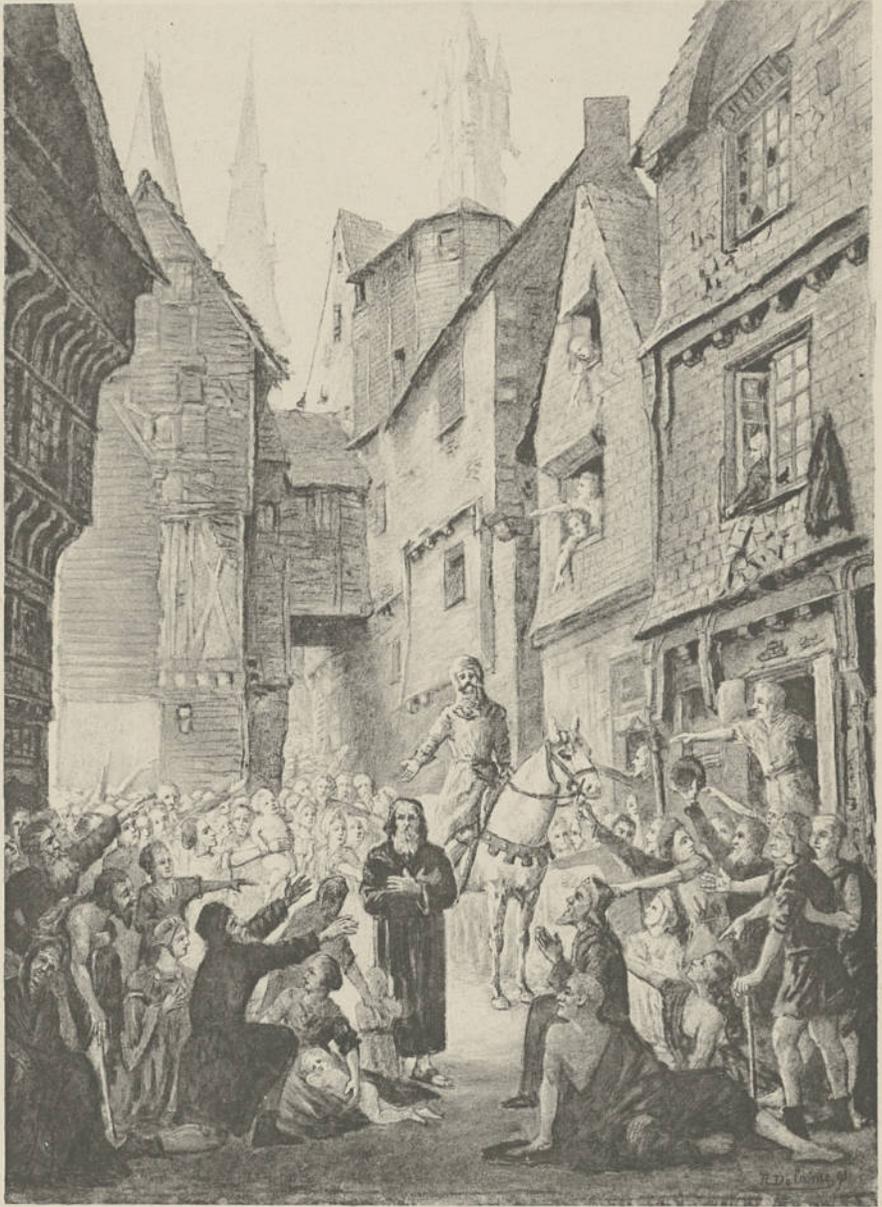
Otre Dame du St-Cordon, priez avec nous, priez pour nous. Vierge si propice à nos ancêtres, seriez-vous moins bonne et moins clémente envers nous? Nous ne pouvons le croire, et nous apportons à vos pieds les mêmes sentiments d'amour et de confiance que jadis ils vous ont offerts. Vous savez quel besoin nous avons de votre secours! Regardez, ô Marie, cette cité de Valenciennes qui est à vous à tant de titres. Ce que nous déplorons, ce ne sont plus seulement les maux temporels qui affligent nos corps, ce sont les erreurs pernicieuses qui menacent de pervertir nos âmes.

Souvenez-vous, ô vierge de clémence, de vos antiques miséricordes, et laissez tomber de nouveau autour de nous votre cordon salutaire qui protège nos intelligences contre l'impiété et nos cœurs contre la corruption du siècle. Vierge très clément, accueillez, nous vous en supplions, les hommages de notre filiale tendresse ; secourez ce peuple qui toujours a trouvé en vous une protection invincible et un secours miséricordieux.

AINSI-SOIT-IL.

(1) Auteurs consultés : L. de la Fontaine dit Wicart, *Antiquités de la ville de Valenciennes* (1552). Mns ; P. G. Marc, *La dévote et solennelle procession* (1614). Raissius, *Auctarium ad nat. SS Belgii* (1626) et *Hierogaz. Belg.* (1628) ; P. Poirée, *Triple couronne* (1630) ; G. Colvenère, *Kalendarium Mariæ* (1638) ; H. d'Oultreman, *Histoire de Valenciennes* (1639) ; Ph. Brasseur, *Par martyrum etc.*, (1643) ; S. Le Boucq, *Histoire ecclésiastique de Valenciennes* (1650) ; P. d'Oultreman, *la Cour Sainte* (1653). P. Willot, *Hagio'oge belg.* (1658) ; P. Jean de Ste-Barbe, *Livre des annotations* (1660) ; P. Courcier, *Negotium sæculorum Mariæ* (1662) ; Ph. d'Oultreman, *Le Pedagogue chrestien*, (1666) ; P. de Balinghem, *Kalendarium B M V* ; P. G. Gumppenberg, *Trias atlantis Mariani* (1672) ; Vincent Charron, *Calendrier historial* ; J. Despretz, *Abrégé de l'histoire de Valenciennes*, (1688) ; etc.





LE SERMENT

2^{me} JOUR

La première Procession en l'an 1008

LA réalité de la vision miraculeuse était évidente pour tous les habitants de Valenciennes en l'an 1008. Le Comte et toute sa cour, le Magistrat, tout le peuple avaient été témoins de la faveur divine. La sainte Vierge s'était fait voir au temps et dans les circonstances prédits d'avance. L'apparition avait revêtu un éclat extraordinaire; le doute n'était donc pas possible pour ceux qui en avaient été les heureux spectateurs. Mais il fallait un monument qui éternisât le passé, qui apprît aux enfants, de siècle en siècle, ce que la sainte Vierge avait fait pour les ancêtres. D'ailleurs, le bienfait avait été général et éclatant, il convenait que le remerciement fût universel, que l'acte de reconnaissance fût solennel.

Marie, pour arriver à ses fins, se servit du même interprète qui avait si fidèlement accompli sa première mission.

Bertholin, après avoir rempli son message, s'était retiré dans sa solitude, où il n'avait cessé de conjurer le Seigneur de toucher tellement les cœurs de ses frères qu'ils pussent mériter l'accomplissement des promesses divines. Il avait sans doute été témoin de la manière éclatante dont elles avaient été effectuées. Il avait eu trop de part à cette divine opération, il était trop chéri de Dieu et de sa sainte Mère, pour n'avoir pas joui comme les autres du spectacle de cette apparition, dont d'ailleurs la seule proximité des lieux lui aurait procuré la vue. Ce fut encore à lui que Marie s'adressa immédiatement après, pour apprendre aux Valenciennois ce que signifiait le cordon mystérieux dont elle avait entouré leur ville, et l'acte de

reconnaissance qu'elle exigeait d'eux. Elle le renvoya donc vers les Valenciennes pour leur dire que ses intentions étaient que, pour transmettre à la postérité le souvenir de la faveur signalée qu'elle venait de leur accorder, ils fissent religieusement le tour du terrain, qui venait d'éprouver des marques si sensibles de la bonté et de la toute-puissance de Dieu : que le cordon marquait la route qu'ils devaient tenir ; que la peste cesserait aussitôt le tour achevé, et qu'ils auraient à le faire chaque année, en la fête de sa Nativité.

Dès la pointe du jour, Bertholin reparut dans Valenciennes, et l'on peut juger avec quel respect, quels transports de joie, il y fut accueilli. Chacun s'empressait pour le voir. C'était à qui l'embrasserait, à qui lui donnerait le plus de bénédictions. Mais ce n'était pas là ce que l'humble solitaire était venu y chercher. Il fit connaître le nouveau sujet de sa mission.

La sainte Vierge commandait aux habitants de Valenciennes de faire le lendemain, 8 Septembre, jour de la Nativité, une procession solennelle, en suivant le tracé du céleste cordon, et de la renouveler chaque année à pareil jour.

On se mit aussitôt en devoir d'obéir. Ce qu'elle exigeait d'eux était bien peu de chose, eu égard aux obligations infinies qu'ils lui avaient. Aussi le regardèrent-ils bien plus comme une nouvelle marque de sa bonté que comme un tribut de reconnaissance qu'elle leur imposait.

Bertholin marchait en tête. Le Ciel avait trop hautement déclaré son choix, pour qu'on ne lui déferât pas cet honneur qui lui était dû à tant de titres.

« C'était un spectacle bien touchant que cette religieuse cérémonie : jamais il est vrai, elle ne se fit avec moins d'apprêt, moins de pompe, moins d'ordre même que ce jour là, mais aussi les cœurs et les esprits n'avaient pas besoin de tout cet appareil extérieur pour se former l'idée des grandeurs du Dieu à qui ils rendaient leurs hommages. Ils en étaient intimement pénétrés, et leurs sentiments suppléaient à tout. Les plus sincères protestations d'un entier

dévouement et d'un éternel souvenir en faisaient toute la magnificence; les soupirs et les sanglots que la componction arrachait en formaient toute la musique, et l'humilité la plus profonde y tenait lieu de pas de préséance.

« Le magistrat s'engagea par vœu à réitérer cette procession tous les ans à pareil jour, qui est celui de la Nativité de la sainte Vierge, et on termina cette belle journée par des jouissances mutuelles, car une fois la cérémonie terminée, la peste cessa. »

Telle est l'origine de la procession de Valenciennes. Jamais nos pères n'ont manqué de la renouveler au jour indiqué, quelque temps qu'il fit. Si l'ennemi assiégeait la ville, on la faisait dans l'enceinte de la cité, le plus près possible des remparts; et chaque fois que le magistrat annonçait la solennité, il y conviait le peuple, comme à l'accomplissement d'un vœu solennel. (1)

Terminons en empruntant une page à un vieil annaliste qui dépeint, avec une naïveté charmante, la joie que répandit dans Valenciennes la cessation du terrible fléau.

(1) La conviction où était le Magistrat que la Procession de la Nativité était l'objet d'un vœu ressort clairement des documents suivants que nous empruntons aux registres des choses communes de Valenciennes, manuscrits n^{os} 753 et 760.

Pièces pour prouver que la Prévôté de Notre-Dame la Grande est chargée de la solennité de la procession et des Offices de la neuvaine, avec les lettres de Madame l'Abbesse de Denain du 28 Juillet 1766, et celle de l'Abbé d'Hasnon, par lesquelles ils reconnaissent cette obligation.

Les premiers de chaque corps du conseil particulier de la Ville de Valenciennes soussignés qui ont vu, en exécution de la résolution du dit conseil du dix-huit Novembre 1765, la requête de M. Lambert, desserviteur de la cure de Notre-Dame la Grande en cette ville, aux fins d'obtenir une rétribution pour les Offices de la neuvaine et de la procession.....

Si quelqu'un doit veiller à ce que la procession et les offices de la neuvaine se fassent ponctuellement suivant l'institution et ce qui s'est fait jusqu'aujourd'hui, c'est certainement la ville.

Mais pour connaître parfaitement qui est chargé de la solennité de la procession et des offices pendant la neuvaine, il convient de remonter à l'origine.

La procession de Valenciennes, *instituée et vouée à perpétuité* le 8 Septembre 1008, en reconnaissance des grâces et des bienfaits que cette ville venait de recevoir par le secours de la sainte Vierge, se célébra d'abord dans une chapelle où est

« Il n'est guère possible de se figurer, encore moins de bien dépeindre, l'état où se trouvait dans ce moment cet heureux peuple qui du sein de la misère était passé tout d'un coup au comble de la félicité. Un doux délire s'était emparé de tous les esprits et l'on se croyait déjà transporté dans le séjour de la béatitude. Les uns, immobiles et hors d'eux-mêmes, tenaient encore les yeux fixés sur l'endroit qui leur avait présenté le charmant spectacle de l'apparition miraculeuse;

présentement Notre-Dame la Grande, qu'on tenait avoir été bâtie par Charlemagne en 1771 en l'honneur de la sainte Vierge.

Quelques années après, les habitants de Valenciennes qui n'avaient consulté que leur zèle et leur piété, commencèrent l'Eglise Notre-Dame la Grande. Mais les premiers fondements jetés et quelques parties achevées, les fonds manquèrent, il fallut abandonner, à regret, ce bel édifice que la comtesse Richilde continua et que son fils Bauduin acheva....

Après l'avoir consacré à la sainte Vierge, il la donna en 1086 à saint Pierre, patron de l'Abbaye d'Hasnon, à condition qu'elle serait gouvernée à perpétuité par les Abbés de ce monastère, et qu'ils y entretiendraient des religieux de l'ordre de saint Benoît pour y célébrer les Offices divins.

Tout ceci fut exécuté pour seconder la reconnaissance des habitants de Valenciennes envers la sainte Vierge, à cause des bénédictions qu'ils avaient reçues; puisqu'en cette considération, la comtesse Richilde, voyant leur affliction de ne pouvoir continuer l'édifice de l'Eglise Notre-Dame la Grande, leur avait promis et avait voué de la faire entièrement achever.

La donation de cette église où la procession solennelle et annuelle, *qui donna lieu à son érection*, avait été instituée, étant faite à l'Abbé d'Hasnon, cette solennité l'a toujours regardé....

Il était naturel que l'Abbaye d'Hasnon ou la Prévôté de Notre-Dame la Grande ait été chargée de la solennité de la procession et des Offices de la neuvaine, puisque l'érection de Notre-Dame la Grande *et la donation qui a été faite à l'Abbaye d'Hasnon avec une dotation considérable*, n'étaient que l'effet et la suite de l'institution de cette procession.

Conséquemment l'Abbaye d'Hasnon et la Prévôté s'en étant toujours acquittées, il faut convenir que c'était en vertu de leurs obligations primitives, puisque les religieux d'Hasnon ont été appelés pour desservir l'Eglise de Notre-Dame la Grande à cause du vœu solennel fait par le prince de la Ville.

Ce n'était pas la seule dépense dont l'Abbaye d'Hasnon était chargée pour la procession. Le grand pont sur la rivière de l'Escaut se faisait dans les premiers siècles aux frais de la Prévôté de l'Eglise de Notre-Dame la Grande; mais cela lui étant fort coûteux, le Prévôt faisait toujours de grandes difficultés, tant qu'à la fin le conseil particulier de la ville tenu le 14 Août 1499 ordonna, sans préjudice, de le faire aux frais de la ville, et que cependant on s'arrangerait avec M. l'Abbé

les autres, pleins de reconnaissance pour l'ineffable bonté du Seigneur, et de componction sur les fautes par lesquelles ils s'en étaient rendus indignes, restaient prosternés contre terre, et fondaient en larmes. On ne sortait de ces sortes d'extases, que pour entrer dans de nouveaux transports de joie, à la vue de ce que l'on avait de plus cher qui venait d'être arraché des bras de la mort. D'un côté, c'était une tendre mère qui retrouvait en parfaite santé un fils qu'elle n'avait quitté que pour s'épargner la douleur de lui voir rendre les derniers soupirs; d'un autre des enfants éplorés, qui n'attendaient plus que le moment de fermer la paupière de leur

d'Hasnon, tant pour ce sujet qu'autre. Mais les choses en demeurèrent là, et il ne fut plus parlé de la dépense de ce pont, qui est depuis lors à la charge de la ville.

L'Abbaye d'Hasnon ayant toujours solennisé la procession, contenté les clercs qui y chantent et y font les Offices pendant la neuvaine, sans qu'à cet égard il en ait coûté un sol à la ville, il faut que tout s'exécute encore de même qu'il s'est exécuté pendant près de sept siècles. La ville a certainement le droit de l'exiger.

Le transport ou la cession que l'Abbaye d'Hasnon a fait au chapitre des Dames de Denain de l'Eglise de Notre-Dame la Grande, et des bâtiments de la Prévôté, sans que la ville ait été entendue, ne peut apporter de changement, encore moins opérer la décharge des solennités et des Offices qui sont de l'institution de l'Eglise de Notre-Dame la Grande, il fallait commencer par y pourvoir.

Il est clair et sans difficulté que le cédant ou le cessionnaire est resté chargé de toutes ces choses : que si elles occasionnent des débats, ce ne pourra être qu'entre eux, ainsi la ville ne doit pas craindre de se pourvoir contre tous les deux, après avoir épuisé les moyens de politesse en leur écrivant pour les requérir des'exécuter.

En conséquence de cet avis donné par Messieurs les premiers de chaque corps, le conseil particulier de Valenciennes, résolut le 12 Juillet 1766, d'en écrire à M. l'Abbé d'Hasnon, et à M^{me} l'Abbesse de Denain. Voici, en partie, la lettre du Magistrat.

Lettre à M. l'abbé d'Hasnon :

« La procession de la ville de Valenciennes vouée en 1008, par le comté de cette ville et les habitants, et qui a donné lieu à l'exécution de l'Eglise de Notre-Dame la Grande, a toujours été solennisée par M. l'Abbé et les religieux d'Hasnon depuis que l'Eglise leur a été donnée en 1086.... L'abbaye payait tous les frais occasionnés par la solennité de ce jour à jamais mémorable....

Depuis la cession à l'Abbaye de Denain, le service de Notre-Dame la Grande est négligé... Nous ignorons les conditions de la cession, sur laquelle nous n'avons pas été entendus, et que nous n'avons jamais vue, quoiqu'elle nous concernait à bien des égards, ainsi que nous pourrions l'expliquer en son temps. Mais nous savons que la cession de la dite Eglise de Notre Dame n'a pu se faire au préjudice des obligations anciennes et primitives qui l'ont fait ériger,

père, le voyaient revivre tout d'un coup et se livrer à leurs embrassements. Ici, deux époux chéris, qui, un instant avant, s'étaient fait d'éternels adieux se revoyaient pleins de vie, et se tenaient étroitement serrés, ne pouvant exprimer leur joie qu'en versant un torrent de pleurs. Là, deux amis se rencontraient avec la plus grande surprise se croyant réciproquement descendus dans le tombeau, et se félicitaient sur les merveilles dont ils venaient d'être témoins.

Chaque objet présentait aux regards de nouveaux sujets d'allégresse et d'admiration. » (1)

Ainsi nous vous prions très instamment de vous entendre avec Madame l'abbesse de Denain pour qu'il y soit pourvu efficacement, puisque la cession n'a pu apporter aucun changement, encore moins décharger de remplir un vœu, à qui l'Eglise de Notre-Dame la Grande doit sa naissance. Il faut qu'il y soit pourvu ainsi que nous en avons le droit et le devoir de le requérir.... »

La même lettre fut envoyée à Madame l'abbesse de Denain. Tous deux répondirent que la réclamation du Magistrat était parfaitement juste et qu'à l'avenir il y serait fait droit.

Ces divers documents extraits du registre aux délibérations communales prouvent que le Magistrat de Valenciennes, ainsi que les religieux d'Hasnon étaient également convaincus que la procession du 8 Septembre *était l'objet d'un vœu public et solennel, que l'Eglise de Notre-Dame la Grande se rattachait à son origine à l'apparition de l'an 1008, que la donation de cette Eglise à l'Abbaye, d'Hasnon s'était faite à la condition que les religieux rempliraient les obligations qui liaient la cité en vertu d'un vœu solennel fait par le prince de la ville.* Cette condition ne se trouve pas écrite dans l'acte de donation, mais elle est dans l'acte de tradition et dans la force même des choses.

Ces documents nous amènent encore à distinguer dans la procession de Notre Dame du Saint-Cordon deux époques : la première qui va de la donation faite par Bauduin à l'abbaye d'Hasnon de Notre-Dame la Grande (1086) jusqu'au XIII^e siècle (1299) ; la seconde qui commence au XIII^e siècle pour finir à la révolution de (1790). Dans la première époque, les religieux d'Hasnon faisaient la procession du Saint-Cordon, objet d'un vœu de la ville, à leurs frais ; en vertu des charges inhérentes à la cession qui leur avait été faite de l'auguste basilique de Notre-Dame. Dans la seconde époque, le Magistrat prit à sa charge une partie des dépenses. De l'an 1008 à l'an 1086, la procession se fit d'un commun accord entre le clergé des paroisses et le Magistrat.

(1) Auteurs consultés : *Abrégé historique* etc. (Manuscrit), collection Ratel ; L. de la Fontaine ; H. d'Oultreman ; P. d'Oultreman ; Simon Le Boucq, etc. ; le registre des choses communes, manuscrits n^{os} 760 — 762.

Prière

Notre Dame du St-Cordon, priez avec nous, priez pour nous. Vierge très clément, nous reconnaissons que nous avons contracté envers vous une dette de reconnaissance éternelle. Ce que nos pères vous ont voué, nous, leurs enfants, nous l'accomplirons d'âge en âge. Autour de la cité, suivant le tracé du céleste Cordon, nous porterons, nous suivrons votre image bénie, faisant retentir l'air de nos chants et de nos prières. Jamais nous n'oublierons les maternelles faveurs que vous avez accordées à cette ville ; et la procession de votre Saint-Cordon restera le solennel tribut de la gratitude universelle.

O tendre Mère, gardez aux cœurs de vos enfants ces sentiments d'amour filial qui les préserve à tout jamais d'être un peuple ingrat.

AINSI-SOIT-IL.



3^{me} JOUR

Châsse du Saint-Cordon
 Contrées des Royés, des Damoiseaux
 et de Notre-Dame du Saint-Cordon

APRÈS la miraculeuse apparition dont tout Valenciennes avait été témoin, rien ne devait être plus cher à ses citoyens que le précieux monument qui, en leur rappelant le souvenir de cette faveur, devait encore leur servir de bouclier contre les calamités futures. Aussi le Saint-Cordon fut-il le premier objet de leurs soins. On lui fit donc d'abord une châsse, aussi magnifique que le temps et les circonstances pouvaient le permettre, car le Hainaut et le Comté de Valenciennes se trouvaient fort épuisés par suite de la peste et des guerres dont ils avaient été le théâtre pendant plus de trente ans.

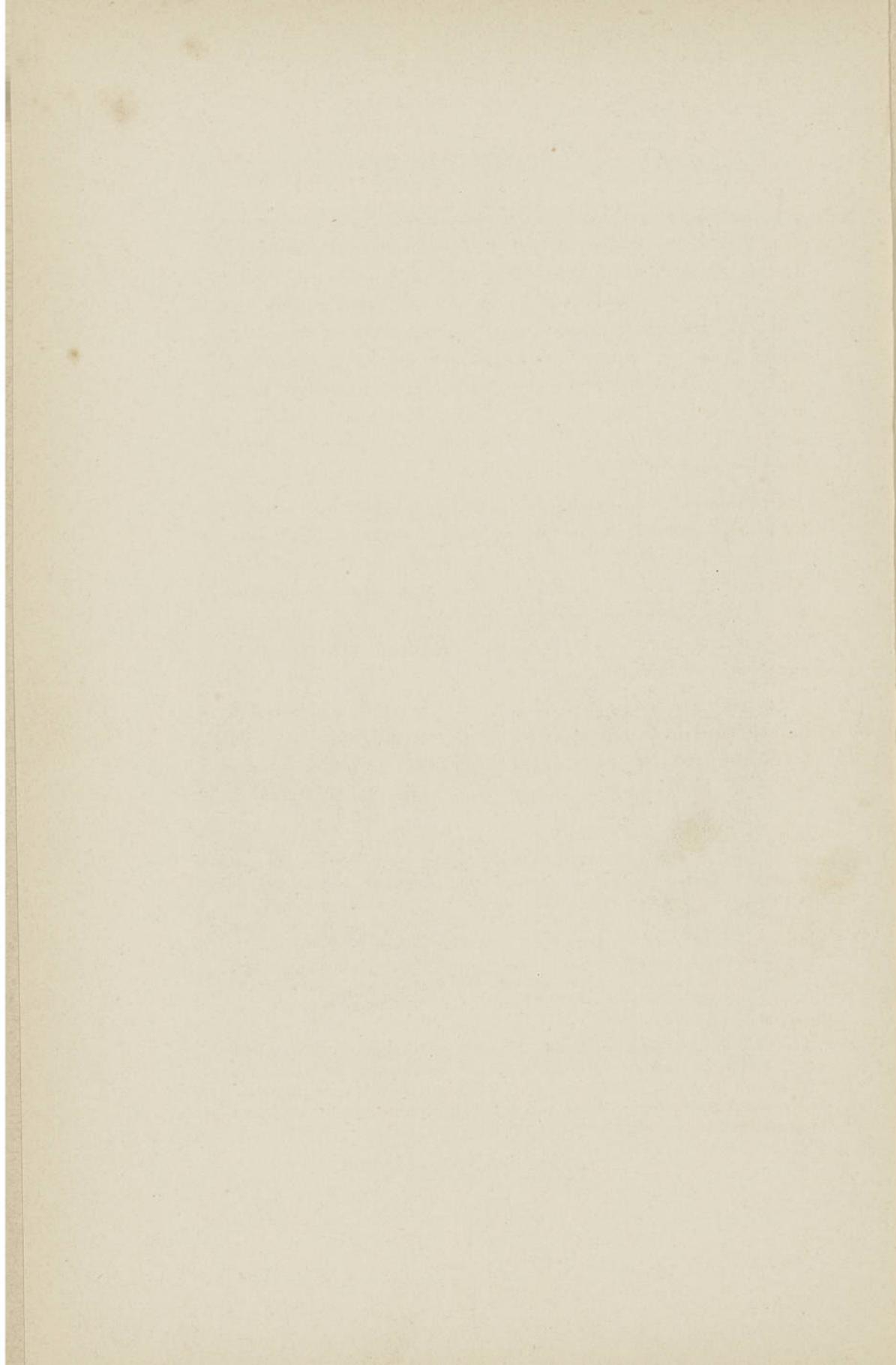
La première châsse ne fût qu'une espèce de petit coffre de bois doré, garni de divers ornements en argent. C'était le goût du temps, et tout ce que la situation présente permettait de faire. Elle était d'ailleurs assez riche par le dépôt qu'elle contenait, et dont on faisait plus de cas que de tout l'or, et de toutes les pierreries du monde. On la déposa, en attendant qu'on fit bâtir une église digne de cette précieuse relique, dans la chapelle de Charlemagne dont nous avons parlé plus haut. On la mit dans cet endroit, parce que ce fut au-dessus de cet édifice que la Vierge apparut au peuple, ainsi que nous l'avons rapporté.

Dans la suite des temps, le zèle et la piété des Valenciennes pour ce précieux trésor les portèrent à le renfermer dans des châsses plus magnifiques, ce qui donna lieu à diverses translations. (1)

(1) La première fut faite le 8 Septembre de l'année 1392, par Dom Nicaise Horrion, abbé d'Hasnon, avec les formalités requises en pareil cas ; c'est-à-dire



LA CHASSE DU SAINT-CORDON



Lorsque les Huguenots en 1566 s'emparèrent de la ville pour y exercer leurs déprédations et leurs ravages, le Saint-Cordon faillit devenir la proie de leur fureur. Déjà le 26 août, ils avaient envahi l'église, et, ayant entamé la fierte, ils en allaient profaner les reliques, quand une troupe de généreux citoyens, se dévouant pour sauver de la destruction, le présent de la Sainte Vierge, entra dans l'église et arracha des mains de ces iconoclastes les débris de la châsse, et le trésor qui y était contenu. On porta le tout à la maison de ville où les bourgeois qui avaient là des pièces d'artillerie firent bonne garde autour du vénéré Cordon.

Quand le calme fut rétabli l'année suivante, et le danger disparu, les Royés confièrent à des mains habiles la tâche de rétablir la fierte mutilée, et le 3 septembre 1567, Dom Michel du Quesnoy, abbé d'Hasnon fut délégué par Monseigneur Maximilien de Berghes pour les formalités de la translation. Il s'acquitta de sa mission en présence de plusieurs religieux et des confrères qui avaient survécu aux dangers de la guerre.

La dernière translation se fit en 1661. Cette fois, le don céleste fut enfermé dans la magnifique châsse qui exista jusqu'à la révolution. Cette pièce était un des plus beaux morceaux que l'on puisse voir en ce genre, soit pour sa grandeur, soit pour la délicatesse de

qu'elle se fit en public avec beaucoup de pompe, et qu'on en dressa un procès-verbal, qui fut signé par l'abbé et ses religieux, les Royés, les curés et plusieurs notables bourgeois qui assistaient à la cérémonie. On y lit aussi le détail de différentes reliques très précieuses qu'on y renferma, et qui, indépendamment du Saint-Cordon, rendent cette châsse digne de la vénération des peuples. (Beaucoup de ces reliques sont du nombre de celles que Bauduin VI envoya de Constantinople, dans la plupart des villes de sa domination, après qu'il eut été élu empereur d'Orient ; les autres en furent rapportées par divers seigneurs ou prélats de ce pays, à leur retour de la Palestine, après la première croisade).

La seconde translation se fit l'an 1531, par l'abbé Dom Jean Théry, avec l'autorisation de l'évêque de Cambrai. L'acte authentique est daté du 3 Septembre. Il contient la vérification et le recollement des reliques contenues dans la châsse, conformément au procès-verbal du 8 Septembre 1392, et il porte un bon nombre de signatures.

l'ouvrage ; sa forme était celle de l'église même où elle reposait, et ses ornements représentaient toute l'histoire du premier miracle. La déposition des reliques s'y fit le 7 de septembre. L'acte en a été dressé dans la forme ordinaire.

Après avoir parlé du Saint-Cordon, il convient de dire un mot de ceux qui en avaient la garde, les confrères des Royés avec les diverses branches qui se rattachaient à cette sodalité.

La confraternité des Royés est presque aussi ancienne que le Saint-Cordon dont la bienheureuse Vierge a enceint et entouré cette ville. L'origine en remonte en l'an 1009. Elle fut instituée en l'honneur du Céleste Cordon. (1)

Ce fut en l'an 1012 que définitivement organisés, les confrères s'appelèrent les Royés. Ce nom leur vient du costume primitif qu'ils adoptèrent alors.

Il consistait en une robe dont la moitié était toute simple et l'autre rayée de diverses bandes de haut en bas. Cet habit rappelait ainsi le Saint-Cordon. Les confrères avaient la garde de la précieuse relique, ils en ornaient la châsse au moyen des offrandes des fidèles et tenaient à honneur de la porter quatre par quatre et nu pieds à la procession commémorative.

(1) Depuis la publication de l'intéressant ouvrage de M. l'abbé Julien sur *Notre-Dame du Saint-Cordon*, deux chartes de la confrérie des Royés ont été découvertes dans les archives de la paroisse par M. E. Carlier.

Elles datent de 1380 et 1392. Malgré leur mauvais état de conservation, M. Carlier est parvenu à les déchiffrer et nous savons ainsi que ces chartes ne sont elles-mêmes que le renouvellement et la confirmation d'actes et d'engagements de beaucoup antérieurs.

« Chest assavoir que le digne tour de le procession de le dite ville, que no prédécesseurs et nous avons fait de temps passet et volons faire dore en avant à tous jours au jour de le Nativitet Nostre Dame en Septembre, devons faire d'an en an autour de le dite ville ensi que on l'a uset. »

Voici la liste des royés de 1380 :

Jehans li Cangiers, Jehans Bottes, Jehans Descaut, Lottaire Oudars, Bauduin Tassars, Jehans Buedme, Jehans Delecambe, Jacquemars Boutemonne, Jehans li cler dou mouton, Cendrars de Nostre Dame, Jehans Tournebaston, Pierars Licas, Jehans de Conllengne, Jehans Triboullart, Jehans Dessous le Ville, Jaquemars Moustarde, Jehans le jouene, Colars de Mortengne, Robiers de

Au jour de cette fête, les Royés commandaient à l'hôtel de ville que leur cédaient le magistrat reconnaissant par là, dans la personne de ses serviteurs, la souveraineté de la très Sainte Vierge, sur la ville de Valenciennes. (1)

A la confrérie des Royés se rattache celle des Damoiseaux avec laquelle elle se confondait à l'origine. Ce fut au commencement du XIV^e siècle, quand les armoiries et les blasons devinrent la marque distinctive de l'aristocratie qu'eut lieu la scission. Les gentilshommes se séparèrent des autres, pour former une nouvelle aggrégation qui s'appela « Confrérie de Notre-Dame des Miracles, ou des Damoiseaux. » (2) Cette confraternité jouissait de revenus considérables ; ce qui permettait à ses membres de déployer dans les cérémonies une grande magnificence. Ils comptaient dans leurs rangs des princes et des seigneurs étrangers qui se regardaient comme honorés de la qualité de Damoiseaux.

Les confrères portaient un lis en perles, sur la manche de leur

Sobrechies, Erars Maurans, Jehans de Morlanwée, Jehans de la Motte, clers, Jehans Quenstins, Mikiel de le Taverne, Jehans de Tournay, Piérars Bonnes, Jacquemars Le bas, Nicaise Libible, Willaume Levesques, Jehans Leborgne, Collars de Maroilles, Jehans de Mierbes, Collars de Hargny et Nicaise Levesques,

De 1380 à 1392, vingt et un sont « allet de vie à trépas ». Ils sont remplacés par ;

Beauduin Lefevres, Simons Burot, Jacquemars de Chimay, Jacquemars de le Ruyelle, Jehans Bonnes, Sandrars de Haussi, Jehans de Haussi, Jehans Bonnes, Jehans Bonnevie, Jehans Canars. Simons Dere, clers de le ville de Valenciennes, Jaquemars Tartare, Willaumes de Hanappes, Jehans Doukesnoy, Amauris Manessiers, Jehans Courtelos, Gery Limosne, clerc, Jehans de Raussi, Nicaise de Caullery, Jehans Barbes, Jaquemars Kiennes et Jehans Estriches : soit vingt-deux. On trouve de plus : Lottars Barbes, Adamps dou mouton et Nicaise Bulletrans, « entret en le dite confrarie » parce que les confrères s'engagent « à y estre trente sys si tant on en puet trouver et non passer ce nombre de trente sys. »

Au XVI^e siècle, le nombre fut limité à vingt-six.

(1) Cette confrérie qui comprenait originellement vingt-six membres choisis parmi les principaux de la cité, reçut l'approbation de l'autorité épiscopale. Depuis, Benoit XII, dans sa bulle du 10 Juin 1335, Urbain VIII dans celle du 13 Août 1637, et Clément XIII, en date du 3 Février 1763, la confirmèrent, et l'enrichirent de nombreuses faveurs spirituelles.

(2) Ce dernier titre se donnait jadis aux nobles qui n'étaient pas chevaliers.

robe avec ces mots en broderie : *Ave Maria*. Plus tard, ils ornèrent leur manteau d'une plaque d'argent doré où l'on voyait l'image de Notre-Dame.

Comme la fierte du Saint-Cordon appartenait aux Royés, ils en firent faire une autre d'une somptueuse richesse, et toute pleine de belles reliques, qui leur était particulière. Elle avait sa place derrière le chœur de Notre-Dame la Grande, dans la chapelle dite de Notre-Dame des Miracles.

Enfin aux confraternités des Royés et des Damoiseaux vint s'adjoindre la confrérie de Notre-Dame du Saint-Cordon. Elle comprenait une infinité de personnes qui désiraient avoir part aux faveurs spirituelles attachées aux associations des Royés et des Damoiseaux, et mériter plus spécialement la protection de Marie. On comptait les membres de cette association par milliers de tout âge et de tout sexe.

En résumé ces trois confréries ne formaient qu'un seul corps, composé de divers membres tendant au même but : l'honneur et la garde du Saint-Cordon.

Il nous reste en terminant à dire un mot de la vénération dont les habitants de la ville entouraient la précieuse relique, considérée comme l'ornement de la cité.

« Si la reconnaissance est un titre pour mériter de nouvelles faveurs, dit un annaliste, on peut dire que les habitants de cette ville ont droit de tout attendre de la protection de leur divine patronne, car on ne trouvera peut-être pas d'exemple d'une piété plus affectueuse et plus édifiante que la leur. Le respect surtout qu'ils ont pour la châsse du Saint-Cordon est aussi grand qu'il puisse être. L'Eglise de Notre-Dame la Grande ne désemplit presque point pendant toute la neuvaine de la Nativité. Toutes les châsses qui l'ont accompagné par honneur à la procession, restent déposées auprès d'elle pendant tout ce temps là, et lui servent comme de cour. Jamais on ne la porte que nu-pieds, et l'on ne souffrirait pas que personne la portât autrement.

Enfin la foule de ceux qui veulent avoir part à cet honneur est si grande que lorsqu'on porte cette châsse autour de la ville, à peine peut-on faire trente pas, sans renouveler les porteurs. Leur confiance en ce saint dépôt est telle qu'ils sont intimement persuadés qu'il ne peut leur arriver aucun fâcheux accident pendant tout le cours de l'année quand ils ont eu le bonheur de porter la châsse du Saint-Cordon. » (1)

Prière


Notre-Dame du St-Cordon, priez avec nous, priez pour nous. Vierge clémente, nous croyons fermement à vos antiques bontés; nos pères nous les ont fait connaître, d'âge en âge, ils ont redit à leurs enfants vos maternelles tendresses pour leur cité.

Tout, en Valenciennes, proclame votre puissance et votre bonté. Les pierres des sanctuaires parlent comme la voix des historiens. Pour les méconnaître, il faudrait anéantir le glorieux passé d'une cité dont toutes les habitudes civiles et religieuses témoignent de votre miraculeuse protection. O Notre-Dame du Saint-Cordon, nous voulons vivre sous vos lois, notre bonheur ici-bas sera toujours de nous dire vos enfants et vos serviteurs. AINSI-SOIT-IL.



(1) Ouvrages consultés: D'Oultreman, Simon Le Boucq. *La Cour sainte — Abrégé historique*, manuscrit de la collection Ratel, — *Règlements des Royés*, manuscrit provenant des archives paroissiales de N, D. — Registre aux choses communes 696 — 698.

4^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame la Grande

DANS l'apparition miraculeuse de l'an 1008, la Vierge « demeurait stable à une place qui était au-dessus de la Chapelle bâtie par Charlemagne ».

L'Oratoire ainsi glorifié par la présence de Marie devint bientôt insuffisant pour contenir la foule des nombreux visiteurs que la dévotion y attirait de toute part. Il fallut songer à agrandir le sanctuaire, et songer à renfermer la précieuse relique dans un Temple plus digne de la recevoir.

Les Valenciennois, témoins et objets d'une protection si maternelle, comptant sur la Providence et ne prenant conseil que de leur piété, jetèrent l'année même qui suivit le miracle (1009) les fondements d'une vaste et somptueuse église capable de perpétuer leur reconnaissance et leur foi. Chacun s'associa à cette œuvre; on s'imposa suivant ses moyens, et les riches donnèrent l'exemple de généreux sacrifices. Mais les temps étaient durs : la contagion avait porté un rude coup à la prospérité du pays : les ressources vinrent bientôt à manquer, on ne put achever qu'une Chapelle où on déposa le Saint-Cordon.

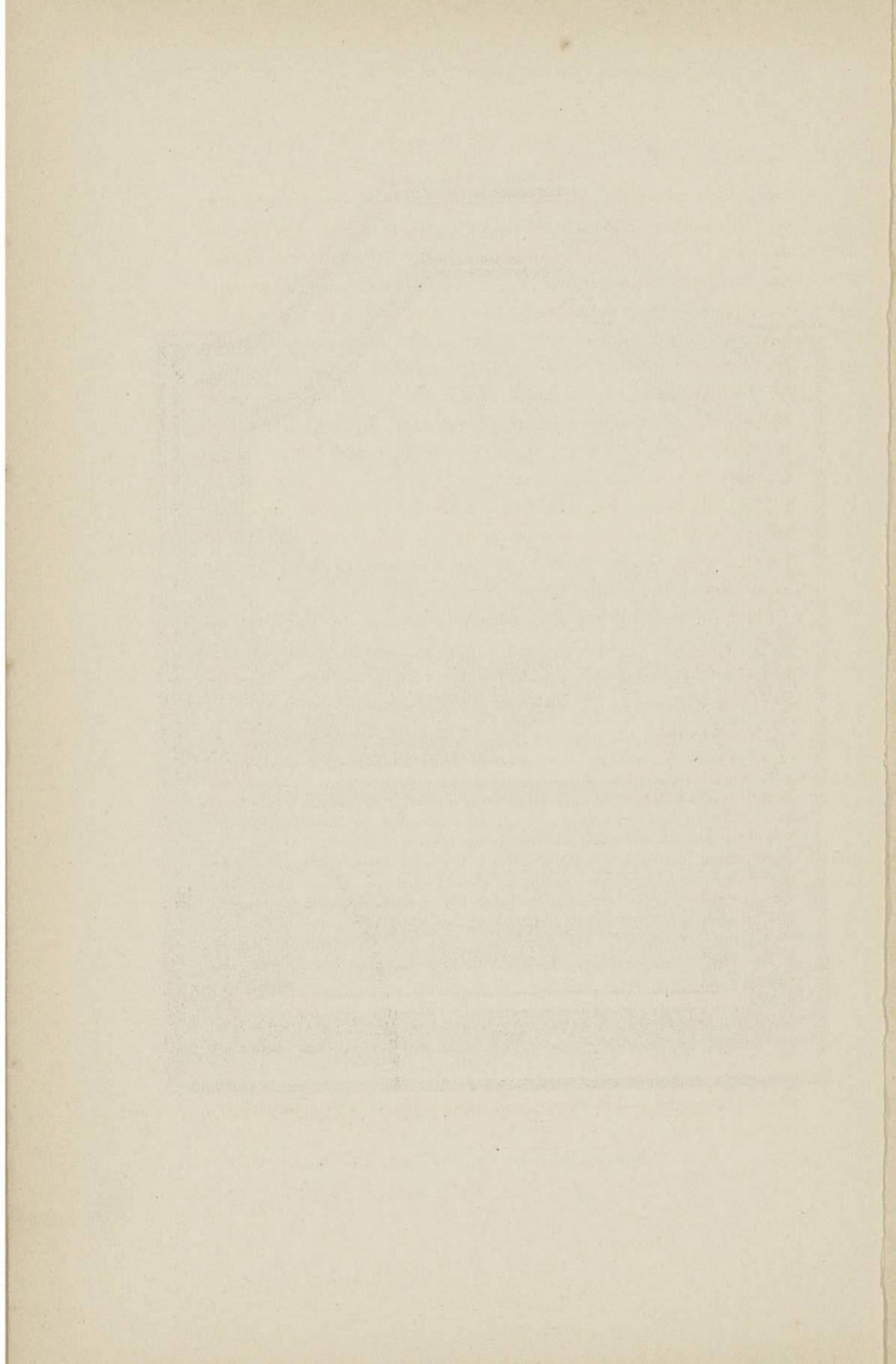
Touchée de voir le zèle des habitants de Valenciennes entravé par le manque de ressources, la comtesse Richilde qui gouvernait le Hainaut, le comté de Valenciennes et le marquisat de Flandre, résolut de continuer à ses frais l'édifice commencé au moyen de souscriptions populaires. Mais la pieuse princesse mourut sans pouvoir achever son œuvre.

Baudoin II de Jérusalem mit le couronnement à l'entreprise de sa



LA SAINTE VIERGE
 ENDOUREVALENCIENNES
 DUN CORDON CELESTE ET LA
 DELIVRE DE LA PESTE
 LAN-1008.

NOTRE-DAME DU SAINT-CORDON



mère; il fit construire les nefs, les clochers et les vastes dépendances de l'Eglise. Ainsi se trouva terminé ce monument élevé par la piété de nos pères, à Notre-Dame du Saint-Cordon. On ne peut pas douter que l'auguste Basilique n'ait été un ex-voto de la reconnaissance publique envers celle qui venait de se montrer la libératrice de la cité. « Je suis dans cette opinion, dit d'Oultreman, que l'Eglise de Notre-Dame la Grande fût bâtie à l'honneur de la glorieuse Mère de Dieu, en considération du bénéfice signalé que la ville avait reçu d'elle l'an 1008, lorsqu'elle fût miraculeusement délivrée de la peste, et qu'elle reçut de la main des Anges, le filet dont ladite Vierge l'entoura et la ceignit, pour symbole et gage de sa protection. »

C'est, dit Simon Le Boucq, le grand miracle de l'an 1008 qui alluma la dévotion et le zèle du peuple de Valenciennes, et qui le porta à jeter les fondements de Notre-Dame la Grande, l'année même qui vit le prodige. (1)

Dans la remontrance à l'abbé d'Hasnon par le Magistrat de Valenciennes, celui-ci fait observer que la construction de Notre-Dame la Grande avait été commencée par les habitants de cette ville en reconnaissance du signalé bienfait qu'ils avaient reçu de la Très

(1) Cette immense église occupait en largeur l'espace limité par les nos 119 et 131 de la rue de Paris; le portail faisait face à la rue Notre-Dame (nos 58 et 60) et l'abside se prolongeait vers la rue Capron. Elle était desservie par des moines bénédictins de l'abbaye d'Hasnon, réunis sous l'autorité d'un Prévôt. L'habitation de ces religieux formait un vaste corps de bâtiment s'étendant jusqu'au canal des Viviers et comprenant l'Hôtel actuel de la Sous-Préfecture.

L'Eglise de Notre-Dame la Grande fut déclarée bien national en 1793. Elle fut mise d'abord à la disposition du ministre de la guerre qui en fit un magasin militaire. Deux ans plus tard, comme elle se trouvait dans un état de délabrement tel qu'il était impossible de s'en servir, le ministre eut le projet d'y renoncer; il fit remise de ce bâtiment aux autorités. Le Directeur du ministère des finances écrivit alors à Valenciennes pour savoir ce qu'il convenait d'en faire. Il lui fut répondu « qu'on ne croyait pas qu'il y eût meilleur parti à prendre que de l'évaluer et de la vendre: qu'il était même bien urgent de le faire parce qu'elle menaçait ruine (*Archives du Génie*). Notre-Dame la Grande fut alors vendue et démolie (1798). Sur son emplacement, on a bâti des maisons dans les jardins desquelles on retrouve encore des ruines. On peut aussi voir des restes du cloître des religieux, dans l'Hôtel de la Sous-Préfecture actuelle. La maison dite du Prévôt de Notre-Dame est encore debout à l'angle des rues de Paris et Notre-Dame

Sainte Vierge ; que le concours de Richilde et de Bauduin n'avait pas changé le caractère primitif de la religieuse entreprise : que tout, au contraire, avait été exécuté pour seconder les intentions premières.

Notre-Dame la Grande était donc un monument de la cité reconnaissante envers son auguste libératrice, elle était liée par son origine, par sa destination, par les intentions de ceux qui l'avaient bâtie, aux solennelles promesses de l'an 1008, à la procession. C'est ce qui explique le respect, les honneurs dont ce sanctuaire fût entouré dans la suite des siècles. (1) C'était là que dans les calamités publi-

(1) Notre-Dame la Grande était regardée comme la principale église de la ville. En 1739, les religieux de l'abbaye de Saint-Jean, mûs, disent-ils dans un mémoire adressé au parlement de Flandre, par le désir de respecter l'ordre des prééminences qui vient de Dieu, réclamèrent pour leur église le premier rang. Ils faisaient valoir « que cette église était plus ancienne que celle de Notre-Dame la Grande ; qu'elle était la paroisse du comté, des douze pairs, de leurs officiers et domestiques ; que l'abbaye avait l'écolâtrie de la ville ; que c'était chez eux qu'avaient lieu les réceptions des évêques, des princes et des saintes reliques ; que c'était dans le chapitre de leur couvent que le Magistrat, à son renouvellement, prêtait serment ; que leur clocher servait à ceux qui se faisaient bourgeois, etc.

Les moines d'Hasnon, pour combattre les prétentions des religieux de Saint-Jean et maintenir leur antique prééminence, répondirent : « que Notre-Dame la Grande, reconnaissable par le seul nom qu'elle portait, devait être regardée comme la première et principale église de toute la ville, parce que c'était là que la très Sainte Vierge était particulièrement honorée à Valenciennes ; là que se trouvait le cordon miraculeux, dont la puissante consolatrice des affligés avait entouré la ville, ce don du Ciel qui faisait depuis plus de 700 ans, le sujet de la vénération et de la dévotion si singulière de tout le peuple, qui la regardait comme la principale relique de la cité ; que la procession du jour de la Nativité y avait été instituée en l'an 1008 ; que cette église subsistait avant les travaux de la comtesse Richilde et de son fils Bauduin, qui n'avaient mis l'auguste basilique dans la splendeur où elle était, qu'afin que déjà considérable par le dépôt qu'elle avait l'honneur de posséder et par le concours de tout le peuple de la ville qui s'y assemblait, elle le fût aussi par la grandeur et la beauté de ses bâtiments ; qu'enfin c'était dans ce sanctuaire que le peuple accourait de tout temps en foule, implorer la protection de la Sainte Vierge et la remercier des secours qu'il en avait reçu.

Le parlement de Flandre trouva fondées en droit les raisons de l'abbé d'Hasnon, et statua que le premier rang revenait à l'Église Notre-Dame la Grande, digne de son nom, et que les cérémonies solennelles continueraient à s'y faire.

(Recueil pour Valenciennes, manuscrit n° 722),

C'est par suite de la dignité de son église que l'abbé d'Hasnon a toujours été

ques le clergé et les fidèles venaient en pèlerinage conjurer la colère du Ciel par l'intercession de celle qui est la mère de miséricorde. C'était là le lieu ordinaire de station où les fidèles venaient prier pour gagner les indulgences des jubilés qu'accordait le Saint-Siège; là que se réunissaient les paroisses pour les processions générales, que se célébraient les solennelles actions de grâces et les funérailles des Princes. C'était là enfin que le Magistrat de la ville venait officiellement rendre ses hommages à Marie. C'est dans cette auguste Basilique, objet de la vénération de nos pères, témoignage éclatant de leur gratitude, que nous entrons pour y faire notre exercice en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Tout dans ce Temple rappelle le miracle du Saint-Cordon. Voici d'abord le superbe jubé, chef-d'œuvre de l'habile sculpteur Adam Lootman; c'est une des magnificences de cette Eglise. (1) Sans nous

considéré comme revêtu, à Valenciennes, de la première dignité ecclésiastique et jouissant en cette qualité de prérogatives considérables dans tout ce qui concernait les affaires de la ville.

(Ibid. page 89).

(1) Ce jubé avait six sujets en relief retraçant le miracle de l'an 1008.

Le premier offrait l'image de la contagion, on y apercevait des moribonds, des fossoyeurs transportant des cadavres, et, au dessus, des anges lançant la foudre de la colère de Dieu.

Le deuxième montrait l'ermite à genoux, près de son oratoire, et Marie lui annonçant la prochaine délivrance; le fond laissant entrevoir la cité si cruellement punie.

Le troisième représentait le dévot solitaire exhortant à la pénitence un peuple l'écoutant avec foi et repentir.

Dans le quatrième apparaissait Marie et l'ange entourant la ville du cordon préservateur. L'ermite, de sa cellule, contemplait ce spectacle avec ravissement.

Le cinquième reproduisait au second plan la nouvelle visite de Marie à Bertholin, et, en première perspective, la fierté des Royés. Un prélat y déposait le Saint-Cordon, tandis qu'un prêtre tenait sur un coussin des reliques prêtes à y être enfermées, et qu'un autre avait en mains le procès-verbal cacheté de la religieuse cérémonie.

Enfin le sixième bas relief figurait la procession annuelle. La châsse y paraissait suivie du clergé, du Magistrat et du peuple. Entre ces divers groupes se trouvaient des statues en albâtre du meilleur gout. D'abord au milieu apparaissait Marie implorant Jésus-Christ pour ses fils prévaricateurs. On lisait au-dessous cette inscription :

« Je suis de pierre; mais si vous m'offrez vos prières et vos pieux désirs, vous

laisser absorber par la contemplation de ce magnifique travail, dirigeons nos pas vers le maître-autel. Saluons en passant, la statue de l'ange rappelant le messager céleste qui avait déroulé le miraculeux Cordon, et qui était un des principaux ornements de la grande procession.

Le maître-autel est riche en sculptures et en ornements. Au-dessus nous voyons un enfoncement. C'est là que repose, dans une fierte de bois doré enrichi de ciselures en argent, la vénérable relique donnée par Marie, le Saint-Cordon.

Agenouillons-nous en esprit dans cette Eglise qui a été élevée en son honneur, devant cette fierte qui l'a gardé si longtemps, vénérons ce don du Ciel ; que de nos cœurs s'échappe une prière de reconnaissance. (1)

Prière

Notre-Dame du Saint-Cordon, priez avec nous, priez pour nous. Vierge sainte et glorieuse, l'an 1008, en jetant autour de l'enceinte de Valenciennes votre Cordon salutaire pour délivrer cette cité des ravages de la peste, vous n'avez pas seulement alors guéri les corps, mais vous avez inspiré aux habitants de cette ville un ardent amour pour votre fils, un vif désir de le servir et de lui être fidèle, une haine irrévocable au péché source de tous les malheurs.

Vous leur avez aussi mis au cœur l'inébranlable résolution de n'oublier jamais le bienfait singulier qu'ils avaient reçu de vos

« trouverez, au lieu d'un marbre insensible, une protectrice toute-puissante et secourable. »

A droite, un ange tenant d'un côté une palme et de l'autre le cordon tutélaire. Un autre ange à gauche remettait son épée au fourreau, et foulait aux pieds des verges, symbole du courroux divin.

Divers autres groupes non moins riches, symbolisaient les mystères du christianisme.

(1) Auteurs consultés : d'Oultreman ; Simon Le Boucq ; M. Julien, *Histoire et Culte de Notre-Dame du Saint-Cordon* ; Choses communes, manuscrit 760.

mains maternelles ; de publier ces merveilles ; de les faire connaître à leurs enfants pour leur « instiller avec le lait » une tendre et solide affection pour vous.

Obtenez-nous la grâce d'être fidèles à ces traditions du passé. Gardez dans nos cœurs les nobles sentiments de nos aïeux : la haine du péché et l'amour de Jésus-Christ.

Accordez-nous la grâce de vous aimer comme eux, et comme eux de publier d'âge en âge vos miséricordes.

Faites que nous soyons toujours convaincus qu'il est impossible de se dire citoyen de Valenciennes, sans être de tout cœur le serviteur dévoué de Marie.

AINSI-SOIT-IL.



5^{me} JOUR

Pèlerinage à la Chapelle
de Notre-Dame des Miracles

DES nombreuses chapelles qui ornaient Notre-Dame la Grande, la plus célèbre était celle de Notre-Dame des Miracles où les Damoiseaux avaient leur élégant et somptueux reliquaire. On la regardait comme le chef d'œuvre de Jehan Hosson, célèbre architecte Valenciennois. Cette chapelle ne cessa jamais d'être un objet de vénération pour le peuple de Valenciennes. Les faveurs célestes et les grâces que Marie a obtenues de Dieu pour ceux qui l'ont invoquée dans ce sanctuaire, expliquent suffisamment le nom sous lequel il était connu. C'est là que dans les dangers communs et dans les infortunes particulières, on allait chercher aux pieds de la Reine des cieux un peu de résignation et d'espoir. C'est là encore que l'on courait exprimer sa gratitude pour les bienfaits reçus.

Entrons dans cette chapelle pour y faire aujourd'hui notre pieux exercice. Devant la fierté des Damoiseaux, Marie va nous apparaître de siècle en siècle, comme la protectrice de la cité et de ses habitants. (1)

L'an 1291, la peste fit son apparition dans la ville de Valenciennes. Les bourgeois offrirent à Notre-Dame des Miracles

(1) Lorsque les Douaisiens, en 1656, vinrent en pèlerinage à Notre-Dame du Saint-Cordon, le prédicateur, le R. P. Lalaing, savant jésuite, prit pour thème de son discours : « *De la singulière affection de Marie pour Valenciennes* » ; ce qu'il prouva par le sentiment commun et par le récit de nombreuses faveurs. Ce fait prouve que la croyance à une spéciale protection de Marie pour Valenciennes était accréditée même à l'extérieur de la cité.

(Jacques de Rantre. — *Bénézeek*, n° 114).

une bougie, ou soignie, de la longueur du grand tour de la procession, tel que l'ange l'avait marqué. Ils la laissèrent brûler nuit et jour devant la fierte. Marie agréa l'offrande de son peuple qui fut délivré du fléau. (1)

L'année suivante 1292, les habitants se trouvèrent en guerre avec le Seigneur Jean d'Avesnes. Or il arriva que les deux armées se rencontrèrent près de Bruai. Le choc fut rude, et comme la victoire restait incertaine, le peuple eut recours à Notre-Dame des Miracles. Les Magistrats firent vœu de lui offrir une soignie aussi longue que le contour de la ville, si tout allait au gré de leurs désirs. La bienheureuse Vierge se laissa attendrir et fit triompher les siens. Ceux-ci ne manquèrent pas d'accomplir leur vœu, et un ex-voto rappelant le secours du Ciel fut placé dans le sanctuaire de Marie.

En l'an 1477 arriva un fait à peu près analogue. Louis XI roi de France, dans le but d'affamer le pays et notamment Valenciennes qu'il voulait conquérir, envoya 10.000 hommes pour couper les blés à trois lieues à la ronde de la ville. Les bourgeois résolurent de sortir en armes et d'attaquer les faucheurs que soutenaient les troupes royales. Mais comme l'entreprise était difficile, avant d'en venir aux mains, le Magistrat ordonna de grandes supplications devant la fierte de Notre-Dame des Miracles. Il enjoignit à tous les habitants qui resteraient dans la cité de continuer les prières publiques, pendant que les milices communales combattaient à l'extérieur. Marie se montra de nouveau propice à ses serviteurs, et les gens du roi se virent forcés de quitter la contrée.

En 1515, la peste avait de nouveau fait son apparition à Valenciennes. La mortalité était tellement grande qu'il ne se passait pas de journée qu'on enterrât, dit J. de Ste-Barbe « au moins quatre-vingts corps en chaque paroisse... »

(1) La soignie était une mince corde de fil, enduite d'une légère couche de cire. Elle s'enroulait sur un appareil en forme de roue que l'on faisait tourner à mesure que le cerge brûlait.

Dans celle de St-Nicolas périrent quatre cents jeunes filles d'après L. de la Fontaine, dit Wicart. Le deuil était dans la cité; le glas funèbre annonçait nuit et jour que le fléau avait fait de nouvelles victimes. Les rues étaient jonchées de cadavres et d'infortunés qui cherchaient en vain l'assistance.

« Dans ce pressant danger, on recourut à Notre-Dame des Miracles, messieurs du Magistrat donnant l'exemple ordonnent à chacun de s'occuper en œuvres de miséricorde, jeusner, exercer l'aumône et prières, faire supplications privées et publiques à Notre-Dame »

Les habitants de la ville ne tardèrent pas à voir justifiée leur confiance en Marie.

Après une procession générale faite par tout le peuple marchant pieds nus pour implorer l'assistance divine par l'intercession de la Sainte Vierge, la maladie cessa peu à peu jusqu'à l'entière délivrance.

Les habitants de la rue des Anges avaient été plus rudement châtiés que ceux des autres quartiers de la ville. Toutes les demeures avaient été visitées par le terrible fléau. Le magistrat, pour éviter l'infection, avait fait fermer ladite rue aux deux entrées. Abandonnés des hommes, les survivants s'adressèrent à la Dame des Miracles, « et l'invoquèrent avec telle ferveur et dévotion que leurs prières furent exaucées. C'est en reconnaissance de ce signalé bienfait et pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait dans leur détresse, qu'ils fondèrent à perpétuité en l'honneur de leur divine libératrice, une messe chantée tous les lundis, et chaque année, le dimanche qui précède l'Assomption, une Messe solennelle avec procession d'actions de grâces.

Cet usage s'est perpétué jusqu'à la révolution.

« Je pourrai encore rapporter ici, dit Simon le Boucq après avoir relaté le fait dont nous venons de parler, divers autres bénéfices reçus par les prières faites en ce lieu, mais je me contenterai quand à présent, craignant d'ennuyer le lecteur, je dirai néanmoins en passant, que du passez, aussitôt que quelqu'un avait reçu quelque

bénéfice du Ciel, il en venait rendre grâce à la glorieuse Vierge, en la dite chapelle des Miracles. » (1)

Cette protection de la très Sainte Vierge pour les habitants de Valenciennes, si éclatante dans les âges passés, se retrouve encore dans les temps plus rapprochés de nous.

Pendant les deux derniers siècles, les terribles invasions des maladies pestilentiennes ne se sont plus fait voir que de loin en loin. Cependant la colère de Dieu se déchaîne encore quelquefois sur les peuples dont les iniquités attirent les éclats de sa justice. Le typhus en 1813, le choléra asiatique en 1831, l'épidémie de 1849 et celle de 1866, sans nous offrir le désolant spectacle des ravages de la contagion d'autrefois, ont couvert notre pays de deuil et de larmes.

Grâces en soient rendues au Ciel! La foi du peuple s'est montrée en ces circonstances digne des anciens jours, et la confiance en Marie a paru grande encore. En 1849, la procession extraordinaire qui fut commandée autour des murs attira un concours prodigieux de fidèles. Ceux qui en ont été les témoins se rappellent le recueillement et la piété qui se lisaient sur tous les visages, et dans toutes

(1) Un passage d'un vieil historien de Notre-Dame du Saint-Cordon, trouve ici naturellement sa place :

« Pour remplir dignement l'annonce de ce chapitre (*De l'authenticité du premier miracle et des autres bienfaits postérieurs*), il faudrait pouvoir recueillir les suffrages de tous ceux qui ont personnellement éprouvé des effets si sensibles de la protection de Marie, qu'ils ont cru devoir lui en rendre hommage par quelques marques extérieures de leur gratitude, car pour un miracle qui se fait reconnaître universellement parce qu'il intéresse tout le monde, il en est des milliers d'autres qui ne sont connus que de ceux en faveur de qui ils ont été faits. C'est ce qu'atteste ce grand nombre d'ex-voto attaché à la chapelle de Notre-Dame du Saint-Cordon, et la multitude immense de ceux qui ont fourni la matière et la dépense des différentes chasses dont on a parlé et surtout de la magnifique qui existe aujourd'hui. Tous ces présents, dis-je, faits par des particuliers dont pour la plupart on ignore même jusque aux noms, sont des preuves trop multipliées et trop peu équivoques pour ne pas porter la conviction dans l'esprit de tout homme qui fait usage de sa raison et qui n'a pas encore entièrement éteint les lumières de sa foi. Car quels motifs auraient pu porter tant de personnes à avouer par des actes de reconnaissance si marqués, des grâces et des faveurs qu'elles n'auraient jamais reçues.

(*Abrégé de l'histoire du miracle. — Manuscrit collection Ratel.*)

toutes les démarches. Il est permis de croire que la délivrance du fléau a été hâtée par cette démonstration de toute une ville rendant hommage à la Mère de Dieu avec un élan si généreux et une si filiale tendresse.

En 1866, vers le milieu de septembre, l'épidémie qui désolait l'Europe éclata à Valenciennes comme un coup de foudre. Pendant un mois un mal impitoyable promena sa fureur dans la cité et jeta le deuil et l'épouvante dans toutes les familles. Le pasteur de Notre-Dame lui-même, M. Pique, succomba victime du fléau.

Dans leur détresse, les malheureux habitants se souvinrent de celle qu'on invoqua jamais en vain. Une neuvaine fut commencée dans l'Eglise Notre-Dame, et le dimanche 16 octobre, jour de la clôture, un grand nombre de fidèles s'approchèrent de la sainte table. Le soir on fit une procession autour de la ville. Le cortège n'avait rien de cette pompe que l'Eglise déploie dans ses grandes solennités, et qui, tout en honorant Dieu, charme les regards avides de brillants spectacles : rien ici pour la curiosité, tout pour la dévotion. La statue de la Madone, suivie du clergé chantant des hymnes à sa louange, et entourée d'une foule immense et recueillie, parcourut les remparts, les places et les principales rues de Valenciennes. Quelle ferveur animait ces âmes de chrétiens ! les Ave Maria sortaient brûlants de tous les cœurs et de toutes les lèvres, et les yeux tournés vers Marie semblaient lui dire : « Oui bonne mère, nous en avons la confiance, vous nous sauverez du fléau ! »

Marie, en effet, entendit les soupirs de ses enfants et exauça leurs prières. A dater de ce jour béni, l'épidémie arrêta ses ravages et bientôt disparut complètement. (1)

Auteurs consultés : d'Oultreman ; Simon Le Boucq ; P. d'Oultreman, *la cour sainte* ; abrégé de *l'Histoire du Miracle arrivé en l'an 1008, Douai*.

Prière



Notre-Dame des Miracles, priez avec nous, priez pour nous. Vierge puissante, d'âge en âge, nos pères ont vu éclater les merveilles de votre puissance et de vos miséricordes en leur faveur. Au jour des calamités publiques, menacés par la peste, par la guerre, ou par la famine, ils ont tourné vers vous leurs supplications et jamais vous n'avez refusé de les exaucer. Nous nous agenouillons dans ce sanctuaire miraculeux qui gardait les ex-voto de leur reconnaissance et nous vous disons de tout cœur : Bonne mère, merci ! merci pour tout ce que vous avez fait pour cette cité qui est vôtre a tant de titres ! Le passé est pour nous riche d'espérance. O Marie, votre amour pour nous n'est pas diminué. De nos jours nous en avons reçu des preuves incontestables. Gardez-nous, ô Notre-Dame des Miracles l'affection séculaire que vous portez aux habitants de Valenciennes ; faites croître dans nos cœurs des sentiments d'une piété filiale digne de tant de faveurs.

AINSI-SOIT-IL.



6^{me} JOUR

**Pèlerinage à Notre-Dame de Hal dans
l'ancienne Eglise de Notre-Dame la Grande.
Des Pèlerinages de nos pères.**

C'EST encore à Notre-Dame la Grande que nous faisons aujourd'hui notre exercice en l'honneur de la très Sainte Vierge. Dans cette ville de Valenciennes, qui était la cité de Notre-Dame du Saint-Cordon, nous rencontrons à chaque pas des sanctuaires élevés par la piété des prêtres et des fidèles, en l'honneur de Marie, invoquée sous des titres divers.

Nos pères, en agissant ainsi n'avaient pas cru nuire au culte de Notre-Dame du Saint-Cordon, qui restait toujours la Vierge de Valenciennes, honorée comme une reine au milieu de ses suivantes.

En réunissant dans l'enceinte de la cité, les images des Madones miraculeuses, nos aïeux croyaient servir la piété des fidèles qui s'accommode de la variété. Leur manière d'agir avait encore l'avantage d'apprendre au peuple les multiples perfections de la grande Reine du Ciel.

Ajoutons que Notre-Dame du Saint-Cordon agréait cette pieuse industrie, car la plupart des divers sanctuaires, élevés dans nos murs à l'honneur de la Mère de Dieu, ont été glorifiés par des faveurs divines.

Dans l'Eglise de Notre-Dame la Grande, nous trouvons un oratoire dédié à l'une des Madones les plus célèbres du Brabant, Notre-Dame de Hal.

La dévotion à Marie connue sous ce titre, prit naissance dans la petite ville de Hal, près Bruxelles. Elle doit sa célébrité à une image de la Vierge, provenant de sainte Elisabeth de Hongrie, et

que la fille de Henri le Bon, duc de Brabant, Mathilde, qui la possédait, fit venir à Hal, en 1267.

C'est une petite statue en bois, de deux coudées à peine, qui représente la divine Mère portant dans ses bras l'Enfant Jésus, et tenant en main un lys, symbole d'innocence.

L'image vénérée fut bientôt placée dans un splendide sanctuaire. Le peuple y accourut en foule. Les princes les plus célèbres de l'époque vinrent y prier, et offrir à Marie les marques de leur munificence. « Il n'y a dans aucun lieu, dit Foppens, une si grande quantité de lampes, de cottes d'armes, d'étendards, de croix, de calices, et enfin de figures d'or et d'argent que dans cette Eglise. Tous ces ex-voto indiquent la bonté de Marie pour tous ceux qui l'invoquent, sa toute-puissance auprès de son divin Fils. »

Les faveurs miraculeuses accordées par Notre-Dame de Hal en si grand nombre, ne tardèrent pas à populariser cette dévotion à l'extérieur. Beaucoup de villes lui élevèrent des sanctuaires.

Valenciennes ne resta pas en arrière dans cette démonstration générale. Les notables de la cité érigèrent, dans Notre-Dame la Grande, une chapelle à la Vierge de Hal, et instituèrent une confrérie en son honneur (1). Des pèlerins de tous les pays d'alentour y venaient sans cesse invoquer la Mère de grâce.

Il convient de signaler ici la coutume qu'avaient les confrères de Valenciennes d'aller chaque année, en pèlerinage, au sanctuaire de Notre-Dame de Hal, près Bruxelles, lieu d'origine de cette dévotion.

Les pèlerinages ont toujours été dans les instincts de la nature humaine. Etranger sur la terre, l'homme ressent un attrait particulier pour ces actes religieux qui lui rappellent ici-bas sa destinée voyageuse.

(1) La fondation de la chapelle de Notre-Dame de Hal, à Notre-Dame la Grande, date de 1267. Ce ne fut pourtant qu'en 1421 que cette chapelle fut bâtie et ornée comme Simon Le Boucq en donne le dessin, page 539, de son *Histoire ecclésiastique* manuscrite. La confrérie était fort nombreuse. Les confrères prétendaient avoir la véritable robe de la Vierge.

L'Eglise a toujours encouragé les pèlerinages. Tout en condamnant les abus qui pouvaient s'y glisser, elle les a loués comme des actes de piété. Dieu lui-même les légitime et les consacre de sa grande autorité, car souvent il accorde aux pèlerins des faveurs qui dénotent l'intervention divine.

C'est surtout vers les sanctuaires de la très Sainte Vierge que s'achemine la famille humaine en détresse. C'est tout naturel. Marie n'est-elle pas sa Mère, sa divine consolatrice? Dieu d'ailleurs pousse lui-même les foules aux chapelles dédiées à son auguste Mère, car il les glorifie par d'éclatants prodiges. Nous retrouvons dans les habitudes de nos pères ces pèlerinages qui dénotent la dévotion à Marie. (1)

(1) Indiquons, pour satisfaire une pieuse curiosité, les pèlerinages que nos pères avaient coutume de faire aux saints du pays.

Pèlerinage à Saint-Saulve. — A la mi-carême, les cultivateurs des environs, et quelquefois même d'endroits assez éloignés, venaient avec beaucoup de dévotion invoquer saint Saulve, dans le village de ce nom situé à une petite demi-lieue de Valenciennes, où il y avait autrefois une abbaye de Bénédictins. Ce pèlerinage avait pour but de prier, soit pour la guérison des bestiaux malades, soit pour préserver du mal ceux qui étaient sains. On voyait anciennement, dans la vieille église, un tombeau en marbre blanc, sous lequel était le corps du saint. Ce cénotaphe était entouré d'un grille en fer, servant à préserver la statue des coups trop rudes que lui donnaient les pèlerins, avec leurs bâtons, ce qu'ils appelaient « toucher le saint ». Cette grille étant devenue insuffisante, les moines firent faire un autel représentatif du saint. Ils le firent revêtir d'une lame d'argent, y mirent quelques reliques, et l'exposèrent à la dévotion des fidèles.

De retour chez eux, les cultivateurs faisaient toucher à leurs bêtes le même bâton qu'ils avaient fait toucher au saint, et ils espéraient, par cet attouchement, les guérir ou les préserver de toute maladie. Leur confiance reposait sur une circonstance du martyre de saint Saulve. Les bourreaux avaient caché son corps dans une étable à bœufs pour se soustraire au châtement dû à leur crime, mais les bœufs, respectant le corps saint, firent retrouver les traces du forfait et les reliques de saint Saulve et de ses compagnons.

Pèlerinage à Saint-Druon. — C'est le 16 Avril que l'Eglise célèbre la fête du saint Druon, patron de Sebourg, village situé à deux lieues de Valenciennes. Mais la solennité du pèlerinage était renvoyée à la fête de l'Ascension et surtout au lundi de la Pentecôte. A Valenciennes, le Magistrat faisait les frais de pèlerinage qui le représentait officiellement à Sebourg. Les pèlerins affluaient de toutes parts. Ils se pressaient à la chapelle, bâtie sur l'emplacement de la cabane que saint Druon habitait, près de l'Eglise. Telle était, à cette époque, la

Le pèlerinage de Hal, dont nous avons fait mention, avait lieu le premier Dimanche de Septembre. Les confrères portaient à Hal, comme offrande annuelle, une robe précieuse destinée à revêtir la sainte image, ainsi qu'un cierge de six livres, décoré d'un écusson, où l'on voyait les armes de Valenciennes.

Ce n'était pas seulement au nom de la Confrérie, qu'ils se rendaient au sanctuaire de Marie, mais bien comme les représentants officiels de la cité tout entière. La preuve en est que c'était le Magistrat qui subvenait aux frais de voyage des délégués, et qui soldait les cierges, les offices et les présents. Tous les comptes de 1610 à

célébrité de ce saint, que le peuple ne connaissait Sebourg que sous le nom de « Village de Saint-Druon. »

Pèlerinage à Saint-Roch. — On donne le nom de Saint-Roch à un petit hameau situé dans les marais de l'Epaix, banlieue de Valenciennes, où il y avait une église paroissiale dont le territoire venait finir dans la ville même. Le pavillon Saint-Jean faisait partie de cette paroisse, ainsi que le magasin des vivres qui n'existait pas alors. Tout ce territoire a été réuni à la paroisse de Saint-Nicolas.

Dans ce hameau était l'hôpital des pestiférés. On y avait bâti une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, à saint Charles Borromée, à saint Macaire, à saint Sébastien, et à saint Roch. Dans la suite, ce hameau et cette chapelle retinrent exclusivement ce dernier nom.

Autrefois on y allait en pèlerinage le jour de l'Assomption, puis, la dévotion à saint Roch prévalut, on commença le pèlerinage le dimanche qui suivait la fête de ce saint, qui arrive le 16 Août.

Cette chapelle était située sur la rive gauche de l'Escaut, vis à vis de l'endroit où se trouve le cimetière commun, sur le côté de la rivière opposé au cimetière. Elle avait été bâtie à l'usage des pestiférés. Le dimanche arrivé, les habitants de Valenciennes venaient de bon matin servir saint Roch. La foule y était grande. On invoquait le saint pour être préservé du fléau de la peste.

La chapelle était petite, mais fort jolie. Elle fut rebâtie en 1627 ; Monseigneur Van der Burgh vint la consacrer le 24 Octobre 1629. Le Magistrat assista à cette cérémonie.

Ce pèlerinage durait neuf jours ; et comme le lieu était fort près de la ville, le monde s'y portait en foule. Les fripiers, qui avaient choisi saint Roch pour leur patron, venaient augmenter l'affluence.

La Révolution fit cesser ce pèlerinage comme tous les autres, la chapelle ayant été détruite par le bombardement de 1793, si fatal à toutes nos Eglises, dont les clochers servirent de point de mire aux assiégeants qui ne craignaient pas plus d'atteindre la maison de Dieu que celle des particuliers. Le pèlerinage qui avait perdu par là son principal attrait, a été abandonné et n'a pas été rétabli.

1790 portent cette mention, au chapitre VI^e : « Payé la somme de 60 livres tournois, pour le voyage que les confrères font de cette ville, en celle de Hal. » (1)

Un second pèlerinage, en quelque sorte plus officiel encore, était celui que le Magistrat faisait accomplir chaque année, en l'honneur de Notre-Dame de Tongres.

Tongres est une petite ville du Hainaut, située entre Ath et Tournai. Là se trouvait une image de la Vierge qu'on disait avoir été apportée du Ciel sur la terre en l'an 1081. De nombreux visiteurs se pressaient aux pieds de cette statue, car d'éclatants prodiges avaient montré que la très Sainte Vierge aimait à y être invoquée. Ce fut surtout vers le milieu du XVI^e et le commencement du XVII^e siècle que le culte de Notre-Dame de Tongres fut en honneur.

Une peste violente ayant alors ravagé tout le pays, Ath dut visiblement sa délivrance à sa Vierge miraculeuse. Dès lors, les villes visitées par le fléau eurent recours à Notre-Dame de Tongres.

Toutes ressentirent les effets de sa clémence. Valenciennes fut de ce nombre. Comme hommage de reconnaissance, le Magistrat ordonna qu'à l'avenir, tous les ans, la ville enverrait des représentants servir Notre-Dame de Tongres. Ce qui eut lieu jusqu'au moment de la révolution.

Le caractère officiel de ce pèlerinage est encore constaté par les comptes publics. Tous les ans, on votait 120 livres tournois, pour les offrandes et les offices qui devaient être célébrés à Tongres, sui-

(1) Le Bailli de Hal, prévenu de l'arrivée des confrères de Valenciennes, allait à cheval à leur rencontre, à la suite du Magistrat, jusque hors la ville; et après les avoir conduits à leur auberge, il leur faisait présent de huit cannes de vin (chaque canne contenait 14 à 15 pintes) deux quartiers de mouton, deux oies, des tartes et tartelettes, dit Simon le Boucq. Le jour de la procession, ils marchaient à leur rang, et lors qu'ils faisaient leurs adieux, ils donnaient à chaque confrère résidant à Hal une image de la Vierge, de la valeur de quatre livres chacune.

Depuis la Révolution, les confrères de Hal ont essayé plusieurs fois de renouer les traditions en assurant ceux de Valenciennes qu'ils seraient bien reçus; mais l'invitation n'a pu être acceptée.

vant le vœu du Magistrat. Les offrandes consistaient en un cierge de 20 livres et plusieurs autres d'un moindre poids (1).

Un troisième pèlerinage était celui de Notre-Dame de Bonne-Espérance à Aubry.

Chaque année, les élèves du collège allaient, avec la croix et les bannières de chaque classe, porter des cierges à cette Vierge que les Jésuites avaient installée dans la petite forêt de Raismes. Cette cérémonie avait lieu le 5 août, fête de Notre-Dame aux Neiges.

Un quatrième pèlerinage était celui que les habitants faisaient tous les ans à Notre-Dame au Bois.

La légende de Notre-Dame de Malaise est connue. Le sanctuaire, huit fois séculaire, élevé en grande partie par les libéralités des bourgeois de Valenciennes, dont la Vierge avait proclamé la générosité, était visité annuellement par de pieux pèlerins de Valenciennes, pendant l'octave de l'Assomption.

Un dernier pèlerinage, que nous voulons signaler était celui qu'on faisait au sanctuaire de Notre-Dame de Chièvres, situé à une demi-lieue de Tongres. Les pèlerins partaient de l'ancienne église de Saint-Géry (place Froissart). Le Magistrat faisait les frais du voyage et soldait les offrandes.

Outre ces pèlerinages publics, officiels en quelque sorte, nos pères en faisaient de nombreux, pour leurs besoins particuliers. C'est ainsi que nous les voyons aller servir Notre-Dame de Grâce à Cambrai, Notre-Dame du Bon Conseil à Bruxelles, Notre-Dame de Walcourt près de Namur, et Notre-Dame de Wasmes aux environs de Mons.

En général, disons qu'ils allaient honorer la très Sainte Vierge dans tous les sanctuaires les plus en renom, se montrant ainsi, ce qu'ils étaient en réalité, les dévots serviteurs de Marie.

(1) Comptes de 1727: « à M M. Desvignes, et Dilimal eschevins, et Bousez greffier civil payé la somme de deux cent quatre vingt dix huit livres, dix huit sols pour le voyage de Tongres et accompli le vœu que cette ville a promis à la Vierge en 1668.

C'était la coutume dans ces lieux de pèlerinage d'appeler les pèlerins suivant un certain ordre de préséance, fondé soit sur l'origine, soit sur l'importance. Chose remarquable, nos pères obtenaient toujours la première place, preuve évidente que leur attachement à la Sainte Vierge était universellement reconnu (1).

Prière

Notre-Dame des pèlerinages, priez avec nous, priez pour nous.
 O Marie, notre protectrice et notre Mère, nous avons repris les sentiers de nos pères.

Leurs pieux pèlerinages, un instant interrompus par la tourmente révolutionnaire, nous les avons recommencés. Les élans d'amour et de foi qui les arrachaient à leurs foyers, nous les ressentons dans nos cœurs émus; les foules, comme autrefois, assiégent pleines d'espérances vos images bénies.

O Notre-Dame des pèlerinages, bénissez les enfants, comme vous avez béni les pères.

Si nos grandes supplications n'ont plus le caractère officiel qu'y donnait autrefois le concours des pouvoirs publics, considérez, ô très Sainte Vierge, que c'est encore le peuple tout entier qui s'ébranle et qui prie dans tous vos sanctuaires. Ne dédaignez pas, ô Mère de miséricorde, cet immense cri de détresse et d'amour qui s'élève de tous les cœurs. Rappelez-vous que nous sommes vos enfants et que vous êtes notre Mère. Ayez pitié de nous, ayez pitié de la France, notre patrie bien-aimée, fortifiez sa foi, gardez lui ses mœurs, sauvez-la enfin en lui rendant sa glorieuse mission de fille aînée de l'Eglise et de soldat du Christ.

AINSI-SOIT-IL.

(1) Ouvrages consultés.— d'Oultreman, *Histoire de Valenciennes*.— Simon le Boucq, *Histoire ecclésiastique*.— Possot (Alexis), *Les sanctuaires de la mère de Dieu dans les arrondissements de Cambrai, Valenciennes et Avesnes*.— Lipsius, (g.) *Diva Virgo Hallensis*.— Les comptes de la ville de Valenciennes — archives communales, lettre. G.

7^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours
dans l'ancienne Eglise de Saint-Vaast

EN quittant Notre-Dame la Grande, nous nous rendons à l'église paroissiale de Saint-Vaast qui en est peu éloignée.

Saint-Vaast, l'illustre catéchiste de Clovis, est regardé comme un des premiers apôtres qui aient évangélisé nos contrées. Dans leur reconnaissance, nos pères lui avaient dédié une des plus anciennes églises de la cité.

Bâtie d'abord en dehors de l'enceinte de la ville, l'Église paroissiale de Saint-Vaast fut reportée à l'intérieur des murailles, sur l'emplacement qui garde aujourd'hui son nom, place Saint-Vaast. Cette Église disparut à la tourmente révolutionnaire sans laisser aucun vestige.

C'est dans ce sanctuaire que nous entrons pour y honorer Notre-Dame de Bon-Secours.

Écoutons d'abord le magnifique bourdon qui nous appelle. Au jour de son baptême, il a reçu le nom de Marie, et son parrain, le pasteur de Saint-Vaast, a fait graver sur le bronze ces paroles:

Mariæ in laude, in pergrata tinnii pace.

Je tinte pour la gloire de Marie, pour la douce paix.

Et la cloche, fidèle à sa devise, jette au loin ses sons joyeux pour convier les chrétiens aux louanges de la Reine du Ciel.

L'origine de la statue de Notre-Dame de Bon-Secours, que nous venons vénérer à Saint-Vaast, mérite d'être rappelée.

Au commencement du XVII^{me} siècle, lorsque le mont de Peruwelz était encore entièrement couvert de bois, il y avait sur son

sommet un chêne qui, paraissant diviser la forêt en deux parties, avait été appelé pour cette raison: « le chêne d'entre deux bois. »

C'est au corps de ce chêne qu'une pieuse personne, mue sans doute par l'inspiration du Ciel, creusa une petite niche dans laquelle elle plaça une image de Marie. Souvent, dans cette douce solitude, dont le silence n'était interrompu que par le gazouillement des oiseaux, elle allait épancher son âme par de ferventes prières.

Et la Reine des Anges, qui avait choisi elle-même ce lieu pour en faire plus tard un de ses sanctuaires les plus distingués, répandit sur elle ses plus insignes faveurs.

Pleine de reconnaissance envers sa bienfaitrice, elle voulut lui gagner des cœurs; elle engagea quelques bûcherons à visiter ce lieu pour y faire leurs prières.

Marie, du haut du Ciel, y prêta une oreille attentive et daigna les exaucer. A leur exemple, d'autres personnes allèrent aussi prier devant cette image de la Sainte Vierge, et s'accoutumèrent tellement à la visiter, que quand elle eut été détériorée par le temps, au point qu'il n'en restait presque plus rien, ils ne laissèrent pas cependant d'y venir adresser leurs vœux à Marie, qui souvent apportait du soulagement à leurs maux.

C'est alors que le pasteur de Peruwelz fit confectionner une nouvelle statue de la Vierge avec une partie de ce qui restait du chêne si vénéré. Il abrita la sainte image, dans une niche pratiquée dans une pyramide de pierres élevée à la place de l'arbre.

En 1636, une maladie épidémique ravageait le pays circonvoisin. Les habitants de Peruwelz se rendirent processionnellement sur le mont dédié à la mère des affligés, afin d'obtenir assistance contre ce fléau qui les menaçait. Ils furent exaucés, et aussitôt, pleins de reconnaissance, ils résolurent de construire une chapelle où leur puissante protectrice fût honorée sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours. On fit une extrême diligence, et le jour de la Présentation de Notre-Dame, le 21 Novembre 1637, le nouveau sanctuaire fut consacré par le pieux et célèbre François Van der Burck archevêque de Cambrai.

Telle fut l'origine de l'image miraculeuse et de la chapelle de Bon-Secours.

Cependant les consolations et les douceurs célestes dont Marie inondait l'âme de ceux qui priaient en ce lieu attirèrent bientôt un concours considérable de pèlerins. Ce qui restait de l'arbre où l'image de la Vierge avait été primitivement placée était l'objet de la pieuse sollicitude des visiteurs.

Chacun voulait en avoir des fragments comme souvenir de pèlerinage. Un habitant de Valenciennes eut le bonheur de s'en procurer une partie assez considérable pour faire deux petites statues qui furent données l'une à l'Église de Notre-Dame de la Chaussée, et l'autre à l'Église de Saint-Vaast où nous la vénérons aujourd'hui, dans son sanctuaire reconstruit par nos souvenirs.

L'arrivée d'une image de la Sainte Vierge dans la ville de Valenciennes était un événement pour nos pères. Nos vieux historiens nous ont conservé quelques détails sur la réception qu'ils firent aux statuettes de Notre-Dame de Bon-Secours.

A Saint-Vaast, le Clergé de la paroisse, réuni à celui de Saint-Jacques, vint processionnellement à l'église Notre-Dame la Grande où avait été déposée provisoirement l'image vénérée. Après le chant des litanies, on descendit la statue du trône où elle avait été placée, et quatre prêtres en surplis la prirent sur leurs épaules pour la porter processionnellement à l'autel qui lui était destiné.

A Notre-Dame de la Chaussée, le clergé et les confrères de Notre-Dame du Puy se rendirent au couvent des R. P. Capucins où l'image avait été déposée. Un père fit d'abord un sermon sur la puissance de la très Sainte Vierge, puis la procession s'organisa pour se rendre à l'Église de la Chaussée où l'image vénérée devait reposer dans la chapelle de Notre-Dame du Puy. Cette cérémonie s'accomplit le 10 mai 1644.

A pareil jour tous les ans, comme ex-voto de reconnaissance, les confrères du Puy portaient en procession dans les rues, leur madone. Ils la déposaient au couvent des grands Carmes ; puis, ils

allaient en pèlerinage au sanctuaire de Péruwelz où ils faisaient chanter un office solennel. A leur retour, ils reprenaient la statue de la Vierge, honorée en leur chapelle, et ils la remplaçaient dans son sanctuaire.

Quoique Notre-Dame de Bon-Secours ait été honorée à la Chaussée, son culte avait cependant particulièrement son siège à Saint-Vaast. C'est là qu'invoquée sous ce titre, elle se montra le plus prodigue de ses faveurs célestes. Nous en rapporterons quelques-unes, d'après l'historien de la Vierge de Péruwelz.

« Dans l'Eglise paroissiale de Saint-Vaast à Valenciennes, où était placée une statue dudit chêne, seize ou dix-sept enfants morts en naissant ont reçu le baptême, et une fille, venue au monde toute difforme, fut en 1666, remise en une beauté parfaite. » *Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours*, page 20). François Martin, soldat de la compagnie de Dom Lopez d'Hobergot, dans une rencontre des Français, reçut deux coups de fusil dont il fut si grièvement blessé, que les médecins et les chirurgiens désespérèrent de sa guérison ; mais lui, mettant sa confiance dans les soins maternels de Notre-Dame de Bon-Secours, promit devant son image de Saint-Vaast de venir pieds-nus de Valenciennes à sa chapelle du mont de Péruwelz, si elle daignait le secourir. Au même instant, il se trouva soulagé, et quelques jours après, il vint de la ville de Cassel à Valenciennes où il était lorsqu'il fit son vœu. Le 6 mai 1645, conformément à sa promesse, il se rendit pieds-nus à la chapelle de Bon-Secours où, en reconnaissance de la faveur que la Sainte Vierge lui avait faite, il offrit la balle qu'on lui avait tirée du corps. (*Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours* chap. XI, *Notre-Dame de Bon-Secours, honorée par la ville de Valenciennes*, page 56.)

Au même chapitre, nous lisons cet autre trait : « Le 27 août 1662, Marthe Leblanc, native de Valenciennes, veuve de François Magreau, privée depuis quatre à cinq mois de la vue, sans qu'on eût pu lui apporter de remède, se fit mener à la chapelle de Bon-Secours (à Saint-Vaast) où elle fit célébrer la sainte Messe en l'honneur de

la consolatrice des affligés. A l'élévation de la sainte Hostie, elle fut subitement délivrée de son infirmité, les chirurgiens et les médecins attestèrent que sa guérison était un vrai miracle. »

Le bruit de ces merveilles engagea le pasteur de Saint-Vaast à établir dans son église une confrérie en l'honneur de sa Vierge miraculeuse. Cette pieuse association fut enrichie de grandes indulgences par le Pape Innocent X, et, le siège vacant, par les vicaires généraux du diocèse d'Arras, dont Saint-Vaast dépendait.

Cette confraternité établie en 1644 prit un grand développement à Valenciennes, vingt-cinq ans plus tard. En voici la cause : « Le 26 juillet 1665, Philippe Forteresse, fils de Claude et d'Antoinette Abraham, natif de Saint-Saulve-lez-Valenciennes, étant âgé de deux ans et demi, tomba dans un puits près de sa maison et y resta bien une demi-heure; sa mère, après l'avoir cherché inutilement dans le voisinage, eût la pensée de faire sonder le puits, avec un rateau. Bientôt on ramena l'enfant qui ne donnait plus aucun signe de vie. La mère, extrêmement affligée de le voir en cet état, s'adressa à Notre-Dame de Bon-Secours, promettant que, si elle rendait la vie à son fils, elle viendrait pieds-nus en sa chapelle et qu'elle y ferait dire une messe; aussitôt l'enfant poussa un cri léger, et peu à peu revint à lui jusqu'à l'entier recouvrement de la vie et de la santé. » (*Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours*, chap. XI. *Comment elle était honorée à Valenciennes*, page 58).

Les confrères de Notre-Dame de Bon-Secours de Saint-Vaast avaient la coutume chaque année d'aller en pèlerinage au sanctuaire de Péruwelz, le premier jour de l'an. Ils ne croyaient pouvoir mieux commencer l'année qu'en venant, le jour même de la Circocision, payer leur tribut d'amour et de reconnaissance à celle qu'ils avaient choisie pour leur patronne (1).

(1) Auteurs consultés; Le Glay, *Cameracum christianum* Baudeloz *Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours*, — Archives communales, Fonds de St-Vaast, série G

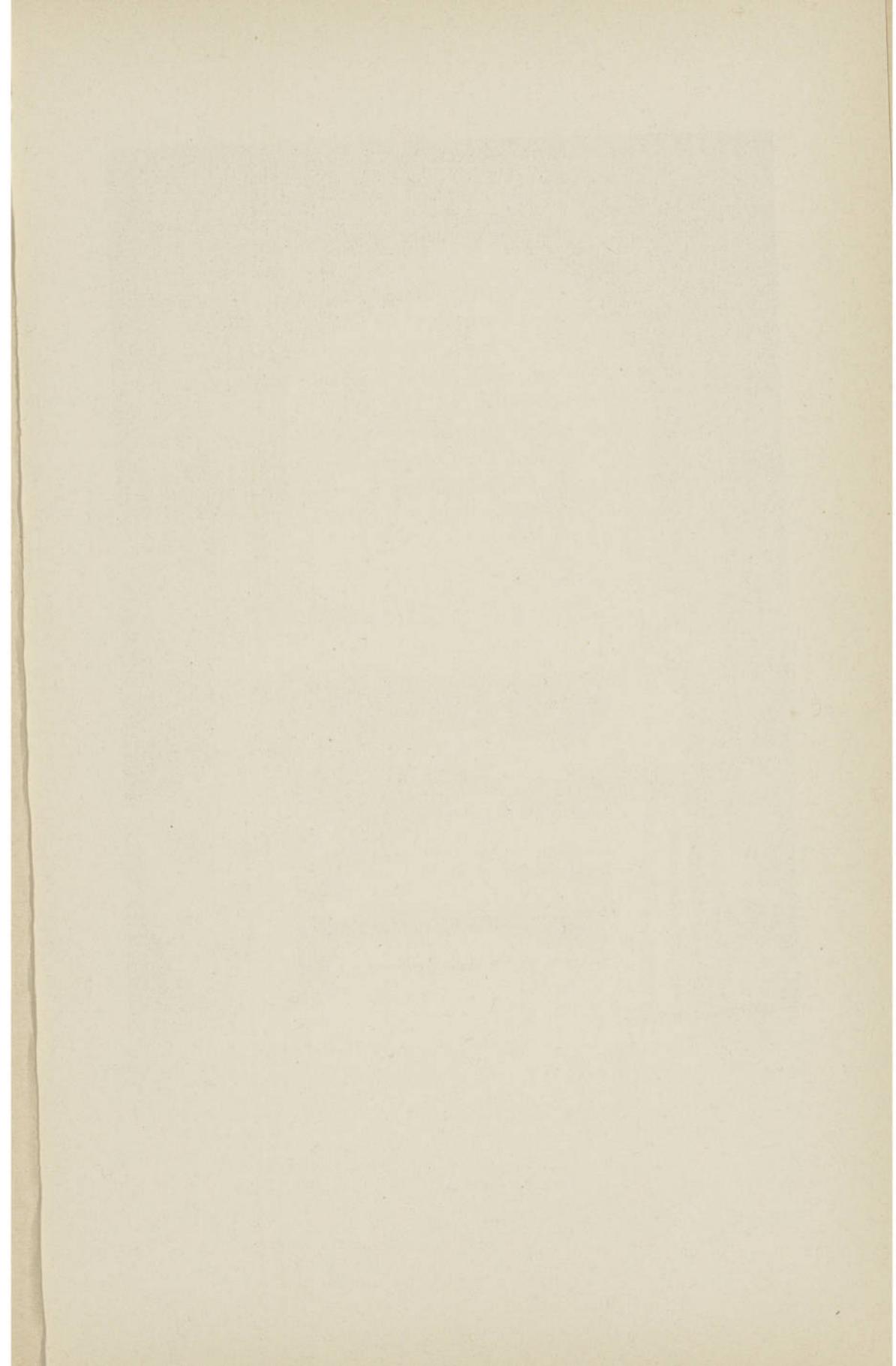
Prière

Notre-Dame de Bon-Secours, priez avec nous, priez pour nous.

Vierge très-puissante, qui avez été si particulièrement honorée par nos pères sous le titre si doux de Notre-Dame de Bon-Secours, répandez à pleines mains vos grâces et vos faveurs sur nous qui vous invoquons aussi avec confiance sous ce même vocable. Votre intercession auprès de votre Fils est si efficace, qu'il ne saurait rien vous refuser; c'est par vous que nous sont distribuées toutes les faveurs divines. Ecoutez avec complaisance nos soupirs et nos demandes, tendez-nous une main secourable et accordez-nous la douceur de vos consolations.

AINSI-SOIT-IL.







NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

8^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame des Sept-Douleurs
dans l'Eglise actuelle de Saint-Géry

L'ÉGLISE actuelle de Saint-Géry est l'ancienne chapelle des Récollets dont l'origine mérite d'être rapportée.

C'était vers l'an 1225. Le seigneur de Materen, gouverneur du Hainaut et de Valenciennes au nom de la comtesse Jeanne de Flandre, considérait les ouvriers qui travaillaient aux fondements du beffroi. Il vit passer de l'autre côté du marché deux religieux dont les costumes nouveaux excitèrent vivement sa curiosité.

« Quels sont donc, demanda le gouverneur à ceux qui l'entouraient, ces moines dont l'habit m'est inconnu? Je veux les voir de près, car leur accoutrement me paraît étrange. »

Les religieux qui appartenaient à l'ordre de saint François d'Assise, nouvellement fondé, sont mandés et présentés au gouverneur. Or tandis que celui-ci leur parlait, l'un d'eux tenait abaissé son capuchon comme pour cacher sa figure.

De retour au monastère, le moine raconta à son supérieur qu'il venait de reconnaître son neveu dans la personne du gouverneur de Valenciennes. Il lui demanda, pour pouvoir continuer à vivre pauvre et oublié, la permission de quitter la ville et de se réfugier à Arras au couvent de Saint-Vincent

Cependant le gouverneur, agité par mille pensées diverses, se hâta de rentrer chez lui et de mander sur-le-champ le religieux. Le père Gardien lui fit réponse que le frère qu'il demandait avait quitté le couvent pour aller du côté d'Arras. A cette nouvelle, le sire de

Materen monte à cheval avec sa suite et bientôt il rejoint les deux religieux près de Douai.

« Seigneur Josse, dit-il à celui-là même qui avait caché sa face en sa présence, après l'avoir fixé attentivement, vous êtes mon oncle. Vos compagnons d'armes nous avaient annoncé votre mort en nous envoyant votre armure qui était celle de votre aïeul, et vous êtes vivant ! »

L'humble religieux vit bien qu'il ne pouvait rester plus longtemps inconnu. Il avoua tout à son neveu en lui demandant le secret. Il lui raconta comment après avoir partagé les combats et les gloires du comte Bauduin, empereur de Constantinople, il avait fait vœu, pour échapper au danger, d'entrer dans l'ordre de Saint-François. Il fit connaître les noms d'une foule de seigneurs du Hainaut, des Flandres et d'Angleterre qui s'étaient revêtus comme lui des livrées de la pauvreté.

Le gouverneur écoutait ces récits en pleurant. Après avoir embrassé son oncle, il s'éloigna tout pensif. Ayant eu occasion de voir la comtesse Jeanne, il lui raconta ce qui s'était passé, et, d'un commun accord, ils résolurent de bâtir une chapelle et un monastère pour les frères mineurs à Valenciennes.

C'est ainsi que fut édifiée l'Eglise actuelle de Saint-Géry.

Nous ne pouvons résister au désir de citer encore une page empruntée à la légende du plus illustre des moines qui ont habité ce monastère (1).

La maison et la chapelle étant achevées, la comtesse Jeanne fit offrir ce nouvel asile aux humbles religieux.

Après avoir vu et lu les actes de donation, le père Gardien rendit grâces à Dieu, à la comtesse Jeanne, ainsi qu'au Magistrat de Valenciennes. Puis il demanda un jour de réflexion avant de prendre une détermination définitive.

Le lendemain, tous les moines s'étant réunis en chapitre, le prieur leur fit part des libéralités de la pieuse comtesse à leur endroit.

(1) Jacques de Guise, *Chronique du Hainaut*.

Puis il leur exposa le scrupule qu'il avait de changer de demeure. N'était-ce pas manquer à la sainte pauvreté qu'ils avaient prise pour compagne?

— » Père, dirent les religieux, nous ferons ce que vous voudrez.

— « Au nom de la sainte obéissance, je vous ordonne de dire chacun votre avis. »

Frère Jean l'écrivain, qui s'appelait auparavant Thomas, comte de Northampton, cédant à l'invitation du Gardien, prit alors la parole : « Père, dit-il, nous sommes ici plusieurs qui avons abandonné de grands biens pour l'amour de Jésus-Christ, désireux de nous attacher à la pauvreté; comment maintenant habiter une somptueuse demeure? Je ne suis pas d'avis d'accepter celle qu'on nous offre. »

Un second frère, Jacques le Nattier, ainsi appelé parce qu'il faisait très adroitement des corbeilles, se leva et dit : « Notre demeure présente nous permet de vivre dans la solitude, ce qui est propice à la prière; au contraire, notre nouvelle habitation se trouve au milieu du tumulte de la ville, ce qui troublera notre oraison. Je conclus donc en pensant qu'il faut refuser l'offre qui nous est faite. »

L'humble frère avait été dans le monde un grand et puissant seigneur, aussi son avis fit-il impression.

Tous, d'un commun accord résolurent de garder leur humble et solitaire demeure.

Pour vaincre leur résolution, il ne fallut rien moins qu'un ordre du Pape qui les força d'accepter la fondation de la comtesse Jeanne. Les Cordeliers y demeurèrent jusqu'en 1608, époque à laquelle ils durent céder leur monastère aux Récollets qui le gardèrent jusqu'à la révolution.

C'est dans cette église, précieux souvenir des temps anciens que nous entrons. Sous ces voûtes six fois séculaires, on croit encore entendre la voix des religieux qui chantent les louanges de la très Sainte Vierge, on est presque surpris de ne plus les voir à leurs stalles agrénant leurs longs rosaires. Saluons d'abord à l'autel de

droite, Notre-Dame des Anges. C'est la Vierge de la famille franciscaine, nous ne sommes donc pas surpris de rencontrer son image dans un sanctuaire des fils de saint François. La très Sainte Vierge se trouvait honorée sous ce titre en plusieurs églises de la ville, car le culte du séraphique patriarche de la pauvreté était très répandu dans la pieuse cité de Valenciennes (1) qui comptait plusieurs sections du Tiers-Ordre. La branche des Récollets paraît avoir été la plus florissante, du moins à en juger par les ornements qui décoraient la chapelle où elle avait son centre de réunion.

Après avoir rendu nos hommages à la madone d'Assise, nous allons à l'autel de gauche dédié à Notre-Dame des Sept Douleurs. C'est une vierge très populaire dans la cité de Valenciennes. « Dans ses pressantes nécessités, dit Jacques de Rantre, le peuple avait coutume de recourir particulièrement à Notre-Dame du Rosaire, aux Dominicains, à Notre-Dame du Carmel, aux grands Carmes, à Notre-Dame de Consolation, aux Jésuites, à Notre-Dame du Puy, à l'église de la chaussée, à Notre-Dame des Sept Douleurs, aux Récollets. »

L'image de la Mère de Pitié représentait la Sainte Vierge tenant sur ses genoux le corps inanimé de son fils. De nombreux ex-voto attachés aux boiseries qui entouraient la statue, attestaient la confiance du peuple et la puissance de Notre-Dame consolatrice des affligés. La Madone de Pitié était particulièrement invoquée dans les douleurs corporelles et dans les calamités publiques. Pour expliquer le concours de fidèles qui venaient prier à ses pieds, un bon père avait gravé au-dessus de l'autel cette inscription éloquente dans sa simplicité :

AFFLICTION CHERCHE CONSOLATION.

(1) Il suffira, pour le prouver, de rapporter ici un document que nous fournissent les Registres aux choses communes.

Résolution de Messieurs du Magistrat de marcher à la procession des Récollets le jour de saint François, 8 octobre 1626.

Messieurs du Magistrat de cette ville ont résolu de marcher en corps demain, fête de saint François, en la procession qui se fera chez les P. Récollets, à l'entour de leur cloître. (Manuscrit n° 736).

La confrérie des pèlerins de Jérusalem et des confrères du saint Sépulcre avait son siège dans cette chapelle (1). Plusieurs ex-voto rappelaient des pèlerinages en Terre Sainte heureusement terminés. Dans cet oratoire reposait une épine longue d'un doigt qui avait fait partie de la douloureuse couronne de Notre Seigneur Jésus-Christ.

La comtesse Jeanne avait obtenu cette insigne relique du roi saint Louis (2).

« Cette épine sacrée, dit d'Oultreman, au rapport de Gonzague en sa chronique des frères mineurs, avait coutume d'apparaître toute rouge et sanglante chaque nuit du Vendredi Saint, et ce l'espace d'une bonne heure. »

Le trésor de Notre-Dame de Pitié renfermait aussi une parcelle notable de la vraie Croix. C'était de ce sanctuaire que sortait, pour se répandre par les rues de la ville, la procession dite de la Passion. Les confrères et les consœurs portaient dans les rues les insignes qui rappelaient les scènes douloureuses du Golgotha (3).

Il n'est pas étonnant que la dévotion aux souffrances du Sauveur

(1) Au XV^e, XVI^e et au XVII^e siècle, les habitants de Valenciennes avaient coutume d'aller en pèlerinage à Jérusalem; c'était sans doute un goût général alors, mais ce qui est peut-être particulier à cette ville, c'est qu'on avait formé une confrérie de tous ceux qui étaient revenus de voyage. Une fois prévenus de l'arrivée d'un nouveau pèlerin, les confrères se portaient à sa rencontre, en grand cortège, avec les croix et les gonfalons, accompagnés des frères Mineurs dans l'Eglise desquels la confrérie avait son siège et sa chapelle. Le P. Duchâteau, qui nous a conservé plusieurs de ces faits, a toujours soin de prévenir que cela s'exécutait selon l'usage. Chaque année, le 1^{er} mai, on chantait une messe solennelle pour célébrer le retour des confrères.

(2) La part prépondérante des Bauduins et des seigneurs du Hainaut dans les croisades explique le grand nombre des reliques de la Passion qui se trouvaient anciennement à Valenciennes. Ces précieux trésors venaient des croisés.

(3) Rappelons ici en passant *La représentation d'un mystère de la Passion* à Valenciennes au XVI^e siècle, qui nous montre combien les esprits étaient tournés du côté des scènes douloureuses du Golgotha. Le mystère avait été composé par un clerc du Béguinage, et le manuscrit enluminé par Hubert Cailleau, célèbre miniaturiste Valenciennois. Les costumes des acteurs tous de Valenciennes, et les décorations du théâtre, étaient magnifiques. Ce drame, représenté en 25 jours, obtint un immense succès. 6,000 personnes environ assistèrent à chaque représentation.

ait été populaire à Valenciennes au XV^e, au XVI^e et au XVII^e siècle ; un peuple qui a la foi peut-il se désintéresser des souvenirs de Jérusalem ? D'ailleurs la Flandre et le Hainaut avaient fourni aux croisades leurs principaux contingents.

Après tant de sacrifices, tant de sang versé, il était doux de se reporter en esprit sur le Thabor, sur le Calvaire, objets de si touchants souvenirs. Au sanctuaire de Notre-Dame de Pitié se rattachaient naturellement les divers éléments qui soutenaient la dévotion aux lieux saints et à la Passion du Sauveur.

La vénération qui entourait la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs explique le désir que les principaux personnages de la contrée éprouvaient d'y faire reposer leurs dépouilles mortelles après leur mort.

On peut dire qu'aucun sanctuaire de Valenciennes ne fut plus riche en sépultures princières que la chapelle des Récollets. Mentionnons seulement celle de Jacques de Guise (1), l'illustre chroniqueur du Hainaut qui a passé une partie de ses jours dans le couvent des Récollets de Valenciennes. Ses frères lui avaient élevé un monument à l'endroit qu'il avait choisi lui-même, en face de l'autel de la très Sainte Vierge (2).

(1) Jacques de Guise était représenté tenant un livre en main. On lisait sur son tombeau :

chy gist maistre Jacques de Guyse,
docteur et frère mineur,
auteur des chroniques du Hainaut
qui trépassa l'an 1398, le 6^e de Février.
Priez Dieu pour son âme.

La ville de Valenciennes a donné à une de ses rues le nom de Jacques de Guise. Dinaux, frappé du génie de ce moine, trouve que c'est peu et que la place où nous foulons peut-être sa poussière, aurait dû garder son souvenir.

(2) Auteurs consultés : Jacques de Guise, *Chronique du Hainaut*. D'Oultreman, Simon Le Boucq. Archives : *Fonds des Cordeliers*. Maurice Hénault, *Représentation d'un mystère de la Passion*. Dinaux, *archives du Nord*.

Prière



Notre-Dame de Pitié, priez avec nous, priez pour nous.
O Mère qui avez tant souffert en vous trouvant dans la nécessité de mettre au monde votre adorable Fils dans une pauvre crèche;

Mère qui avez tant souffert lorsque la cruauté d'Hérode vous contraignit de fuir en Egypte emportant dans vos bras votre nouveau-né;

Mère qui avez tant souffert en voyant votre divin enfant poursuivi par la jalousie et la haine des scribes, des pharisiens et des princes des prêtres, qui lui dressaient des embûches tandis qu'il répandait par les villes, les bourgs et les bourgades de la Judée, la bonne nouvelle de son Evangile;

Mère qui avez tant souffert au pied de la croix tandis que votre Jésus y mourait pour nous, ayez pitié de toutes les mères qui sont affligées, consolez leur douleur; ayez pitié de nous tous qui vivons ici-bas dans la vallée des larmes.

Nous prenons part aux inconcevables douleurs dont votre cœur fut percé, aux angoisses cruelles que vous souffrites en voyant votre enfant couvert de plaies expirer sur la croix. Accordez-nous, reine des Martyrs, la grâce de méditer souvent la Passion de votre adorable Fils, d'en faire l'objet de nos pensées et de nos affections.

O la plus affligée et la meilleure des Mères, ne permettez pas que nous ayons le malheur, en nous perdant, de rendre inutile le sang qu'il a versé pour nous. *Notre-Dame de Pitié*, ayez aussi compassion de nos épreuves, aidez-nous à les supporter chrétiennement; qu'elles soient pour nous la voie du Ciel!

AINSI-SOIT-IL.



9^{me} JOUR

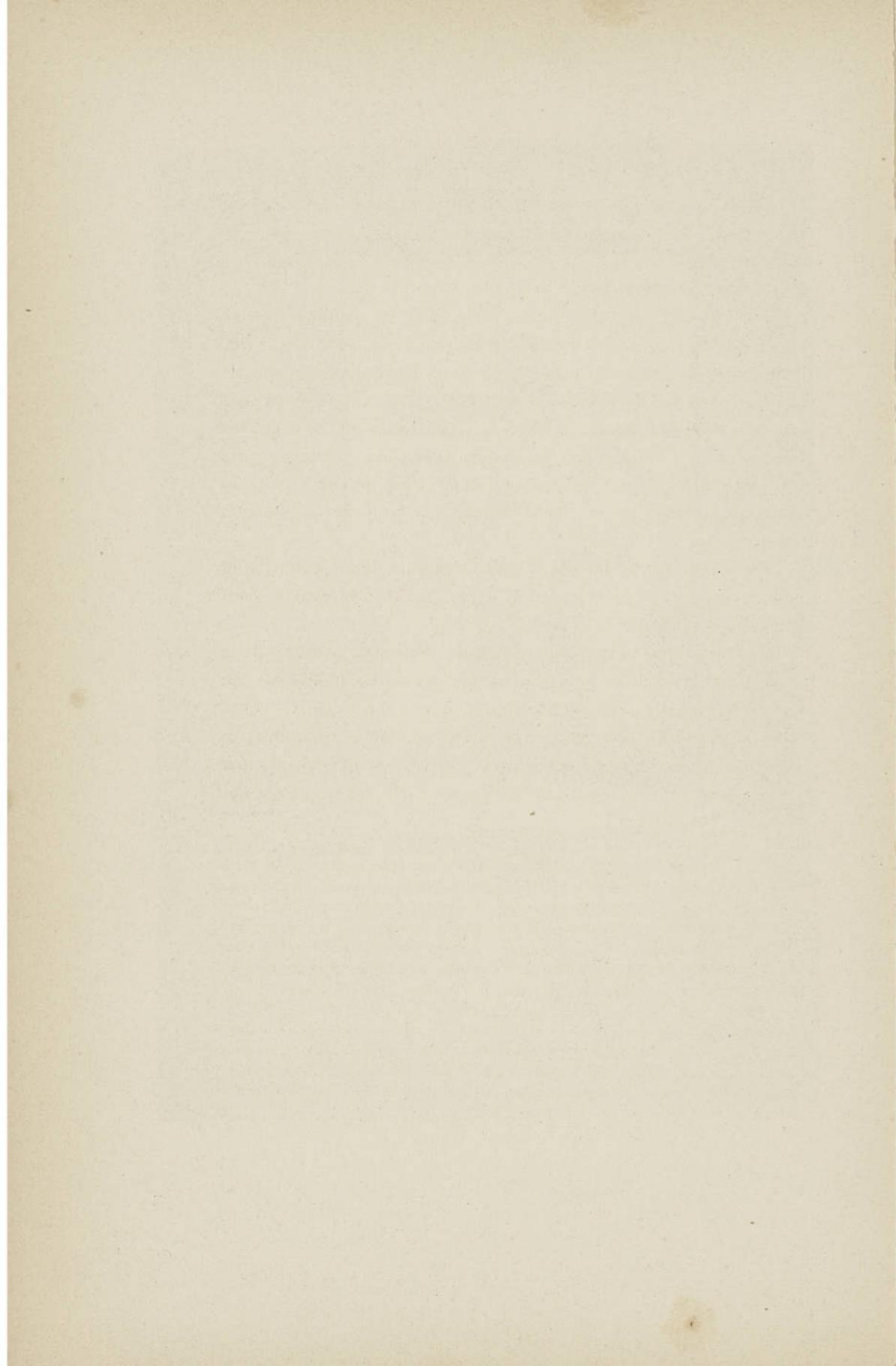
Pèlerinage à Notre-Dame de Montaignu
dans l'Église de l'ancien couvent de Saint-Jean

DANS notre pieux et si doux pèlerinage aux sanctuaires de Marie, arrêtons-nous avec une foi et une confiance nouvelles devant la statue de Notre-Dame de Montaignu au couvent de Saint-Jean.

A l'endroit où est aujourd'hui la place Saint-Jean, et le groupe de maisons qui va de cette place à la rue des Récollets, se trouvait jadis le plus ancien monastère de Valenciennes. Les premiers fondements en avaient été jetés par les rois Thiery et Pépin. Il y eut d'abord là un monastère des chanoinesses qui portèrent si haut la renommée de l'éducation qui s'y donnait, que nous voyons au VIII^e siècle les familles les plus nobles de France y envoyer leurs enfants. C'est ainsi que nous y trouvons, vers 745, sainte Harlinde et sainte Renilde de la famille de Charlemagne. A cette école valenciennoise, les deux nobles princesses avaient appris, outre la broderie et les travaux ordinaires de la femme, non seulement à lire, à psalmodier et à chanter les hymnes, mais aussi à écrire et à peindre les livres. Lorsque plus tard elles eurent fondé le monastère de Maeseyk, elles continuèrent, en instruisant leurs religieuses, à s'occuper de copier et d'enluminer les textes sacrés. Elles exécutèrent une riche transcription des quatre Évangiles; leur monastère fut en outre redevable à leurs mains d'un psautier et de plusieurs livres de la sainte Écriture. L'auteur anonyme de leur vie nous apprend que, plus d'un siècle après leur mort, les miniatures de leurs livres étaient encore fraîches et brillantes de l'éclat de l'or et des pierres précieuses.



MARIE AU PIED DE LA CROIX



Les maîtresses qui dirigeaient l'école Saint-Jean, si illustre au VIII^e siècle, furent remplacées, dans la suite des temps, par des chanoines réguliers, qui vécurent dans ce pieux asile jusqu'à la tourmente révolutionnaire.

Saint-Jean occupe une grande place dans la vie civile de la cité. C'était la paroisse du comte, de ses pairs, de leurs officiers et domestiques. C'était primitivement devant le chapitre de cette abbaye que le magistrat élu prêtait le serment; plus tard leur clocher servait à ceux qui se faisaient recevoir bourgeois de la bonne et franque ville; c'était là que descendaient pour leur première visite les nonces apostoliques, les évêques de Cambrai, et les comtes du Hainaut. Là enfin que se trouvait l'écolâtre, chargé de la direction des écoles de la ville (1).

C'est dans l'église abbatiale de ce monastère que nous entrons pour y rendre nos hommages à Notre-Dame de Montaigu, dont nous allons rapporter la légende.

Montaigu, situé à une lieue de Diest, dépendait autrefois de la seigneurie de Sichem. Au point culminant de la montagne sur laquelle on a bâti la ville et qui lui a donné son nom, on voyait jadis un massif d'arbres séculaires. On s'y rendait fréquemment en pèlerinage pour y prier la très Sainte Vierge. A une époque que l'on ne peut préciser, on avait fixé au tronc d'un de ces arbres une statue de Notre-Dame.

(1) L'écolâtre de Saint-Jean avait la surveillance de l'enseignement dans toutes les paroisses de la ville, excepté sur les territoires de Saint-Géry. C'était lui qui choisissait les maîtres, qui approuvait les règlements scolaires, qui décidait des méthodes. Ajoutons que les écoles étaient nombreuses à Valenciennes au XV^e, XVI^e et XVII^e siècle. La ville était admirablement outillée pour l'enseignement de tous les enfants. Classes, livres, papiers, tout se donnait gratuitement aux écoles primaires. Le Magistrat ne reculait devant aucun sacrifice et acceptait tous les dévouements. Quiconque venait enseigner à Valenciennes recevait immédiatement des lettres de bourgeoisie. Quant aux règlements scolaires élaborés d'un commun accord avec l'archevêque de Cambrai, représenté par l'écolâtre de Saint-Jean et le Magistrat, ceux qui s'occupent aujourd'hui de l'enseignement primaire dans les âges passés ne font nulle difficulté de les placer au premier rang.

Un évènement extraordinaire vint tout à coup surprendre la population, et ajouter à ses motifs de confiance envers Marie.

Un berger qui faisait paître ses brebis sur la montagne ayant découvert l'image de la Vierge qui s'était détachée du chêne, crut pouvoir se l'approprier; mais à peine eut-il porté la main sur cette statue vénérée, qu'il sentit ses pieds se fixer à la terre. Vainement il s'efforce de s'éloigner, tout mouvement est devenu impossible. Vers le soir, le maître du pâtre, inquiet de son absence, va le chercher sur la montagne et son premier soin est de replacer la statue au lieu qu'elle occupait auparavant.

Les liens invisibles qui retenaient le pâtre semblent alors se briser, il est libre d'agir, et le premier il se prosterne devant l'image de Marie que son maître vient d'attacher au chêne.

Comme on le comprend sans peine, ce prodige fit grand bruit et rendit célèbre la Vierge de Montaigu. Dès ce moment, les malades accoururent de toute part et se retirèrent en proclamant sa puissance. L'historien Juste Lipse, l'un de ces hommes d'élite qui font autorité, rapporte qu'au commencement du mois d'octobre en l'an 1603, on compta dans ce sanctuaire jusqu'à 135 béquilles apportées pendant l'espace de quatre à cinq mois. La plupart des guérisons obtenues devant l'image de Notre-Dame de Montaigu, ajoute-t-il, ont été constatées par des instruments (pièces) publics du magistrat des villes et des villages (1).

La cité de Valenciennes, si dévouée à Marie, ne pouvait manquer de posséder dans son enceinte l'image d'une Vierge si illustre. La chapelle de Notre-Dame de Montaigu, dit Simon le Boucq, surpasse toutes les autres « voire toutes celles de la ville quant à son ornement et richesse. L'autel où repose l'image vénérée est en marbre de Gênes du plus grand prix. La statue de la Vierge domine enrichie fort magnifiquement d'argent et aultrement avec bon nombre d'ornements de fort grand prix; en sorte qu'elle se puist vanter qu'elle n'a sa pareille en toute la ville, » Les chandeliers de

(1) *Les Vierges miraculeuses de la Belgique*, Bruxelles, Parent, éditeur.

l'autel étaient en argent massif. Entre les chandeliers se trouvaient quatre reliquaires d'argent, chef-d'œuvres de ciselure. Ils renfermaient les plus précieuses reliques. Une lampe de vermeil brûlait jour et nuit devant l'image de la Sainte Vierge. Ces ornements avaient été offerts en grande partie par les comtes de Flandre et du Hainaut.

Ce fut surtout en l'année 1610 que la dévotion à Notre-Dame de Montaigu prit à Valenciennes une grande extension. Le prince Albert, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant, du Hainaut et comte de Valenciennes ayant obtenu par l'intercession de Notre-Dame de Montaigu, la délivrance de Bois-le-Duc, fit élever en l'an 1609, d'accord avec l'archiduchesse Isabella son épouse, une magnifique église à la Vierge miraculeuse qui s'était montrée sa bienfaitrice. L'année suivante, 1610, il vint à Valenciennes où il fut reçu avec une pompe extraordinaire. Pendant son séjour, il aimait à venir prier aux pieds de la Madone qui avait la prédilection de sa famille. Souvent il témoignait le regret de ne pas voir de confrérie érigée en son honneur dans la cité. L'abbé de Saint-Jean qui était de droit le chapelain des comtes du Hainaut, seigneurs de Valenciennes, pour se rendre aux désirs du prince, demanda et obtint de l'évêque de Cambrai la faveur désirée.

L'archiduc et sa pieuse épouse s'inscrivirent les premiers sur les registres de la confrérie. L'exemple donné par les sérénissimes princes ne manqua pas de porter des fruits, et bientôt la confrérie devint très florissante.

Pour augmenter encore la dévotion à Notre-Dame de Montaigu, on institua une procession solennelle qui se faisait le Dimanche après l'Assomption. Le Magistrat y assistait en corps et rémunérait ceux qui y prenaient part, spécialement les musiciens.

La vénération dont était entourée la chapelle de Notre-Dame de Montaigu, explique le désir qu'avaient les abbés de Saint-Jean de reposer dans ce sanctuaire après leur mort (1).

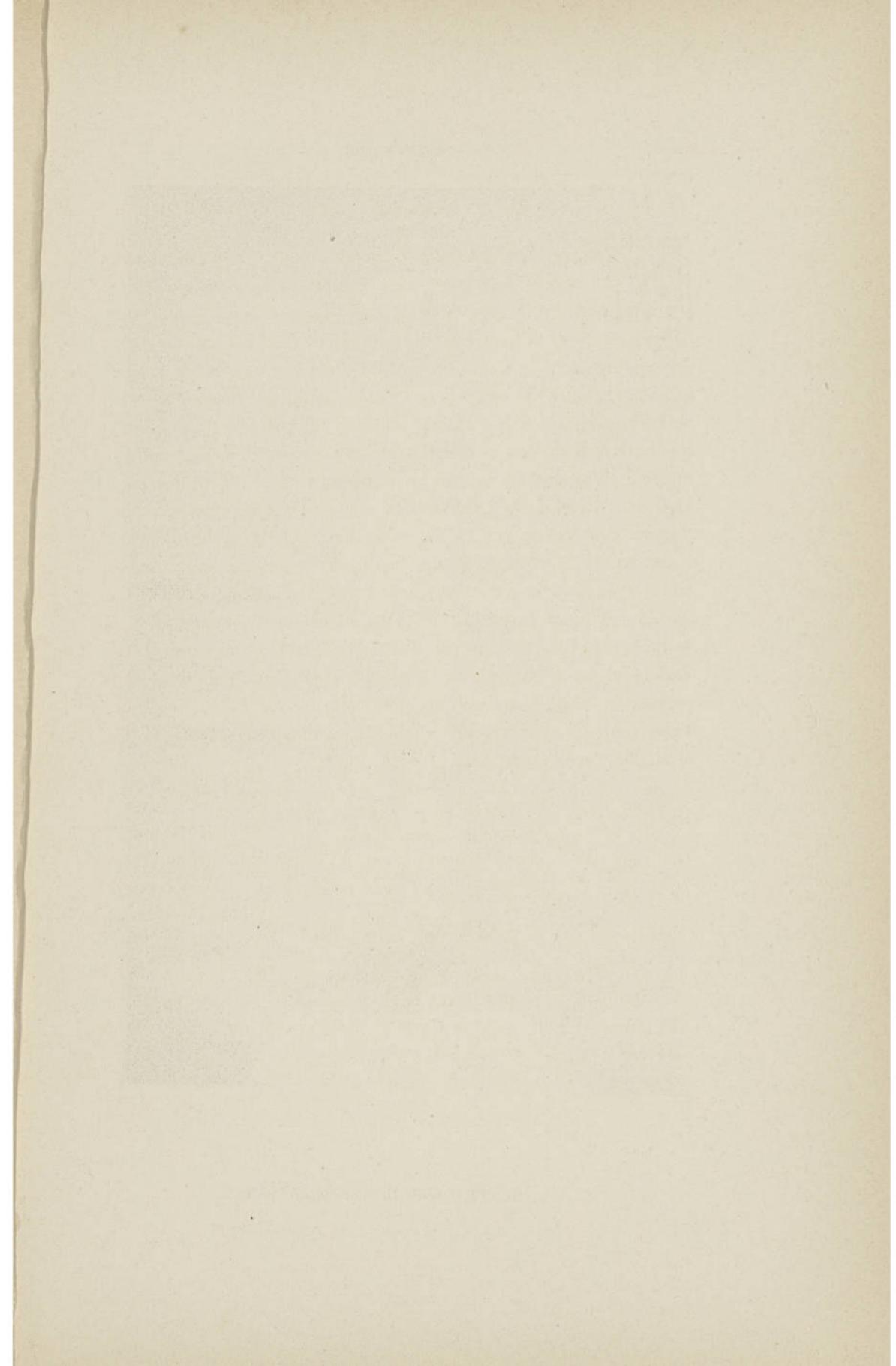
(1) Auteurs consultés : Louis le Merchier, *Abrégé et progrès de la maison et abbaye de Saint-Jean*. Simon Le Boucq, d'Oultreman. Archives : *Fonds de St-Jean*, lettre G. Archives domaniaux : *Chassereau de Saint-Jean*. Revue de la Société d'agriculture.

Prière

✠✠✠✠✠
✠ **N**otre-Dame de Montaignu, priez avec nous, priez pour nous.
✠✠✠✠✠
Vierge sainte, en nous retrouvant dans ce sanctuaire où vit le souvenir de ces religieux qui ont autrefois dirigé, pendant plusieurs siècles, avec tant d'éclat, l'enseignement de la jeunesse Valenciennoise, notre pensée s'en va vers les maîtres qui sont aujourd'hui chargés de la noble mission d'élever l'enfance, vers les disciples qu'ils forment, et c'est pour eux, maîtres et élèves, que nous vous prions ce soir. Hélas ! si les doctrines funestes qui ont cours aujourd'hui continuent à pervertir nos écoles publiques, quel sera l'avenir de l'Eglise et de la France ? Que peuvent nous réserver des générations élevées sans Dieu, si ce n'est des désastres et des ruines ? Arrêtez, ô Marie, écarterez cette perversion des jeunes âmes, ayez pitié de ces enfants qui trouvent le poison à ces sources où ils devraient puiser la vie. Faites comprendre aux chefs de peuples, aux pères et mères, qu'il est de l'intérêt suprême de la société et de la famille de rendre l'enseignement chrétien, d'apprendre à la jeunesse à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir. Vous seule pouvez opérer un tel changement. Notre-Dame de Montaignu, priez pour nous.

AINSI-SOIT-IL.







NOTRE-DAME DE CONSOLATION

10^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame de Consolation
dans l'Eglise actuelle de St-Nicolas,
anciennement Chapelle des Jésuites

L'ÉGLISE paroissiale de Saint-Nicolas est l'ancienne chapelle des Jésuites qui dirigeaient au XVI^e siècle et au commencement du XVII^e siècle le collège de la ville de Valenciennes (1). Là était autrefois en grande vénération une image de la très Sainte Vierge invoquée sous le titre de Notre-Dame de Consolation. Voici ce que nous savons sur l'origine de cette Madone miraculeuse.

En 1624, des religieux de la Compagnie de Jésus en résidence à Luxembourg avaient installé une statue de la très Sainte Vierge dans un des plus beaux sites des environs de la ville. Des faveurs éclatantes ne tardèrent pas à révéler aux fidèles que Marie avait agréé le nouveau sanctuaire que lui avaient dédié les fils de saint Ignace.

Dès lors, on vit affluer aux pieds de celle que le peuple appelait « la Vierge consolatrice des affligés », des foules nombreuses. « On ne saurait se faire une idée, écrit l'historien de la Vierge de Luxembourg, du développement que prit la dévotion à Notre-Dame de Consolation : chacun voulait la visiter à son tour : la vieillesse s'y traînait à pas lents ; l'enfance y accourait et semblait oublier à ses pieds la légèreté naturelle à son âge. » La maladie, les incommodités des chemins, les rigueurs de la saison ne semblaient pas

(1) Les Jésuites, à l'exemple du chevalier de la Vierge leur fondateur, avaient beaucoup de dévotion à l'auguste Reine du Ciel. Ils l'honoraient dans leur Eglise sous les noms de Notre-Dame aux Neiges, de Bonne-Espérance, de Foy, de Montaigu : ils avaient consacré un autel à cette dernière, qu'ils remplacèrent le 24 mai 1647 par l'image de Notre-Dame de Consolation.

des motifs suffisants pour se dispenser du pieux voyage, la ferveur donnait des forces. Les bourgs et les villes venaient processionnellement, et semblaient rivaliser de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu. Les personnages les plus éminents se faisaient un honneur et une joie de visiter le pieux sanctuaire et de l'orner de leurs présents. » La renommée de tant de grâces insignes suggéra aux Jésuites de Valenciennes l'idée de se procurer une statue en tout semblable à celle de Luxembourg.

Afin de donner plus de prix à cette image, ils prièrent instamment leurs frères en religion de mettre en cette statue un morceau du chêne sous lequel la Vierge avait primitivement été installée. Leur demande fut agréée, et c'est ainsi que la chapelle des R. Pères fut ornée de la statue de Notre-Dame de Consolation.

Voici comment un vieil historien raconte l'arrivée à Valenciennes de la précieuse image (1).

« Les R. Pères Jésuites, dit Simon Le Boucq, ayant obtenu une statue de la Vierge dans laquelle était entrée une pièce du bois du chêne où avait été celle tant miraculeuse proche de la ville de Luxembourg, firent une solennité extraordinaire avant de la poser dans leur église. Elle fut d'abord portée richement parée, en l'église de Notre-Dame la Grande et posée sur un autel magnifiquement orné. Là elle fut solennellement bénie par le Révérend prélat, abbé de Hasnon, revêtu de ses habits pontificaux, assisté de ses religieux. Le sermon de circonstance fut donné par le R. P. Pierre d'Oultreman, jésuite, dont la famille avait donné à la cité d'illustres magistrats.

« A cette prédication assistait une foule innombrable de fidèles. Après la prédication, la statue, portée par quatre religieux de la Compagnie en rochets, fut placée sur un char de triomphe et conduite processionnellement par toute la ville, entourée de l'abbé

(2) Pierre Le Bourcq, dans son *Histoire des choses les plus remarquables*, pages 67-72, raconte aussi comment « l'imaige de Nostre-Dame fut portée solennellement de l'église Nostre-Dame la Grande, à l'église des R. P. Jésuites, le 24^e jour du mois de mars 1647, par un dimanche, sur les cinq heures du soir. »

de Hasnon en habits pontificaux, du clergé de toutes les paroisses de Valenciennes, du Magistrat en corps, enseignes, guidons et bannières municipales déployées. On arriva ainsi à l'église des Jésuites. A la porte de la chapelle, un jeune étudiant, au nom de ses condisciples, récita des vers à la louange de la très Sainte Vierge; puis les R. Pères rendirent à Marie de solennelles actions de grâces. On posa alors l'image vénérable sur un autel dressé au milieu de la nef, et, durant l'octave, tous les pasteurs de la ville vinrent y célébrer tour à tour la sainte Messe au milieu du concours considérable de leurs paroissiens, dont la piété allumait en l'honneur de l'auguste Madone des milliers de cierges. L'octave terminée, la statue fut placée à l'autel de saint Ignace qui lui fut désormais réservée. »

A travers les siècles, Marie a plusieurs fois prouvé aux habitants de Valenciennes qu'elle aimait à être invoquée par eux sous le titre de « Notre-Dame de Consolation », et dans ce sanctuaire que lui avaient dédié les pieux disciples de saint Ignace. Je me bornerai à en citer un exemple qui nous a été conservé par Jacques de Rantre, conseiller du Magistrat, licencié en droit.

C'était en 1656. Louis XIV avait envoyé Turenne, le plus vaillant de ses généraux, assiéger Valenciennes qui se trouvait alors sous la domination espagnole. Le siège commencé le 15 juin, jour de la solennité du très Saint Sacrement, semblait traîner en longueur, au gré des assiégeants. Les bourgeois de la franque ville tenaient en échec les armées du grand roi. Irrités de cette résistance imprévue, les assaillants commencèrent à faire voler des bombes sur la ville. Or le 30 juin, tandis que la chapelle des Jésuites regorgeait de pieux fidèles qui assistaient à une messe dite en l'honneur de Notre-Dame de Consolation pour obtenir la délivrance de la ville, deux bombes vinrent s'abattre sur l'édifice, percèrent les voûtes et tombèrent sur le pavé avec une masse de pierres. « Toutefois ajoute l'historien, malgré leurs bonds, personne ne fut blessé. » Notre-Dame de Consolation veillait sur ses enfants.

L'image vénérée par nos pères pendant plusieurs siècles est bien vraisemblablement encore dans l'église Saint-Nicolas. Sans pouvoir prouver son authenticité par une suite non interrompue de témoignages écrits, il est cependant impossible d'en douter. Simon Le Boucq, historien consciencieux et véridique, dit qu'on avait fait entrer dans la statue de Notre-Dame de Consolation, donnée aux Jésuites, un morceau du chêne où elle avait été mise proche de la ville de Luxembourg. Or dans le pied de la statue qui est à Saint-Nicolas on voit visiblement un morceau de chêne qu'on a fait entrer dans un bois tout différent. Dans de telles circonstances, ce morceau de bois est un cachet authentique qui fait reconnaître la statue miraculeuse. Ajoutons qu'elle a la forme et la hauteur indiquées par Pierre Le Boucq dans la description qu'il nous a laissée de cette statue.

En terminant notre exercice du Mois de Marie, prions avec ferveur aux pieds de cette image miraculeuse devant qui nos pères se sont agenouillés pendant plusieurs siècles avec une si grande confiance (1).¹

Prière



Notre-Dame de Consolation, priez avec nous, priez pour nous.

Notre-Dame de Consolation, votre souvenir nous rappelle celui des disciples de saint Ignace que sa tendre piété envers vous avait fait appeler « votre chevalier ». Les fils marchent sur les traces du père. Dans leur oratoire nous trouvons partout vos images bénies : c'est *Notre-Dame aux Neiges*; c'est *Notre-Dame de Foy*; c'est *Notre-Dame de Montaigu*; c'est enfin votre statue qu'entourent de nombreux ex-voto. Puis si je prête l'oreille. l'écho me renvoie des sons harmonieux. Ce sont les chants des pieux congré-

(2) Auteurs consultés : Archives de Valenciennes, fonds du collège des Jésuites, lettre G. Pierre Le Boucq, *Histoire des choses les plus remarquables de Valenciennes*. Jacques de Rantre, *Histoire du siège de Valenciennes*, Simon Le Boucq; d'Oultreman, etc.

ganistes enrôlés sous votre bannière. Guidés par un de leurs Pères, ils chantent vos louanges, ils récitent votre office, ils égrènent leur chapelet. Dans les rangs de leur association, je reconnais l'élite de la cité, les représentants des plus nobles familles, les illustrations du commerce, de la magistrature, des arts et des lettres. Ils montrent dans leurs personnes que la piété s'allie avec le savoir. Ces dévots serviteurs, si ardents à vous bénir, ont fait de leur cité la reine du Hainaut et des Flandres. Hélas ! ils sont partis ces humbles religieux qui inspiraient ces nobles ardeurs. En les installant dans leur collège, nos pères avaient demandé à Dieu de ne les en éloigner jamais ! Le Seigneur a jugé bon de laisser gronder l'orage qui les a emportés. Nous adorons les desseins de sa Providence. Mais vous, ô Mère, vous nous restez pour nous consoler et nous soutenir.

Avec quelle joie nous avons retrouvé sur cette statue les traces qui nous assuraient que vous n'aviez pas voulu voir se briser par la tourmente des siècles les doux liens formés entre eux et nous ! Ramenez de nouveau à vos pieds les hommes influents de cette cité, qu'il s'élève sur notre horizon assombri par tant de défaillances, une génération de vaillants chrétiens. Secouez la torpeur de ceux qui languissent dans une coupable indifférence, dans une criminelle inertie. Notre-Dame de Consolation, priez pour nous.

AINSI-SOIT-IL.



11^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame de Bonne-
Espérance à Aubry

L'ÉGLISE et au souvenir des Religieux de la Compagnie de Jésus se rattache Notre-Dame de Bonne Espérance qui fera l'objet de notre entretien d'aujourd'hui.

La chapelle de cette Madone miraculeuse s'élevait jadis dans la partie de la forêt de Raismes située sur le territoire d'Aubry.

Voici l'origine de ce pèlerinage. Le jour de Notre-Dame aux Neiges de l'année 1625, le maître de rhétorique du collège des Jésuites de Valenciennes, directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge érigée dans cette maison aussi remarquable par la piété que par la science, pour soutenir le zèle des congréganistes, les entretenait des nombreuses guérisons qui s'opéraient au sanctuaire de Notre-Dame de Foy, ainsi qu'aux divers lieux qui possédaient des statues faites avec le bois du chêne dans l'intérieur duquel on avait primitivement trouvé l'image miraculeuse. Dans cet entretien, entr'autres choses, le pieux directeur se laissa aller à dire qu'il s'étonnait de ce que la Mère de Dieu n'avait aux environs de Valenciennes, sa ville de prédilection, aucun endroit où elle fût particulièrement honorée, ainsi que cela se pratiquait partout ailleurs ; qu'un tel établissement accroîterait le nombre et la piété des serviteurs de Marie, et qu'il ne doutait pas que l'auguste Reine du Ciel ne répondît à l'empressement de ses enfants par d'éclatantes faveurs.

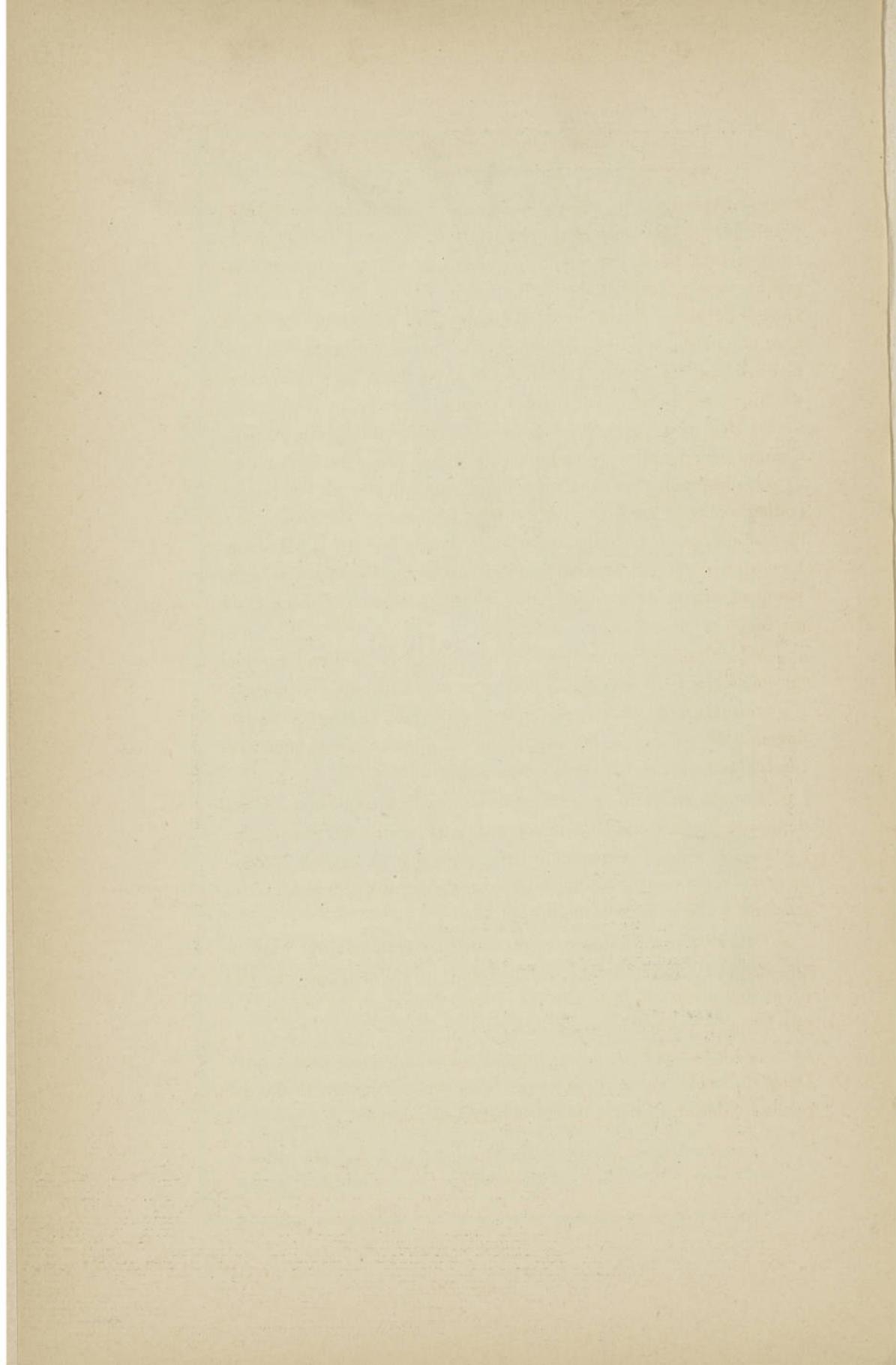
Le discours du religieux porta coup. Au sortir de l'instruction, ces jeunes gens pleins de zèle se procurèrent une image en terre



Image Miraculeuse de NOSTRE DAME DE BONNE ESPERANCE prez de Vallentiennes, tres-renommée pour les grands et fréquents miracles qui s'y font, spécialement par la Conversion des pecheurs obstinez. Dedicée à SON EX^{te} MADAME MAGDELEINE DE BORGIA DUCHESSE D'AREMBERG D'ARSCHOT, etc. par les PP. Carmes Reformez, établis en ce lieu par feu Monseig^r le Duc d'Arschot. Dess. Clouet fecit. A. 1634

Nous vous saluons, mère de miséricorde; nous vous saluons, Marie, notre espérance. Malheureux exilés, nous crions vers vous. Gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes, nous soupirons vers vous, O Marie, notre avocate, jetez sur nous un regard de miséricorde; et faites qu'après notre exil nous contemptions éternellement Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Ainsi soit-il.

Lith. E. Prignet.



cuite représentant la Sainte Vierge, et ils se dirigèrent vers la petite forêt de Raismes. Peut-être avait-on choisi ce lieu de préférence à tout autre, parce que c'était là qu'avaient commencé les prêches des calvinistes. Dans la pensée du maître et des élèves, l'image de Marie devait servir de boulevard à l'antique foi de la cité. C'était un spectacle édifiant que celui que présentait le cortège de ces pieux enfants. Les uns priaient ou chantaient les louanges de Marie, les autres portaient des cierges, d'autres les instruments nécessaires pour fixer la statuette à la place qui serait choisie. Comme ils étaient à la recherche d'un emplacement convenable, ils rencontrèrent un chêne magnifique au milieu d'un carré que l'on eut dit avoir été ouvert et défriché à dessein. Nos jeunes écoliers résolurent de faire de cet arbre le sanctuaire de la Madone. L'endroit paraissait favorable. Il était d'un accès facile, et suffisamment écarté de la route pour favoriser le recueillement et la prière.

« Voilà donc ces jeunes gens en devoir, et bien affairés à l'entour du chêne qui avait été choisi pour y mettre l'image, et comme il n'y avait pas d'échelle à la main pour atteindre à la hauteur où elle devait être placée, la nécessité toujours ingénieuse y trouva le remède, les uns prêtant l'épaule aux autres.

« Lorsque la statue fut fixée au chêne, il fut question de lui donner un nom. Celui de Notre-Dame de Bonne-Espérance suggéré par les Pères de la Compagnie de Jésus, qui assistaient à cette cérémonie, fut préféré à tout autre, comme le plus propre à exciter les âmes à une grande confiance en Marie.

« Celà s'étant ainsi passé, après plusieurs acclamations, applaudissements et invocations à Notre-Dame de Bonne-Espérance, ils firent une niche en guise de chapelle, allumèrent des cierges, et puis se prosternant avec beaucoup de révérence contre terre, chantèrent les litanies de Lorette, supplièrent bien humblement Notre-Dame d'accepter ce petit lieu, de le bénir de sa présence, et d'avoir pour agréables les prières qu'on viendrait lui adresser. »

La très Sainte Vierge ne tarda pas à prouver qu'elle avait agréé l'hommage de la simple et naïve dévotion de ces jeunes âmes. L'année même de l'installation dont nous venons de parler vit de nombreuses guérisons s'opérer en ce lieu béni du Ciel. Nous en rapporterons quelques-unes, nous bornant aux épisodes miraculeux dont la vérité a été reconnue et sanctionnée par l'autorité ecclésiastique (1).

PÉTRONILLE SONTÉ, âgée de soixante ans et native de Gommegnies, était venue habiter Valenciennes. Un jour, en descendant à la rivière, près du cimetière Saint-Jacques, elle fut frappée de paralysie, avec des douleurs si atroces que tous ses membres, croyait-elle, étaient disloqués. Il lui était impossible d'articuler un seul mot ; elle n'entendait plus, et pour faire un pas, il lui fallait, outre sa béquille, une personne qui la soutint sous le bras. En cette année 1626, Pâques arrivait le 12 avril. Pétronille voulut, malgré le triste état où elle se trouvait, sanctifier ce jour par l'accomplissement des devoirs du chrétien. Elle n'était éloignée de l'église des Récollets que de soixante pas ; on mit près de trois heures à la traîner jusque-là. Après avoir entendu péniblement la messe et s'être confessée, elle eut le bonheur de communier, et revint chez elle, excitant la compassion de tous ceux qui la voyaient. Quelqu'un lui ayant parlé des miracles qu'opérait la Vierge de la forêt de Raismes, elle se sentit inspirée d'y aller en pèlerinage, et pria une de ses amies de l'accompagner. Celle-ci essaya vainement de la dissuader, et toutes deux se dirigèrent vers la forêt de Raismes, le lendemain 13 avril. Elles mirent un temps considérable pour arriver seulement aux portes de Valenciennes ; mais là notre infirme se sentit singulièrement soulagée. A mesure qu'elle avançait, ses

(1) Les guérisons que nous allons rappeler ont été l'objet d'un jugement canonique dont voici le texte :

« Je soussigné certifie que par charge de Monseigneur le Révérend évêque d'Arras, j'ai lu, et examiné le récit des guérisons cy dessus, et après l'avoir confronté avec les informations faites par notre ordonnance, je l'ai trouvé en tout conforme. Partant se pourront publier les grâces ici rapportées à la gloire de Dieu, et l'honneur de la Sainte Vierge, pour exciter la dévotion des fidèles à l'endroit d'icelle.

« Fait à Arras ce 3 janvier 1630. »

A. NOYELLE,
Official d'Arras.

forces revenaient, au grand étonnement de sa compagne. Parvenue à l'entrée de la forêt, la malade leva la tête que la violence du mal lui avait fait jusque-là tenir courbée. Elle s'avança seule et sans soutien jusqu'au chêne vénéré ; elle y pria l'espace de deux heures, y laissa ses béquilles ; et, en reconnaissance de sa guérison, elle s'obligea, par vœu, à venir tous les jours, pendant un an, remercier sa bienfaitrice. Elle fut fidèle à exécuter sa promesse.

MARIE-ROSE ROBERT. Le lendemain de cette guérison miraculeuse, Notre-Dame de Bonne-Espérance fit sentir les merveilleux effets de sa puissante intercession à Rose-Marie Robert, fille d'un conseiller de Valenciennes. Elle était âgée de quarante-cinq ans ; une fièvre continue et jugée incurable par les médecins la minait depuis cinq années. De plus elle avait été frappée trois fois d'apoplexie durant ce temps ; la troisième fois surtout cette maladie l'avait fort maltraitée. Son estomac ne pouvait retenir aucune nourriture, et elle endurait dans tout son corps des douleurs cuisantes qui lui causaient de fréquentes convulsions. Les médecins avaient épuisé toutes les ressources de leur art, et Marie-Rose n'en avait éprouvé aucun soulagement. Sa sœur, touchée de compassion, et ne voyant plus rien à espérer du côté des hommes, se tourna vers Notre-Dame de Bonne-Espérance. Elle fit le vœu d'aller visiter le lendemain son image. La pauvre malade, entendant parler du projet de sa sœur, se sent animée d'une sainte confiance et prend la résolution de faire elle-même le pèlerinage. Le lendemain, après s'être approchée des sacrements, Rose se met en route avec plus de ferveur que de forces. Hélas ! à peine arrivée hors des portes de la ville, une nouvelle apoplexie survient et ne lui laisse libre que les bras. Ce terrible accident ne l'ébranle pas dans sa résolution ; il paraît au contraire lui inspirer un désir encore plus vif de saluer l'image miraculeuse. Elle se fait soutenir par deux personnes, le reste du voyage. On la porte, on la traîne ; il est facile de concevoir tous les embarras d'un si laborieux pèlerinage ; cependant on arrive. Toujours appuyée sur ses deux compagnes, Rose fait sa prière debout ; bientôt elle s'écrie qu'elle est guérie. Eu effet, sa prière achevée, le mal avait disparu. Rose revient chez elle sans secours ni appui. Il lui restait pourtant un engourdissement dans la jambe droite ; elle en fut entièrement délivrée le dernier jour de la neuvaine qu'elle fit en actions de grâce d'une faveur si signalée.

CATHERINE COULOMBE, native de Valenciennes, et âgée de vingt-quatre

ans, était percluse de tous ses membres ; elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'une petite béquille qu'elle tenait de la main droite, et de la gauche elle s'appuyait sur un de ses genoux. Ses membres étaient tellement contractés qu'elle avait la face courbée presque jusqu'aux genoux ; la jambe gauche était entièrement perdue, et tout le reste du corps étrangement difforme. Catherine Coulome ne possédait rien sur terre : quelques personnes charitables lui avaient procuré une place à l'Hôtel-Dieu. Voyant bien qu'elle n'avait rien à espérer de la science des médecins, elle sollicite la permission de faire le pèlerinage de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Elle était si faible, si malade ! cette permission lui fut refusée. Catherine insiste ; nouveau refus. Elle sollicite encore ; on lui laisse enfin la liberté de faire ce qu'elle veut. Le jour de saint Marc, elle se met en route après avoir entendu la messe ; on ne pouvait assez admirer son courage et sa ferveur, mais chaque pas qu'elle faisait réveillait en elle de vives douleurs. Cependant l'espérance la soutient, et malgré plusieurs crises qui la font tomber chaque fois en défaillance, elle poursuit son chemin ; elle arrive se traînant sur ses mains et sur ses genoux. Pendant le temps que dure sa prière ses douleurs redoublent ; elle éprouve de cruelles défaillances ; les assistants crurent plusieurs fois qu'elle allait rendre le dernier soupir. Mais tout à coup, se relevant sur ses pieds, elle déclare que sa guérison est complète. Pour confirmer ce qu'elle dit, elle fait trois fois le tour du chêne sur lequel repose l'image miraculeuse, et au grand étonnement de sa compagne, elle revient à l'hospice sans aucune assistance ; il ne lui restait aucun vestige de sa cruelle infirmité.

ANNE CLIQUART. Il y avait, au village de Mastaing, une jeune fille appelée Anne, fille de Jacques Cliquart, lieutenant de l'endroit. Elle était née muette et paralysée de tous ses membres. Ses deux genoux restaient serrés l'un contre l'autre sans qu'elle pût les séparer ; ses jambes étaient tellement pliées qu'il lui était impossible de se tenir dessus. Les deux bras recourbés à l'intérieur ne se prêtaient à aucun mouvement, de sorte qu'on ne pouvait l'habiller sans lui faire souffrir des douleurs atroces. Loin de diminuer avec le temps, toutes les infirmités que cette pauvre enfant avait apportées en naissant ne faisaient que s'augmenter avec les années. Ses parents avaient essayé, mais inutilement, toutes sortes de remèdes. Le mal était universellement regardé comme incurable. C'est dans de telles circonstances que la mère d'Anne Cliquart résolut de recourir à la consola-

trice des affligés. Le 16 juillet de l'an 1627 elle fit porter sa chère malade a l'oratoire de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Après une courte, mais fervente prière, les deux femmes qui soutenaient la jeune infirme la mirent sur ses jambes et remarquèrent une notable amélioration dans son état général. Sa mère s'apercevant qu'il y avait en elle de grands signes de convalescence, et attribuant le tout aux mérites de la Vierge Marie, conçut une nouvelle confiance en sa miséricorde. Elle lui fit de rechef présenter son enfant. Chose admirable, soudainement celle-ci fut guérie, et délivrée de tous les accidents que nous avons rapportés ci-dessus. Le jugement lui vint et la parole aussi. De sorte qu'il ne semblait pas qu'elle eût jamais été incommodée en aucun de ses membres.

GILLES DE HEU. En l'année 1627, le 7 octobre, Gilles de Heu, natif du village de Crespin, âgé de soixante-trois ans, fut frappé d'apoplexie, pendant qu'il était occupé aux travaux des champs. Par suite de cet accident, il resta perclus de tous ses membres sans presque pouvoir se remuer. Pour se lever, il avait absolument besoin de l'aide de quelqu'un. Ennuyé de dépendre de tout le monde, il essaya des béquilles pour se mouvoir plus facilement ; mais il trouva que ses forces épuisées par la maladie ne lui permettaient pas d'user de ce moyen. Or il arriva sur ces entrefaites qu'un ermite de sa connaissance le vit et l'engagea à recourir à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Le brave homme, déconcerté dans ses souffrances, répondit qu'il n'avait plus l'espoir de marcher sur ses pieds, que jamais plus il ne verrait Valenciennes, que son mal était sans remède. Comme l'ermite le pressait avec instance de recourir à la Vierge miraculeuse d'Aubry, le malade finit par promettre qu'il s'y rendrait, quand bien même il devrait faire le voyage (ce sont ses propres termes) « à quatre pattes. » Après s'être préparé à son pieux pèlerinage par une neuvaine, il se mit résolument en marche pour exécuter son vœu. Le 27 avril 1628 il arrivait à Valenciennes après des souffrances incroyables qu'il tâchait d'adoucir par de ferventes prières.

A la porte Tournaisienne (porte de Lille), il rencontra un mendiant qui lui dit : « Où allez-vous ainsi ? Dieu qui est tout-puissant ne pouvait-il pas vous guérir en votre demeure ? — Assurément, reprit avec foi le pieux pèlerin, Dieu pouvait me rendre la santé sans m'obliger à sortir de ma chétive demeure, car il est tout-puissant ; mais j'estime que Marie sa

Mère est une excellente avocate, et qu'elle ne refusera pas d'intercéder pour moi, aussi j'espère laisser mes béquilles à son sanctuaire. »

Après des fatigues inouïes, Gilles arriva enfin aux pieds de la Sainte Vierge. Là il répandit tout son cœur, et supplia la douce Madone de le secourir en son affliction. Soudain il sent un changement qui s'opère en lui. Ce n'est pas encore une guérison complète, mais une notable amélioration. Le bon vieillard redouble ses instances, la guérison s'accroît ; il hésite pour savoir si l'heure n'est pas venue de laisser là ses béquilles. Enfin sur le conseil d'un bourgeois de Valenciennes, pèlerin comme lui, il se résigna à quitter l'image bénie ; mais en promettant de revenir le lendemain chercher sa complète guérison. Tout en cheminant, il priait avec ferveur la bonne Vierge. Arrivé aux sablonnières qui sont au mont d'Anzin, il se trouva parfaitement guéri. Prenant alors ses béquilles sous ses bras, et tenant son chapeau de l'autre il revint à Bonne-Espérance. Je laisse à penser avec quelle ardeur il remercia la Madone, lorsqu'il se vit prosterné devant son image. Il lui offrit ses béquilles qui furent appendues aux deux côtés de l'autel. « Les douces larmes qui lui découlaient des yeux, et les actions de grâce entrecoupées de sanglots et de soupirs, étaient bons garants de ce qui se passait en son esprit pasmé de liesse et ravi en une dévote reconnaissance. Il n'y manqua point de spectateurs qui furent témoins de cette merveille et l'approuvèrent avec applaudissement, rendant mille louanges à celle qui l'avait obtenue de son Fils tout-puissant. »

Le bruit de toutes ces guérisons, et d'un grand nombre d'autres que nous ne pouvons relater ici, ne tarda pas à se répandre dans toute la contrée. Il était facile de vérifier l'exactitude des faits merveilleux dont tout le monde s'entretenait. Ceux qui avaient été l'objet des célestes faveurs étaient sur les lieux, et les heureux témoins de leurs infirmités et de leur délivrance ne manquaient pas. Aussi le pèlerinage de Notre-Dame de Bonne-Espérance ne tarda pas à être fréquenté par de nombreux pèlerins. Les pieux écoliers qui avaient le plus contribué à l'érection de ce sanctuaire improvisé en l'honneur de Marie donnaient l'exemple. « C'était merveille de les voir faire la révérence à l'image attachée à un chêne et puis, ayant chacun un cierge en main, le lui offrir avec beaucoup de dévotion. »

Le prince d'Aremberg, duc d'Arschot, ayant appris les choses merveilleuses qui se passaient dans la forêt de Raismes, voulut aussi témoigner à la Sainte Vierge sa vénération et sa reconnaissance. Dès les premiers jours du printemps de l'année 1626, il avait fait jeter les fondements d'une chapelle spacieuse, à laquelle il joignit un magnifique corps de logis pour y installer les Carmes chargés de desservir la chapelle et de propager le culte de Marie.

Tels sont en abrégé le commencement et les progrès de Bonne-Espérance ; il nous reste à faire connaître ce que fut le pèlerinage jusqu'à la révolution.

Tous les jours, des habitants de Valenciennes et des environs allaient servir Notre-Dame de Bonne-Espérance. Deux dates étaient spécialement consacrées aux exercices solennels et publics : le 25 mars, jour de l'Annonciation, et le dimanche après la fête de Notre-Dame aux Neiges.

Le 25 mars, il y avait à Aubry un concours prodigieux de pèlerins. Tous les dévots serviteurs de Marie, et le nombre en était grand à Valenciennes, se portaient à la chapelle de la sainte Vierge dont les Carmes faisaient le service. La situation du sanctuaire vénéré au milieu du bois, l'attire d'une agréable promenade au renouvellement de la saison, tout contribuait à l'empressement général. Toutefois, la démonstration la plus touchante était celle qui se faisait à l'occasion de la fête de Notre-Dame aux Neiges. Le dimanche après le 5 août, le cortège des pèlerins formé par les élèves et les régents du Collège des Jésuites s'avancait avec la croix et les bannières de chaque classe ; une musique composée d'instruments à vent l'accompagnait. Arrivé sur la place vers trois heures après midi, le pèlerinage s'arrêtait vis-à-vis de la chapelle Saint-Pierre. Les écoliers avec leur préfet entraient dans l'Eglise où le prévôt les attendait. Aussitôt arrivés, on chantait l'*Ave Maria*, ou une autre hymne en l'honneur de Marie, avec accompagnement de l'orgue. Après cela, le prévôt prenait un grand cierge du poids de quatre livres qui avait été exposé auparavant avec huit autres

petits cierges d'une demi-livre chacun ; il présentait ce grand cierge au préfet pour l'offrir à Notre-Dame de Bonne-Espérance au nom de la ville, et puis on prenait les huit petits cierges que le préfet distribuait à ceux qui devaient les porter jusqu'à la chapelle de la Vierge.

Cette cérémonie terminée, l'orgue jouait seul, les écoliers sortaient de l'église en chantant les litanies jusqu'à la porte de la ville. Deux échevins députés accompagnaient à pied jusqu'à l'église de Bonne-Espérance.

En entrant dans l'avenue, les écoliers recommençaient les litanies ou chantaient quelques hymnes à la Sainte Vierge. A la chapelle, on présentait les neuf cierges qu'on allumait. Alors les échevins députés mettaient sur l'autel une offrande, et une messe solennelle était célébrée aux intentions des pèlerins et de toute la ville de Valenciennes. Les échevins, les régents et les premiers de chaque classe dinaient au couvent.

La révolution est venue détruire tous ces usages. Elle a fait disparaître l'église, les religieux Carmes ont été dispersés, la maison a été vendue, le bois défriché. Ainsi privé de tout charme, le pèlerinage a cessé. Cependant par une disposition merveilleuse de la sagesse divine, l'image de Notre-Dame de Bonne-Espérance a été sauvée des mains des Vandales. Emportée par un père Carme au moment de la tourmente révolutionnaire, elle est aujourd'hui entre les mains des religieuses de la Providence de Douai qui l'ont reçue d'une de leurs sœurs, nièce du père qui l'avait soustraite aux fureurs du vandalisme. Espérons que Marie voudra un jour revenir en ces lieux qu'elle a tant glorifiés par ses faveurs maternelles ; et que les efforts du pieux pasteur d'Aubry qui cherche à relever les antiques coutumes seront enfin couronnés de succès. Valenciennes est intéressé à ce relèvement, car Notre-Dame de Bonne-Espérance est une de ses Madones les plus vénérées et les plus authentiquement miraculeuses (1).

(1) Auteurs consultés ; B. P. Bouille, jésuite. *Histoire de la naissance et du progrès de la dévotion à l'endroit de Notre-Dame de Bonne-Espérance*. d'Oultreman, Simon Le Boucq, etc.

Prière

O *Sainte Marie*, ma bonne Dame, mère de sainte espérance, je me jette tout à fait dans le sein de votre miséricorde, vous suppliant de me prendre en votre spéciale protection et sauvegarde, aujourd'hui et tous les jours de ma vie, principalement à l'heure de ma mort. Ayez un soin particulier de mon âme, et de mon corps que je vous recommande dès maintenant pour toujours, désirant être à vous à jamais. Je remets en vos mains toutes mes espérances, toutes mes angoisses et mes misères, toute ma vie et la fin de mes jours, afin que par vos très saintes prières et vos mérites, toutes mes pensées, mes paroles et mes actions soient réglées selon votre volonté, et celle de votre Fils.

AINSI-SOIT-IL.



12^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame de Grâce
dans l'ancienne Eglise Saint-Jacques. (1)

A NOTRE époque on donne aux rues de nos villes des noms qui rappellent des évènements profanes, ou des personnages qu'on regarde comme illustres avec plus ou moins de raison.

Nos pères qui étaient foncièrement religieux, empruntaient aux églises qui les avoisinaient les noms de leurs voies publiques. C'est ainsi que l'église Saint-Jacques a dénommé la rue qui va de la place Saint-Jean aux anciens remparts. En suivant cette rue, on rencontre à gauche un groupe de maisons de construction récente.

Les personnes qui ont quatre-vingts et même seulement soixante ans se souviennent encore d'avoir vu en cet endroit un terrain vague où l'on trouvait des débris de pierres travaillées.

C'était là que s'élevait avant la révolution, l'église paroissiale de Saint-Jacques, entourée de son cimetière. Elle comprenait à peu près le territoire paroissial actuel de Saint-Nicolas. Elle faisait partie du diocèse d'Arras, comme tout le territoire situé entre la rive gauche de l'Escaut et la Scarpe. C'était un très ancien sanctuaire enrichi de nombreuses indulgences par le Pape Nicolas V, qui, dans une bulle adressée au peuple de Valenciennes, l'exhortait à une particulière dévotion envers cette église « fameuse et notable ».

Nous avons à vénérer dans ce sanctuaire, deux célèbres images de Marie. C'est d'abord Notre-Dame de Lorette. Le 10 décembre 1294, la maison que la très Sainte Vierge avait habitée à Nazareth,

(1) L'Eglise Saint-Jacques occupait avec son cimetière le terrain circonscrit par la rue Saint-Jacques, la rue du Cariot et l'Escaut.

fut portée par les anges au milieu d'un bois de lauriers situé près de la petite ville de Recanati en Italie. Ce bois appartenait à une veuve riche et pieuse nommée Lauretta, d'où le nom de Lorette donné depuis à la petite ville où est conservée la relique si miraculeusement apportée. Cette translation mystérieuse, les souvenirs qui se rattachaient à cet oratoire de Marie où s'était accompli le mystère de l'Incarnation, les grâces extraordinaires accordées par la très Sainte Vierge aux pèlerins qui venaient l'invoquer ne tardèrent pas à rendre ce lieu célèbre. C'est ce qui expliqua le zèle des chrétiens à multiplier les images de Marie invoquée sous le titre de Notre-Dame de Lorette.

La statue de l'église St Jacques était en argent. Elle renfermait dans son piédestal une relique des cheveux de la très Sainte Vierge. Cette chapelle était visitée non seulement par les habitants, mais encore par les étrangers. On y offrait avec empressement des cœurs d'argent, des chaînes d'or, des étoffes magnifiques. En présence de ces témoignages de dévotion, le pasteur de Saint-Jacques, avait demandé et obtenu la permission d'établir sous le titre de la glorieuse Vierge de Lorette, une confrérie dont les principaux habitants de la cité tinrent à honneur de faire partie (1).

Saint-Jacques possédait une autre image de la Sainte Vierge, plus précieuse que la première et qui était le véritable trésor de la paroisse : celle de Notre-Dame de Grâce.

Dans l'histoire de Notre-Dame de Grâce, patronne du diocèse (2), nous voyons que l'image célèbre de la Vierge fut rapportée de Rome à Cambrai en 1440 par Fursy de Bruille, chanoine de la Cathédrale et archidiacre de Valenciennes. Nous voyons aussi que le chapitre fit faire plusieurs copies que le révérend archidiacre du Hainaut fut chargé de distribuer. Il est à penser qu'il songea d'a-

(1) Cette confrérie avait été établie en 1594. Sa fête principale était l'Assomption.

(2) *Notre-Dame de Grâce et le culte de la Sainte Vierge à Cambrai et dans le Cambrésis*, par l'abbé C.-G. Destombes, vicaire général du diocèse. Imp. D'Halluin-Carion à Cambrai.

bord au chef-lieu de son archidiaconé et que c'est ainsi qu'arriva à Saint-Jacques, l'image vénérée.

La dévotion à Notre-Dame de Grâce se propageait peu à peu à Valenciennes, lorsqu'une insigne faveur de la Sainte Vierge vint populariser son culte. En 1656, une veuve Fontaine paralysée, se fit porter à Saint-Jacques où elle pria avec ferveur devant l'image de Notre-Dame de Grâce, et subitement elle recouvra l'usage de ses membres par l'intercession de celle qu'elle était venue invoquer.

Dès lors, la dévotion à l'image miraculeuse qui avait déjà tant de partisans à Valenciennes, dit Gazet, dans son *Histoire du Pays-Bas*, fut générale : on en voyait des portraits dans toutes les maisons.

C'est ce qui explique qu'on en retrouve encore aujourd'hui, quoique la tourmente révolutionnaire ait dispersé tant de choses. La Sainte Vierge y est représentée tenant l'Enfant Jésus, et au bas se lit la légende : « Notre-Dame de Grâce de Saint-Jacques. » Ces images sont peintes sur fond d'or, et, d'après celle que saint Luc, suivant la tradition, a laissée de la Mère de Dieu.

Devant l'image de la Madone de Saint-Jacques brillait une lampe d'argent qui avait été donnée en 1661 par M. Gillet, major de cavalerie. L'inscription gravée sur ce lampadaire semblait indiquer que c'était un ex-voto de la reconnaissance du soldat envers sa protectrice.

Dans la chapelle de Notre-Dame de Grâce de Saint-Jacques se trouvaient gravés sur le bois et le marbre les noms d'un grand nombre de familles de la ville qui voulaient ainsi se rappeler continuellement au perpétuel secours de Marie.

Dans le trésor de la confrérie figurait un grand nombre de couronnes en argent ciselé, offertes à la Sainte Vierge et à l'Enfant Jésus. (1)

(1) Auteurs consultés : D'Oultreman, Simon Le Boucq. M. Destombes : *Notre-Dame de Grâce*..... M. de Sars, *Généalogies Valenciennes*, manuscrit, Hécart : *Usages religieux*, manuscrit de la collection Ratel-Hécart.

Prière

✠✠✠✠✠✠✠
✠ **N**otre-Dame de Grâce, priez avec nous, priez pour nous.
✠ Vierge sainte, vous avez voulu que nous eussions vos
✠ traits chéris. Pour les reproduire vous avez choisi
✠ le pinceau de l'Évangéliste St-Luc; merci du beau présent que
votre cœur nous a fait, merci pour tous vos enfants, heureux de
contempler la véritable image de leur mère.

Votre maternelle bonté a répandu à flots sur nos pères les faveurs divines. Soyez aussi pour nous *Notre-Dame de Grâce*. Ecoutez les soupirs de l'orphelin; soutenez les pas chancelants du vieillard: veillez sur le fils qui combat loin du foyer paternel; consolez celui qui, dans les épreuves, vous prie les larmes dans la voix; bénissez la mansarde du pauvre comme la demeure des riches. En un mot, soyez pour nous, soyez pour Valenciennes, votre cité, la Dame de toutes grâces.

AINSI-SOIT-IL.



13^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame du Mont-Carmel dans l'ancien couvent des Carmes (1)

NOUS nous transportons aujourd'hui pour notre pèlerinage quotidien au grand quartier de cavalerie, rue de Lille. Une ruelle, dite encore aujourd'hui « ruelle des Carmes », nous apprend qu'en ce lieu s'élevait, avant la révolution, un couvent de religieux Carmes, ou frères de Notre-Dame du Mont-Carmel, vulgairement appelés les « Barrés », parce qu'ils portaient des manteaux rayés (2). Nos pères reçurent ces religieux avec joie et même avec un certain orgueil : c'était le premier couvent que les fils du Carmel fondaient en Europe. Un grand nombre de personnages recommandables autant par la science que par la vertu sont sortis de ce pieux asile, les uns pour aller occuper des chaires de belles-lettres ou de théologie à l'Université de Paris ou de Douai, d'autres pour prendre place dans les conseils des rois, d'autres enfin pour être placés dans les charges les plus illustres de leur famille religieuse,

Une des gloires de ce monastère, c'est d'avoir été visité par le

(1) C'est sur le terrain des Carmes chaussés qu'est bâtie la grande caserne située dans la rue de Lille. Le couvent et l'église s'étendaient de la rue de Tournay (rue de Lille), jusque vers la rue de l'Intendance, touchant au refuge de Vicoigne et à la maison de l'Intendance.

(2) Notre-Dame du Mont-Carmel était la patronne des Carmes tant chaussés que déchaussés. Les Carmes chaussés habitaient le grand quartier de cavalerie actuel ; les Carmes déchaussés étaient à l'Hôtel-Dieu. Leur église existe encore. Elle sert de chapelle à l'établissement hospitalier, et dans les moments d'épidémie de salle de malades. Ces bâtiments ont été épargnés en 1789 parce que les administrateurs des hospices les ont réclamés. Quant au couvent des Carmes chaussés, il a été mis par le gouvernement à la disposition du ministère de la guerre.

Bienheureux Simon Stock à qui la très Sainte Vierge a remis son saint habit, le précieux scapulaire.

Placée au milieu des quartiers pauvres et ouvriers, la chapelle des Carmes était le siège d'un grand nombre de corps de métiers. Les jardiniers y venaient servir saint Fiacre, leur patron ; les navieurs (bâteliers), saint Julien ; les marissals (forgerons), saint Eloi ; les cordonniers, saint Crespin et saint Crépinien.

Mais ce qui attirait surtout le peuple de Valenciennes à la chapelle des Carmes, c'était l'image vénérée de Notre-Dame du Mont-Carmel, autrement dit Notre-Dame du Scapulaire, ou encore Notre-Dame du Purgatoire.

Un tableau qui se trouvait au maître-Autel, et dont les pères avaient fait des réductions en images, représentait la très Sainte Vierge remettant le saint scapulaire au Bienheureux Simon Stock agenouillé devant elle. Dans le fond du tableau, le peintre avait représenté, au milieu des flammes, des fidèles défunts qui élevaient leurs bras suppliants comme pour réclamer en leur faveur le suffrage de la Vierge du scapulaire propice aux siens, après leur mort. Il est facile de comprendre que le désir si naturel et si fondé de soulager ses parents dans le purgatoire ait popularisé la dévotion du Carmel. D'ailleurs, dans un petit livret à l'usage des fidèles, les Carmes avaient expliqué et justifié les glorieux privilèges attachés au port de ce saint habit qui est une sauvegarde au milieu des dangers ; *salus in periculis*, et le gage assuré d'une sainte mort : *in quo quis moriens octernum non patietur incendium*.

Tout cela explique comment les confrères du scapulaire étaient si nombreux ; nos vieux historiens affirment que leurs lignes de procession, quand au 16 Juillet ils se répandaient dans les rues de la ville, s'étendaient des grands Carmes (quartier de cavalerie) aux Carmes réformés (Eglise de l'hôtel-Dieu).

Ce fut surtout à l'époque du siège mémorable de 1656 que la Vierge des Carmes devint populaire à Valenciennes. Les Français, commandés par Turenne, assiégeaient Valenciennes depuis déjà six

semaines. Résolus de briser enfin toute résistance, ils décidèrent un dernier et suprême assaut qui fut fixé au 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dans ce pressant danger, nos pères qui avaient épuisé tous leurs moyens de défense, eurent recours à la très Sainte Vierge qui était considérée comme le palladium de la cité. Par ordre du Magistrat, on célébra des messes devant toutes les images de Marie particulièrement en vénération.

Le peuple se porta surtout à l'église des Carmes dont la fête principale (16 juillet) coïncidait avec le jour que Turenne avait fixé pour l'attaque. L'assaut fut donné juste au moment où les Carmes chantaient la messe solennelle devant l'image vénérée..

Or la messe et le chant des litanies s'achevaient à peine que des hérauts d'armes vinrent annoncer à la foule l'heureuse nouvelle de la délivrance. Don Juan d'Autriche était arrivé au secours de la place avec un puissant corps d'armée, forçant les assiégeants à reculer et même à lever définitivement le siège. (1)

L'intervention de la très Sainte Vierge en cette circonstance fut si visible que le Magistrat, justement rempli de reconnaissance, ordonna qu'à l'avenir, et à perpétuité, une messe solennelle d'action de grâces serait chantée le 16 juillet devant l'image vénérée de Notre-Dame du scapulaire et que la messe serait suivie d'une procession générale. Le vœu du Magistrat fut accompli jusqu'à la révolution, et le peuple de Valenciennes se fit un devoir d'assister en foule à cette procession considérée comme un ex-voto solennel de la reconnaissance publique envers Marie.

Nous terminerons en rappelant quelques vers d'une poésie qui traduisait la croyance commune. Le poète s'adresse à la très Sainte Vierge :

(1) Nos pères se montrent en cette circonstance très attachés au gouvernement espagnol. Cela se comprend aisément. Ils vivaient sous cette monarchie depuis longtemps ; leur commerce était florissant ; ils n'aspiraient alors à aucun changement. Devenus français, ils reportèrent sur la France toutes leurs affections ; et par une fidélité inébranlable et un courage à toute épreuve, ils méritèrent en maintes circonstances cet éloge qui leur fut décerné par les pouvoirs publics, et qui est gravé sur la façade de l'hôtel de ville :

« Valenciennes a bien mérité de la patrie ! »

« Asile de tous ceux qui portent vos livrées,
 « Vous que la sainte église honore de ses vœux,
 « Vierge dont le secours s'est fait voir en ces lieux
 « Quand nos forces semblaient être tout épuisées,
 « Nos murailles par vous se trouvent délivrées
 « Vous seule bannissez les larmes de nos yeux,
 « Enfin vous triomphez, ici-bas comme aux Cieux. »

Qu'est devenue l'image vénérée dans la chapelle des Carmes ? Une tradition prétend qu'elle aurait été recueillie dans une maison de la rue de l'Escaut, et que la famille, en possession de ce pieux trésor, l'aurait remise à Saint-Nicolas, au moment de la réouverture du culte, en 1803.

C'est actuellement dans cette paroisse qu'est honorée la Vierge du scapulaire, et c'est là que se trouve le siège de la Confrérie.

Nous ne voulons pas quitter l'église des Carmes sans saluer l'image de « Notre-Dame des Arbalétriers ».

Les arbalétriers étaient l'une des cinq compagnies bourgeoises qui formaient anciennement les milices communales de la franque ville de Valenciennes. Ils avaient choisi la Sainte Vierge pour leur patronne, ils la fêtaient le jour de la Purification. (1)

Prière



Notre-Dame du Mont-Carmel, priez avec nous, priez pour nous.

Nos pères se sont fait un honneur de porter vos glorieuses livrées, et à ce titre vous les avez protégés comme étant particulièrement les vôtres; comme eux, nous voulons nous en couvrir, afin qu'en toutes circonstances, à la vie comme à la mort, nous puissions spécialement compter sur vos maternelles bontés. Notre-Dame du Mont-Carmel, priez pour nous, afin que nous soyons toujours dignes de cette protection souveraine, et qu'à des bienfaits si constants nous répondions par un amour et une fidélité inébranlables.

AINSI-SOIT-IL.

(1) Auteurs consultés : D'Oultreman, Simon Le Boucq. Archives : *Fonds des Carmes*, lettre G. Archives du génie. Divers ouvrages provenant de la Bibliothèque des Carmes. Jacques de Rantre : *Le Siège de Valenciennes*.

14^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame du Puy
dans l'ancienne Eglise de l'Hôtellerie

SUR le marché aux Herbes actuel, se trouve un asile dont le titre : « Respect à la vieillesse » indique le but charitable, qui est de recueillir des personnes âgées. Ce monument appelle notre attention ; car il a vu commencer à Valenciennes l'établissement de la religion de Jésus-Christ. (1)

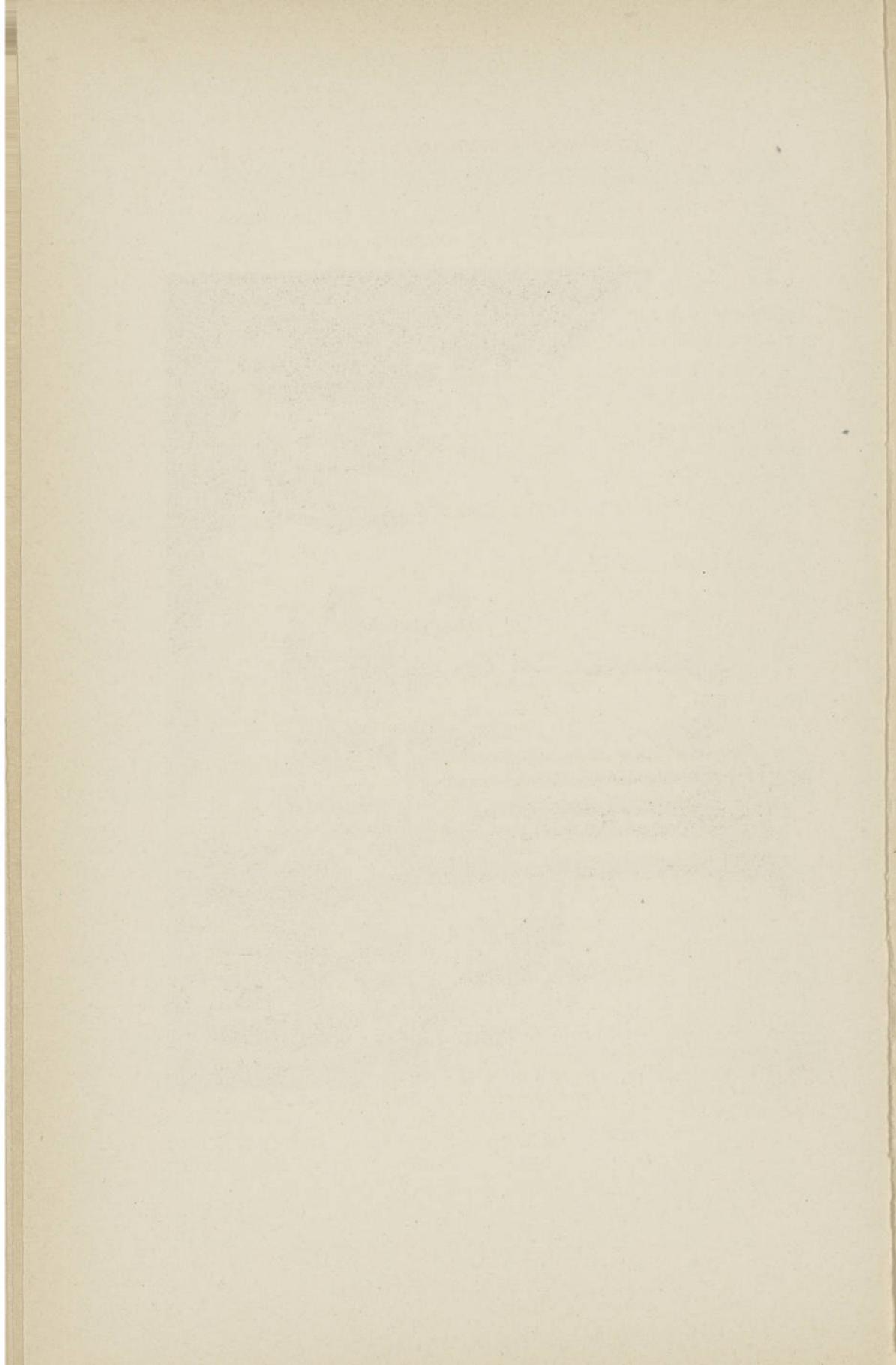
Valenciennes et ses environs ont reçu, de bonne heure, la prédication de l'Évangile. Louis de la Fontainedit dans sa chronique, que saint Pierre envoya vers l'an 54, des ouvriers apostoliques prêcher dans les Gaules. Parmi eux se trouvait saint Nazaire qui sema la foi dans le Hainaut et dans Valenciennes, sa cité principale. Toujours suivant le même chroniqueur, il y eut comme une seconde évangélisation de notre contrée vers l'an 310. Une cruelle persécution s'était élevée à Rome du temps de Dioclétien. Un certain nombre de prêtres avaient été contraints par le Souverain Pontife de s'exiler de la Ville éternelle et de se diriger vers des contrées lointaines. Parmi ceux qui s'acheminèrent vers les Gaules, se trouvait saint Piat « qui, par ses prédications et sa belle vie, convertit le peuple de Tournay et celui de Valenciennes. » Toutefois la conversion du pays ne fit de sérieux progrès qu'en l'an 367.

(1) Cette bonne maison de l'Hôtellerie porte pour ses armes, un écusson d'argent à une croix de gueules pour mémoire perpétuelle du changement des dictes Vestales au saint service divin et pour démontrer que d'infidèles mescréants et idolâtres, les habitants d'icelle avaient été faits chrétiens signés du signe triomphant de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ.

(*Antiquités de Valenciennes, Simon Le Boucq manuscrit.*)



OLIM FANUM VESTIÆ NUNC VIRGINIS ÆDES



C'est alors que l'empereur Valentinien vint « en notre cité qui pour lors s'appelait le Val-des-Sens. Le pieux monarque trouva la ville encore infectée par l'idolâtrie ; mais il réussit à faire disparaître les temples, à changer sous tous ses aspects la cité, au point qu'il mérita de lui donner son nom. » (1)

L'œuvre du christianisme entreprise par Valentinien fut continuée un peu plus tard par saint Vaast, catéchiste de Clovis ; par saint Géry, que nos annales ecclésiastiques appellent avec raison, l'apôtre de nos contrées (IV^e et V^e siècle). Plus tard encore, au VII^e siècle, nous trouvons les prédications de saint Saulve ; au XI^e celles de saint Bernard et de saint Norbert (2). Enfin, tous ces travaux apostoliques ont été soutenus et couronnés par la fondation des grandes abbayes de Saint-Amand, d'Hasnon, de Crespin, de Vi-coigne, de Saint-Saulve, de Denain. Les admirables exemples des moines qui ont peuplé ces saintes demeures ont puissamment contribué à faire de cette contrée un peuple remarquable par la vivacité de sa foi et la pureté de ses mœurs.

C'est au temps de Valentinien que remonte l'église del'Hôtel-lerie où nous faisons aujourd'hui notre exercice en l'honneur de la

(1) Les anciens plans de Valenciennes montrent son enceinte et son territoire délimités par douze croix. C'étaient des croix que l'empereur avait fait placer pour indiquer l'étendue de la banlieue où commençaient les franchises de la ville dont parle d'Oultreman (page 332). Ces franchises étaient si considérables que Valenciennes pouvait être considérée comme une véritable république.

Les croix dont nous venons de parler portaient avec elles un grand enseignement. Elles indiquaient à tous que c'était par le Christ que la franque ville avait reçu et gardé ses privilèges. Ces images bénies ont été renversées par les bris-images en 1572. La croix placée à l'extrémité de Valenciennes du côté d'Anzin (à l'endroit encore appelé aujourd'hui la Croix d'Anzin), paraît avoir été l'objet d'un culte spécial ; elle était placée en face de l'auberge qui fait l'angle du chemin d'Anzin et de celui de Bruai.

(2) Norbert parcourait les châteaux, les bourgs et les villes prêchant et réconciliant les ennemis, apaisant les haines les plus invétérées et ramenant la concorde. Il donnait aux autres tout ce qu'il avait. Il allait prêcher sans besace, sans chaussure ni tunique de rechange, n'ayant avec lui que les ornements nécessaires pour la célébration de la messe. Il vivait de pain et d'eau, (*Chronique de Jacques de Guise*)

très Sainte Vierge. « Si nous en croyons nos anciens écrivains, dit d'Oultreman, et la tradition reçue de père en fils, la maison de l'Hôtellerie servait jadis aux Vestales qui étaient prêtresses païennes commises au culte de Vesta dont elles gardaient le feu sacré. Valentinien les bannit de ce lieu, et après avoir fait disparaître toutes traces d'idolâtrie, il y bâtit un oratoire dédié à l'honneur de Notre-Dame. »

Ainsi donc il est démontré par l'autorité de nos historiens que la première église de Valenciennes a été consacrée à la Mère de Dieu. Quel cœur valenciennois ne caresse avec amour cette pensée que le premier sanctuaire où Dieu a reçu des hommages solennels sous le ciel de Valenciennes a été consacré sous le patronage de la Vierge-Mère, qui a partagé avec son Fils les prémices du culte public dans l'antique Val-des-Sens? Qui n'est heureux de rencontrer une *Notre-Dame* au berceau même du christianisme, de voir que c'est sous le regard maternel de Marie que la foi a germé dans cette cité? Plus tard, Pépin le Bref et Charlemagne, étonnés de rencontrer encore à Valenciennes des restes vivaces d'idolâtrie, ont bâti le premier une chapelle en l'honneur de la très Sainte Vierge, tenant à la grande chaussée militaire, le second un oratoire dédié également à Marie sur l'emplacement où devait s'élever deux siècles plus tard Notre-Dame la Grande; et nos annalistes nous apprennent que la pensée des deux monarques, en dédiant à la Reine du Ciel ces sanctuaires, était de protéger la ville contre l'idolâtrie.

Dans l'histoire religieuse de la cité, il s'est rencontré au XVI^e siècle une heure critique. L'industrie avait pris des développements considérables à Valenciennes; à tout prix il fallait des bras, ce qui fit introduire dans l'enceinte de la ville des novateurs partisans des doctrines de Luther et de Calvin qui ébranlaient l'édifice des vieilles croyances catholiques. D'ailleurs, nos commerçants, en allant disputer sur les marchés des villes hanséatiques le premier rang commercial à l'Allemagne et à l'Angleterre, étaient

revenus légèrement imbus des doctrines nouvelles. Toutes ces causes réunies faisaient courir un grand péril à la foi de nos pères.

Qui les a protégés dans leur croyance? La très Sainte Vierge. Chose remarquable, au moment même du danger, presque toutes les images de Marie honorées, soit dans l'enceinte de la cité, soit autour de ses remparts, deviennent miraculeuses. A Notre-Dame de Fontenelle, à Notre-Dame de Bonne-Espérance, à Notre-Dame de Grâces, à Notre-Dame de Milan, à Notre-Dame de Consolation, les malades retrouvent la santé, les aveugles voient, les boiteux se redressent. Et pourquoi ces prodiges? C'étaient les cris d'avertissement de Marie, mère de la cité, qui voulait à tout prix conserver à ses enfants de Valenciennes leur plus précieux patrimoine, leur foi, leurs croyances religieuses. C'est ainsi que Marie a présidé aux premières prédications de la foi à Valenciennes; à travers les siècles nous voyons son culte grandir avec les croyances et c'est elle qui les sauvegarde aux jours des dangers.

Mais revenons à l'église de l'Hôtellerie. « En cette chapelle, dit Simon Le Boucq, il y a plusieurs images de la très Sainte Vierge qu'on y vient servir avec grande dévotion. C'est d'abord Notre-Dame de Liesse.

Le premier et le plus illustre des sanctuaires de la très Sainte Vierge, honorée sous ce titre, se trouve près de Laon, au diocèse de Soissons. Ce lieu est célèbre dans le monde entier par les pèlerinages continuels qui s'y font. On y vénère une image miraculeuse de Marie dont l'origine est pleine de prodiges, et qui a fait quantité de miracles. C'est la joie répandue par ces faveurs divines qui a fait donner à la Vierge qui les a accordées son beau nom de *Notre-Dame de Liesse*.

Notre-Dame de Toutes Joies, c'était pour bien des raisons que nos pères avaient placé son image bénie dans cet asile de la souffrance. Marie n'est-elle pas la consolatrice des affligés? Sa maternelle bonté ne change-t-elle pas en joies les douleurs de notre exil?

Près de la Vierge des Allégresses se trouvait la statue de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Une ancienne tradition porte qu'au moment où la ville de Jérusalem était agitée par la nouvelle de la condamnation du Fils de Dieu et par les apprêts de son supplice, sa sainte Mère fut séparée de lui et ne parvint à rejoindre le Rédempteur des hommes qu'au moment où il gravissait péniblement le Calvaire. A la vue de son Fils, couvert de sang et de plaies, couronné d'épines, et courbé sous le poids de la Croix, Marie sentit ses forces et son courage l'abandonner. La douleur qu'elle ressentit alors fut aussi vive que si son cœur eut été percé par un glaive. C'est en mémoire de cette douloureuse circonstance de la vie de Marie que le peuple chrétien a multiplié les sanctuaires en l'honneur de Notre-Dame des Sept Douleurs. Ajoutons que cette image était admirablement bien placée dans cette bonne maison où la charité recueillait tant de souffrances.

On honorait encore à l'Hôtellerie, Notre-Dame de Messine, Notre-Dame aux Neiges.

Mais la Madone la plus illustre de ce lieu était Notre-Dame du Puy qui avait sa chapelle spéciale à côté de l'église. D'où vient ce vocable? Il est assez difficile de le dire. Suivant une tradition répandue universellement dans le peuple, la Vierge de l'Hôtellerie aurait été ainsi nommée en reconnaissance d'un miracle de la très Sainte Vierge qui avait retiré un enfant d'un puits dans lequel il était malheureusement tombé. Quelque soit la valeur de cette tradition populaire, nous inclinons à penser que ladite chapelle fut dédiée à Notre-Dame du Puy qui était alors la Vierge populaire en France.

Des manuscrits conservés au dépôt de l'aumônerie générale et aux archives publiques, il ressort que l'image de la très Sainte Vierge honorée à l'Hôtellerie était la plus ancienne de Valenciennes. La Sainte Vierge était représentée portant sur le bras gauche le divin Enfant appuyé sur la boule qui symbolise le

monde. Tous deux, et l'enfant et sa mère, tenaient de la main droite, un spectre d'or. Le piédestal de la statue était en écaille incrustée de pierreries.

Le trésor de la chapelle comprenait quantité de croix d'or avec fines perles, d'autres habilement ciselées ; des cœurs, des chapelets, des médaillons, ex-voto de la reconnaissance.

La confrérie de Notre-Dame du Puy avait fait frapper des médailles répandues avec profusion dans le peuple qui avait pour cette image vénérée une grande dévotion.

La fête principale de cette confraternité était la Purification. Ce jour là, après l'office et la prédication solennelle, il y avait une procession par les rues de la ville. Les registres de la sodalité abondent en détails sur cette cérémonie. Ils nous disent ce qui était payé aux joueurs de hautbois, aux carillonneurs, aux chantres, aux porteurs de flambeaux, aux joncheurs des rues, etc. Ils nous font connaître également les diverses fondations des pieux bourgeois en faveur de cette illustre congrégation. A titre d'ancienneté, sans doute, chaque année, on prélevait sur les impôts publics, un léger tribut en faveur de Notre-Dame du Puy.

Ajoutons que nos pères avaient organisé, en l'honneur de la Vierge honorée à l'Hôtellerie, des concours de poésie dont nous parlerons plus tard.

Nous ne pouvons quitter l'Hôtellerie sans rappeler l'école dominicale qui s'y tenait. Là, chaque dimanche, plusieurs milliers d'enfants pauvres, et presque tous déjà ouvriers, étaient catéchisés par les P. Jésuites aidés des catéchistes volontaires de la Confrérie de la Doctrine chrétienne. Les registres de cette association qui ont conservé les noms de ces apôtres laïques nous montrent que dans leurs rangs figuraient les représentants des plus illustres familles de la cité, tant de la noblesse que de la bourgeoisie.

Prière

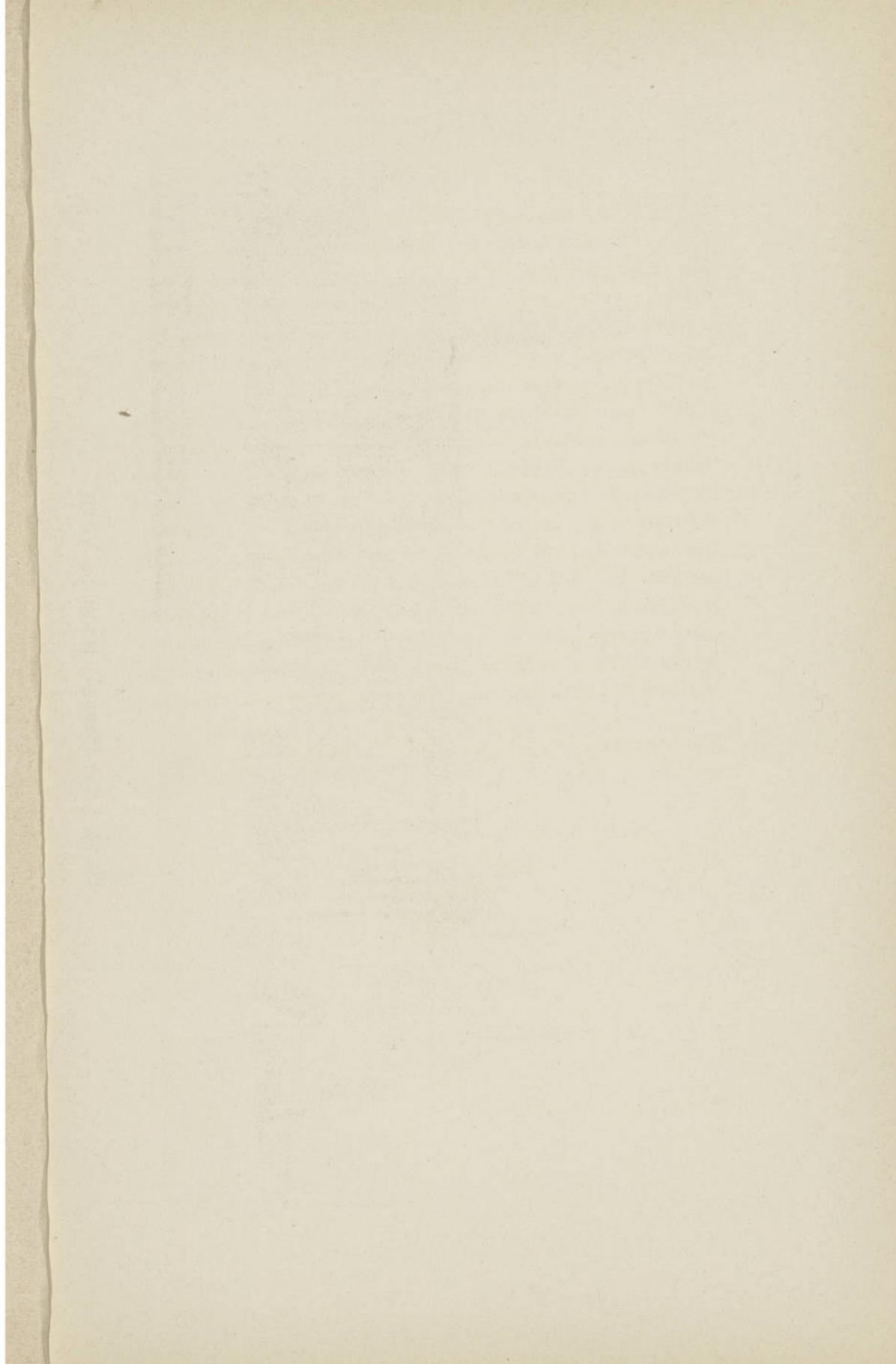


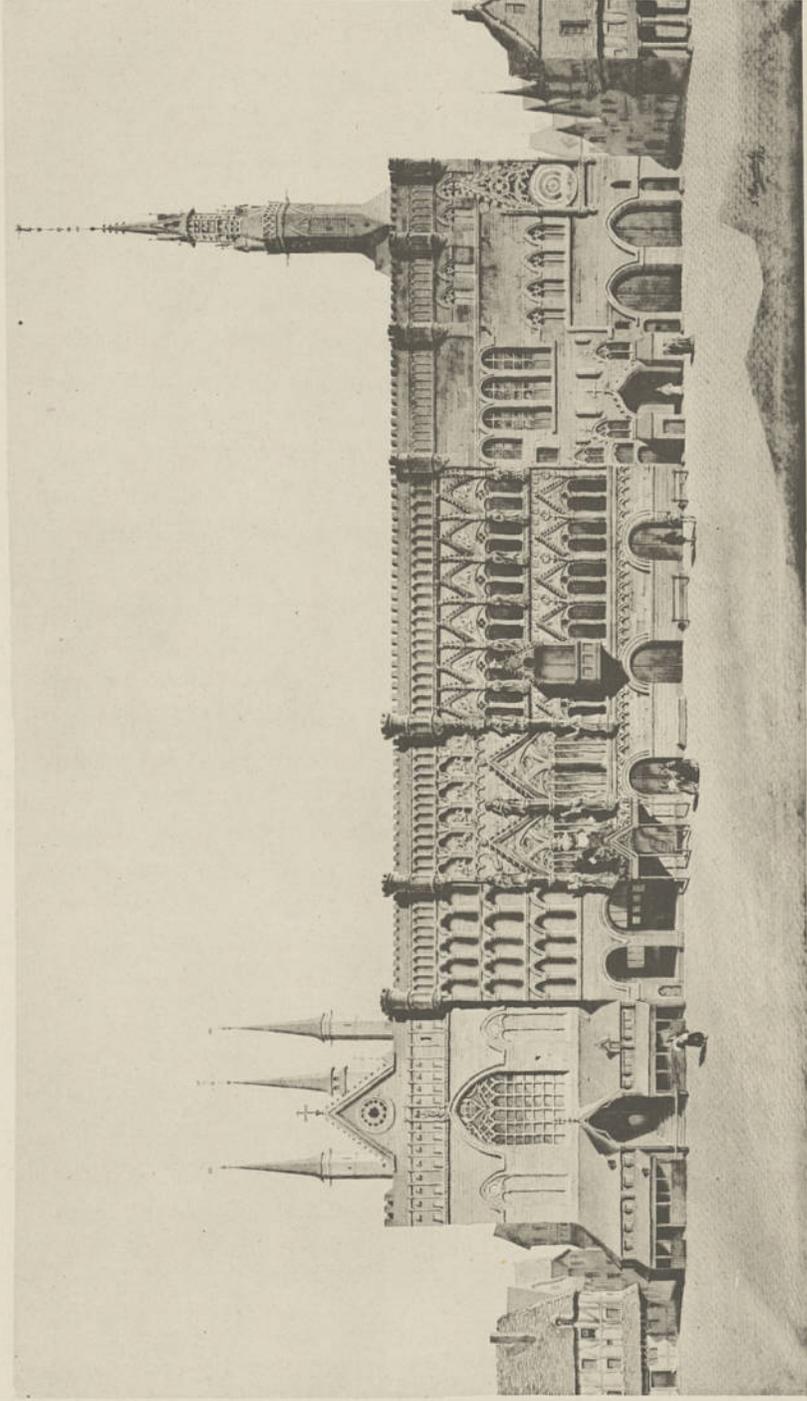
Notre-Dame du Puy, priez avec nous, priez pour nous. Humblement agenouillés dans ce sanctuaire, le premier que nos pères aient élevé en votre honneur; devant votre image bénie, témoin des travaux apostoliques de ceux qui ont implanté la religion de Jésus-Christ dans cette cité, nous vous conjurons de protéger votre œuvre et de défendre notre foi si menacée dans les jours mauvais que nous traversons.

Sous votre regard maternel, se sont formées à la piété et à la science du catéchisme de nombreuses générations d'adolescents; abaissez encore aujourd'hui vos regards protecteurs afin que les parents et les enfants comprennent le prix de la science sacrée: qu'ils renoncent à ces funestes erreurs qui menacent de priver l'enfant du pain de l'âme. Suscitez dans cette ville des cœurs généreux qui s'unissent, comme autrefois, pour chasser l'ignorance et faire briller la lumière du Christ à l'intelligence du petit et du faible. Que ces apôtres nouveaux soient légion pour atténuer les désastres de nos écoles sans Dieu. *Notre-Dame du Puy*, protégez les croyances de votre peuple, et rendez sa foi ferme et agissante.

AINSI-SOIT-IL.







EGLISE SAINT-PIERRE — HOTEL DE VILLE

15^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame de Milan
dans l'ancienne chapelle Saint Pierre
à l'Hôtel-de-Ville

C'EST à la maison de ville que je veux vous conduire aujourd'hui. Nous voici donc sur la grand'place, ou, comme disaient nos pères, sur le grand marché. Devant nous, se dresse l'Hôtel-de-Ville, la maison échevinale, la halle aux laines, la halle aux draps, la maison au blé, la prison, l'arsenal. Cet édifice où se trouvait la chapelle du Magistrat, était l'un des plus beaux hôtels des Pays-Bas. Guichardin dit qu'il est « sur tous superbe et magnifique. » Rien de plus charmant, de plus original, de plus artistique que l'ancien Hôtel-de-Ville. Sur sa façade, nous distinguons trois statues : celles de saint Saulve et de saint Gilles, patrons secondaires de Valenciennes, et à la première place, l'image de la très Sainte Vierge. Elle domine au frontispice de la maison commune, comme une reine qui se fait voir à son peuple du balcon de son palais. Arrêtons-nous un instant devant elle : « Salut, divine libératrice de la cité : vos bienfaits constants « vous donnent le droit d'en être la souveraine. Nos pères, en vous « élevant sur le pavois, consacraient une alliance que leurs enfants « renouvellent. Régniez dans Valenciennes à jamais : soyez-y servie « comme une reine, et aimée comme une mère. »

Entrons maintenant dans la chapelle Saint Pierre où ce soir nous devons faire notre pèlerinage quotidien.

A la place du bureau de police actuel, du côté du monument qui regarde les rues du Quesnoy et de Saint-Géry, s'élevait jadis une antique chapelle dédié au prince des Apôtres. C'était l'église du Magistat qui chaque dimanche y assistait en corps aux offices

divins. Bien des personnes âgées se souviennent encore d'avoir vu les derniers vestiges de ce sanctuaire qui n'a disparu qu'à la dernière restauration de l'Hôtel-de-Ville. On rencontre encore des vieillards qui ont été à l'office à Saint Pierre. Même après la révolution, on y avait conservé la messe dite des « voyageurs », ainsi nommée de temps immémorial parce qu'elle se disait de très bonne heure, et qu'on ouvrait les portes de la ville pour en laisser sortir ceux qui devaient voyager, seulement à l'issue de ce service religieux. (1).

Nous voici donc dans la chapelle échevinale. Un coup d'œil d'abord sur ces huit tapis de haute lisse qui ornent les murailles. Ils représentent diverses scènes de la vie de saint Gilles. Ils ont été fabriqués à Valenciennes même sur l'ordre du Magistrat par Philippe de May, maître tapissier. C'étaient, dit-on, les plus beaux de Flandre (2).

(1) « Je ne puis mieux commencer à parler des usages religieux de cette ville, que par la messe du point du jour: usage touchant que la révolution a fait perdre. *Chaque matin* on disait une messe à la chapelle Saint Pierre en faveur des voyageurs; en été, une demi-heure avant l'ouverture des portes, et l'hiver, une heure avant, de sorte que les voyageurs pouvaient aller demander à Dieu, au pied des autels, la faveur de faire leur voyage sans accident. » (Hécart, *Usages anciens et modernes de la ville*, manuscrit de M. Ratel, page 1).

Le Magistrat soldait les frais de l'aumônier, du vin, du luminaire, et de tout ce qui était nécessaire au service divin. Dans le Registre des choses communes (manuscrit nos 750, 762), on voit que l'office du servant de la première messe de Saint Pierre était une charge communale, que le Magistrat conférait comme les autres emplois de la ville. Par une demande d'augmentation adressée au Prévôt par le servant de la première messe de Saint Pierre, nous apprenons que la messe se disait l'été à 2 ou 3 heures le matin, et à 4 heures 1/2 l'hiver par tous les temps. Archives, *Fonds de la chapelle Saint Pierre*.

(2) Les sujets de ces tapisseries sont ainsi énumérés dans les comptes de la ville :

1^{er}. « A maître Philippe de May, maître tapissier en cette ville, pour avoir livré, le 25 septembre de l'an 1682, une pièce de tapisserie de haute lisse, représentant saint Gilles dans le désert, auquel une biche s'est familiarisée, contenant ensemble 44 aulnes (nous négligeons les fractions), payé 1335 livres tournois.

2^e. 4 décembre du dit an 1682, une seconde pièce de tapisserie de haute lisse, représentant saint Gilles dans le désert, à qui le Roy de France est venu rendre visite, contenant ensemble 43 aulnes, payé 1816.

Pour être très religieux, nos pères n'en étaient pas moins d'humbles ouvriers, des artistes de renom.

Après avoir dévotement égrené leur chapelet en l'honneur de la bonne Vierge Marie, ils montaient sur leurs métiers et ils tissaient ces étoffes que se disputaient les têtes couronnées de l'Europe, et que Catherine de Médicis, reine de France et de Navarre, réservait pour les toilettes des grands jours.

Nous voici devant l'autel de la très Sainte Vierge érigée sous le vocable de Notre-Dame de Milan. L'origine de la Madone italienne, au sein de la cité, reine du Hainaut, mérite d'être rappelée.

Il y avait à Valenciennes en l'an 1479, un joueur de hautbois émérite. Jean, c'était son nom, n'était pas de Valenciennes. Il était né à Enghien, mais sa dextérité lui avait valu droit de cité dans

3°. Le 18 de décembre de l'an 1682, une troisième, représentant la chasse du Roy de France dans le bois dans lequel saint Gilles s'était retiré, contenant 43 aulnes, payé 1325.

4°. Le 27 de l'an 1683, une quatrième pièce de tapisserie, représentant saint Gilles donnant la bénédiction aux animaux dans le désert, contenant 42 aulnes, payé 1278.

5°. Le 18 de mars 1683, livré une cinquième, représentant saint Gilles qui donne son manteau à un pauvre estropié, mesurant ensemble 44 aulnes, payé 1326.

6°. Une sixième pièce, représentant un ange qui présente une crosse à saint Gilles dans le désert, contenant 44 aulnes, payé 1331.

7°. Une septième pièce de tapisserie, représentant l'embarquement de saint Gilles, contenant 44 aulnes, payé 1326.

8°. Finalement à Philippe de May pour avoir livré le 1^{er} juin de l'an 1683, la huitième et dernière pièce de tapisserie, représentant saint Gilles près de sa grotte, blessé d'un coup de flèche à la main, et le Roy de France à ses pieds surpris d'étonnement de ce que ses chasseurs ont blessé un saint vieillard au lieu d'une biche qu'ils poursuivaient, mesurant huit aulnes dix seizièmes de longueur et cinq aulnes deux seizièmes de hauteur, faisant ensemble quarante-quatre aulnes de Brabant et trois aulnes soixante quatrième, au prix de trente livres tournois, a été payé 1326, dix-huit deniers tournois, »

Les dessins de ces tapisseries avaient été fournis par Jacques Albert qui reçut pour son travail 456 livres tournois. On avait pensé que Philippe de May aurait copié les dessins des tapisseries du Gouverneur qui se trouvaient à la Salle-le-Comte, mais on les trouva trop imparfaites. On les embellit en y ajoutant des figures, des perspectives, des verdure, etc.

Le Magistrat fut si content de ce travail, qu'il donna une gratification aux ouvriers.

une ville qui se glorifiait de protéger les arts ; et le Magistrat avait octroyé au joueur de hautbois des lettres de bourgeoisie. Pour le plus grand agrément de leurs administrés, le prévôt et les échevins de la ville avaient cru bon d'utiliser les talents du nouveau bourgeois, et ils l'avaient chargé de carillonner au beffroi et d'y jouer de son instrument favori. Jean aimait beaucoup la très Sainte Vierge; il lui était, dit la chronique, fort dévot. Aussi quand ses fêtes revenaient, il déployait tout son savoir-faire. Alors sous son marteau les cloches chantaient les louanges de la Vierge, tantôt avec la force de l'airain qui tonne, tantôt avec les douceurs et l'harmonie du plus mélodieux des violons. Et quand, au 8 septembre, à la fête de Notre-Dame du Saint-Cordon, Jean, du haut de son beffroi, jouait sur son hautbois, à 11 heures, à minuit, à 1 heure, le cri du guetteur ; « Gens de Valenciennes, dormez en paix, la Vierge veille sur vous », les bourgeois de Valenciennes se gardaient bien de dormir. Ils préféraient aux douceurs du sommeil les harmonies du hautbois de Jean le musicien.

Le carillonneur du beffroi de Valenciennes, comme tous les artistes, avait un peu voyagé. Il avait particulièrement visité l'Italie, qui a le privilège d'attirer sous son ciel toujours bleu les ménestriers et les troubadours; et de ses voyages Jean, « le bon teneur du beffroy de Valenciennes », comme l'appelle Simon Le Boucq, n'avait guère rapporté qu'un portrait d'une Vierge honorée dans la cathédrale de Milan. Ce n'était qu'une bien modeste image de papier, mais le ménestrier y tenait beaucoup. Comme tous les grands artistes, il avait au cœur le culte de la Sainte Vierge. Or Jean, s'apercevant qu'il vieillissait, se demanda ce qu'il pourrait bien faire de son trésor. L'idée lui vint de la poser contre la muraille de la chapelle Saint Pierre. Marie agréa l'ex-voto du ménestrier, et elle ne tarda pas à en donner une preuve éclatante.

Il y avait en face de l'Hôtel-de-Ville une taverne qui avait pour enseigne le *Griffon*. Cette maison, ouverte sur le grand marché, était fort connue des bourgeois et des paysans. Marie Lebrun, la dame

de la taverne, souffrait depuis plusieurs années. Elle allait toujours s'affaiblissant, et depuis plus d'un an, elle ne pouvait plus faire un pas sans béquilles. Et même avec ses potences, dit Simon Le Boucq, elle ne se bougeait qu'avec grande peine. « Etant en songe, continue notre vieil et véridique historien, il lui sembla que la Vierge lui disait qu'elle aurait à aller visiter son image en la chapelle Saint Pierre, ce qu'elle effectua sitôt que le jour fut venu. Et après y avoir fait ses prières, elle se trouva entièrement saine et guérie ; laissant là ses potences pour mémoire, elle retourna en sa maison habillement et gaillarde. »

Ce miracle affectionna singulièrement le peuple de Valenciennes à Notre-Dame de Milan. De son côté, la Sainte Vierge répondit à ce redoublement de piété par de nouvelles faveurs. « Depuis ce temps, plusieurs miracles, disent Simon Le Boucq et d'Oultreman, ont été faits au dit lieu par l'intercession de la Mère de Dieu, tant à l'endroit de ceux de la ville que des villages circonvoisins, comme le tout se voyait, du passé, par force dons, tableaux et images votives que la furie de gueux brise-images a ruinés l'an 1566. »

Mais la piété des fidèles ne tarda pas à restaurer la chapelle populaire de Notre-Dame de Milan ; le Magistrat donnant l'exemple, y faisait brûler tous les jours, des cierges en son honneur.

Il m'en coûterait de terminer cet exercice sans vous parler du grand orchestre qui, par ordre du Magistrat, allait tous les soirs chanter le *Salve Regina*, devant la Madone miraculeuse. La ville payait un maître de musique et quinze musiciens, 6 voix et 9 instruments pour ces chants quotidiens à la louange de sa libératrice.

Nous reviendrons un jour sur ce sujet, car il est intéressant de rechercher qu'elle a été l'influence du culte de la Sainte Vierge dans cette ville qui se glorifie d'être la cité des arts dans le Nord de la France.

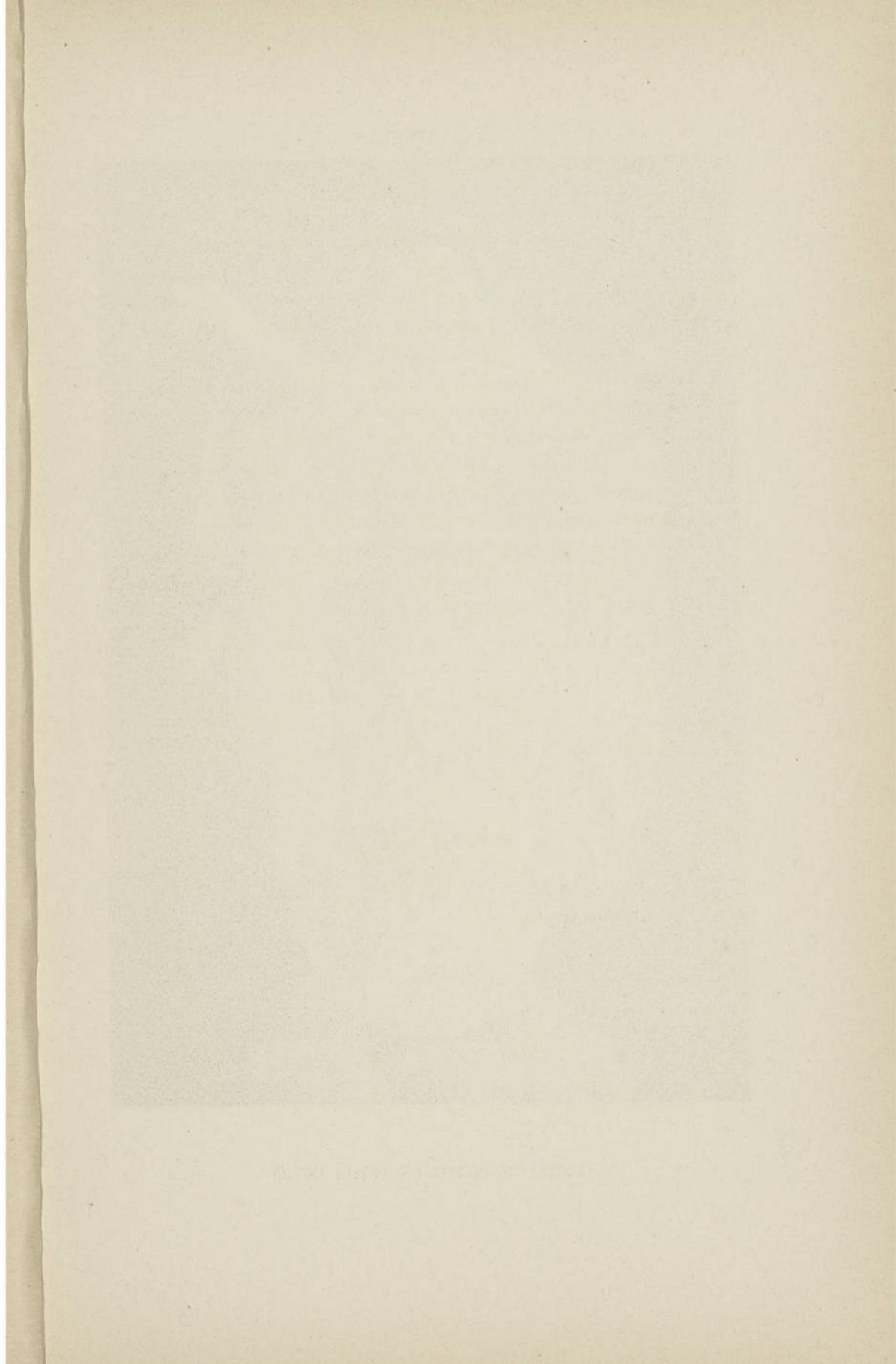
Prière

✠✠✠✠✠✠✠
✠ **N**otre-Dame de Milan, priez avec nous, priez pour nous.
✠ Vierge Sainte vous avez vu bien souvent d'illustres Magis-
✠ trats, venir se prosterner à vos pieds pour vous rendre les
✠ hommages officiels de la cité, et pour implorer les lumières dont ils
avaient besoin dans l'exercice de leurs nobles fonctions. Rendez-nous
des pouvoirs publics animés du même esprit chrétien : qu'ils reconstituent l'édifice social suivant les données de l'Évangile : qu'ils protègent le règne de Dieu, qu'ils ramènent dans l'école, dans l'atelier, dans le prétoire, Jésus-Christ notre roi banni de l'enseignement, de la société, de nos mœurs, de nos lois et de nos institutions : qu'ils proscrivent la licence du mal et qu'ils rendent à la vérité la liberté qu'ils lui doivent.

Notre-Dame de Milan, donnez à ceux qui gouvernent la sagesse de conduire les peuples qui leur sont confiés à leur vraie destinée qui est de servir Dieu ici-bas, et de le posséder au ciel,

AINSI-SOIT-IL.







VIRGINI DE PUTEO EX PÉPINI DONO

16^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame du Puy
dans l'ancienne Eglise de Notre-Dame
de la Chaussée

DANS une ruelle qui débouche sur la place Notre-Dame, on aperçoit de vieilles murailles qui sont les ruines d'une antique église, dédiée par nos pères à la Sainte Vierge sous le vocable de Notre-Dame du Puy. (1) On l'appelait communément Notre-Dame de la Chaussée, parce qu'elle donnait sur la grande voie que Néron, proconsul romain dans les Gaules, avait fait construire pour relier les postes militaires de Famars et de Tournai. Cette église servit de paroisse jusqu'à la révolution. Elle fut alors confisquée comme propriété nationale. Elle fut d'abord mise à la disposition du ministre de la guerre qui la convertit en magasin d'habillements militaires. Mais bientôt elle s'affaissa sous les pluies, ensevelissant sous ses ruines une partie des effets qui avaient été emmagasinés. Elle fut alors vendue à l'encan, pour la modique somme de 7050 francs (2).

(1) L'Eglise de Notre-Dame de la Chaussée avec son cimetière comprenait les nos 71 à 81 de la rue de Famars, et s'étendait par derrière jusqu'à la rue des Foulons.

(2) Les Eglises de Notre-Dame de la Chaussée et de N.-D. la Grande avaient d'abord été mises à la disposition du ministre de la guerre pour l'artillerie. L'an VI de la République, le 14 Ventôse, le ministre conçut l'idée d'y renoncer. Il y eut à cette occasion un échange de lettres que nous croyons utile de mettre sous les yeux du lecteur, parce qu'elles décidèrent du sort des deux principales églises de la ville.

*Le Directeur de l'Enregistrement et des Domaines
du dép. à celui de Valenciennes.*

La régie, citoyens, me mande que le ministre des Finances lui a envoyé en communication une lettre du ministre de la guerre par laquelle il l'informe que la ci-devant Eglise de la Chaussée à Valenciennes, qui avait été mise à la disposition de l'artillerie, pour son service, vient de s'écrouler, et a enseveli sous ses

C'est dans cette église, reconstruite par nos pieux souvenirs, que nous entrons aujourd'hui. Notre-Dame de la Chaussée est, avec Notre-Dame la Grande, le sanctuaire des beaux-arts. Pater a sculpté la Vierge qui y est particulièrement honorée. Adam Lottman a construit et décoré le magnifique jubé qui valut à son auteur une renommée universelle.

ruines, une partie des effets qui avaient été emmagasinés : il ajoute que celle de Notre-Dame est aussi dans un état de délabrement tel qu'il n'est plus possible de l'employer au service militaire, pour lequel elle avait été destinée ; il a pensé en conséquence qu'il était de l'intérêt public de faire la remise de ces bâtiments aux autorités constituantes, afin qu'elles en disposent de la manière la plus utile à l'intérêt public. Pour remplir ce but, je vous prie de me dire quels sont les moyens que vous estimez les plus propres à tirer des bâtiments dont il s'agit le parti dont ils sont susceptibles. Vous voudrez bien expédier cette affaire sans aucun retard.

*Le Receveur des Domaines de Valenciennes aux Citoyens
administrateurs de la municipalité dudit lieu.*

CITOYENS,

Je vous prie de vouloir bien me donner, le plus tôt possible, les renseignements qui me sont demandés par le Directeur, relativement aux églises de la Chaussée et de Notre-Dame. D'après la communication que le ministre des finances a donnée à la régie d'une lettre du ministre de la guerre, ne pouvant plus être utiles au service militaire, il est de l'intérêt public de faire la remise de ces bâtiments aux autorités constituées, afin qu'elles en disposent de la manière la plus utile à l'intérêt public.

Pour vous mettre à portée de me donner votre avis, je prends le parti de vous adresser copie de la lettre du Directeur que je viens de recevoir à l'instant.
Salut et Fraternité.

7 Ventôse, An VI.

Au Citoyen receveur des Domaines nationaux.

En réponse, Citoyen, à votre lettre d'hier, sur les ci-devant Eglises de la Chaussée et Notre-Dame, nous vous observons que le 1^{er} de ces deux bâtiments a été vendu et que les acquéreurs en sont en possession depuis l'accident qui y est arrivé.

Quant au second, nous ne croyons pas qu'il y ait meilleur parti à prendre que de l'évaluer et de le vendre aussitôt qu'il sera évacué. Nous pensons qu'il est très-urgent de le faire pour éviter les accidents,

Salut et Fraternité.

Sur l'avis conforme du magistrat, Notre-Dame de la Chaussée et Notre-Dame la Grande furent vendues à vil prix.

Nous admirons dans cette église la descente de croix de Rubens ; le martyr de saint Jacques et de son dénonciateur converti, par Van Dyck ; l'adoration des Mages, de Martin de Vos et plusieurs autres toiles des plus illustres maîtres (1).

Sans nous laisser éblouir par ces merveilles, dirigeons-nous vers la chapelle de la Sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame du Puy.

Cette chapelle est plus ancienne que le reste de l'édifice. Elle doit sa première érection à Pépin le Bref, roi de France, père de Charlemagne. Si nous en croyons nos vieux annalistes, tels que Gilles De Gras, H. d'Oultreman, Simon Le Boucq et les autres, Pépin aurait érigé cette chapelle en 756. Il l'aurait placée dans cet endroit, alors situé hors de la ville, avec l'espoir de faire disparaître, par l'influence et la protection de Marie, les restes vivaces du paganisme. En ce quartier surtout le culte des fausses divinités était encore fort suivi. Le dieu Mars, à Famars ; Jupiter, sur le mont Ovoïs ; Isis, sur les hauteurs d'Anzin, comptaient de nombreux sectateurs. Le titre donné par le royal bâtisseur au sanctuaire de Valenciennes s'explique naturellement. Il dérive de celui de Notre-Dame du Puy, honorée dans la ville du Velay. C'était au VII^e et au VIII^e siècle la Vierge la plus célèbre dans tout le royaume de France. C'est ce qui fait qu'un grand nombre d'églises lui furent alors dédiées.

Une vénération singulière entourait à Valenciennes l'image de Notre-Dame du Puy. Les membres de la confrérie érigée en son honneur ayant décidé en 1714 de faire recouvrir d'argent l'antique statue, ils la confièrent au sieur Pater, fameux sculpteur de cette ville.

L'artiste, ayant dû faire tomber quelques parcelles de bois, il y eut un empressement extraordinaire à se les disputer, pour en faire

(1) Ces tableaux sont actuellement au Musée. Ils portent les nos 214, 80 et 255 du Catalogue. Ils viennent de Saint-Géry et de Saint-Nicolas où ils avaient été placés au sortir de la révolution.

de petites vierges, des croix de chapelet, des reliques. « L'empressement fut si grand qu'on alla jusqu'à lui offrir des sommes considérables pour les moindres brins de sciure. »

Cette vénération pour l'image de la Vierge de la Chaussée s'explique d'abord par son origine. C'était un don royal que rappelait l'inscription gravée au pied de la statue : *Virgini de puteo ex Pepini dono.*

Depuis que le sanctuaire dédié à la très Sainte Vierge sur le Marché-aux-Herbes était tombé sous les coups des Vandales, Notre-Dame du Puy était la plus antique image de Marie à Valenciennes. D'ailleurs, un fait, rapporté par nos historiens, entourait la Madone de la Chaussée de l'auréole du miracle.

« En 1566, les calvinistes et les protestants entrèrent comme des enrégés dans la chapelle de Notre-Dame du Puy. Ils en brisèrent les portes, les fenêtres, les balustres. Ils abattirent les statues, les images et les tableaux qui l'ornaient, profanèrent les reliques, les calices et les ornements sacrés. Leur rage et leur malice, pour les faire mieux réussir dans leur dessein, qui était d'abolir à Valenciennes le culte de la Sainte Vierge, leur suggérèrent la pensée de briser les fermes et les coffres où étaient renfermés les archives et autres papiers importants qu'ils déchirèrent. Ils poussèrent l'audace et l'impiété au point de jeter dans un feu, allumé dans l'église, l'image donnée par le roi Pépin. Mais, par un miracle surprenant, les flammes respectèrent la statue qui demeura intacte. Tout ce qui lui resta fut une marque noire de ce feu sur le visage, marque qui fut conservée de longues années; cela à la confusion de ces brise-images, et comme une preuve convaincante de leur forfait (1). »

A ces titres, qui expliquent la vénération du peuple de Valenciennes pour la Madone miraculeuse de la Chaussée, se joignait le récit des grâces extraordinaires qu'elle répandait sur tous ceux qui venaient prier à ses pieds.

(1) Michel Duforêt. *Histoire de Notre-Dame du Puy*. Du saccagement de la chapelle par les brise-images, le jour de Saint-Barthélemy, 1566.

Le trésor de la Confrérie « renferme grand nombre de legats pieux, grand nombre d'offrandes en argent faits par ceux qui dans leurs maladies et infirmités avaient par les mérites de Notre-Dame du Puy été secourus. Les malades demandaient les habits de l'image de la Sainte Vierge, pour être mis sur eux, et souvent ils se trouvaient délivrés. Combien de boiteux redressés, témoin le nombre des béquilles qui étaient appendues à la chapelle, avant la réunion à l'église? Combien de personnes guéries des fièvres malignes, après avoir fait ou fait faire une neuvaine à Notre-Dame du Puy? D'autres qui ont été guéries du mal d'yeux et d'autres accidents? Que ceux qui ont reçu ces faveurs glorifient son saint nom, dans ce monde en sa chapelle, attendant l'heureux moment où ils pourront la servir avec son cher Fils, en la gloire éternelle.

La vénération envers la Madone de la Chaussée était si universelle qu'il mourait (de 1580 à 1636) peu de personnes aisées, sans laisser quelque légat à la chapelle. En temps de misère, le Magistrat y faisait chanter la messe et y conviait le peuple. »

L'église de Notre-Dame de la Chaussée avait aussi une image fort honorée de la Vierge de Bon-Secours. Cette statue avait été très embellie par les soins de dame Jeanne Le Hardy qui lui avait fait dresser un pavillon des plus magnifiques, en forme de dais garni d'or et d'argent artistement travaillé, et orné de pierres précieuses. (1)

Prière



Notre-Dame du Puy, priez avec nous, priez pour nous.
 Vous qui avez veillé sur le berceau religieux de cette cité, vous qui avez extirpé de son sein les derniers vestiges de l'idolâtrie, et implanté la foi au cœur de ses enfants, protégez, au milieu des périls inouïs que l'impiété du temps présent leur fait

(A) Auteurs consultés : Michel Duforêt, *Histoire de la Chapelle et de la Confrérie de Notre-Dame du Puy*. Très précieux manuscrit conservé à la bibliothèque de Valenciennes, n° 492 du catalogue. — Archives communales, *Fonds de Notre-Dame de la Chaussée*. Archives du génie; d'Oultreman; Simon Le Boucq.

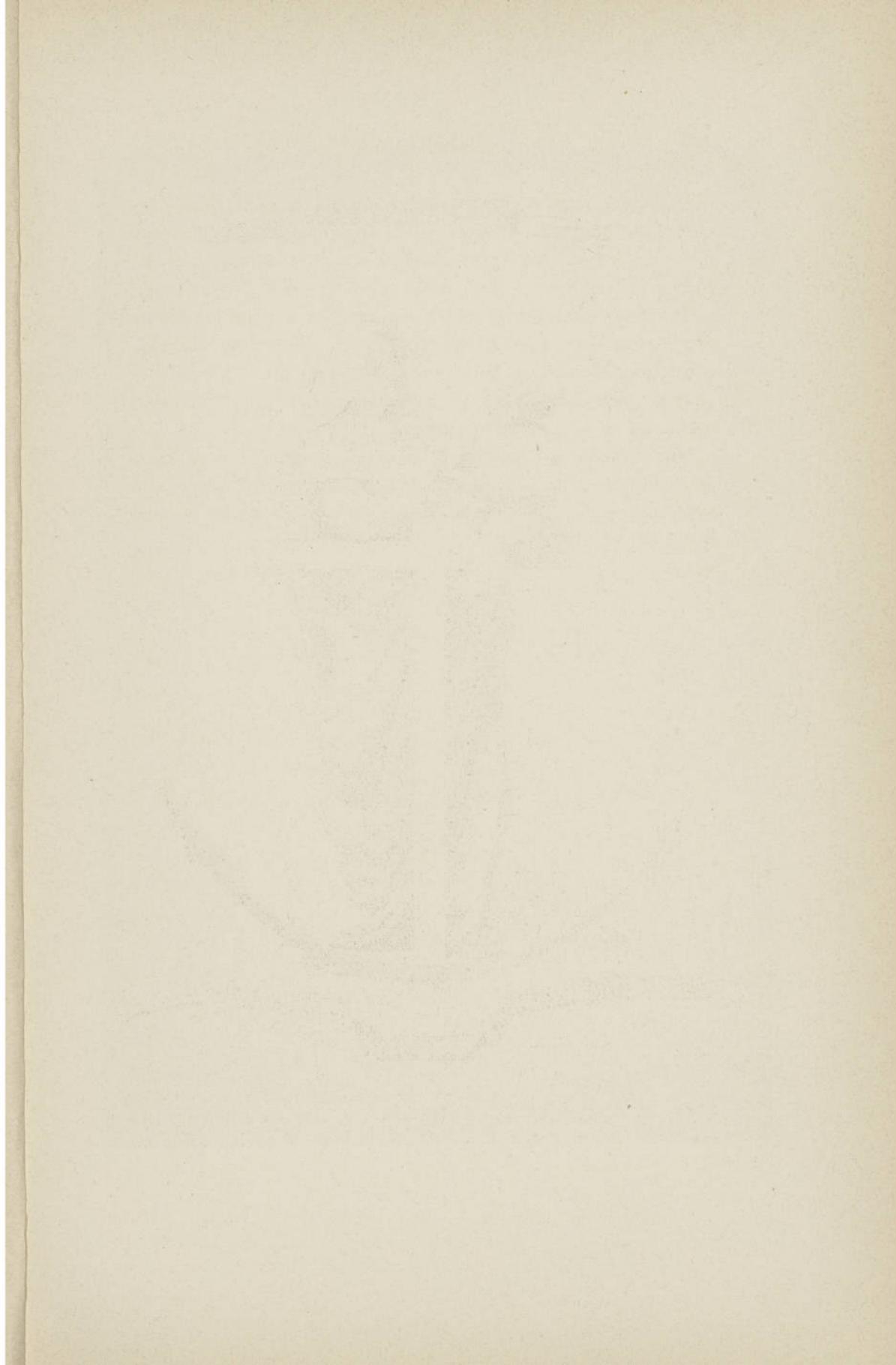
courir, nos antiques croyances. Le paganisme revient dans nos mœurs affaiblies. On recherche la vie apparente des sens, les joies de la matière qui tuent l'esprit. Refoulez à nouveau ces flots corrupteurs qui tarissent la source sacrée des vertus.

Autrefois quand nos pères s'enrôlaient dans votre confrérie, on leur donnait des armoiries qu'ils déposaient dans votre chapelle, sous vos regards, à l'ombre de votre maternelle protection. Elles y restaient aussi longtemps que ceux qui les portaient se montraient dignes d'être vos enfants.

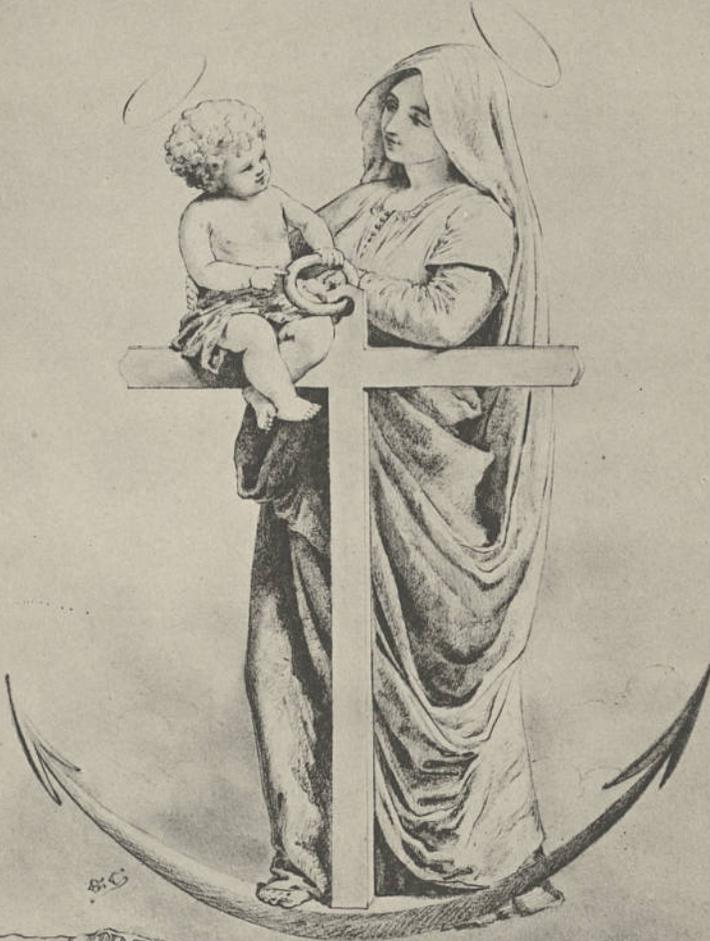
Nous plaçons aujourd'hui à vos pieds les armoiries de notre saint Baptême. Vierge toute-puissante, gardez-les sans tache et sans souillure, jusqu'au jour où nos anges gardiens pourront les transporter dans la cité du Ciel.

AINSI-SOIT-IL.





DOMINICÆ BONÆ SPÆI



R.C.

PRÆTERFUNDI

CAVE NEST

LEATUR AVE

17^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame du Rosaire
dans l'ancien Couvent des Dominicains

AU commencement du mois de mai de l'an 1233, quatre religieux de l'ordre de Saint Dominique arrivaient à Valenciennes, douze ans seulement après la mort de leur fondateur. Les robes blanches des nouveaux moines, leurs capuchons bruns, leurs longs rosaires, les louanges qu'ils faisaient de la très Sainte Vierge, enthousiasmèrent nos pères qui les reçurent avec tous les égards possibles. Ils leur offrirent, pour bâtir leur monastère, un des plus beaux quartiers de la ville. Cet emplacement était situé à l'endroit où la rue des Foulons traverse la rue d'Oultreman. En cet endroit de la ville, la Rhônelle qui vient d'Aulnoy rencontre un bras de l'Escaut qui arrive par la porte Notre-Dame. Ces deux cours d'eau, en se coupant autrefois, à ciel ouvert, dans la propriété des Pères en faisaient comme un paradis terrestre en rapport avec le genre de vie des fils de saint Dominique (1).

Les nouveaux venus bâtirent d'abord leur église qu'ils dédièrent à saint Paul, de là le nom communément donné à leur monastère, de couvent de Saint Paul.

Les frères Prêcheurs rendirent à la ville de signalés services.

(1) Le couvent, l'église de Saint-Paul et les dépendances des religieux de Saint-Dominique ou frères prêcheurs se trouvaient où sont maintenant les maisons 6 et 8, rue d'Oultreman, et 3, rue des Foulons. La rue d'Oultreman fut créée, et celle des Foulons prolongée sur le terrain des Dominicains. La rue des Foulons prenait jadis entrée par la rue de Famars et ne paraissait guère s'étendre au-delà de la maison Delame. La rue du *Puits-Couvert*, aujourd'hui d'Oultreman, n'existait que de la rue Delsaulx à la maison n° 10.

Pendant cinq siècles, ils fournirent aux paroisses des prédicateurs remarquables. Tous les jours, ils allaient faire le catéchisme à la chapelle Saint Pierre. Le peuple leur était attaché. C'est ce qui explique comment tant de « stils » et métiers s'étaient donné rendez-vous dans leur église.

En entrant dans ce monastère, arrêtons-nous un instant dans la cour où se trouvait le plus beau calvaire érigé à Valenciennes et dans les environs. Il avait été construit par Antoine Gilis, célèbre sculpteur valenciennois. Il représentait les principaux faits de la Passion tels que la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix, sainte Véronique tenant la face du Christ sur le mouchoir qui lui avait servi à l'essuyer, enfin le Christ élevé en croix entre deux larrons, au milieu de tous les instruments de la Passion. Toutes ces figures étaient des chefs-d'œuvre de grandeur naturelle (1).

La Vierge des Dominicains est celle du Rosaire. La Sainte Vierge elle-même ayant révélé cette dévotion à saint Dominique, le patriarche séraphique en fit l'apanage de sa famille religieuse.

La Madone dominicaine de Valenciennes porte au front une couronne d'or dont il est édifiant de rappeler l'origine.

Au XIII^e siècle, Hugues fils et unique héritier d'Alexandre, troisième roi d'Ecosse, après avoir échangé la pourpre royale contre la robe de bure des fils de Saint Dominique, était venu se réfugier dans le monastère de Valenciennes, avec l'espoir de n'être jamais découvert dans le lieu de sa retraite. Mais Alexandre, poussé par

(1) Valenciennes s'est toujours distinguée par sa dévotion aux souffrances de Jésus-Christ. C'était le pays où l'on rencontrait le plus de croix et de calvaires. Le plus beau, après celui des Dominicains, était celui d'Anzin. Le Christ y était également représenté entre deux larrons; un ange recueillait dans un calice le sang précieux qui coulait de la plaie faite au côté. Saint Jean et la Sainte Vierge se tenaient près de la croix. Le Calvaire était accompagné à chacun de ses côtés de deux oratoires dans l'un desquels était représentée la descente de croix et dans l'autre, la mise au sépulcre. La représentation était si touchante que ceux qui l'avaient vue éprouvaient au sortir de la révolution, qui l'avait fait disparaître, une vive impression de regrets et de douleur, (Hécart).

son cœur de père et son ambition de roi, avait fini par percer le mystère, et il était accouru avec le désir de ramener son fils en Ecosse. Rien n'est plus touchant que l'entrevue du père et du fils, du moine et du roi.

Le roi faisait briller aux yeux du moine l'éclat de la couronne royale; le moine parlait au roi des gloires de la pauvreté et de l'obéissance. Le monarque faisait valoir le prestige de l'autorité qui permet d'étendre le règne du Christ et de protéger son Eglise, le religieux exposait le bien qu'assuraient au peuple chrétien les exemples et les prières du cloître.

Tout à coup, le jeune prince passe son bras autour du cou de son vieux père, il l'entraîne dans l'embrasure d'une fenêtre et lui montrant le Ciel, lui dit : « Père, je ne veux plus d'autre royaume, celui-là me suffit. »

Le vieux roi, qu'animait du reste un grand esprit de foi, est vaincu. Il laisse son fils au monastère de Valenciennes. Mais avant de quitter le cloître où demeuraient ensevelis toutes les espérances d'un roi, et tous les amours d'un père, il voulut lui faire un présent digne de son fils et de lui-même. Il gratifia la Vierge du Rosaire d'une couronne d'or, étincelante de pierreries. Toutefois, nos pères ne se sont pas laissé éblouir par l'éclat de l'or et des pierreries enchassées dans le don royal, ils nous déclarent que la plus belle parure de la Vierge du Rosaire de Valenciennes était la couronne mystique de roses spirituelles que les pieux fidèles de la cité ne cessaient de cueillir sur leurs chapelets.

« Si nous visitons l'église des Révérends Pères de Saint Dominique de Valenciennes. dit l'auteur du *Trésor des Reliques de la Belgique*, nous la verrons semée partout de roses et de lys qui sont les salutations angéliques multipliées infiniment et servant aux saints de bouquets odoriférants, et à leur Reine de couronne plus belle que le diadème des astres. »

Nos pères avaient coutume d'appeler la Madone du couvent de Saint Paul « la Vierge couronnée de Roses ». Ces roses étaient les

nombreux *Ave Maria* dont la récitation n'était guère interrompue toute la journée. Et lorsque, le soir, la cloche saluait la Vierge avec l'ange, les habitants des rues qui avoisinaient le couvent se rendaient en foule à l'église où les Dominicains récitaient avec eux le rosaire. D'Oultreman nous explique brièvement pourquoi l'église des Dominicains était si fréquentée : « La Vierge, dit-il, y alléchant le peuple par des miracles. »

Pieux asiles de la prière, pourquoi donc êtes-vous tombés sous le marteau des modernes Vandales ? Vous qui souteniez nos pères dans leurs habitudes de foi et de piété, pourquoi avez-vous sombré dans la tourmente révolutionnaire ? Pauvres et ouvriers, nous n'avons rien gagné du côté de la terre à la disparition de ces cloîtres, et le patrimoine de nos joies spirituelles s'est amoindri.

La confrérie principale qui avait son siège dans l'église des Dominicains, était naturellement celle du Rosaire qui célébrait sa fête le premier dimanche d'octobre. On voyait alors tous les confrères se répandre dans les rues avec leur chapelet au cou en chantant les louanges de Marie. Ils couvraient de leurs pieuses phalanges l'espace qui s'étendait de leur église à celle des Capucins (place Verte).

En 1804, au moment du rétablissement du culte et du partage des diverses dévotions par paroisses, Saint-Géry a recueilli l'héritage des Dominicains, et les habitants de Valenciennes ont la joie de revoir chaque année des fêtes qui rappellent, si même elles ne les surpassent, les gloires du passé (1).

Prière

Notre-Dame du très Saint Rosaire, priez avec nous, priez pour nous.
Vierge bénie, vous qui avez inspiré à nos pères une tendresse singulière pour la dévotion angélique, vous qui leur avez

(1) Auteurs consultés : D'Oultreman, Simon Le Boucq, Hécart, *Coup d'œil sur quelques usages particuliers à la ville de Valenciennes*, manuscrit; Archives communales. Fonds des Dominicains, lettre G.

fait comprendre le bonheur et le profit que le chrétien trouve ici-bas à s'associer, par la prière, aux mystères de vos joies, de vos douleurs et de vos gloires, nous vous demandons de répandre aussi dans nos cœurs ce même amour pour votre saint Rosaire. Vous qui dissipez les ténèbres de l'infidélité, qui détruisez l'hérésie, qui exterminiez le péché, qui faites fleurir la vertu, qui guérissez les malades, qui consolez les affligés, qui secourez tous ceux qui vous invoquent, délivrez-nous de l'esprit d'orgueil, de cupidité et de sensualité; de l'indifférence et de la tiédeur; des scandales du siècle et des fléaux de la colère divine. Aujourd'hui, hélas! comme aux temps de votre glorieux serviteur, saint Dominique, la terre est couverte d'un déluge de péchés. O Marie, ô douce Reine, prenez en pitié nos immenses misères, et faites descendre sur nous, comme au temps du grand patriarche, la rosée de vos bénédictions. Vierge du Rosaire, vous avez secouru l'Eglise au temps de saint Pie V. Dans ces jours où Léon XIII vous exalte, ayez encore pitié d'elle. Glorifiez-la, en exaltant son chef, en écrasant la tête du serpent infernal, et en faisant reflourir parmi nous la foi et les pratiques des anciens jours.

AINSI-SOIT-IL.



18^{me} JOUR

Pèlerinage aux divers sanctuaires anciennement
érigés en l'honneur de la Sainte Vierge
dans la région de la place Verte

DE l'église des Dominicains, nous allons au monastère des Dames de Beaumont.

Saluons sur notre passage la Vierge de l'Hôtel-Dieu (1), celle des Ursulines (2), Notre-Dame de

(1) L'ancien Hôtel-Dieu se trouvait sur l'emplacement qu'occupe le groupe des nouvelles habitations que traverse le passage Boca. Cette propriété appartenait primitivement aux Berniers, l'une des plus considérables familles bourgeoises que le commerce avait enrichie. En 1430, époque de la fondation de cette œuvre charitable, c'était d'après les termes de la charte d'amortissement « ung moult biel hostel, grand et notable plache, tenant aux murs de l'église Saint-Pol qui souloit y estre à Pierard le Fautrier. »

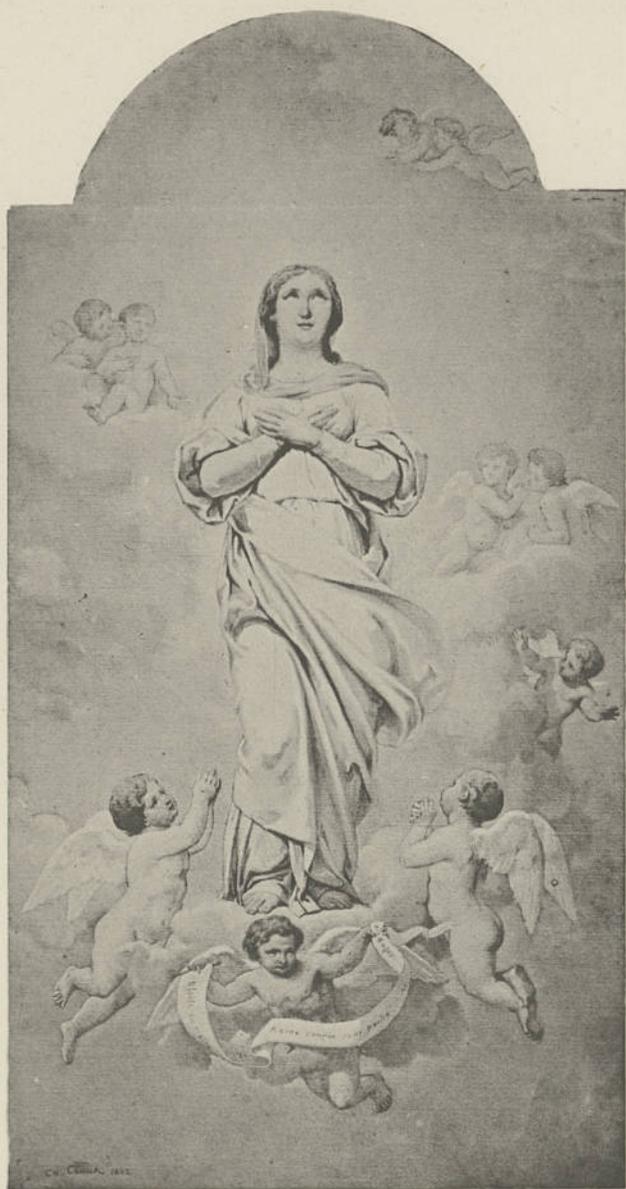
L'hôtel fut acheté, vers ce même temps, par maître Gérard de Perfontaine, chanoine d'Anthoing, homme d'un grand savoir et d'une vertu exemplaire, aidé en sa bonne œuvre par les confrères de Saint-Jacques, pour en faire un hospice pour les malades. Comme on manquait d'argent pour achever les constructions commencées, les bourgeois écrivirent au Pape Eugène IV qui accorda une indulgence plénière à tous ceux qui feraient une aumône pour achever les bâtiments. Une inscription placée dans le grand dortoir rappelait cette faveur.

GRANDS PARDONS POUVONS ACQUÉRIR
A DONNER DEDANS CE SAINT LIEU.

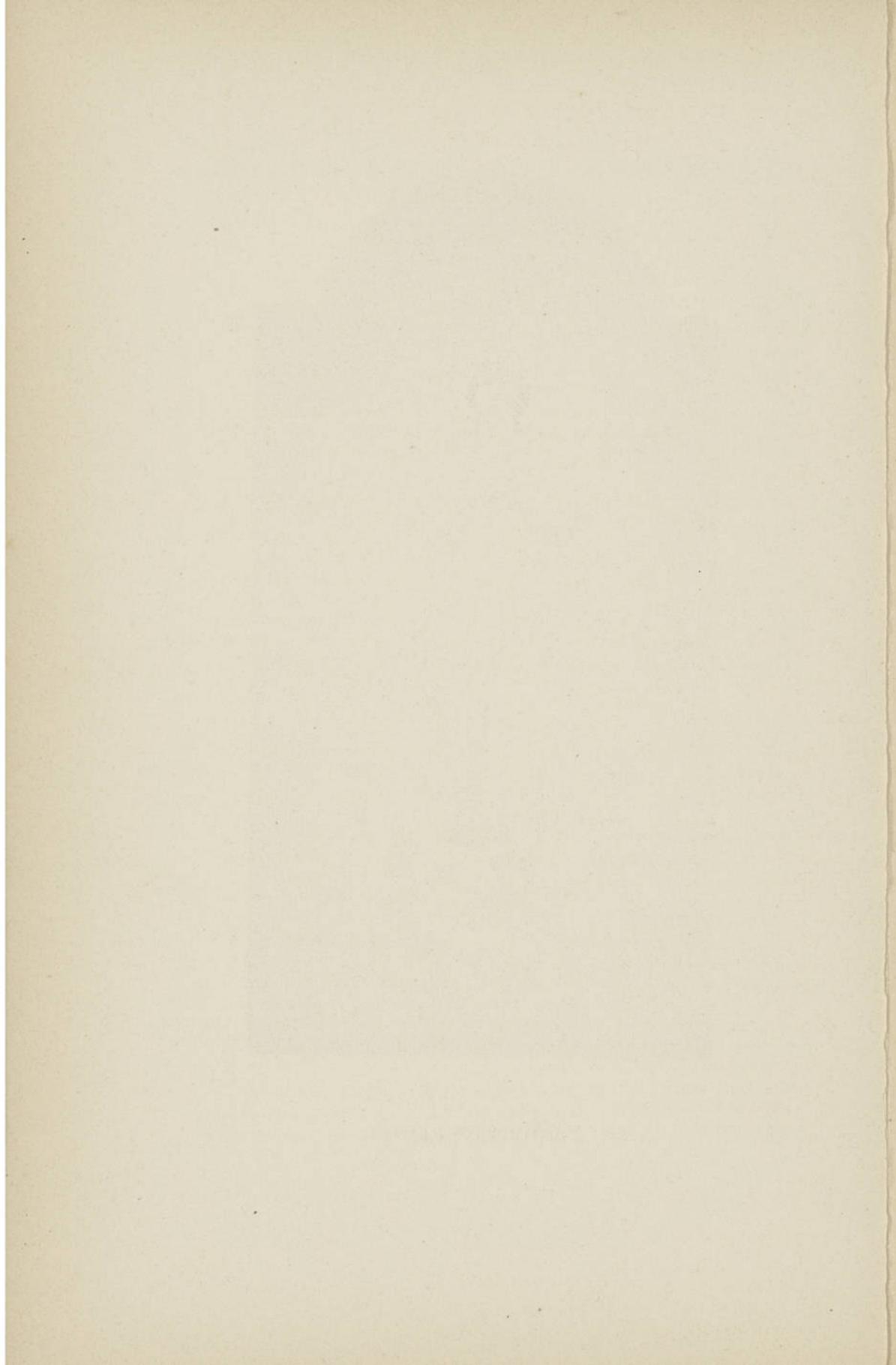
Ce fut, au dire des annalistes, un des plus beaux et des plus splendides hôpitaux des Pays-Bas. On appela de la communauté du Cheval d'Or, à Saint-Omer, une vingtaine de religieuses pour y donner leurs soins. On fonda bientôt dans les vastes dortoirs, plusieurs fois agrandis, un grand nombre de lits, au-dessus de chacun desquels un écusson armorié représentait le blason des bienfaiteurs.

(2) Le couvent des Ursulines s'étendait depuis la rue du Quesnoy (n° 74) jusqu'à la nouvelle rue ouverte sur la propriété de ces religieuses, et qui porte leur nom, *rue des Ursulines*, et même au-delà. L'église, qui donnait sur la rue du Quesnoy, et toute la propriété ont été vendues en 1793 pour la somme de 36,000 francs.

C'était une communauté extrêmement édifiante, ainsi que l'attestent les procès-verbaux d'inquisition faits par la commune en 1791. Ces saintes filles s'étaient ainsi préparées, par la ferveur de la vie, à écrire par le glorieux martyre qu'elles



L'ASSOMPTION (CRAUCK)



Charité chez les Brigittines (1), Notre-Dame de Bon Secours aux Augustins (2), Notre-Dame du Mont Carmel chez les Carmélites (3), Notre-Dame de Macourt chez les Chartreux (4).

Toutes ces Madones ont leur histoire qui prêterait à un entretien

ont souffert en 1794, la plus belle page de l'histoire ecclésiastique de Valenciennes.

Leurs écoles étaient les plus célèbres de la ville. Aussi, lorsque vers 1820, le gouvernement fit une enquête pour savoir s'il devait autoriser ces religieuses, revenues à Valenciennes (rue Delsaut), à ouvrir des classes, l'administration municipale n'hésita pas à leur décerner cet éloge mémorable « qu'elles avaient laissé dans la population un souvenir ineffaçable. » (Archives communales nouvelles, lettres Q).

(1) Le couvent des Brigittines était situé dans la rue de la Faulx, au fond de l'impasse qui garde le nom des Brigittines.

Cette propriété considérable fut vendue en 1793, pour la somme de 13,017 fr.

Le procès-verbal d'inventaire du mobilier du couvent, fait par deux membres de la commune de Valenciennes en 1791, porte, comme objets d'une grande valeur, et à déposer au Directoire du district « huit petits habillements de vierge de différentes couleurs. » Ce simple détail nous fait connaître combien Notre-Dame de Charité était honorée : ajoutons que le monastère était dédié à Marie.

Les Brigittines portaient comme armoiries d'azur à une Vierge couronnée, portant sur le bras gauche l'enfant Jésus et tenant de la main droite un sceptre, le tout d'or dans un nuage d'argent bordé de rayons d'or.

(2) L'église actuelle de Notre-Dame est bâtie sur une partie du terrain des Augustins. La porte de la chapelle de ce couvent donnait dans la rue du Grand-Fossart entre les nos 14 et 16. L'entrée des classes se trouvait dans la rue du Quesnoy au n° 95. Le collège des Augustins était renommé pour la force des études.

(3) Le monastère des Carmélites était situé à l'angle de la rue qui relie la rue de Mons avec la rue de Saint-Géry en longeant la place Froissart (ancienne église Saint-Géry). Le couvent et la chapelle de cette communauté ont été vendus en 1793, 8,108 francs. Sur cet emplacement s'élèvent aujourd'hui des maisons particulières avec jardins.

(4) Les Chartreux s'étaient d'abord fixés à Marly, dans un héritage dit de Macourt, héritage qui leur avait été donné par Jean d'Avesnes, comte de Hainaut. Leur monastère ayant été ruiné par les brise-images, ils résolurent de venir se fixer à Valenciennes. Leur maison occupait l'emplacement où sont aujourd'hui bâties les écoles communales de la rue des Chartreux. C'était une construction en tout conforme à la règle de saint Bruno. Chaque religieux avait sa petite chartreuse, isolée des autres. Le couvent était consacré à la très Sainte Vierge qui n'avait pas d'autre nom que Notre-Dame de Macourt. La propriété des Chartreux a été vendue en 1793, 31,320 francs.

spécial, mais les jours du Mois de Marie sont comptés, il faut donc nécessairement se borner et se restreindre.

Dans la rue de Beaumont actuelle, sur l'emplacement de ces grandes demeures que l'on trouve à gauche, en entrant par la place Verte (du n° 20 au n° 26), s'élevait jadis un monastère de religieuses de Saint Dominique, vulgairement nommées « Les Dames de Beaumont. » Ce nom venait à ce couvent de ce que cette habitation avait jadis servi d'hôtel aux seigneurs de Beaumont. Les Dominicaines étaient venues à Valenciennes, appelées par la princesse Béatrix, en reconnaissance de ce que son fils Henri avait été élu empereur d'Occident. Cette noble dame, par un sentiment de piété très louable, avait voulu que la maison où la Providence avait placé le berceau de son fils si illustre fut désormais consacrée à Dieu et à sa sainte Mère.

En parcourant la liste des pieuses filles qui ont vécu à Beaumont, d'une vie exemplaire, on constate la vérité de ce que dit un de nos vieux historiens, « qu'il se rencontre bien peu de monastères où tant de princesses et de nobles dames aient pris l'habit. Dans l'obituaire, on trouve les noms des plus illustres familles, non seulement du Hainaut, mais encore des Flandres, de France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. »

C'est dans ce monastère que nous entrons pour y faire notre exercice en l'honneur de la Sainte Vierge, honorée en ce lieu sous le titre de Notre-Dame de Malaise; une inscription, placée sur la porte d'entrée, nous avertit que nous sommes dans une maison consacrée à Marie (1).

Dans une petite clairière de la forêt de Raismes et de Saint-Amand, s'élevait au XII^e siècle, une humble chapelle dont l'origine est inconnue. On y invoquait Marie sous le vocable de « Notre-Dame de Malaise » : titre touchant qui rappelle que l'auguste Reine du

(1) Au-dessus du portail du monastère, on lisait cette inscription :

MARIE SACRAVIT HENRICUS CESAR.

Ciel est une Mère compatissante et qu'elle aime à soulager ses enfants dans leurs épreuves.

C'était le pèlerinage de prédilection du pieux Evrard, abbé de Château-l'Abbaye, au XIII^e siècle. Il se plaisait à s'y rendre avec ses religieux pour prier.

Un jour, (c'était en 1243), que cet homme de Dieu dormait non loin de l'humble chapelle, à l'ombre d'un chêne, il entendit tout à coup un grand bruit comme celui que feraient des cavaliers dans leur course rapide. Il s'éveilla surpris, se demandant ce qui pouvait ainsi troubler le silence habituel de cette solitude. Quel ne fût pas son étonnement, quand il vit apparaître à ses yeux Marie elle-même qui lui ordonna de remplacer la modeste chapelle existant en cet endroit par un sanctuaire plus digne d'elle !

— « Ma tendre Mère, dit le moine profondément ému, comment pourrais-je mener cette entreprise à bonne fin ? Notre monastère n'est pas encore relevé des avaries qu'il a éprouvées, les ressources nous font défaut.

— « Mon fils, reprit la Vierge, ne crains rien. Dans la cité de Valenciennes, qui est ma ville de prédilection, il y a des bourgeois qui m'aiment et qui me vénèrent. Ils tiendront à honneur de concourir à l'édification du nouveau sanctuaire que je demande à ta piété filiale. Tu leur feras part de mon désir, et ils te fourniront les ressources nécessaires. »

Evrard, rassuré par les paroles de la Sainte Vierge, se mit à l'œuvre. Grâce au concours des habitants de Valenciennes, il put rapidement la mener à bonne fin.

Un tableau qui date de 1729, et qui reproduit exactement une ancienne peinture faite en 1376, représente fidèlement les scènes que nous venons de rappeler. On y voit de bons bourgeois de la franque ville compter, avec une prudente libéralité, leurs pièces d'or et d'argent.

Or c'était au temps où le pieux moine de Château l'Abbaye prêchait à Valenciennes sa croisade pour la reconstruction de la

chapelle de Notre-Dame au Bois, rappelant la vision qu'il avait eue et les paroles de la Vierge, si élogieuses pour les habitants de la cité, que se bâtissait la chapelle de Beaumont. Les religieuses prirent naturellement comme leur Madone celle dont la renommée était alors si considérable dans la ville. Une autre raison propre à la princesse Béatrix était que Notre-Dame de Malaise avait pour solennité principale la fête de l'Assomption, et que c'était à pareil jour qu'était né son fils Henri qui illustra la famille des seigneurs de Beaumont.

La tradition a conservé une légende touchante sur la statue de Beaumont. Une nuit que le feu s'était déclaré dans la chapelle du couvent, on entendit une voix qui criait : « la Vierge brûle, la Vierge brûle. » Eveillées par ce cri d'alarme, les religieuses descendirent à la chapelle où elles trouvèrent la statue qui commençait à prendre feu.

Notre-Dame de Malaise était en vénération à Valenciennes, et quand s'ouvraient les portes du monastère, la Madone recevait une foule nombreuse de visiteurs. Chaque année, le magistrat envoyait une délégation servir, au nom des habitants de la ville, la Vierge de Malaise en son sanctuaire de prédilection, Notre-Dame au Bois.

Du couvent de Beaumont, nous passons à l'église paroissiale de Saint-Nicolas, située sur la petite place Verte actuelle. Cet édifice comparable, dit d'Oultreman, aux plus beaux sanctuaires des Pays-Bas renferme plusieurs images de Marie que nos pères aimaient à vénérer. C'est d'abord Notre-Dame de Grâce devant qui la reconnaissance d'une pieuse famille a suspendu une lampe d'argent qui brûle la nuit et le jour. Nous y trouvons encore une Notre-Dame de Piété qui attirait un concours considérable de pèlerins, ainsi qu'une image de la Vierge de belle dilection qui comptait une nombreuse confrérie de fidèles de l'un et de l'autre sexe. Nous pourrions encore admirer, dans cette église paroissiale, la chapelle de la Visitation où plusieurs illustres familles de la cité ont choisi leur sépulture, voulant, après leur mort, reposer dans cet oratoire, objet, pendant leur vie, de leur constante vénération.

De Saint-Nicolas, nous entrons dans la chapelle des Capucins, pour rendre nos hommages à Notre-Dame Auxiliatrice. (1)

Au commencement du XVII^e siècle, les Capucins abandonnèrent leur premier établissement situé rue de Mons, à cause des inconvénients qu'il présentait et vinrent s'établir entre la rue d'Enghien et la rue du Sac. C'était le moment où la très Sainte Vierge était invoquée particulièrement sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice. Le Pape saint Pie V venait de faire ajouter aux litanies l'invocation *Auxilium Christianorum*, « Secours des Chrétiens, priez pour nous, » en reconnaissance de la protection visible que Marie avait donnée aux états de la chrétienté menacés par les Turcs. Les enfants de saint François s'étaient distingués entre toutes les familles religieuses par leur zèle à propager cette fervente dévotion. C'est ce qui explique pourquoi Notre-Dame Auxiliatrice fut particulièrement honorée dans le nouveau sanctuaire des Capucins. Les religieux, pour vulgariser la dévotion, firent graver une image qui représentait la Vierge avec une couronne ducale. (2)

(1) Le collège Notre-Dame a été construit sur le terrain du couvent des Capucins. En 1804 les bâtiments et la chapelle, quoiqu'en ruines, étaient encore debout, car nous voyons, par la correspondance du Magistrat avec le Préfet du Nord, qu'on eût un instant la pensée de faire de la chapelle des Capucins l'église provisoire de Notre-Dame.

(2) C'était Notre-Dame Auxiliatrice que chantait le vieux poète du Béguinage de Valenciennes, quand il dépeignait, en ces vers, la terreur que Marie inspirait à l'enfer.

SATHAN

Dyables tout pleins d'enragerie,
Esprits où est forcenerie
Hau ! Lucifer, prince des dyables,
Appelle les esprits semblables
A ceux qui font maux innombrables
Afin de m'oster hors d'esmoy.

LUCIFER

Et qu'y a-t-il, Sathan ?

SATHAN

Je voy
Ce que jamais diable ne vit

Valenciennes, toujours si empressée de s'associer aux manifestations qui avaient pour objet la gloire de la Mère de Dieu, voulut avoir une confrérie en l'honneur de la Madone des Cordeliers. Le nombre de bourgeois qui s'y firent inscrire fut considérable, et cette dévotion devint populaire à Valenciennes. (1)

Prière

✠✠✠✠✠✠✠
 ✠ **N**otre-Dame de Malaise, Notre-Dame Auxiliatrice, priez avec nous, priez pour nous.

✠✠✠✠✠✠✠
 Notre-Dame de Malaise, nous souffrons plus dans la santé de notre âme que dans celle de notre corps. Nous souffrons de vivre dans un siècle qui n'est plus imprégné du sens chrétien, nous souffrons de ce que le pain de la vérité soit devenu si rare, et que le venin de l'erreur soit si abondamment répandu; nous

BÉLIAL

Sathan, Sathan, rappaise-toi
 Conte à Lucifer notre roy
 Que c'est que ton esprit ravit.

SATHAN

Je crois quand je lui aurai dit
 Que de despit il crévera,
 Tout son enfer détruit sera,
 Nostre renom s'abolira,
 Et bref, nous serons détruits tous.

LUCIFER

Sathan, qu'y a-t-il? dis-le nous.

SATHAN

Une Vierge sur terre est née,
 Si saige et si morigénée
 Et en vertus si très parfaite!...
 Je ne crois point qu'elle soit faicte
 De la matière naturelle
 Comme les autres.

(1) Auteurs consultés : D'Oultreman; Simon Le Boucq. *Notice sur Notre-Dame de Malaise*, d'Halluin, éditeur. *Livret de la Confrérie de Notre-Dame d'Amour à Saint-Nicolas*. Archives communales, *Registre de la Confrérie de Notre-Dame de la Chaussée*. Fonds de Saint-Nicolas. Lettre G.

souffrons dans nos enfants qui s'égarent sur le chemin de la vie, privés dans l'enseignement de la connaissance de Jésus-Christ, seule lumière qui éclaire tout homme en ce monde ; nous souffrons parce que la jeunesse se laisse entraîner dans ces fêtes qui la pervertissent et la corrompent.

Nous souffrons parce que les masses sont entraînées par des doctrines perverses.

Nous souffrons même de notre prospérité matérielle qui nous porte à jouir, oubliant les grandes vertus du christianisme.

Nous souffrons surtout parce que nous manquons de cette mâle énergie qui sait combattre, qui sait résister.

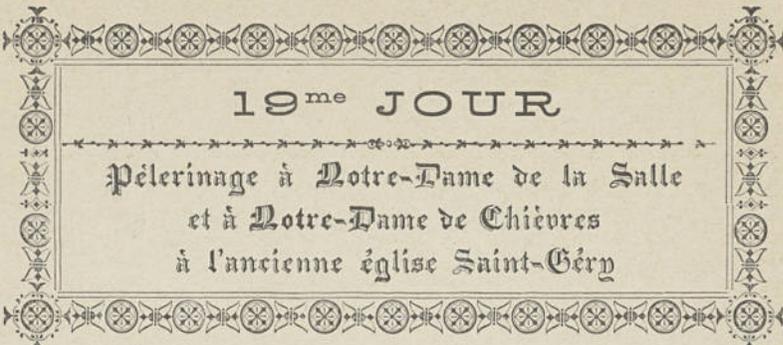
Notre-Dame Auxiliatrice, venez à notre secours. Faites-nous comprendre que la lutte est pour nous un élément de vie ; préservez-nous de toute lâcheté, de toute compromission fâcheuse qui nous rende complices des méchants. Refaîtes notre société où tout se décompose parce que nous n'osons pas nous tourner vers Dieu.

Veillez aussi sur cette grande école, le collège Notre-Dame, qui remplace le couvent où les fils de saint François vivaient autrefois sous vos regards. Souvenez-vous que c'est le plus puissant boulevard de la religion au milieu de nous, et bénissez tous ceux qui l'habitent.

Notre-Dame de Malaise, guérissez-nous de nos maux ; Notre-Dame Auxiliatrice, soyez notre force et le gage de nos victoires.

AINSI-SOIT-IL.





19^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame de la Salle et à Notre-Dame de Chièvres à l'ancienne église Saint-Géry

LES comtes de Hainaut, comtes aussi parfois de Flandres, dont les plus illustres sont nés dans nos murs, avaient chez nous leur palais royal.

Cette demeure princière, connue sous le nom de la Salle-le-Comte, était située à l'extrémité de la ville, le long de l'Escaut, alors navigable (1). C'était là que ces puissants seigneurs avaient leur résidence habituelle, là qu'ils tenaient leur *cour*, la plus brillante et la plus belle de l'époque. Elle égalait, si toutefois elle ne la surpassait pas, celle des rois de France. On y admirait des tapis de haute lisse d'une richesse extraordinaire, des tableaux de grands maîtres, de superbes statues. Les Bauduin, hommes de lettres remarquables pour leur temps, aimaient à s'entourer des trouvères et à couronner leurs chants. Dans cette cour, ouverte à toute la noblesse flamande, se rencontrèrent en une fois, dit d'Oultreman, plus de cinq cents chevaliers. L'ordre illustre de la Toison d'or y tint ses assises, et de nombreux croisés y vinrent s'enrôler sous la bannière du Christ.

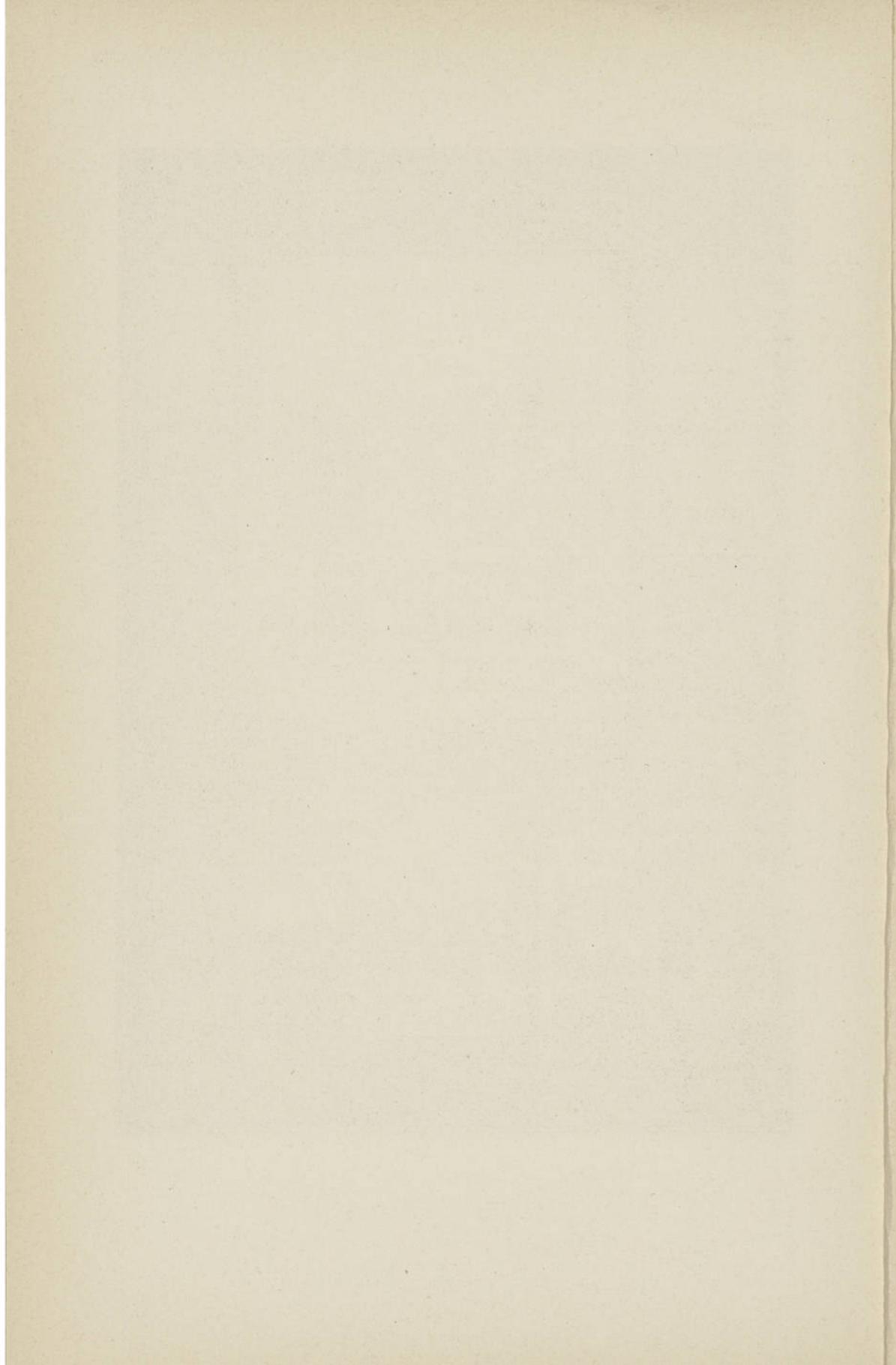
La somptueuse habitation des Bauduin comprenait, outre la demeure des comtes, de nombreuses dépendances et une église dédiée à la Sainte Vierge qui prit le nom de Notre-Dame-de-la-Salle.

C'est devant cette image de Marie que nous nous agenouil-

(1) La rue Salle-le-Comte, à son extrémité, a été percée dans les terrains anciennement occupés par le palais des comtes. La maison des filles de la charité remplace une partie des anciens bâtiments.



LA FUITE EN EGYPTÉ



lons. Elle a vu à ses pieds bien d'illustres personnages, Bauduin l'édifieur ; son fils Bauduin le courageux ; son petit-fils qui devait être empereur de Constantinople ; la princesse Marguerite, aïeule de saint Louis et Jeanne de Flandres qui couvrit le Hainaut de splendides églises et de riches monastères. Toutes ces gloires ont passé avec les siècles. Curieuse coïncidence ! Dans cette même enceinte, témoin de tant de grandeurs, prieur aujourd'hui devant la Vierge, invoquée sous un autre titre, celui de Notre-Dame des Victoires, les filles de Saint-Vincent de Paul et les orphelines dont elles se sont constituées les mères.

Douce et puissante Reine du Ciel, abaissez avec complaisance vos regards vers ces lieux où l'on vous invoque depuis près de neuf siècles. Vous qui avez écouté favorablement la prière des puissants, soyez propice maintenant à celle des faibles.

Le service religieux de Notre-Dame de la Salle était fait par douze chanoines dont les comtes de Flandre avaient successivement fondé les prébendes. Ces chanoines, en l'an 1269, du consentement de Marguerite, comtesse de Flandre, abandonnèrent l'église de la Salle pour aller se fixer à Saint-Géry, où nous les suivons.

Au nombre des apôtres qui ont illustré cette contrée par leurs prédications, par la sainteté de leur vie et l'éclat de leurs miracles, nous devons placer en premier lieu saint Géry. Suivant une légende populaire qui est parvenue jusqu'à nous, le glorieux patron de notre diocèse aurait accompli à Famars l'un de ses plus fameux prodiges. Saint Géry se serait rencontré dans ce fort de Mars, (*Famars, fanum Martis*) avec un marchand d'esclaves, qui conduisait de Trèves vers Paris un convoi de captifs. Le saint, ému de compassion, aurait demandé au chef barbare la liberté de ses prisonniers. « Je le veux bien, lui aurait répondu le maître brutal, pourvu quetu rendes d'abord la vue à mon fils aveugle. » Saint Géry aurait accepté la condition, et par ses prières, il aurait obtenu de Dieu le miracle réclamé comme rançon. Une tradition locale montre, dans

la rue près de l'église paroissiale de Famars, l'endroit où se serait accompli le fait prodigieux qui aurait puissamment contribué à faire invoquer saint Géry comme le protecteur des captifs.

Quoiqu'il en soit de la valeur historique de ce récit, il n'en est pas moins certain que saint Géry est l'un des principaux apôtres de ces contrées. C'est ce qui avait porté nos pères à lui consacrer l'une des principales églises de la cité. Ce sanctuaire s'élevait jadis sur la place Froissart actuelle. La gloire de l'illustre chroniqueur valenciennois n'a pu éteindre le souvenir du passé, et la place et la rue qui y conduit conservent encore le nom de l'évêque de Cambrai.

L'origine de cette basilique est fort ancienne. Nos historiens sont d'accord pour en faire remonter les commencements à Pépin, père de Charlemagne. Son territoire était très étendu. De cette paroisse furent successivement détachés Saint-Nicolas sur la place Verte, et Notre-Dame de la Chaussée.

C'est dans cette église que nous pénétrons. A gauche, en entrant, nous saluons d'abord Notre-Dame des Etoiles. L'Eglise universelle, dans ses cantiques et dans ses prières, invoque depuis des siècles, la Sainte Vierge sous ce titre : *Stella maris, Stella matutina*, « Etoile de la mer, Etoile du matin. » Un nombre considérable d'églises et d'oratoires en Allemagne, en France, en Italie, sont dédiés à Marie sous ce vocable que nos pères ont choisi. Nous ignorons la raison qui les avait guidés dans leur choix. Cette appellation avait peut-être à leurs yeux le mérite de leur rappeler que la Sainte Vierge était l'étoile de la cité.

A côté de la chapelle de Notre-Dame des Etoiles se trouve celle de Notre-Dame des Anges dont la fête se célébrait à Saint-Géry le jour de la Visitation. On faisait ce jour là une procession hors de l'église ; des reposoirs nombreux étaient dressés sur son passage, et le soir on tirait un feu d'artifice pour clôturer la fête.

Nous trouvons dans une chapelle qui est en face de celle de Notre-Dame des Etoiles une image de Marie plus connue, c'est Notre-Dame de Chièvres.

Chièvres est une petite ville du Hainaut belge, autrefois du diocèse de Cambrai.

« En cette villette, dit Juste Lipse, Notre Seigneur a fait plusieurs choses merveilleuses à l'intercession de sa Sainte Mère. L'image miraculeuse qui s'y voyait était une petite statuette de la Sainte Vierge, trouvée sur un arbre, et qu'on avait ensuite placée dans une chapelle en 1130. Pendant les XIV^e et XV^e siècle, le recours à Notre-Dame devint très fréquent. Les foules y étaient attirées par les nombreuses faveurs que la Sainte Vierge répandait sur tous ceux qui venaient l'invoquer en ce lieu béni. »

Notre-Dame de Chièvres était la Madone privilégiée des comtes de Flandre; c'est ce qui explique pourquoi les chanoines de la Salle, leurs prébendés, lui avaient érigé un autel dans leur collégiale.

Les habitants de Valenciennes étaient très affectionnés à cette Madone, ils y venaient souvent prier. Et pour l'honorer davantage, chaque année, ils allaient en pèlerinage au sanctuaire de Chièvres. Leur cortège était très simple. Ils cheminaient dévotement et portaient à la Vierge, de la part du Magistrat, un cierge décoré aux armes de la ville. Cet usage avait survécu à la révolution.

Nous tenons d'un prêtre attaché au service paroissial de l'église de Chièvres que les Valenciennes avaient encore accompli leur pèlerinage en 1821. Ce fut la dernière année. Les gens de Chièvres n'étant pas venus recevoir ces pèlerins à l'extérieur de la cité, suivant le rite ancien, les Valenciennes n'y retournèrent plus.

Henri d'Oultreman, seigneur de Rombies, historien de Valenciennes, personnage remarquable par sa science autant que par ses vertus, avait une dévotion toute particulière à Notre-Dame de Chièvres. C'est à son intercession qu'il attribuait d'avoir été préservé des suites d'une chute qu'il fit à St-Amand, où un chariot roula sur lui, sans qu'il en ressentit la moindre atteinte. C'est encore à la même invocation qu'il crut devoir le retour à la vie de son épouse, Jeanne de la Croix, abandonnée des médecins; il fut si

reconnaissant de ces bienfaits, que chaque année il allait en pèlerinage à Chièvres, avec toute sa famille, pour remercier la Sainte Vierge des faveurs qu'il en avait reçues.

Dans la suite de nos pèlerinages quotidiens, nous avons parcouru presque tous les sanctuaires élevés en notre ville à la gloire de Marie, les divers oratoires où elle était honorée; il nous reste maintenant à dire un mot des nombreuses images de la Sainte Vierge que nos pères plaçaient au coin de leurs rues, sur les façades de leurs maisons comme des monuments extérieurs de leur dévotion à Marie (1).

Rappelons le souvenir de quelques-unes de ces Madones particulièrement célèbres.

Notre-Dame de Messine qui se trouvait sur le pont Saint-Jacques. La dévotion du peuple envers cette image était si grande que les cierges y brûlaient jour et nuit. On avait même fait fabriquer une loge en planches, pour abriter une personne constamment occupée à la vente des offrandes.

(1) Valenciennes est la ville du Nord qui a le plus souffert de la révolution et surtout des deux longs sièges qui ont bouleversé les édifices. Aussi est-il difficile aujourd'hui de retrouver les vestiges des Madones qui décoraient autrefois nos rues et qui contribuaient à rendre populaire le culte de l'auguste Reine du Ciel. Nos annalistes nous apprennent bien que nos pères avaient coutume d'aller chaque soir prier devant l'image du quartier; qu'ils allumaient des cierges en son honneur; qu'ils se cotisaient pour entretenir devant elle des lanternes allumées. Ils ajoutent qu'aux fêtes de la Sainte Vierge, ils y chantaient ses litanies; que parfois des artistes y faisaient entendre des morceaux d'harmonie; mais ils nous ont laissé peu de documents capables de nous fixer sur l'emplacement qu'occupaient ces images protectrices des *ruages*.

Une institution, dont parle d'Oultreman, nous permet cependant de nous faire une idée de leur multiplicité et du culte dont elles étaient l'objet. Cet historien nous apprend que chaque rue avait son connétable. C'était un personnage sans caractère officiel, dont les attributions consistaient à faire la police des quartiers et à veiller sur tout ce qui concernait les honneurs à rendre aux Madones des rues. La vénération populaire avait octroyé des armoiries à ces paisibles magistrats. Tous les écus devaient être environnés du chapelet, ornement qui rappelait le principal exercice de dévotion, à l'honneur de la très Sainte Vierge. Il est facile de comprendre combien de semblables institutions étaient faites pour propager le culte de Marie.

Dans la rue Capron, au frontispice de la maison des Sémériennes, nous trouvons *Notre-Dame des Anges*. La Madone avait donné son nom au monastère qui s'appelait « le couvent des Anges. »

Au coin de la rue Capron, on voit encore, dans sa niche, une Vierge que la tourmente a respectée. Saluons avec joie la Madone des Porte-Sacs placée au frontispice de la halle au blé. On donnait le nom de Porte-Sacs aux hommes de peine qui portaient le grain de la halle chez les particuliers. Ces hommes avaient établi entre eux une police remarquable, extrêmement sévère. Celui qui, en disputant, jurait ou donnait un démenti à son adversaire, payait une amende; le produit des amendes était consacré à l'embellissement d'une vierge placée dans une niche en dehors de la halle, et à l'achat du luminaire que l'on brûlait en son honneur. L'amende était, selon la gravité de la faute, d'un quarteron, d'une demi-livre ou d'une livre de cire. Cette peine était établie par la charte constitutive de ce corps de métier, renouvelée en 1692.

« Mais de toutes ces Madones, la plus célèbre était incontestablement Notre-Dame du Chapelet, dans la rue Delsaulx (1). On peut

(1) Cette pieuse coutume a donné lieu à l'institution de l'Ordre du Chapelet que nous allons rapporter d'après un ancien historien.

« L'an 1520, les habitants de la rue De le Saulx, formèrent l'ordre de Notre-Dame du Chapelet sur le modèle de l'ordre de la Toison d'Or, à l'honneur de la glorieuse Mère de Dieu. Cet ordre fut conféré à tous les quartiers qui vinrent rendre leurs hommages à la Vierge.

RÈGLEMENT DU BLASON

Chaque écu devait être environné d'un chapelet rouge, la croix pendante au cygne en forme de la Toison d'Or. La blancheur du cygne marquait la pureté de Marie, et le chapelet, l'exercice du culte, que les chrétiens lui rendent. Cet écu devait être timbré d'un certain pot chargé du lion à une étoile au corps, tous symboles de la Vierge; le timbre devait être ceint d'un tortis de branches de saule verte, hiéroglyphique de son humilité et de son obéissance, n'y ayant pas d'arbre plus flexible à tout usage que le saule. Le sénéchal de la rue De le Saulx était chef de l'Ordre et portait de sable à un vieux tronc de saule d'or au cygne d'argent pour le cimier. Le grand bailli de l'ormerie, d'argent à une croix de gueule, et un pélican sur le heaume. Le mayeur et légionnaire de la rue des Anges, le mayeur de la rue de Saint-Géry, celui de la rue de Tournay, celui de la croix de la tannerie, le bailli du Fossart, le mayeur de la rue d'Anzin, tous les quartiers enfin de la ville avaient ainsi formé leur blason de différentes armoiries qui

la regarder comme la Reine des Ruages. La preuve en est qu'on voyait attachées près de cette image toutes les armoiries des divers quartiers de la ville. (1)

Prière

Vierge sainte, auguste patronne de Valenciennes; vous dont l'image bénie ornaît la maison de nos pères, et les rues que sillonnaient nos aïeux; vous dont le souvenir occupait leurs pensées et faisait battre leurs cœurs; faites que nous revoyons les antiques honneurs qui vous étaient rendus dans cette cité; que nous assistions à votre triomphe; que vous rentriez dans le juste et légitime empire qui vous est dû dans une ville qui vous appartient. En attendant nous nous jetons à vos pieds, nous nous remettons entre vos mains; nous vous confions la cause de notre salut, les intérêts de nos âmes et le soin de tout ce qui nous appartient.

AINSI-SOIT-IL.



se voyaient encore du temps de d'Oultreman. A l'entour du grand cygne en bosse attaché à un coin de la muraille de la rue De le Saulx, sous une peinture de la Vierge posée dans un tabernacle, devant laquelle on avait continué depuis lors à allumer des cierges, et à y chanter les litanies et les autres cantiques de la vierge, jusqu'à l'an 1566, que la fureur des hérétiques détruisit ce beau monument de la piété de leurs pères. (Poutrain, *Histoire de Valenciennes*. Manuscrit)

(1) Auteurs consultés : D'Oultreman, Simon Le Boucq, Archives communales, Fonds de Saint-Géry, Hécart, Archives du Nord.

20^{me} JOUR

Des processions établies autrefois à
Valenciennes
en l'honneur de la très Sainte Vierge

NOUS allons aujourd'hui comme exercice du Mois de Marie, rappeler le souvenir de ces magnifiques processions qui montraient aux villes du Cambrésis, du Hainaut et des Flandres, comment Valenciennes savait honorer Marie. (1)

Chaque fois que la peste, ou quelque maladie contagieuse, menaçait la contrée; que l'intempérie des saisons faisait craindre la disette; que des troupes ennemies s'approchaient de la ville, les Valenciennois ne manquaient jamais de recourir à la très Sainte Vierge, et de porter son image tutélaire dans les rues de la cité. (2)

(1) Le Ban suivant que nous trouvons dans le registre des ordonnances, manuscrit 763, nous donnera une idée de la manière dont les fêtes de la Sainte Vierge étaient célébrées à Valenciennes.

De non vendre n'y estapler (étaler des marchandises) le jour Notre-Dame tant estrangier que aultres.

On vous fait assçavoir que samedi prochain venant, à cause du jour de la Visitation Notre-Dame, le jour de marchier ne se tiendra, mais le vendredy jour précédent, deffendant à tous tant bourgeois et mannans que estrangiers de ne vendre ny estapler le jour Notre-Dame, à peine de correction arbitraire.

Publié le 25 de Juin 1575.

(2) Quoi qu'il n'entre pas dans notre sujet de parler des processions du très Saint-Sacrement, nous ne voulons pas omettre de rappeler avec quelle solennité nos pères les célébraient. Toutes les rues par lesquelles la procession devait passer étaient pavoisées de tapis; le passage était en outre orné de guirlandes de verdure mêlées de fleurs; quelquefois elles étaient entièrement composées de bleuets. Ces guirlandes s'appelaient croisures, parce qu'elles s'attachaient d'une croisée à l'autre, en traversant la rue au-dessus de laquelle elles formaient une espèce de voûte, et que de cette manière elles croisaient. Dans ces mêmes rues, de distance en distance, on suspendait des couronnes faites de brins de paille enfilés les uns au bout des autres. Parfois c'était des lustres champêtres qui

Le temps ne nous permet pas d'énumérer les nombreuses processions organisées en l'honneur de l'auguste Reine du Ciel, à la demande du Magistrat, comme une supplique ou comme ex-voto de reconnaissance. La liste fournie par les registres des ordonnances concernant Valenciennes en serait trop longue ; rappelons :

1^o Au 23 juin, la procession de Notre-Dame du Puy, suivie de réjouissances populaires ;

2^o Au 16 juillet, la procession de Notre-Dame du Mont Carmel, instituée à Valenciennes, en souvenir de la délivrance de la ville assiégée en 1656 ;

3^o Au 15 août, la procession commémorative du vœu de Louis XV consacrant le royaume de France à la très Sainte Vierge ;

4^o Au 29 août, la procession de Notre-Dame de Montaigu à laquelle le Magistrat assistait en corps ;

5^o Au 1^{er} octobre, la procession des confrères du Rosaire.

portaient à leur extrémité inférieure des morceaux de verre que le moindre vent, en les agitant, faisait résonner d'une manière agréable. Des reposoirs étaient établis de distance en distance, pour y donner la bénédiction. On plaçait une couronne de fleurs, surtout de roses, sur chaque reposoir ; lorsque le prêtre avait donné la bénédiction, il échangeait la couronne placée sur l'ostensoir avec celle qu'on avait déposée sur l'autel ; et ainsi de reposoir en reposoir, ces couronnes se gardaient précieusement toute l'année par celui qui avait fait les frais du reposoir.

Les habitants de la rue de la Sauch se distinguaient à cette époque en faisant un autel à double face, composé uniquement de fleurs de la saison les moins susceptibles de se faner. Les processions commençaient le vendredi, lendemain de la Fête-Dieu, et continuaient toute la semaine, chacune des sept paroisses ayant ses jours. Chaque procession était accompagnée et suivie d'un concours prodigieux de fidèles.

Les Jésuites avaient introduit l'usage, qui fut bientôt suivi par toutes les paroisses, de travestir en anges de jeunes garçons qui marchaient à la procession précédant le Saint Sacrement, tenant des corbeilles remplies de roses et autres fleurs effeuillées dont ils jonchaient les marches des autels dressés en différents endroits du parcours de la procession ; d'autres anges portaient l'encensoir et la boîte à l'encens. D'autres enchérèrent sur cette invention, en faisant descendre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe blanche, portant en son bec une couronne de roses que l'on plaçait sur l'ostensoir au moment de donner la bénédiction. (Hécart, us et coutumes. manuscrit).

Mais la procession qui surpassait toutes les autres et qui présentait en raccourci l'histoire de Valenciennes, était celle du 8 septembre, fête de la Nativité, en l'honneur de Notre-Dame du Saint-Cordon. Cette procession avait cela de particulier qu'elle avait été demandée par Marie elle-même. « La Sainte Vierge s'étant soustraite des yeux du peuple, se rendit chez le bon ermite Bertholin, qui sans doute de sa chaumière jouissait du spectacle de l'apparition miraculeuse. Elle lui ordonna de dire à ceux de la ville que le jour huitième de septembre, jour de sa fête, ils eussent à faire une procession solennelle alentour de la ville selon la route que le filet leur avait marquée et qu'ils la continuassent d'an en an à mesme jour. Cela fut ponctuellement exécuté avec tel succès que de ce jour la peste fut éteinte » (1). La procession de Notre-Dame du Saint-Cordon a donc cela de particulier qu'elle a été instituée par l'ordonnance de la très Sainte Vierge. Il y eut de la part de Marie un commandement bien exprès de la continuer d'année en année.

Les habitants de la cité se rendirent avec empressement au désir du Ciel et afin de donner à l'expression de leur reconnaissance un cachet officiel et durable, le Magistrat décréta que dorénavant on continuerait, chaque année, la même procession, le VIII de septembre, jour de la Nativité de Notre-Dame.

Dans cette résolution du Magistrat il y a quelque chose qui tient de la nature d'un vœu public et solennel liant étroitement les descendants de ceux qui ont fait cette promesse. Ce n'était pas seulement le présent qui était engagé, mais encore l'avenir. C'est toute la ville qui est liée, car ce sont tous ses habitants qui ont promis par l'organe du Magistrat. Ainsi l'ont compris nos pères, et jamais ils n'ont laissé passer une seule année sans faire, au jour fixé, la procession promise à Marie.

Il est arrivé dans la suite des siècles, que la ville s'est trouvée investie par les troupes ennemies ; qu'il a été impossible, pour une raison ou pour une autre, de sortir et par conséquent de suivre le tracé

(1) Simon Le Boucq.

des anges ; mais alors le Magistrat et les habitants faisaient la procession dans l'intérieur de la ville. (1)

(1) Tout changement apporté dans l'itinéraire du tour, était considéré comme une mesure grave qui faisait l'objet d'un ban du Magistrat. Empruntons un exemple au registre des choses communes.

Ban du 7 Septembre 1577.

« On vous fait asçavoir que pour éviter aux dangiers et inconveniens qui pourraient advenir à cause des ponts et paissaiges (passages) que l'on a accoutumé de faire chacun an pour passer la procession de cette ville, et aussi les gents allant et venans à icelle, *tant de jour que de nuit*, durant les octaives.

Messieurs ont advisé que la procession se fera dedans icelle ville. »

Ce ban a cela d'intéressant qu'il nous fait voir l'empressement des habitants de Valenciennes, il y a trois siècles, à faire le tour. Il se trouvait des pèlerins, tant de jour que de nuit, et cela pendant toute l'octave de la Nativité.

Ajoutons pour achever de faire comprendre l'importance que la ville attachait au moindre changement dans le tour ordinaire, suivi par la procession, que les annalistes ont noté ces divers changements, à l'égal des évènements les plus extraordinaires. C'est ainsi que nous trouvons dans *l'Histoire civile* de Simon Le Boucq, plusieurs chapitres consacrés à ce sujet. Citons-en quelques passages qui sont de nature à édifier.

Comment la procession annuelle de Valenciennes fut faite dedans la ville.

« Le peuple Valenciennois se tenant asçuré par l'alliance de leur nouveau prince et croiant qu'aucun ennemi ne les oserait plus approcher, par un conseil tenu le VII^e jour de Septembre du susdit an 1477, délibérèrent de faire le thour de la procession du jour suivant au dehors de la ville de même que se faiet en temps de paix, et pourquoi in diligence firent drescher les ponts ordinaires sur les rivières et faire toutes aultres préparations nécessaires. »...

Mais le lendemain on apprend *que la ville est environnée d'ennemis. Le magistrat appelle les capitaines pour savoir au juste ce qu'il en est...* « Durant tout ceiy, l'heure de la procession approchait et cependant tout était en armes et grand désordre. Si ne laissa-t-on de faire icelle par dedans la ville bien à la haste, et sans sonner aucunes cloches aux églises, et l'on s'estudia à bien fournir les murailles d'hommes, craignant quelque attaque durant ycelle. (Simon Le Boucq. *Antiquités de Valenciennes*. manuscrit 999, tom 2, chapitre II^e.)

Thour extraordinaire de la procession annuelle de Valenciennes.

« Estant le pays plain de gendarmerie de tous côtés, chacun ne pouvait bonnement sortir des villes sans encourir quelque disgrâce de manière qu'arrivant le temps de la procession annuelle de la ville de Valenciennes, de l'an 1522, M^{rs} du clergé et magistrat d'ycelle trouvèrent bon de ne hazarder les grands thrésors qui se portent ordinairement en ycelle et à ceste cause faire le tour par le dehors au plus proche des murailles qu'il se poldrait faire sans s'éloigner par le chemin accoutumé...

(*Antiquités de Valenciennes*. Chap. 29. tom 2.)

Ces extraits suffisent pour nous faire comprendre avec quelle régularité nos pères accomplissaient chaque année la procession du Saint-Cordon, objet d'un vœu solennel.

Lorsque la révolution vint tout abolir, le Maire de la ville fit publier le manifeste suivant :

Maire et officiers municipaux de la ville de Valenciennes,

Le grand conseil de cette ville ayant, par sa délibération du 30 décembre 1789, refusé tous les frais de la procession qui se fait chaque année le huit de septembre, nous prévenons les différents corps et particuliers qui recevaient quelque rétribution à l'occasion de cette procession, soit en vin, soit en argent ou autrement, qu'ils ne leur en sera plus donné créance aucune. Nous les invitons cependant à continuer d'assister à cette procession. Le zèle et la dévotion qu'ils ont toujours montré nous sont des surs garants de leur exactitude à répondre à notre invitation.

27 Août 1790.

Cet appel du Magistrat imbu des nouvelles doctrines est instructif. Il constate la coutume séculaire, le zèle et la dévotion des habitants de la cité envers leur céleste protectrice.

Son appel d'ailleurs fut entendu, et non seulement le tour fut fait en 1790, mais pendant les plus mauvais jours de la tourmente révolutionnaire de pieux chrétiens continuèrent isolément, chaque année à la fête de la Nativité, de rendre à la très Sainte Vierge, l'hommage de la reconnaissance publique.

Indiquons maintenant dans quel ordre et avec quel pompe se faisait cette procession vouée à la Sainte Vierge par nos pères.

Écoutons d'abord ce chant d'un des poètes anciens, conviant le peuple aux grandes solennités du Saint-Cordon.

« Peuple qui portez dans l'esprit
« Le doux souvenir de la grâce
« Que la mère de Jésus-Christ
« Fit aux auteurs de votre race
« Vous qui gardez dedans vos cœurs
« Le sentiment de ces faveurs
« Chomez, mais d'un zèle tout saint,
« Chomez, bourgeois de Valenciennes
« Ce jour qui tous les ans nous peint
« L'ombre des grâces anciennes.

Rien n'était épargné pour donner à cette fête l'éclat d'une manifestation publique. (1)

L'opulent bourgeois de la cité et l'humble artisan rivalisaient de zèle, pour rehausser, autant que possible, le procession si chère à tous les cœurs. Longtemps d'avance on s'occupait d'organiser les groupes, de décorer les rues, de dresser des arcs de triomphe. Une animation, sans exemple, régnait parmi les citoyens. Les corporations ouvrières, les confréries et les compagnies bourgeoises

(1) Parmi les préparatifs de la fête, il faut ranger le ban du Magistrat qui mettait tout en mouvement.

Voici celui de 1575 qui nous a paru particulièrement intéressant.

Ban publié le 7 de Septembre 1575.

On vous fait assçavoir que en ensuyvant les bans autrefois faits, Messieurs de la justice ont ordonné et ordonnent pour cette procession prochaine qui se fera au jour de demain par les plaches (places) et lieux accoustumés de faire.

Assçavoir sortant d'ycelle hors l'église Notre-Dame la Grande, passant... (suit l'indication du parcours)... jusques hors la porte Cambrisienne où se fera la station et prédication, cependant que l'on fera le grand thour, et d'illecq (de là) rethourner par ladite porte en la ville... (suit l'itinéraire du retour).

Messieurs de la justice faisant sçavoir à tous ceux qui demeurent es rues où ladite procession passera avoir icelles rues bien nettoyyées de tous les ordures et les mener où il appartiendra, ainsi que toutes choses qui peullent empeschier le passage des torses soyent mis jus et ottées... (suivent les prescriptions concernant les métiers que nous rapporteront au chapitre suivant).

Et aussi est de plus ordonné que tous merchiers (marchands) livraillieurs et autres gens vendans denrées et marchandises qui voudront mettre avant en la plache Notre-Dame la Grande et à l'environ en la manière accoustumée se devront conduire et ensuite les ordonnances pour ce fait sauf tant il est accordé aux merchiers de la halle saint Georges avoir le choix d'élire les premières plaches à l'entrée de la rue et aultres lieux que bon leur semblera.

Ainsi se garde chacun de mesurer (de frauder) sur enchies (sous peine d'encourir les amendes) es lois coutumes et ordonnances. (contenues dans les lois et règlements)

Sans ce que nuls puisse mettre avant (étaler) jusques à ce que la dite procession sera retournée en ladite église Notre-Dame.

Sy (ainsi) ayant chacun à luy ce touche (ce qui le concerne) sur ce avis.

(Registre aux choses communes, manuscrit n° 763.

Ce ban du magistrat nous apprend que la procession était déjà, en 1575, une institution fort ancienne: qu'il existait depuis longtemps des règlements ayant trait à la solennité de Notre-Dame du Saint-Cordon; qu'il y avait foule en ville à la Nativité de Marie, qu'on venait de la campagne ce qui amenait les marchands à étaler et à vendre aux abords de Notre-Dame la Grande: Ce sont là sans nul doute les commencements de notre foire.

préparaient leurs étendards et leurs emblèmes. La prévôté Notre-Dame, les neuf autres paroisses de la ville, les couvents d'hommes, les communautés de femmes, les abbayes voisines elles-mêmes disposaient leurs plus riches ornements et leurs plus somptueux reliquaires pour former le cortège et la *cour sainte* de la Reine du Ciel.

Le 31 août, de midi à une heure, la grosse cloche de Notre-Dame fait entendre « *le long coup* » ; cette sonnerie rappelle qu'à pareil jour, l'ermitte exhorta à la pénitence les Valenciennes pour obtenir la cessation du fléau. La veille de la procession, les pasteurs de la ville et de la banlieue, les moines des couvents, les députés des corporations sortent de leurs églises ou de leurs chapelles, avec les fiertes, statues, bannières qu'ils doivent porter le lendemain. Les abbayes des environs, gracieusement invitées au nom du Magistrat, envoient aussi les saintes reliques qu'elles possèdent, les religieux mendians se rendent à Vicoigne, pour en ramener sur leurs épaules, les châsses du monastère : celle de sainte Cordule seule est trainée par des chevaux, sur un char splendide. On va au devant de cet imposant cortège, la croix marche en tête, les gonfalons sont déployés, les clairons et les hautbois se font entendre et le clergé conduit ces groupes divers à Notre-Dame la Grande. Les précieux ossements des confesseurs, des Vierges et des martyrs, sont rangés par ordre dans le chœur de l'église, où est leur « reposez-vous et leur lit d'honneur. »

On y célèbre les louanges de Marie au milieu de cette cour sainte. Les uns chantent les vêpres de Notre-Dame, les autres, font retentir les échos de la basilique de ces antiennes consacrées à la gloire de la souveraine des anges et des hommes. » (1)

Pendant la nuit, des cierges brûlaient incessamment devant les corps sacrés ; et une garde d'honneur, tirée des compagnies bourgeoises, était chargée de veiller à leur sûreté et à leur conservation. (2)

(1) L'abbé Julien, *Histoire de Notre-Dame du Saint-Cordon*.

(2) Les quatre serments recevaient 18 livres tournois pour veiller à tour de rôle, auprès des reliques. Choses communes, manuscrit n° 755.

Arrêtons-nous aujourd'hui, à la description des préparatifs de la grande procession. Demain nous en suivrons le merveilleux cortège.(1)

Prière



Notre-Dame du Saint-Cordon, priez avec nous, priez pour nous.

Nous gardons au cœur le souvenir de vos antiques bontés pour notre ville. Aussi votre Nativité sera toujours pour nous un jour de fête incomparable. Ce jour-là nous aimerons à faire partie du cortège organisé en votre honneur et nous tiendrons, Vierge sainte, à vous suivre, quand, sortant des murs de la cité, vous repasserez par le tracé miraculeux que l'ange du Saint Cordon a décrit autour de la cité. Nous porterons avec respect votre image bénie, tenant en main la baguette blanche surmontée d'un bouquet de buis qui rappelle le fléau dont vous avez délivré nos ancêtres.

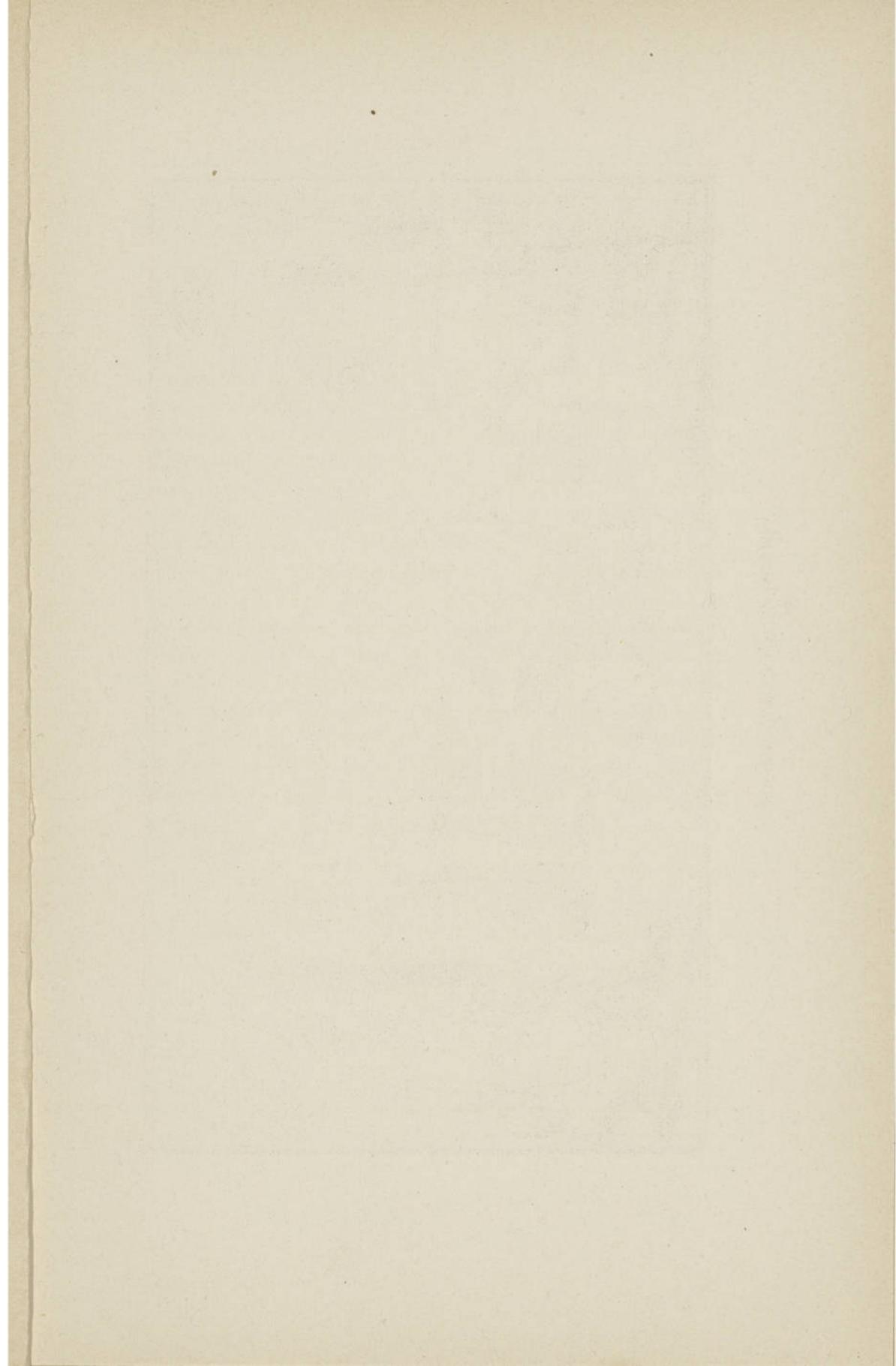
Bouches de bronze et d'acier, chantez du haut des tours de nos églises, chantez du sein de nos forteresses, chantez sur le passage de Notre-Dame du Saint-Cordon. Gonfalons des paroisses, bannières des corps de métiers, flotez au vent pour orner le cortège de la reine du Ciel qui tient sa cour à Valenciennes.

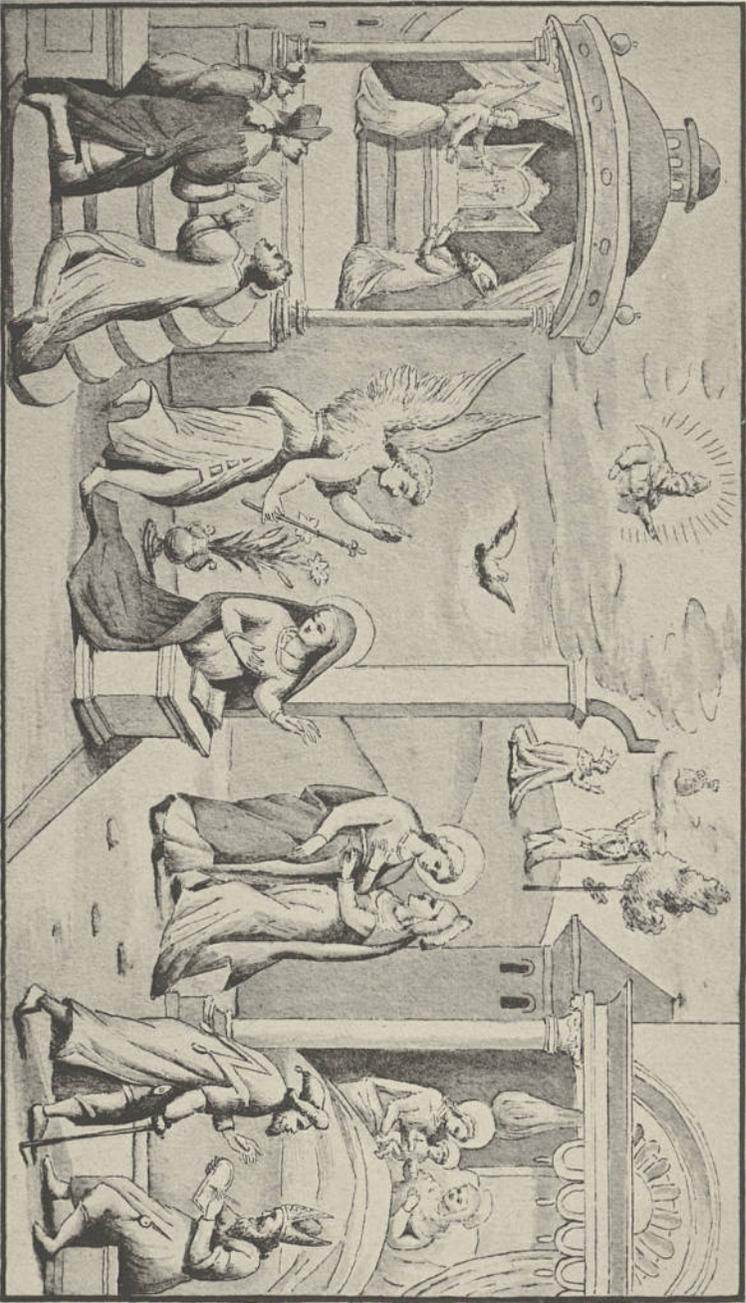
Vierge sainte nous renouvelons le pacte filial que nos pères ont passé avec vous: nous voulons employer toutes les puissances de notre âme à votre service, à vous faire aimer, à vous gagner des cœurs.

AINSI-SOIT-IL.



(1) Auteurs consultés: M. Julien, *Histoire de Notre-Dame du Saint-Cordon*
Le P. Marc, *La dévote procession Abrégé de l'histoire du miracle.*





L'ANNONCIATION (HUBERT CAILLEAUX)

21^{me} JOUR

Procession de Notre-Dame du Saint-Cordon.
Corporations ouvrières.


 IER, comme exercice du mois de Marie, nous nous sommes entretenus des processions que nos pères avaient instituées en l'honneur de la Sainte Vierge, Nous nous sommes arrêtés à celle de Notre-Dame du Saint Cordon dont nous avons vu les préparatifs. Nous allons aujourd'hui continuer cet intéressant sujet, et assister au défilé tel qu'il avait lieu au XVII^e siècle.

« Le jour étant venu, dit le P. G. Marc, tous s'apprentent à qu'y mieux mieux à faire la feste. On oyt la messe de bon matin, craignant d'estre surpris, et se mettre en hazard d'offenser Dieu mortellement. Toute la ville retentit de tambours, trompettes et clairons, (1) et n'y a si petit artisan qui ne veuille montrer comme il aime la Vierge Marie, sa bonne Mère et commune patronesse de Valenciennes. Environ les huit heures, on chante la grand Messe, grande en musique, grande en concours, grande en dévotion, d'une si rare harmonie que vous diriez les orgues, flûtes, haut-bois et autres instruments y avoir de l'animosité. Toute la voûte retentit par les chœurs musicaux, et renvoye les accords par les carolles et curritoires de ceste vaste église. » (2)

(1) L'inspection des comptes des confréries et des corps de métiers prouve que ces diverses associations marchaient à la procession, accompagnées d'un ou de plusieurs musiciens. On peut juger quels flots d'harmonie devaient répandre dans les rues ces nombreuses corporations au moment où elles s'ébranlaient pour aller prendre le rang qui leur était indiqué, suivant une très ancienne coutume, dans le ban du Magistrat.

(2) Au jour de la Nativité, les chants étaient exécutés, à Notre-Dame la Grande, par la musique de saint Pierre, aux frais du Magistrat. (Choses communes. manuscrit 763).

Pendant la messe, les groupes s'organisent ; les confrères se placent, les corporations se rangent sous les étendards de leurs patrons ; vers neuf heures, le clergé quitte le temple avec les restes bénis composant le cortège de l'auguste patronne, et la procession se met en marche, pieuse et recueillie. Elle se dirige par la place Notre-Dame, passe devant la chapelle des Jésuites, longe le château Saint-Jean, traverse la Braderie et le grand marché, puis, par la rue de Cambrai, sort des murs pour s'arrêter à la fontaine Saint-Gilles. Voici quel est l'ordre de la procession d'après les annalistes.

A la tête du cortège marchent les puchots à cheval. Ils préparent les voies, éclairent les routes, découvrent les embuscades, et, par leur bonne contenance, tiennent en respect, au besoin, les insolents et les provocateurs.

Viennent ensuite autour de leurs bannières respectives, les « stilz » ou métiers valenciennes au nombre de plus de cinquante (1):

(1) Voici la partie du Ban du Magistrat, du 7 Septembre 1575 qui regarde les corporations ouvrières : « Soyent tous ceux des mestiers le jour de la dite procession de bonheur au lieu accoustumé, furny des torses de leurs mestiers pour les porter au thour de la dite procession, sy comme dès sept heures du matin précisément, affin que la dite procession puit rethourner de bonheur, sans plus loin retardement, et affin de plus abrévier l'ordre et train pour marchier, icelle est aussiy ordonné que les dits mestiers allant à la dite procession, se mettront en ordre à la widange et portement de leurs torses hors la dite église Notre-Dame, avec lesquelles torses tous ceux des dits métiers seront tous ensuyvre selon leur ordre et estre trestous mis en bon règle et conduit avant pouvoir passer outre le touquet de la plache de la Croix au neuf bourg vers le petit maifeaulx, d'avantage et ordonné affin que ceux des pits mestiers tout en allant qu'en retournant de la dite procession soyent avec leurs torses et que le varley des mestiers debvront rapporter à justice par escript les noms et surnoms de ceulx ayant à ce défailly, pour les punir et corriger à l'ordonnance des Messieurs seigneurs de la justiche et aussy le varlet s'il était négligent.

Est ordonné que personne des dits mestiers ne debvront rentrer en la dite ville parmy la dite procession, mais yront en dehors de la dite porte Cambrisienne sans pōoir rentrer par la même porte jusqu'à ce que Messieurs de la justiche soyent passés outre la dite porte sous peine d'amende de 10 sols au profit des mestiers ou confrairies. » (Choses communes, manuscrit n° 763).

Nous croyons intéressant de reproduire la liste des métiers Valenciennes telle qu'elle se trouve dans le ban de 1575.

Les amidonniers, ayant sur leur bannière saint Charles-Borromée.
 Les teinturiers, Notre-Dame des Neiges.
 Les chapeliers, sainte Barbe.
 Les hautelisseurs, la Transfiguration.
 Les fruitiers, saint Christophe.
 Les portefaix, saint Maure.
 Les barbiers, saint Cosme et saint Damien.
 Les cabaretiers, saint Laurent.
 Les mesureurs de grains, saint Michel.
 Les couvreurs, la Visitation.

*L'ordre que l'on doit tenir à la procession
 pour aller les mestiers selon l'ancienne (l'ancienne) coutume.*

ASSÇAVOIR

Les Haullicheurs, (corporation des ouvriers qui faisaient des tapis de haute-lisse. Cette industrie existait encore à Valenciennes au commencement du XVIII^e siècle. Un nommé Billet tissait encore de ces tapis en 1723. Il recevait un encouragement annuel du Magistrat. L'introduction des moquettes a fait tomber ces fabriques.)

Les fryetiers, (les fruitiers).

Les porteurs au sucq.

Les barbieurs.

Les déquerkeurs de vin.

Les cabarteurs, (cabaretiers).

Les mesureurs de grains.

Les couvreurs,

Les couvreurs de tieules, (tuiles).

Les cordiers.

Les navieurs, (navigateurs, bateliers).

Les wantiers, (boursiers, ouvriers gantiers. C'était autrefois une profession considérable à Valenciennes, où l'on trouve encore une place des Wantiers),

Les cuisiniers.

Les cheliers, (fabricants de sièges, autrefois dit selles).

Les kencheliers.

Les coureurs, (corps d'ouvriers qui foulait les sayettes)

Les chavetiers, (savetiers).

Les fourreurs, (dans la liste des corps de métiers de Paris, fourreur signifie fourrageurs, mais il me semble que ce mot signifie ici la profession de ceux qui travaillaient les fourrures).

Les escrigniers, (ouvriers constructeurs d'écrins, de coffres).

Les mandeliers, (vanniers, ouvriers en osier).

Les cuveliers, (les faiseurs de cuves, de cuvelles, tonneliers).

Les potiers, la Visitation.
 Les cordiers, la conversion de saint Paul.
 Les bateliers, saint Julien.
 Les gantiers, saint Barthélémy,
 Les cardeurs, saint Jean-Baptiste.
 Les couteliers, saint Jean-Baptiste.
 Les corroyeurs, saint Simon et saint Jude.
 Les cordonniers, saint Crépin et saint Crépinien.
 Les ébénistes, saint Hubert.
 Les vanniers, saint Pierre et saint Paul.
 Les tonneliers, saint Hubert.
 Les voituriers, saint Hubert.
 Les charrons, saint Hubert.

Les mosniers, (meuniers).
Les boullengiers, (boulangers).
Les crassiers, (graissiers. Etat de celui qui vend de l'huile en détail, fabrique et vend la chandelle).
Les parmentiers, (on donnait ce nom aux ouvriers qui exerçaient la profession de donner le lustre aux étoffes).
Les corduaniers, (cordonniers, du mot de corduans, souliers).
La bannière saint Georges.
Les serruriers.
Les taillandiers, (ouvriers travaillant la tôle).
Les cauderliers, (les chaudronniers).
Les marissaulx, (maréchal-ferrant).
Les cambiers, (brasseurs).
Les tanneurs.
Les sayleurs, (corporation des ouvriers qui travaillaient la sayette ou la saye. La saye était une étoffe grossière en laine, rayée de deux couleurs, ordinairement bleue et blanche. La sayette était une sorte de laine propre à fabriquer la saye.
Les tisserands, (corporation de ceux qui tissaient le drap).
Les foulons, (ouvriers qui foulaien le drap. Cette opération consistait à comprimer le drap et les étoffes au moyen du moulin à foulon, pour les rendre plus fermes, plus serrés).
Les estaigners, (ouvriers qui travaillaient l'étain, qui se disait autrefois estain).
Les orfèvres.
Les mulkinniers, (ouvriers qui tissaient les batistes, les linons .
Les sargeurs, (ouvriers qui tissait la serge, étoffe qui se disait anciennement sarge).

Les meuniers, saint Victor.
 Les boulangers, saint Honoré.
 Les épiciers, saint Michel.
 Les plumassiers, saint Jean-Baptiste.
 Les bottiers, saint Crépin et saint Crépinien.
 Les peintres, saint Luc.
 Les armuriers, saint Georges.
 Les serruriers, saint Eloi.
 Les ferblantiers, saint Eloi.
 Les chaudronniers, saint Eloi.
 Les maréchaux-ferrants, saint Eloi.
 Les brasseurs, saint Arnould.
 Les tanneurs, la Présentation de Notre-Dame.
 Les sayteurs, saint Bernardin.

Les Chiriers, (ouvriers qui travaillaient la cire, qui faisaient ou vendaient des cierges).

Les marchiers capeliers, (marchands chapeliers).

Les bonnetiers, (fabricants de bonnets).

Les caucheteurs, (fabricants de bas, anciennement chausses, cauches).

Les wiéwardiers, (les fripiers, mot composé de viel et wardes, hardes. Nous avons à Valenciennes la rue de la Wiéwarde, où se tenaient autrefois les fripiers).

Les poissonniers d'eau douce.

La petite boucherie.

La grande boucherie.

Les pelletiers, (ouvriers qui travaillent les peaux).

Les tondeurs, (ouvriers qui tondaient le drap : opération qui consistait à couper de près les poils des étoffes).

Les machons, (maçons).

Les charpentiers.

Les soyeurs d'aix, (Les scieurs de planches).

Les méreniers, (vulgairement mernier, mot qui désignait les menuisiers).

En comparant les deux listes des métiers de Valenciennes, dressées à un siècle d'intervalle, on voit que l'industrie, pendant le XV^e, XVI^e et XVII^e siècle, est restée également florissante dans notre cité.

La gloire d'une situation commerciale aussi heureuse revient en grande partie au Magistrat. Les Prévôt, jurés et eschevins savaient faire des sacrifices pour attirer dans les murs de la cité de nouvelles industries.

Ainsi nous trouvons dans les comptes de 1728, 1729 et suivants des sommes importantes payées à Pierre Vandoormem qu'on avait fait venir de Hollande pour

Les tisserands, saint Barnabé.
Les foulons, saint Vaast, saint André et saint Antoine.
Les potiers d'étain, saint Eloi.
Les orfèvres, saint Eloi.
Les mulquiniers, sainte Véronique.
Les fabricants de serge, sainte Marie Magdeleine.
Les ciriers, saint Nicolas.
Les merciers, la Visitation.
Les chaussetiers, sainte Anne.
Les bonnetiers, sainte Anne.
Les fripiers, saint Roch.
Les poissonniers, saint André.
La petite boucherie, saint André.
La grande boucherie, l'Annonciation.
Les pelletiers, saint Robert.

obtenir un perfectionnement dans le blanchissage des toiles. Nous lisons également dans les comptes de 1829 qu'une somme de 96 livres était donnée à Jean Laroyère, maître blanchisseur de Denain pour venir montrer aux blanchisseurs de cette ville la façon de perfectionner le blanchissage.

Nous lisons au compte de 1731 : Au sieur Jean Thint a été payé la somme de 6000 livres tournois pour l'établissement qu'il a fait en cette ville d'une manufacture de superfines futaines, en conséquence du contrat fait avec Messieurs du Magistrat le 17 mai 1731.

Le Magistrat faisait également des sacrifices pour encourager et soutenir les industries qui se trouvaient en ville.

On donnait des pensions à ceux qui avaient fait faire des progrès au commerce. Ainsi, nous lisons dans les comptes de 1731 « à Corail Amand, de Cassinettes, pour avoir établi en cette ville une manufacture de plusieurs étoffes suivant la délibération du conseil du 6 mars 1730, a été payée la somme de 200 livres tournois pour une année de sa pension, échue le 1 janvier 1831.

Enfin le Magistrat attirait aussi dans la ville des ouvriers habiles, en renom en leur offrant des titres de bourgeoisie. C'est ainsi que nous lisons aux comptes de 1368 : reçu bourgeois de Valenciennes Jehan Oliviers de Sebourg, tisserans de soies le 11^{me} jour de janvier.

« Id : Jehan Castelains de Kiévrain, ouvrier de haute lisse.

C'est par de tels moyens que ceux qui présidaient aux destinées de la ville avaient réussi à faire de Valenciennes un centre industriel qui disputait le premier rang commercial à l'Allemagne, à l'Angleterre, aux Pays-Bas, sur tous les grands marchés de l'Europe.

Les tondeurs de grandes forces, saint Antoine.

Les charpentiers, saint Joseph.

Les maçons, saint Joseph.

Les menuisiers, saint Joseph.

Les scieurs de long, saint Joseph.

Deux réflexions nous frappent quand nous parcourons aujourd'hui la nomenclature de tous ces divers corps de métiers qui défilent dans la procession de Notre-Dame du Saint-Cordon. C'est d'abord l'état florissant de l'industrie à Valenciennes dans les siècles passés. Cinquante-sept corporations ouvrières dont quelques unes comptaient jusqu'à 1800 ouvriers.

Un puissant intérêt s'attache à l'étude de l'organisation de ces associations dans un temps où les questions ouvrières sont à l'ordre du jour.

Au XVI^e et au XVII^e siècle, on ne connaissait pas l'isolement dans la famille des travailleurs. Les ouvriers, sans exception, se groupaient pour former des corps de métiers. Chaque corporation comprenait le maître, les compagnons, les apprentis.

L'apprenti était considéré comme élève et le maître avait l'obligation de soigner son éducation, de le bien nourrir, et, s'il était étranger à la ville, de le loger.

Le temps de l'apprentissage terminé, l'apprenti avait à subir un véritable examen. En cas de réussite, il était reçu compagnon, c'est à dire ouvrier.

Le compagnon et le maître étaient liés par contrat, et ce dernier devait perfectionner son ouvrier dans les connaissances spéciales à son métier (1). Enfin, pour passer maître, « il fallait exécuter un travail de sa profession choisi par le Doyen de la corporation, et

(1) Entre le maître et le patron, s'interposait au besoin le Magistrat. Rien de plus intéressant que les règlements concernant les divers corps de métiers, édictés par MM. les Prévôt et eschevins de Valenciennes. Les registres aux délibérations nous en ont conservé un grand nombre. Espérons qu'un jour ou l'autre il se trouvera un écrivain pour les mettre au jour. Un livre sur les *métiers de Valenciennes* présenterait un grand intérêt et les documents abondent.

pour lequel le compagnon devait fournir tous les matériaux. Le travail accepté, la maîtrise était conférée au candidat. »

Nos économistes et nos hommes d'état sont unanimes à louer cette organisation de la famille ouvrière. Ils tombent d'accord pour reconnaître, comme l'expérience l'a démontré, qu'elle évitait les grèves désastreuses, qu'elle assurait les intérêts du capital, mais qu'elle protégeait surtout l'ouvrier qui pouvait opposer aux exigences du patron la puissance de l'association. Quant à la formation de l'ouvrier dans son art, les faits parlent d'eux-mêmes. Pour marquer des traits du génie les pierres, les marbres et les bois de leurs basiliques et de leurs palais, nos pères n'avaient pas à s'adresser à l'étranger ; ils trouvaient, dans l'enceinte même de leur cité, l'architecte qui dressait les plans, l'artiste qui traçait les dessins et l'ouvrier qui les exécutait.

Ce qui frappe en second lieu dans ce défilé des corporations ouvrières, c'est le fond religieux du peuple des travailleurs. Toutes ces corporations que nous voyons prendre place dans les rangs de la grande procession avec les divers blasons de leurs corps de métier, enseignes et guidons déployés, autour de la statue de leur patron, avaient chacune leur chapelle, soit dans les églises paroissiales de la cité, soit dans les monastères de la ville (1). C'était là que se gardait

(1) Voici où les divers corps de métiers avaient leur chapelle :

A NOTRE-DAME LA GRANDE : Les tondeurs de grandes forces, les chiriers, les sayteurs, les talandiers, les peintres, les armoyrieurs, les teinturiers.

A SAINT JEAN : Les archers du Serment de saint Sébastien, les canonniers du serment de saint Antoine, et ceux du bon vouloir, les arquebusiers, les chausseurs, les merchiers, les orfèvres, les escrigniers, les mandeliers, les avocats.

A SAINT GÉRY : Ceux du serment des gladiateurs, les charpentiers, les maçons, les tanneurs, les wiewardiers, les fruitiers, les couvreurs, les chaffetiers.

A SAINT NICOLAS : Les mulquiniers, les boulangers, les hauts-lisseurs, les Mosniers, les amidonniers.

AUX DOMINICAINS : Les chaudreliers, les chappeliers, les telliers, les graisières, les parmentiers, les wautiers, les sargeurs, les chirurgiens, les cordiers, les tisseurs de drap.

A SAINT JACQUES : les porte-au-sac, les poissonniers.

AUX CARMES : Le grand serment des albalétriers, les navieurs, les marrissaulx, les halliers, les cordonniers.

l'image du patron. D'ordinaire on pouvait admirer dans ces chapelles, des chefs-d'œuvre que le corps de métier avait produits à l'honneur de son saint. La solennité patronale se faisait avec un éclat extraordinaire. L'émulation, quelquefois un peu de rivalité, excitaient le zèle de toutes les confraternités. On priait, on s'édifiait dans ces fêtes du travail, et nous ajouterons qu'on s'y amusait aussi. Nos pères bien inspirés ont toujours pensé qu'après avoir servi de tout cœur Dieu et ses saints, on pouvait « *festoyer honnestement* ».

Priions pour le retour de ces âges heureux qui ont vu réaliser en faveur de nos pères la parole divine : « La religion élève les cités, elle est utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future (1). »

Prière



Notre-Dame du Saint-Cordon, priez avec nous, priez pour nous.

O Marie, pendant des siècles, vous avez vu flotter au vent, autour de votre image bénie, les bannières de nos corporations ouvrières, ornées des insignes et des armoiries du travail. Qu'ils se sentaient grands ces ouvriers chrétiens qui prenaient rang dans le cortège organisé en votre honneur à côté des princes de la cité ! Comme ils estimaient ce métier qui leur valait de tels titres de noblesse ! Hélas ! la révolution a tout détruit. Vous n'existez plus, admirables corporations où l'ouvrier trouvait une seconde famille, une force et un soutien. Isolé, laissé à lui-même, assiégé par la conspiration de l'erreur et de l'enfer, le travailleur a perdu le patrimoine de ses pratiques religieuses qui seules pouvaient le relever.

O Marie, souvenez-vous que Jésus votre fils a été ouvrier, et fils

A L'HÔTELLERIE : Les estagners, les cabarteurs, les hostelains.

A SAINT VAAST : La branche des carliers, les tonneliers, les couvreurs de tuiles.

(1) Auteurs consultés : d'Oultreman. — Simon Le Boucq. Archives de la ville et des Domaines. — Choses communes, manuscrits n^{os} 754, 755 et 756.

d'ouvrier : OUVRIER, car il a travaillé de ses mains dans l'atelier de Nazareth ; FILS D'OUVRIER, car il a été le fils adoptif de Joseph, le charpentier.

En souvenir de Jésus, rendez aux classes laborieuses la foi des anciens jours. Guidez-les par vos maternelles bontés vers l'Eglise de Jésus-Christ qui les appelle à elle pour les bénir.

AINSI-SOIT-IL.



22^{me} JOUR

Procession de Notre-Dame du Saint-Cordon
Écoles - Communautés religieuses - Confréries

DANS le défilé de la procession de Notre-Dame du Saint-Cordon, après les corporations ouvrières, viennent les écoles.

Ce sont d'abord les religieuses de la Sainte Famille de Valenciennes, fondées par Mlle Badar dont le corps repose dans l'église de Saint-Nicolas, entre le premier et le second pilier dans la nef de la Sainte Vierge. En lisant sa vie, en considérant les prédictions qu'elle a faites sur les événements et qui se sont réalisées, en repassant les faveurs divines que ses sœurs et ses élèves ont obtenues par son intercession, on se demande si la fondatrice de la Sainte Famille n'aurait pas pu voir sa cause de béatification introduite à Rome.

Toutes ses œuvres défilent à la procession. Ce sont d'abord les nombreuses orphelines qu'elle a recueilliés, puis viennent les classes externes, puis les ouvriers, avec les réunions dominicales ; je dis *les ouvriers*, car Mlle Badar a installé ses jeunes ouvrières dans cinq maisons. C'est là que se confectionnent à perfection, ces fameuses dentelles qui ont fait la renommée de Valenciennes. On lui demandait des sous-maîtresses pour installer et diriger des fabriques à Reims, Arras, le Quesnoy, Douai, tant la supériorité de ses dentelières était reconnue (1).

(1) Le couvent des Badariennes était situé à l'extrémité de la rue Capron, en face de l'hôtel actuel des ventes. Cette communauté avait pour armoiries : D azur à une figure de Sainte Vierge d'or, couronnée de même, tenant de sa dextre un sceptre et sur la gauche l'enfant Jésus, soutenu sous les pieds d'un croissant, et accostée d'un S et d'un F, le tout d'or.

Derrière les Badariennes s'avancent les Sémériennes avec leur pensionnat et leur classe payante de jeunes filles (1).

Aux Sémériennes, succèdent les Ursulines avec les élèves qui fréquentent leurs classes et leur congrégation d'enfants de Marie. Cette maison extrêmement florissante passe pour être la meilleure école de la ville.

A la suite des Ursulines s'avancent les classes dirigées par la congrégation dite du Lion d'or. Ces saintes filles vivent ensemble sans règle qui les oblige. Ce sont de pieuses laïques qu'unit l'amour du bien. Leur pensionnat et leurs classes pauvres sont également fréquentés (2).

Voici maintenant les maîtres des écoles *premières*. Ils sont chargés d'apprendre à lire, à écrire et à calculer aux jeunes garçons de Valenciennes. Ces maîtres ne sont pas les premiers venus. Leur nomination est au concours et, avant d'être définitivement admis, il y a « de part le magistrat enquête sur vie et mœurs. »

Après les élèves des écoles premières marchent ceux de l'école Dominicale. C'est une institution ouverte le dimanche particulièrement aux jeunes apprentis qui vont là se récréer, repasser le catéchisme, et s'entretenir en écriture, lecture et calcul. Ils sont nombreux ces débutants de la grande famille des travailleurs : dix-huit cents, année moyenne ! Le P. Guillaume Marc, jésuite, est à leur tête. Saluons ce fils de saint Ignace, c'est l'apôtre de Valenciennes. Dans le registre obituaire des confrères de la doctrine chrétienne ou catéchistes volontaires, il est porté à la date de sa mort, avec cette mention « qu'il a bien mérité de la ville. » Oui, certes il a bien mérité de la cité de Valenciennes, ce saint religieux qui, pendant trente deux ans, a versé dans l'âme des enfants du peuple, l'amour de Dieu et l'amour de sa très sainte Mère.

(1) Les Sémériennes occupaient l'emplacement où se trouve aujourd'hui les écoles communales de la rue Capron, du n° 29 au n° 24.

(2) Le couvent des sœurs de saint François de Sales, dites « du Lion d'or » était situé dans la rue de Lille, au fond de la ruelle qui garde encore le nom « du Lion d'or. »

Le Révérend Père rayonne de joie au milieu de ses patronnés. C'est la fête de Notre-Dame du Saint-Cordon dont il a écrit l'histoire. Aussi, pour ce jour-là, comme il le dit lui-même, « il a tiré tous les registres de ses industries. » Ses jeunes gens prient, chantent, jouent du hautbois, font entendre une mélodieuse symphonie. Derrière, c'est le collège des pères jésuites d'où sont sortis tant de grands hommes. Les élèves des hautes études des Carmes, des Dominicains et des Augustins les suivent; c'est dans ces écoles monastiques que se recrutent les professeurs des universités de Douai et de Paris (1).

En voyant se dérouler ce cortège imposant des écoles de Valenciennes au XVII^{me} siècle, nous admirons le zèle de nos pères pour l'instruction de la jeunesse. Ajoutons que leurs efforts étaient couronnés d'un plein succès. Autrefois à Valenciennes, les ouvriers savaient tisser de magnifiques tapis de haute lisse. Sans sortir de leur cité, nos pères trouvaient des dessinateurs à même de composer les sujets de ces tapisseries qui faisaient l'admiration de l'Europe entière; de toutes ces écoles que nous avons énumérées, sortaient des artisans qui marquaient des traits du génie, les marbres et les pierres de nos hôtels-de-ville et de nos basiliques; dans leurs ouvroirs, les doigts de nos jeunes dentelières brodaient artistement

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que toutes ces admirables écoles que nous avons vu défilier, ne coûtaient rien à la ville. En tête du chassereau des biens fonds et rentes appartenant aux religieuses de la congrégation de Notre-Dame, dite des Sémériennes, on lit :

Extrait du registre du conseil de la ville de Valenciennes.

Le 24 Septembre 1659, dans le conseil assemblé, accordé aux religieuses de Notre-Dame des Anges, exemption de 20 tonnes de bière forte.

Le 23 Septembre 1860, le conseil accorde aux religieuses de Notre-Dame des Anges, 72 livres tournois pour les services qu'elles rendent à l'instruction de la jeunesse.

Le 16 Juillet 1680, accordé aux religieuses de Notre-Dame des Anges, 60 tonnes de bière forte et trois pièces de vin.

La sœur économe ajoute à cette énumération, cette remarque :

Ces trois articles accordés, nous n'en avons jamais profité. (*Archives domaniaux*)

On peut juger par là combien peu coûtaient à la ville, les écoles congréganistes des âges passés.

d'admirables dentelles. Revenons aux traditions religieuses de nos pères et nous retrouverons les illuminations de leur génie, *Justitia elevat gentes*, la religion élève les cités.

Mais continuons le défilé de la procession de Notre-Dame du Saint-Cordon.

Aux écoles succèdent les familles religieuses : Les Dominicains, les Carmes, les Récollets, les Capucins, les Chartreux traversent nos rues, récitant leur Rosaire.

Les Dames de Beaumont, les Pénitentes de saint François avec les tertiaires, les Brigittines, les sœurs tourières du Carmel, la reine du Béguinage avec ses conseillères, toutes ces saintes filles qui cultivent dans la solitude la piété et la charité, passent devant nous.

Mais que font donc pour la ville ces nombreuses phalanges ensevelies dans leurs monastères ? Ne sont-ce pas là des bouches inutiles ? N'absorbent-elles pas les revenus publics ? A côté d'elles y a-t-il encore place pour les bourgeois et les ouvriers ?

Pour comprendre l'utilité de toutes ces communautés dans l'enceinte de la cité, il ne faut pas juger Valenciennes, au temps qui nous occupe, avec les idées qui dominant aujourd'hui parmi nous. De nos jours, on se préoccupe surtout des intérêts temporels ; de ce qui peut concourir à rendre la vie confortable. On vit pour la terre, on songe peu au Ciel. Il n'en était pas de même autrefois. La société était profondément chrétienne. On mettait en pratique le conseil de l'Évangile : « Cherchez d'abord le royaume du Ciel et sa justice, et les choses de ce monde vous seront données par surcroît ».

Dans un tel ordre de chose, les religieux occupaient une grande place. L'homme de la pauvreté volontaire, de l'obéissance, de la chasteté était tout à la fois un encouragement et un enseignement ; le couvent était une école des plus hautes vertus. Les religieux étaient non moins utiles aux corporations ouvrières qu'aux paroisses en général. Ils les dirigeaient, ils les animaient du souffle de leur parole apostolique.

Toutefois, les couvents avaient d'autres titres plus saisissables

peut-être au bienveillant accueil et à la reconnaissance de nos pères.

La plupart des communautés avaient ouvert des écoles gratuites pour les enfants pauvres. Si les maîtres congréganistes remarquaient parmi ceux qui fréquentaient les classes un enfant bien doué, ils le dirigeaient vers le collège des Jésuites, des Carmes, des Augustins, où se donnait un enseignement supérieur complet. Que de fils d'ouvriers sont arrivés, par cette voie, à de brillantes carrières !

Les couvents étaient encore des maisons de charité vers lesquelles l'indigent s'acheminait naturellement dans toutes ses nécessités. C'est ce qui explique la joie que répandait, dans les quartiers pauvres, l'établissement, à proximité, d'un monastère. Le commerce local n'avait pas non plus à se plaindre de la présence des moines. Vivant de peu, les religieux trouvaient des ressources pour des travaux d'art importants. C'est ce qui explique l'existence à Valenciennes, dans les âges passés, de nos écoles de peinture, de sculpture, d'orfèvrerie, de broderie. Les grands artistes n'avaient pas besoin de s'exiler au loin pour exercer leur art. Ils trouvaient dans les couvents l'emploi de leur temps et de leurs talents. Ajoutons enfin pour ceux qui ne voient que des moines partout, que le personnel de nos monastères réunis n'excédait pas quatre à cinq cents personnes, et que l'emplacement qu'occupaient leurs maisons n'était guère plus considérable que celui de nos casernes et de nos écoles actuelles. (1)

(1) *Etat des communautés religieuses en 1789.*

Sept couvents d'hommes.

Chartreux	11	Religieux.
Augustins	18	»
Capucins	31	»
Récollets	49	»
Dominicains	20	»
Grands Carmes	50	»
Carmes Déchaussés	28	»

Dans l'ordre de la procession, les confréries suivent les familles religieuses. Elles sont nombreuses à Valenciennes ; presque tous les habitants sont enrôlés dans l'une ou l'autre de ces glorieuses phalanges.

Aux confréries succèdent les milices bourgeoises ou Serments : les arbalétriers, les archers, les arquebusiers, les gladiateurs, les bombardiers, « marchent en armes, avec enseignes et tambours battant. »

Saluons ces nobles milices qui unissent si bien la bravoure à la piété, qui marchent si fièrement dans le cortège de la sainte Vierge.

Ceux qui composent ces compagnies communales jurent en y entrant, sur leur part de paradis, de défendre en tout les droits de la ville, et l'histoire atteste qu'ils tenaient parole. Avec leur armure incomplète, ils ont su tenir en échec de puissantes armées, et faire reculer les potentats qui prétendaient attenter aux franchises de Valenciennes. La foi fait des héros (1). Toutes ces associations

Huit communautés de femmes.

Dames de Beaumont	27	Religieuses.
Ursulines	32	»
Brigittines	33	»
Sémériennes	34	»
Récollectines	37	»
La Magdeleine	15	»
Hôtel-Dieu	20	»
Congrégation dite du Lion d'or	15	»
Badariennes	18	»

231

(1) L'origine des milices bourgeoises, c'est-à-dire l'armement de tout ou d'une partie des habitants de la ville, est presque aussi ancienne que la ville même ; c'était la conséquence indispensable de la réunion des habitations dans une place fermée, dont les murs, les remparts, les fossés tendaient à la sûreté commune à condition pour les habitants de veiller à leur entretien, et même à leur défense en cas de danger. Les miliciens qui composaient ces associations communales devaient être agréés par le Magistrat, parce que c'était naturellement à lui qu'était confiée la garde de la cité, la sécurité, les intérêts et l'honneur des citoyens. Ils étaient tenus, sous *serment*, à se conformer aux règlements de leur institution respective, ce qui fit donner à ces compagnies le nom de SERMENTS.

civiles, militaires et religieuses escortent leurs bannières, les statues de leurs patrons et des châsses, soit en argent soit en bois doré, suivant les ressources de la confrérie. La plupart marchent avec un accord de hautbois (1).

En considération des services qu'ils rendaient, la ville leur accordait de grands avantages, et notamment leur faisait des présents de vin.

Le fonds religieux de ces institutions militaires était manifeste; chacune d'elles avait son patron, sa chapelle, sa procession, sa bannière. D'ailleurs la nature de leur serment ne laisse aucun doute sur ce point. Nous donnerons comme exemple celui des archers :

SERMENT DES ARCHERS.

« Vous chy jurez et promettez à notre benoist sauveur Jésus-Christ et à la benoite Vierge Marie, à Monsieur saint Sébastien et à tous les saints et saintes du Paradis et sur les saints Evangiles cy dedans escripts et sur le pain, sel et vin que vous entrez en la confrérie des archiers de cette ville pour bon amour et confraternité et que vous ensuivrez les ordonnances qui cy vous seront déclarées. »

Ces compagnies bourgeoises furent établies au fur et à mesure de l'emploi de certaines armes de guerre, de là les noms divers qu'elle portaient.

ARBALÉTRIERS.

C'était le plus ancien serment de la ville. Dès le XII^e siècle, l'arbalète était usitée à Valenciennes. On la bandait avec le pied ou au moyen d'un ressort à roues. Pour la poser sur l'épaule, l'aide d'un serviteur fut longtemps nécessaire. Les arbalétriers avaient pris la Sainte Vierge pour patronne; leur bannière représentait l'auguste Mère de Dieu portant l'enfant Jésus sur son bras droit, et un sceptre de la main gauche. Elle était accostée de deux anges, tenant chacun une arbalète renversée.

ARCHERS.

L'arc, bien supérieur à l'arbalète, commença à être d'un fréquent usage vers le XIII^e siècle. C'est au XIV^e siècle que les archers se constituèrent en société sous le patronage de saint Sébastien.

ARQUEBUSIERS — BOMBARDIERS.

Ces deux serments paraissent peu distincts l'un de l'autre, quant à l'armure; c'étaient nos canonniers sédentaires à l'état primitif, car leur arme consistait en une sorte de coulevrine ou canon à queue de bois, nommé arquebuse.

GLADIATEURS.

Les gladiateurs ou escrimeurs et joueurs d'épée formaient une confrérie de maîtres d'armes. Ils s'adonnaient aux exercices d'escrime. Le jour de saint Michel, leur fête patronale, ils donnaient un assaut d'armes.

(1) Auteurs consultés : Cellier, *Une Commune flamande*, chap. XII. Le docteur Caffiaux, *Essai sur l'organisation militaire de Valenciennes*, Annales du cercle archéologique de Mons, tom. III^e. Archives publiques, *fonds des communautés*, lettre G.

Prière

✠✠✠✠✠
✠ O ✠
✠✠✠✠✠

Notre-Dame du St-Cordon, priez avec nous, priez pour nous. Dans votre cortège, nous avons vu défiler devant votre image bénie ce qui était l'âme de la belle cité de nos pères: les écoles, les œuvres et les familles religieuses.

Glorifiez, ô Marie, ceux qui sont venus reprendre la place des aînés que des jours mauvais ont moissonnés. Donnez prospérité aux maîtres et aux enfants, et faites comprendre aux familles chrétiennes et aux conducteurs des peuples, que la religion seule élève les empires; qu'elle fait seule, même ici-bas, le bonheur de l'homme.

En voyant dans le défilé de notre procession le costume de nos milices populaires, nous nous souvenons de nos frères et de nos enfants qui sont dans les armées au service de la France. Protégez-les contre les ennemis du dehors et contre les périls du dedans. Qu'ils se maintiennent purs, religieux et honnêtes; qu'ils unissent dans leur cœur, comme autrefois, la vaillance du héros et la foi du chrétien. Qu'ils combattent sans peur et sans reproche, pour Dieu, pour la patrie, pour nos autels, pour nos foyers.

AINSI-SOIT-IL.



23^{me} JOUR

Procession de Notre-Dame du Saint-Cordon
Eglises et Abbayes -- Magistrat

NOUS voici à la dernière partie du cortège que la ville de Valenciennes fait à la gloire de sa libératrice dans la fête du 8 Septembre.

C'est d'abord la confrérie des Royés qui s'avance avec la châsse du saint Cordon. Elle est portée par quatre confrères nus pieds et couverts de leur robe de cérémonie (1). Devant cette fierte un moine de Notre Dame, revêtu du surplis et de l'étole, et à cheval, tient un ange d'argent qui semble réunir en peloton le fil miraculeux donné par Marie (2).

(1) Dans son *Histoire ecclésiastique*, Simon Le Boucq rappelle avec fierté qu'en 1531, quatre frères, du nom de Le Boucq, se faisaient un point d'honneur de porter à eux quatre, le jour de la procession, la fierte de la Sainte Vierge. Ces quatre frères étaient Jean, Pierre, Noël et Jacques.

(2) Afin d'exciter le peuple au respect dû à la précieuse relique donnée par Marie à Valenciennes, le Magistrat parfois faisait accompagner la chasse du St-Cordon d'une légion d'anges. Nous citons le programme de 1578 qui nous a paru le plus intéressant.

Les anges porteront les chroniques et les vers. suivants, avec des figures dépeintes sur des cartouches bien ornées.

CHRONIQUE DE L'ANGE QUI PRÉCÈDE LA FIESTE :

eCCe LætItlæ sIgnUM aDfero.

CHRONIQUE DE LA RENOMMÉE :

eCCe DIes DesIDerataē saLUTIs.

PRIÈRE DE L'HERMITE :

DeI Mater respICe In VaLenCenenses.

Trésor des indigents, fille de la clémence,
Le Très-Haut te soumet sa force et sa puissance.

Derrière les royès, défilent les reliques envoyées par les sanctuaires de la ville et les monastères du voisinage.

Du Béguinage, deux fiertes et cinq reliquaires d'argent.

Comme un autre Jahel frappe ce Sizara,
Ecoute les clameurs d'un peuple qui te prie,
Extermine la mort qui règne en ce climat.
Ton amour nous promet cette grâce, ô Marie !

PRIÈRE DE LA VILLE :

affLIctIs aDfer opeM, Virgo saCra.

Arche du Dieu vivant, viens combler notre attente,
Signale ton amour et ton pouvoir vainqueur,
Dissipe de ces lieux le trouble et l'épouvante,
Appaise de nos maux la terrible fureur.
La peste fait ici le plus affreux ravage,
Viens suspendre ses coups, arrête son carnage.

LA SAINTE VIERGE PARAIT AVEC LE SAINT CORDON.

CIMElIo DeCoraVi.

*Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna,
electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? Cant. 6*

Virgo soLI s aMICta DeCore.

Que vois-je dans les airs ? quel flambeau lumineux,
Remplit le firmament d'une clarté perçante ?
La flamme des éclairs est moins éblouissante !
C'est l'auguste Marie avec les bienheureux.
Peuple solomnisez votre réjouissance,
Voici les heureux temps de votre délivrance.
Et la peste et la mort vont rentrer dans les fers :
O victoire ! ô puissance ! ô force de Marie !
Par un sacré Cordon, qu'elle descend des airs,
Elle enchaîne la mort et fait régner la vie.

AgnosCite VaLenCenenses DeIparce potentiaM

In me omnis spes vitæ et virtutis. Eccl. 24 C.

Des siècles écoulés rappelons la mémoire,
Des bienfaits de MARIE éternisons la gloire.
Ville heureuse, offre-lui ton encens et tes vœux.
Elle fut dans tes maux ta solide espérance,
Souviens-toi dans ce jour de ses soins généreux :
Exalte sa bonté, reconnais sa puissance.

De l'abbaye de Saint-Jean, les châsses de saint Pierre et de saint Julien, martyrs.

De la chapelle des Jésuites, la fierte de saint Séverin, et de son compagnon, martyrs, provenant du cimetière de sainte Priscille à Rome.

MISerICorDes aperIt oCULOS.

Oculi ejus in pauperem respiciunt. Ps. 19.

Valenciennes gémit sous la contagion,
Et recourt à Marie en son affliction.
Sur ses pleurs, sur son jeûne, elle a les yeux ouverts,
Elle purge les airs, donne une saine vie.
O ville trop heureuse ! élève tes concerts
Chante-nous en ce jour les faveurs de Marie.

fILO CIngens arCet proVIDA pesteM.

Scuto circumdabit te. Ps. 90

La nouvelle Rahab, par un divin cordon,
Nous sauve de la peste et donne guérison ;
Valenciennes connaît sa tendresse infinie.
O le puissant filet ! Cordon mystérieux !
Qui chasse loin de nous les maux contagieux ;
Rendons honneur et gloire aux bontés de Marie !

Dies saLUTIs soLeMnIter CeLebrate.

In sæcula sæculorum laudabunt te. Ps. 89.

O peuple fortuné, Valenciennes chérie,
Rendez à votre Reine un immortel honneur !
Préconisez l'éclat de son pouvoir vainqueur,
Publiez à jamais les bienfaits de Marie !

a prInCipIo DeLeCta sUM.

Primogenita ante omnem creaturam. Eccl. 24.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Eut formé l'Univers du seul son de sa voix,
Il voulut vous choisir, ô Pucelle féconde,
Pour être de son fils mère et fille à la fois !

MarIa nasCens Inferos CLAUDIt.

Ipsa conteret caput tuum. Gen. 5.

Que ta Nativité renferme de grandeur !
Le péché fuit déjà ; la mort craint, l'enfer gronde ;
Le serpent sous tes pieds siste et frémit d'horreur,
Tout cède à ton pouvoir sur la terre et sur l'onde.

De Sebourg, la châsse de saint Druon.

De la prévôté d'Haspres, les fiertes de saint Achaire et de saint Hugues (1).

De l'abbaye de Denain, quatre fiertes d'argent décorées de magnifiques ciselures: les deux premières contiennent les reliques de saint Aldebert et de sainte Reine, fondateurs du monastère; la troisième, celle de sainte Refroy, leur fille, et première abbesse de Denain; la quatrième, des ossements des onze mille vierges (2).

deDit CreatoreM nobILItata CreatUra.

Egredietur virga de radice Jesse. Ps. 4.

Admirons du Très-Haut la faveur éclatante,
Le germe de David produit le Rédempteur;
Qui l'eut osé penser? la créature enfante
Le souverain des Cieux, son propre créateur.

saCra CœLorUM nobIs ostIa pauDI.

Peperit filium suum primogenitum. Mat. 1.

Temple du Dieu vivant, Jérusalem nouvelle,
Par ta Maternité tu fais notre bonheur;
Le Ciel s'ouvre aux mortels, il nous vient un sauveur,
Un plus beau jour éclaire une terre plus belle.

gratIaM ConCeDIt postULantI.

Ego mater pulchræ dilectionis. Eccl. 24.

Ton cœur tendre et sensible est l'espoir des pécheurs.
Souveraine des cieux, ton pouvoir est immense
A tes aimables lois nous ramenons nos cœurs,
Fais-nous donc ressentir l'effet de ta clémence.

(Recueil pour Valenciennes, manuscrit n° 538).

Les chroniques interprétées suivant la valeur des lettres, rappellent des dates illustrées par la protection de Marie.

(1) La Prévôté d'Haspres, fondée par Pépin de Héristal en 760, reçut à son origine des disciples de saint Benoît. Il y a, sur cette prévôté un certain nombre de documents aux archives publiques, lettre G, et à la bibliothèque communale un curieux manuscrit qui contient la description des biens de l'abbaye.

(2) L'abbaye de Denain, fondée en 764, par Aldebert, seigneur d'Ostrevant, et par sainte Reine son épouse, fut saccagée par les Normands, et devint plus tard un collège de filles nobles ou chanoinesses séculières dont l'abbesse seule faisait des vœux. Les archives de la ville renferment de nombreux dossiers relatifs à cet abbaye, (lettre G.)

Les chanoinesses de Denain avaient à Valenciennes, un refuge dans la rue de l'Hôtel-Dieu qui s'appelait alors la rue des Dames de Denain.

De l'abbaye de Crespin, la fierte où reposent les restes de saint Landelin, premier abbé du couvent, et de plusieurs de ses disciples (1).

De la collégiale de Condé, les reliques de saint Wasnon, évêque, qui prêcha dans ce pays, en 1611.

De l'abbaye de Saint-Saulve, les corps des saints Saulve et Supérie, martyrisés à Beuvrages en 797 (2).

De Notre-Dame la Grande, le reliquaire de saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire.

Enfin la riche fierte de l'abbaye d'Hasnon (3) où reposent les corps des saints Marcellin et Pierre, martyrs sous Dioclétien.

En voyant défiler devant nous, les représentants et les richesses des grandes abbayes de la contrée, rappelons les services qu'ont rendus, à notre pays, ces institutions monastiques.

Ce qu'ont été pour nos pères les communautés établies dans l'intérieur de la ville, les abbayes le furent pour toute la région. Les monastères étaient de pieux asiles de prière, de pénitence et de travail. Les supplications des moines montaient sans interruption de la terre vers le Ciel, pour apaiser la justice de Dieu. Leurs rudes disciplines servaient d'expiation pour leurs frères coupables ; leur labeur incessant soutenait le courage du peuple des travailleurs ; l'exemple de leur pauvreté volontaire soulageait la pauvreté forcée des indigents ; la chasteté du cloître inspirait au dehors la pureté des mœurs.

Les moines ont rendu à nos contrées d'autres services moins élevés, mais peut-être plus saisissables.

Aujourd'hui que notre région est couverte de bourgs et de bour-

(1) L'abbaye de Crespin, fondée en 760, par saint Landelin, fut offerte aux Bénédictins en 1080, par Bauduin de Jérusalem.

(2) Le prieuré de Saint-Saulve, établi par Charlemagne, devint successivement abbaye, prieuré et enfin redevint abbaye au XVII^e siècle.

(3) L'abbaye d'Hasnon, fondée en 670, par Jean d'Hasnon et sa sœur Eulalie, fut ruinée par les Normands, vers 880, restaurée et donnée aux Bénédictins en 1065, par Bauduin VI. Notre-Dame la Grande relevait de l'abbé d'Hasnon.

gades qui se touchent, nous sommes tentés d'oublier ce qu'elle était au moment où les religieux sont venus s'y fixer. Le sol, en beaucoup d'endroits, était resté inculte, forestier et marécageux. Or, c'est dans nos marais, dans nos forêts les plus sauvages que se sont établis les religieux. Figurons-nous saint Landelin arrivant à Crespin, ou le vénérable Guido, disciple de saint Norbert, à Vicoigne; ces pieux anachorètes, attirés au fond des bois par l'attrait de la solitude, et le désir d'une perfection plus grande, pénétrant à travers les fourrés, les taillis, les branches entrelacées des arbres. Les brigands qui hantent ces lieux sauvages en ont fait des repaires de voleurs. Ils choisissent l'endroit le plus impénétrable de la forêt: les voilà à l'œuvre. Aujourd'hui, pour attaquer les déserts, la civilisation met, aux mains des colons, des instruments perfectionnés; les moines n'ont que leurs bras (1).

FONDATION DE VICOIGNE.

(1) « Saint Norbert, se trouvant à Valenciennes, vers les fêtes de Pâques de l'an 1119, eut une connoissance particulière de tous les lieux circonvoisins, qu'il jugea plus propres pour y assembler des religieux, et vrais serviteurs de Dieu, qui luy chanteroient ses louanges jour et nuict. C'est pourquoi il exhorta nostre vénérable Guido de se transporter vers les bois de Vicoigne, distants une bonne lieue de Valenciennes, où il espérait que Dieu luy donnerait la grâce de pouvoir heureusement commencer quelque chose à la plus grande gloire et salut des âmes. »

Le vénérable Guido encouragé par les paroles de saint Norbert, se rend à l'endroit désigné.

« Ces bois et autres circonvoisins pour lors estoient fort redoubtés de tous les passagers, à cause d'une infinité de meurtres et de massacres qu'ils s'y faisoient par les brigands et voleurs lesquels courant d'une part et d'autre despoilloient et esgorgeoient tous ceux qu'ils rencontroient. Et ce qui pouvoit être capable de totalement discourager nostre vénérable Guido, c'estoit que devant lui plusieurs Eremites avoient tachez de se placer au même lieu, pour y vivre solitairement, contemplant la vie présente pour l'amour de celui pour lequel ils avoient quittez tout ce qu'ils avoient en ce monde. et s'exposants au péril, et à la mercy de ces voleurs; lesquels néanmoins ont toujours éprouvez la rage et tyrannie de ces larrons et gens desnaturez, qui sans crainte de Dieu, ou respect de ces saints personnages, les ont tuez, et esgorgez. De là vient qu'encor pour ce jourd'huy se voit en ces mesmes bois le Mont des Ermites, et le Male-Maison, où que ces gens ont été massacrés et laissez la vie. »

Guido arrive en ces lieux sauvages. Le diable veut l'amener à abandonner son entreprise.

Il faut que l'énergie du travail supplée à tout. Ils arrachent de leurs mains les ronces et les taillis, ils se construisent une hutte de feuillage. Rien ne peut donner une idée des rigueurs de leur vie au désert. Ils se contentent pour nourriture d'herbes, de racines sauvages, de l'écorce même des arbres, et comme breuvage de l'eau que leur prière a fait jaillir du sol. Cependant la solitude a pour eux bien des charmes. Loin des hommes, ils conversent plus facilement avec Dieu. Ils n'aspirent qu'au repos mystérieux que l'âme trouve dans la prière. Mais Dieu a d'autres desseins. Le chasseur égaré, le mendiant qui rode, le brigand converti trahissent le secret, et bientôt, de tous les rangs de la société accourent des disciples qui viennent s'initier à la sainteté, à l'école du désert.

On bâtit alors de pauvres cellules, puis, pendant un siècle, maîtres et disciples, vivent de labeur et de pauvreté. Qu'il est beau de voir des mains sanctifiées remuer vaillamment la bêche et le hoyau !

Le sol enfin se couvre de moissons. On bâtit alors le monastère

« Il lui met au devant le grand péril qu'il encouroit de se placer en un lieu où tant de gens de bien et sainte vie avoient misérablement finy leurs jours, par la barbarie des volleurs ; et qu'il luy en pendoit tous les jours autant devant les yeux. D'ailleurs, que ce lieu étoit fort stérile, et sablonneux ; de façon que devant longues années, on n'en pourrait rien attendre de tout ce qui est nécessaire pour vie de l'homme...

Mais le pieux cénobite ne se laisse pas vaincre par les suggestions du diable.

« C'est pourquoi il advise de toute part, et considère quelle place luy serait plus propre pour y faire sa demeure, et y dresser quelque petite cabane pour s'y retirer. Après avoir tout bien considéré, il rencontra un petit ruisseau environné de deux côtés de marescage ; et là tout proche, un vieil tilleul, espandant ses branches en forme de pavillon. Ce lieu sembla si agréable à nostre vénérable Guido, que se persuadant qu'il luy estoit préparé de Dieu, il se jetta à genoux, pour luy rendre grâce d'avoir si heureusement rencontré ce que tout ardemment il avoit désiré. Par après, il commença à cultiver la place, et, ayant arraché les ronces et espines, et recueilly quelque peu de bois, ou branches d'arbres, il y dressa une petite logette pour se garantir, tant soit peu, des injures du temps.

(Trésor sacré de Vicoigne, par F. Adrien David. De l'imprimerie de Jean Vervliet, à la Bible d'or, Valentienne, l'an 1634).

Crespin, Saint-Amand, Denain et en général toutes les abbayes de nos contrées, ont eu quelque chose d'analogue dans l'histoire de leur fondation.

en rapport avec les destinées que semble lui réserver dans l'avenir la Providence. L'abbaye attire les populations ; les villes et les villages sont formés.

Voilà la fondation de Crespin, celle de Vicoigne, celle de toutes les abbayes de nos contrées. La croix et la charrue ont commencé notre civilisation.

Et maintenant, si nous pénétrons dans le cloître, nous trouvons des religieux occupés, les uns à étudier, d'autres à enseigner ; ceux-ci copient des manuscrits, ceux-là les enluminent. Par ce travail patient les moines sauvent les lettres, les arts et les sciences. La richesse de notre bibliothèque communale vient des monastères ; c'est des écoles monacales que sont nées nos universités ; c'est dans leurs ateliers de sculpture, d'architecture, de peinture que se trouve le berceau de nos artistes. Respectons la mémoire de ces moines qui sont les bienfaiteurs de nos contrées ; nous qui jouissons de leur immense travail agricole et civilisateur, soyons justes envers ces apôtres chrétiens qui ont rendu à l'humanité, à notre contrée en particulier un des plus grands services que l'histoire ait jamais eu à enregistrer.

CLERGÉ & MAGISTRAT.

Nous revenons à la procession de Notre-Dame du Saint-Cordon.

Pour clore la marche, on voit paraître le clergé avec les croix et les gonfanons des paroisses (1).

Les chanoines de Saint-Géry d'un côté et les religieux de Saint-

(1) Valenciennes avait neuf paroisses, deux étaient extra-muros : Saint-Vaast-là-Haut, et Saint-Martin de l'Epaix.

Les autres églises situées dans l'enceinte de la ville étaient :

Saint-Géry, (place Saint-Géry) ;

Saint-Nicolas, (place Verte) ;

Notre-Dame de la Chaussée, (place Notre-Dame actuelle) ;

Saint-Vaast-en-Glatignies, (place Saint-Vaast) ;

Saint-Jacques, (rue Saint-Jacques) ;

Le Béguinage, (quartier de ce nom) ;

Notre-Dame la Grande.

On pourrait même y ajouter Saint-Jean, (place Saint-Jean) ; dont l'église jouissait, sous certains rapports, des privilèges des églises paroissiales.

Jean de l'autre. Les abbés de Crespin, de Vicoigne, de Saint-Jean, de Saint-Saulve, et le chapitre de Saint-Géry, tous sur le même rang, puis venait l'abbé d'Hasnon, premier dignitaire ecclésiastique de la ville, en raison de la principauté de son église sur toutes les autres de la cité.

Enfin, pour terminer l'imposant défilé, le Magistrat en corps s'avance escorté par la garde prévôtale composée de quatorze sergents en uniforme rouge, armés de pertuisanes et précédés d'un officier faisant l'office de héraut (1). Le peuple suit en foule, accouru de tous côtés afin de grossir le cortège de sa secourable patronne.

Quand la procession est sortie de la première enceinte par la porte de Cambrai, elle s'arrête devant la fontaine Saint-Gilles. Un vaste pavillon est dressé pour recevoir les châsses des confréries et des couvents. Un moine monte sur une estrade pour dominer la foule, et fait le panégyrique de Notre-Dame, tandis que le Saint-Cordon commence *le grand tour* dans un circuit d'environ deux lieues.

LE MAGISTRAT.

(1) Le Magistrat formait la suprême autorité administrative et judiciaire de la ville. Il était composé, dit d'Oultreman, d'un Prévôt et de douze échevins. Cette constitution municipale fut modifiée dans la suite par l'adjonction d'un certain nombre de fonctionnaires communaux chargés de pourvoir aux divers services publics sous la direction du Magistrat. Pour être admis dans ce corps, il fallait être bourgeois de Valenciennes.

Longtemps le peuple nomma lui-même les jurés ou échevins. Ceux-ci désignaient entre eux le Prévôt, mais le pouvoir qui tend toujours à se fortifier finit par s'emparer de cette nomination.

La constante sollicitude de ceux qui constituaient le Magistrat fut de défendre les franchises de la ville, de favoriser le commerce et de maintenir la Religion catholique. C'est ce à quoi ils s'engageaient par serment, le jour de leur installation.

A côté du Magistrat, comme représentant du prince, se trouvait un officier royal qui avait nom à Valenciennes de Prévôt-le-Comte. Le Registre aux choses communes fait mention d'un procès engagé entre le Magistrat et le Prévôt-le-Comte qui réclamait le premier rang à la procession du Saint-Cordon. Mais les droits du Magistrat à la préséance furent formellement reconnus, la cérémonie religieuse se faisant au nom de la ville, à ses frais, et comme ex-voto de la reconnaissance publique.

Une fois dans la campagne, tous les hommes, et même les femmes, peuvent porter à leur tour sur leurs épaules le trésor vénéré; mais tous ceux qui sont admis à cette insigne faveur doivent marcher nus pieds. On suit rigoureusement le chemin où s'est reposé le Saint-Cordon en l'an 1008: on traverse les champs et les héritages, et on descend même dans le lit de la Rhonelle desséché à cette occasion, bien qu'il y ait un pont à peu de distance du passage.

On s'arrête un moment près de la chapelle S^t Roch. On y dépose le reliquaire, pendant que les Royés et les notables prennent le repas qu'on leur a préparé.

On se remet en route, et, quand on arrive à Marly, les cavaliers qui accompagnent la fierte font une décharge générale de mousqueterie afin d'annoncer leur retour. Alors les groupes, les corporations, les communautés religieuses reprennent leur place; le cortège rentre en ville avec la même pompe et par les mêmes rues que le matin et on se rend à Notre-Dame la Grande, pour y chanter le *Regina et le Te Deum* en reconnaissance de l'heureuse issue du pèlerinage (1).

Prière

✠✠✠✠✠✠✠
 ✠ **N**otre-Dame du St-Cordon, priez avec nous, priez pour nous.
 ✠ Reine des anges et des saints, nous venons de voir,
 ✠ dans les pages de ce récit, passer sous votre regard les
 ✠ châsses des glorieux patrons de nos contrées escortant votre image
 ✠ bénie pour lui faire honneur.

Nul cortège assurément ne pouvait autant vous honorer que celui de tous ces martyrs, de ces vierges saintes et de ces confesseurs.

Nous vous remercions d'avoir bien voulu ainsi tenir tous les ans votre cour parmi nous. Faites que les glorieux habitants de la cité céleste se ressouviennent encore aujourd'hui des fils de leurs anciens protégés, que leur crédit continue à s'exercer au Ciel en notre faveur, afin que, munis de leur secours, nous puissions arriver un

(1 Auteurs consultés: Simon Le Boucq; d'Oultreman. Archives publiques, *Annals des Abbayes*, lettre G.; M. Julien; *Histoire de Notre-Dame du Saint-Cordon*.

jour à la céleste patrie. Vierge sainte, veillez aussi sur tous nos grands instituts religieux que l'orage avait brisés et qui se relèvent du tombeau. Sans doute, les moines ne sont plus nécessaires aujourd'hui, comme ils l'étaient autrefois, pour défricher nos bois, combler nos marais, rendre notre sol fertile ; mais la Providence leur réserve une nouvelle mission. L'école, la maison de la souffrance, l'atelier, les réclament ; le monde moderne avec sa civilisation sans Dieu a autant besoin que le monde barbare du parfum des cloîtres ; nous en avons tous besoin afin de ne pas être atteints à force de respirer une atmosphère empoisonnée. Vierge sainte, veillez donc sur toutes nos communautés religieuses, conservez-les, multipliez-les.

Donnez aussi à la nation française. à nos villes et à nos villages, des chefs, des magistrats qui comprennent que c'est en vain qu'ils veillent sur ceux dont ils sont les gardiens, si Dieu lui-même ne protège la cité. Notre Dame du Saint-Cordon, faites-nous revoir une société complètement chrétienne.

AINSI-SOIT-IL.



24^{me} JOUR

Côté populaire du Culte de Marie
à Valenciennes

LA très Sainte Vierge n'était pas seulement considérée comme la souveraine de Valenciennes, mais aussi comme sa mère.

Or, dans une famille, quand revient la fête de la mère, les enfants s'ingénient à inventer des moyens de lui prouver leur joie et leur tendresse. Parmi ces inventions de la piété filiale, on trouve des jeux, des récréations. On s'organise parfois pour représenter de petits drames, pour réciter, avec mise en scène, des pièces de vers que les plus habiles ont composées. Nous retrouvons tout cela dans le culte de la très Sainte Vierge, à Valenciennes, du XV^{me} au XVIII^{me} siècle.

Signalons d'abord « les jardins de plaisance » qui ornaient la procession de Notre-Dame du Saint-Cordon, au 8 Septembre.

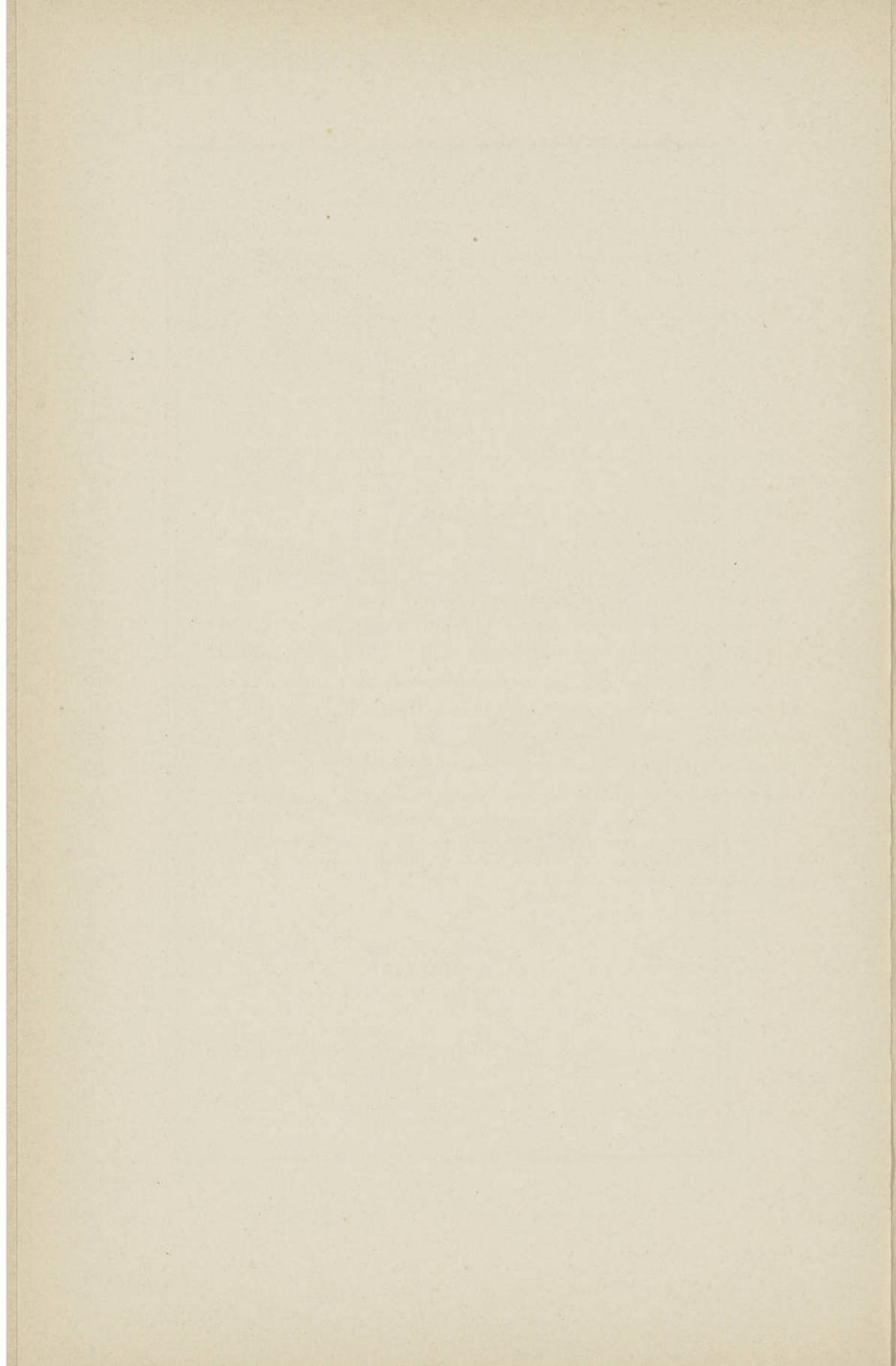
Au milieu de l'immense défilé des corporations, du clergé ou du Magistrat, on admirait des chars brillants de peintures et de décorations artistiques, garnis de riches étoffes, ornés de guirlandes et de fleurs. « Lorsque le bon temps régnait, dit le P. d'Oultreman dans sa *Cour sainte*, chaque bande de marchands ou de mestiers ou ruage inventait et dressait à l'envy quelque machine ingénieuse, représentant quelque histoire du vieil ou du nouveau testament que l'on traînait en procession. »

Ces lignes de notre pieux historien nous montrent tous les corps de métiers, toutes les corporations, toutes les rues s'excitant à l'envi pour fêter la Sainte Vierge.

Du reste, le Magistrat excitait le zèle des habitants, en proposant



MINIATURE TIRÉE DU MYSTÈRE DE LA PASSION (HUBERT CALLEAU)



dés prix en faveur de la corporation ou de la rue dont le char de triomphe serait, à la procession, le plus élégant et le mieux réussi.

Nos ancêtres nous ont conservé le souvenir de plusieurs de ces « machines ingénieuses » en l'honneur de la très Sainte Vierge. C'est ainsi qu'ils nous disent, qu'en 1563, « les marchands de vin firent rouler une colline chargée de vignes, en laquelle était le patriarche Noé et qui cousta plus de cent escus d'or. »

En général, ces représentations étaient empruntées aux récits de l'ancien et du nouveau testament, comme la fuite en Égypte, l'incendie de Sodome ; mais nos pères ne dédaignaient pas non plus de faire de sages emprunts à la mythologie. Les sibylles d'ailleurs n'ont-elles pas chanté la gloire de la Vierge Marie ?

Les représentations étaient d'ordinaire muettes, mais quelquefois aussi parlantes, soit sur le parcours du cortège, soit sur un théâtre, à la fin de la cérémonie, comme nous le dirons plus loin.

Cette mise en scène avait lieu « tant pour enrichir la pompe et magnificence de la procession, comme aussi afin d'attirer par ces spectacles les yeux du monde ; et ensemble par ces agréables attraits et cérémonies, comme par un leurre, tirer de leur cœur la vénération des saints et l'estime de notre Religion. » (1)

Ce n'était pas seulement à la procession de Notre-Dame du Saint-Cordon qu'avaient lieu ces démonstrations populaires ; les solennités

(1) Nous croyons intéressant de reproduire le programme des fêtes du 8 septembre 1719, tel que nous le trouvons inséré dans le *Recueil pour le Magistrat* Manuscrit 538.

La Procession de Valenciennes du 8 Septembre 1719

La ville de Valenciennes, toujours pénétrée des plus vifs Sentiments de reconnaissance de la puissante Protection dont la Sainte Vierge la favorisa, en la délivrant miraculeusement de la cruelle Peste qui la ravageoit il y a plus de sept siècles, veut pour transmettre à la posterité la gratitude qu'elle a reçue de ses Pères envers sa céleste protectrice, produire encore cette année aux yeux du public les mêmes monuments qu'elle luy en érigea à la Précédente Procession : par trois superbes Chars de Triomphe qu'elle fera paroître de nouveau avec le même appareil et dans le même ordre qu'on les vit il y a un an, et dont voici encore une fois l'explication.

en ce genre de Notre-Dame du Puy, à l'église paroissiale de la Chaussée, méritent d'être rappelées. Laissons la parole au vieil historien de la Confrérie. « Le Dimanche avant l'Assomption était appelé le jour du grans *Record* par ce que douze personnes choisies à qui on donnait les nom et habits d'apôtres, pour porter et accompagner l'image de Notre-Dame du Puy, pendant la procession, étaient obligées de se trouver à l'assemblée des confrères pour répéter

PREMIER CHAR

Le Seigneur est dans le haut, avec la foudre dans la main, irrité contre ce peuple, qu'il punit du fléau de la Peste. La Mort, dans le bas, exécute les ordres de la Divinité : Elle fait, en peu de temps, un ravage effroyable. Une troupe de Pestifères exprime sa douleur pour cet horrible châtement. L'Hermite Bertelin prie la Bienheureuse Vierge, d'un côté, pour eux, et Marie obtient leur délivrance, de l'autre, qu'elle annonce à ce Saint Homme, et luy au peuple.

LE SEIGNEUR

Assez et trop long temps
 Du peuple de ce lieu j'ay souffert l'insolence
 Les crimes redoublez de ces impenitens
 Emportent la balance.
 Ils se sont élevez contre eux,
 Jusques au Trône de mon Pere.
 Exterminons çes mal-heureux,
 Dans ma juste colère.
 Perissez, coupables mortels,
 Qui meprisez mes loix et mes Autels.

LA MORT

Mourez, mourez, perfide engeance :
 Vos forfaits demandent vengeance.
 Il faut que ma terrible main
 Emporte icy jusqu'au dernier humain.

UN DU PEUPLE

La Peste impitoyable
 Remplit ce lieu d'horreur.
 Rien ne résiste à sa fureur :
 Elle exerce partout un ravage effroyable

UN AUTRE

On ne voit plus, de toutes parts,
 Que morts et que mourans épars,
 Helas, un sort si déplorable
 Doit-il toujours être durable !

leur diction, ou couplets de vers qu'on leur avait donné à apprendre par cœur, pour les réciter pendant et après la procession : plusieurs petits enfants y étaient aussi appelés pour réciter leurs parties, qu'ils devaient déclamer, étant habillés en anges. »

Après avoir décrit les préparatifs de la fête, le pieux historien nous peint la mise en scène de la fête elle-même : « La veille, un homme parcourait la ville, sonnait une clochette pour annoncer au peuple la solennité. Les consœurs paraient l'image de la Sainte

UN AUTRE

La Mort, l'horrible Mort va rendre en peu de tems
Ces murs dénuez d'Habitans.

UN AUTRE

Ciel, êtes-vous inexorable
Aux vœux d'un peuple gemissant !
Ne luy tendez vous pas une main secourable,
Dans le danger le plus pressant ?

L'HERMITE A MARIE

Ecoutez, Mère charitable,
La soupirante voix de ces Infortunez !
La mort leur est inévitable,
Si, dans leur triste sort, vous les abandonnez.
D'un cœur, contrit de son offense,
Quand il recourt à vous, vous prenez la défense.
Ceux-ci sont-ils les seuls, qu'au plus fort du danger
Vous cesserez de protéger ?
Jettez, ô Vierge Sainte, un regard favorable
Sur cette troupe misérable.

MARIE AU SEIGNEUR

Dans les transports d'une juste fureur,
Cessez, mon Fils, de punir ces coupables.
Des forfaits les plus noirs, s'ils ont été capables,
Du moins ont-ils tous fuy l'erreur.
Que pourra vous servir leur perte,
Qui va rendre, dans peu, leur demeure déserte ?
Les corps, que l'ombre du trépas
A déjà mis en cendre,
Ni tous ceux qu'aux enfers leurs crimes font descendre,
Ne vous béniront pas.
Les vivants seuls, comme les Anges,

Vierge de ses plus beaux ornements et pierreries ; quelques ouvriers tendaient les tapisseries, mettaient des mays et paraient l'autel, pendant que les autres dressaient, au milieu de la grande nef, un grand théâtre pour y placer l'image de la Vierge ».

Au récit des préparatifs succède celui de la procession. « Cette procession représentait la pompe qui se fit à l'enterrement de la

Vous doivent donner des louanges,
Retracez-vous, Seigneur, à quel supplice affreux
La tendresse, autrefois, vous a livré pour eux,
Et, dans le souvenir de cet excès de peine,
Epargnez-les à votre haine.

LE SEIGNEUR

Le Ciel n'est que facile au pécheur insolent,
Quand il veut le punir, c'est d'un pas toujours lent :
Il n'en veut pas la mort, mais qu'il se convertisse.
C'en est fait, tant de vœux retiennent ma justice ;
Ils la font céder, en ce jour,
Aux tendres efforts de l'amour.

MARIE A L'HERMITE

Le juste obtient tout par ses larmes,
Et jamais l'Eternel ne résiste à leurs charmes.
Vous l'avez, pour ce peuple, en ce jour, attendri :
Il exauce, à mes vœux, nos soupirs et leur cry.
Allez, de ce pas, leur apprendre
Le calme à leur séjour par mes soins qu'il doit rendre.

L'HERMITE AU PEUPLE

Cessez de repandre des pleurs,
Vous que la mort persécute, en furie.
Le Ciel, touché de vos malheurs,
En doit finir le cours, par les soins de Marie.
Vous verrez, pour vous, éclater
La faveur, dans peu, la plus tendre,
Préparez-vous tous à l'attendre.
Je viens, sur sa parole, exprès, vous en flatter.

SECOND CHAR

L'Ange, élevé dans les nues, tint le Sacré Cordon qu'il a reçu des mains de la Sainte Vierge : il en environne la Ville, avec une troupe d'autres esprits bienheureux, qui paraissent plus bas, pour faire ainsi cesser l'affliction de la Peste.

Sainte Vierge où les apôtres et autres l'accompagnaient, depuis Jérusalem jusqu'à la vallée de Josaphat où son corps fut trois jours. Pendant ce temps là, toutes les communautés de religieux qui y marchaient précédés de leurs croix priaient en silence : les Apôtres déclamaient leurs dictiones ou versets qu'ils avaient appris par cœur et portaient tour à tour l'image de la Vierge ».

Après la description du cortège et de la procession, l'auteur décrit la

L'ANGE

Voici le Symbole Sacré,
Que pour ceindre ces murs Marie a préparé.
De leur peuple, longtemps, désolé par la peste
Il doit sauver le triste reste.
Laissons, par tout, ce gage précieux
Des touchantes bontez de la Reine des Cieux.

L'Ange et ceux de sa suite répètent les deux derniers vers.

TROISIÈME CHAR

La Bien-heureuse Vierge paroît dans le haut, comme la Protectrice de ce peuple, qu'elle vient de délivrer du fléau de la peste : Elle est accompagnée de la Miséricorde et de la Charité. Le Saint Hermite, agenouillé à ses pieds, lui rend des actions de grâces pour ses faveurs; une troupe de Génies de Valenciennes, plus bas, forme avec lui un concert de musique, à l'honneur de Marie, auquel les vertus joignent aussi leurs voix.

L'HERMITE

Du ravage horrible et funeste
Que faisoit, dez lon tèm, une implacable peste,
Vous avez épargné, Reine Auguste des Cieux,
Les tristes peuples de ces lieux.
Ce bien-fait, gravé dans l'histoire,
En va faire à jamais rappeler la mémoire.
Jusqu'au tèm reculé de nos derniers neveux,
On verra tous les ans vous en rendre des vœux.

MARIE

Des faveurs, que le Ciel accorde,
Peut-on trop se ressouvenir !
On doit, sans cesse, le bénir,
Pour les dons trop heureux de sa miséricorde.
S'il part des châtimens, quelquefois de ses mains,
C'est pour le bonheur des humains.
Il n'est même, souvent, des traverses du monde
Que pour ceux qu'il chérit, par sa bonté profonde.

fin de la fête. « Au retour de la procession, les Apôtres montaient sur le grand théâtre qui avaient été préparé la veille dans la grande nef, y mettaient l'image de la Vierge et pendant quelque temps y restaient à genoux autour, récitant le reste de leur rôle. On entendait en haut du lambris plusieurs symphonies et concerts, joués et chantés par la musique qui y était placée et qu'on voyait au milieu d'une

L'HERMITE

C'est à votre appui seul, que ces Infortunez
Doivent leur délivrance.
La mort n'auroit, sans vous, que fini leur souffrance ;
Ils seroient tous exterminés.

Il dit aux Génies.

O vous, que cette Reine Auguste
D'un danger terrible a sauvez,
Reconnoissez ses faveurs, il est juste,
Et rendez-luy les vœux que vous devez.
Que pour cette digne Princesse
Jamais votre zèle ne cesse !
Faites retentir, dans les airs,
Son nom Sacré par vos Concerts.

LE GRAND CHŒUR RÉPÈTE AVEC L'HERMITE

Que pour cette digne Princesse
Jamais notre zèle ne cesse.
Faisons retentir, dans les airs,
Son nom Sacré par vos Concerts.

PETIT CHŒUR DES GÉNIES

Publions, pour notre Patrie,
Les soins touchans de Marie.
Nos malheurs, par son secours,
Ont fini leur triste cours.

MARIE AUX GÉNIES

Rapportez au Très-Haut, à sa sagesse Immense,
La fin de vos gémissèments,
Il a, pour vous, aux châtimens
Préférez la Clémence.

Peut-on, de son amour de plus tendres effets !
Chantez, à jamais, ses bien-faits.

*Le Chœur répète les deux derniers Vers, avec Marie, l'Hermitte
et les Vertus, en disent, Chantons, au lieu de Chantez.*

A LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU ET DE LA BIEN-HEUREUSE VIERGE.

gloire éclairée par artifice, et tout à coup cette image de la Vierge, par un ressort de moulin, que huit confrères faisaient tourner, était ravie dans cette gloire qu'entouraient de nombreux enfants représentant les anges habillés comme on les dépeint. » C'est ainsi que les confrères représentaient le mystère de l'Assomption.

Nous parlerons dans un autre endroit du concours de poésie organisé en cette circonstance en l'honneur de la Sainte Vierge. Rappelons encore de cette solennité populaire l'arrivée des faubouriens, au moment de la grand'messe du jour de l'Assomption.

Les faubouriens de la porte de Cambrai venaient en corps présenter, par les mains de leurs filles, une gerbe de blé de la nouvelle récolte, et une grande chandelle enjolivée et ornée de fleurs, rubans et autres choses précieuses. Elles étaient précédées des instruments de musique de village qui y jouaient plusieurs symphonies à leur manière. Pendant ladite messe, cette chandelle était bénite par l'officiant, et ensuite placée devant l'image de la Sainte Vierge pendant l'année. (1)

Dans ce chapitre destiné à rappeler le souvenir des fêtes populaires organisées par nos pères, en l'honneur de la très Sainte Vierge, nous ne pouvons passer sous silence la démonstration de la rue des Anges.

Cette rue, dans la fameuse peste de 1515, avait reçu de la très Sainte Vierge des marques visibles de protection comme témoignage de reconnaissance, aussi les habitants du quartier avaient-ils fondé dans la chapelle de Notre-Dame des Miracles une messe solennelle suivie d'une procession que le Magistrat honorait de sa présence. Cette solennité donna naissance à une fête dans laquelle une jeune personne, la plus vertueuse de la rue, représentait la très Sainte Vierge.

Le dimanche, qui précédait la fête de l'Assomption, consac-

(1) La gerbe de blé était composée d'épis artistement rangés. Le dimanche qui suivait l'Assomption, à l'issue des vêpres, on la vendait au profit de la confrérie ; elle contenait cinquante et quelques litres de blé. (Hécart).

cré à cette cérémonie, celle qui avait été choisie par les confrères de Notre-Dame des Miracles, surnommés les Damoiseaux, prenait un habillement blanc, garni de rubans bleus, les couleurs de la très Sainte Vierge. On formait, à chaque extrémité de la rue des Anges, des portiques de verdure, ainsi qu'à la porte de la jeune fille. « Ce jour-là, à neuf heures du matin, une députation de confrères arrivait, avec la croix et les drapeaux déployés, à la demeure de la vierge choisie ; on la conduisait à l'église, où au milieu d'une foule nombreuse, on chantait un office en actions de grâces, en mémoire du miracle de 1515. La jeune fille, tenant à la main un grand cierge, marchait à la procession, au milieu des confrères qui formaient son escorte. Après cette cérémonie, la même députation la reconduisait chez elle, avec les mêmes honneurs. Celle qui avait fait la Vierge recevait en cadeau une corbeille ornée de fleurs et remplie des fruits les plus beaux et les meilleurs de la saison. » (1)

Il nous paraît intéressant de rappeler encore la fête si populaire de Marie au bled. Le lundi qui précédait la fête de sainte Marie aux Neiges, un groupe de jeunes filles, choisies parmi les plus sages et les plus nobles de la ville, se paraient d'habits blancs enrubannés de liserés aux couleurs bleues. Elles parcouraient les rues, tenant en main des bouquets d'épis de blé nouveau. Les portefaix de la Halle, en costume de bergers, les accompagnaient armés de fourches de bois blanc, ornées de rubans. Ils s'arrêtaient à chaque carrefour pour présenter aux assistants du blé nouveau, et recevoir pour leur corporation, les dons de la générosité publique.

Cette fête, nommée Marie au bled, avait sans doute pris son origine dans la pieuse croyance que la très Sainte Vierge était

(1) Cette pieuse et touchante cérémonie, dans laquelle on rendait un hommage si éclatant à la piété et à la vertu, avait cessé quelques années avant la révolution. Les temps devenaient mauvais. La fille d'un tapissier nommé Aubert, fut la dernière qui reçut ces honneurs. L'héroïne était élue dans un espèce de concours comme on faisait pour la rosière ; les mères élevaient leurs filles de manière à mériter le choix. (Hécart. - Coutumes. - Manuscrit, p. 75).

plusieurs fois intervenue dans les temps de disette et de famine, pour subvenir aux besoins des habitants de Valenciennes (1).

Toutes ces fêtes populaires, en l'honneur de la très Sainte Vierge où s'alliaient la reconnaissance, la joie et l'amour ont disparu. Notre siècle les dédaigne. Il se rencontre même des chrétiens qui réprouvent ces représentations sensibles et qui ne veulent que des méditations et des contemplations spirituelles; mais on oublie que l'âme du peuple a besoin d'être récréée. Cette naïve simplicité de nos pères a je ne sais quoi qui nous fait du bien, qui nous relève vers le Ciel en jetant des éclaircies de joie dans cette vallée d'exil.

Un auteur, M. O. Leroy, fait remarquer qu'aux approches de la grande révolution, ces représentations pieuses excitaient des sourires d'un grand nombre, et même des propos grossiers, et il ajoute : « C'était l'annonce de ces jours néfastes qui devaient faire passer dans nos rues désolées, pour monter à l'échafaud, le cortège des martyrs de 93 : nobles, prêtres, ouvriers, religieuses » (2).

Prière

✠✠✠✠✠✠
 ✠ **N**otre-Dame des Joies, priez avec nous, priez pour nous.
 ✠ Notre-Dame des Joies, vous qui avez fait trouver à
 ✠ nos pères, dans la simplicité de leur cœur et l'innocence
 ✠ de leur vie, le moyen de se réjouir sans alarmer leur conscience,
 ✠ laissez tomber sur nous vos regards maternels, afin de nous

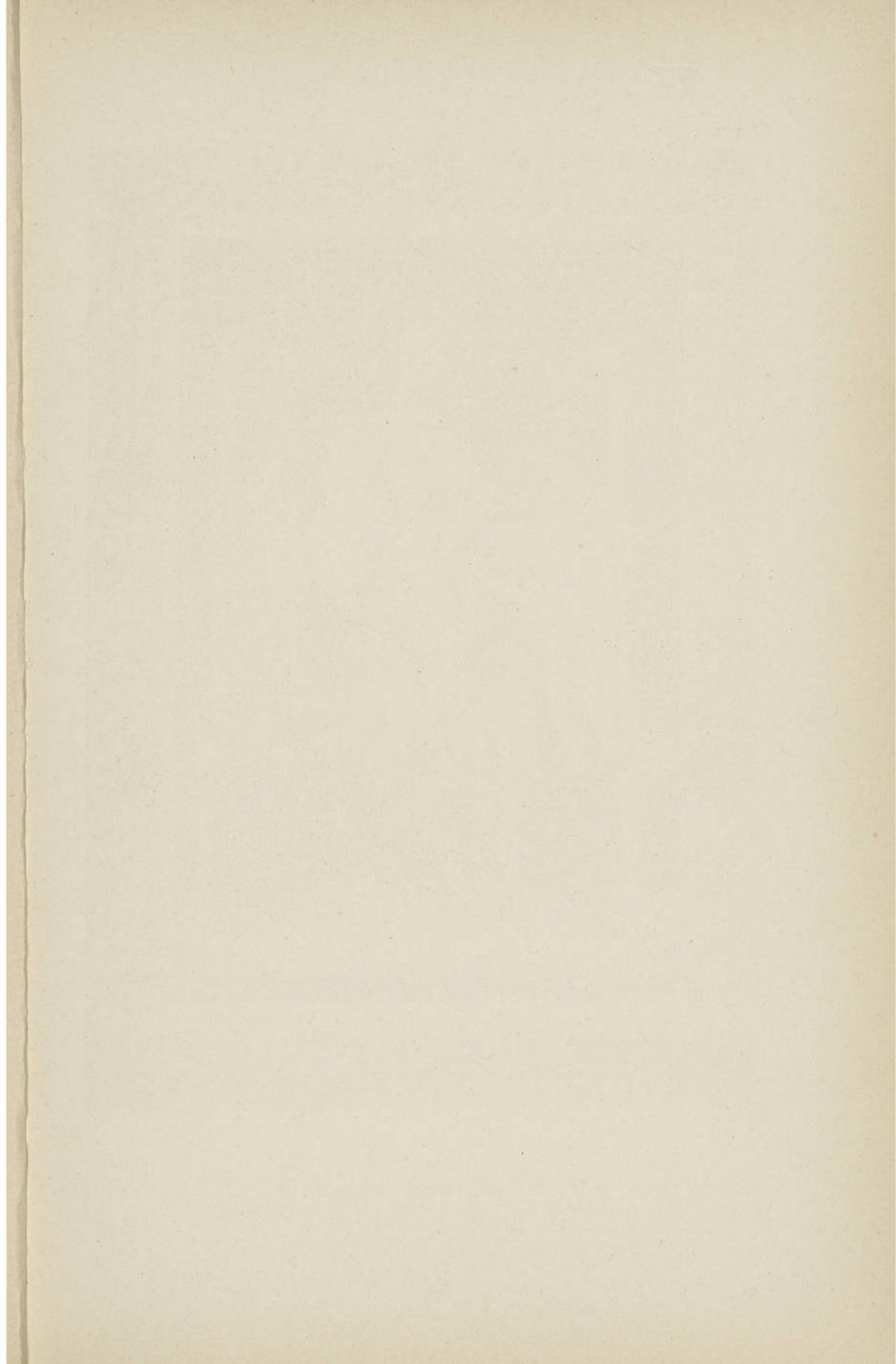
(1) D'après les registres des diverses confréries, on voit que les confrères avaient coutume d'acheter, à la saison des fleurs, ce que l'on appelait alors un May, c'est-à-dire un gros et énorme bouquet qu'ils offraient à Marie. Cette offrande donnait lieu à certaines réjouissances qui entretenaient dans la confraternité, l'esprit de famille. Le titre donné à ce bouquet « May » semble indiquer que ces sortes d'offrandes avaient surtout lieu au mois de mai, ce qui nous prouve que dès cette époque, le mois de mai était regardé comme spécialement consacré à la Sainte Vierge, par conséquent que la dévotion, connue aujourd'hui sous le titre de Mois de Marie, n'est nouvelle que dans sa forme, le fond en était dès lors dans les esprits et les cœurs.

(2) Auteurs consultés : Archives publiques, série G ; *Registre pour le Magistrat*, manuscrit. Dinaux ; l'abbé Julien.

obtenir le courage de savoir nous vaincre et de réformer des habitudes qui ne seraient pas complètement chrétiennes. Hélas ! nos réjouissances, trop souvent, sont devenues des occasions de péchés. Les règles de la modestie y sont oubliées ; les sages prescriptions de Notre Mère la sainte Eglise, foulées aux pieds. Le luxe s'y étale sans retenue, les discours y sont trop peu chastes ; sous le titre de bienséance, on y introduit des manières qui cadrent peu avec les sévérités de la morale évangélique. Guérissez notre folle estime pour tout ce qu'on appelle le monde ; faites pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs cette vérité que des chrétiens doivent toujours se récréer sous les regards de Dieu, et que les joies de cette terre ne doivent pas nous rendre indignes de posséder un jour celles du paradis.

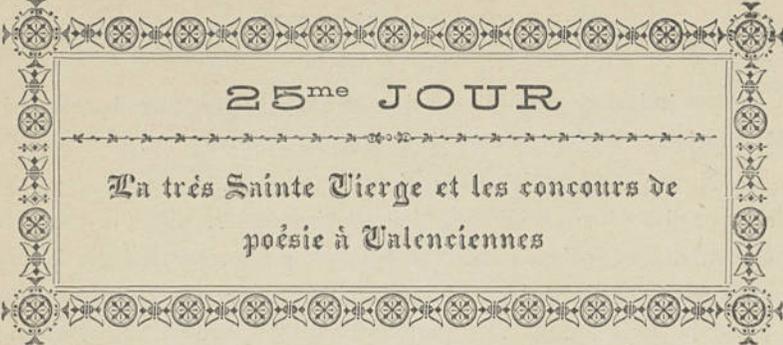
AINSI-SOIT-IL.







LA SAINTE-VIERGE (ANDRÉ BEAUNEVEU)



25^{me} JOUR

La très Sainte Vierge et les concours de poésie à Valenciennes

NOUS avons vu dans l'exercice précédent le côté populaire de la dévotion à la très Sainte Vierge. Nous allons aujourd'hui envisager les honneurs que la poésie a rendus à Marie.

En général, nous devons dire que la divine Mère de Dieu a été le sujet ordinaire du chant des trouvères du XI^e au XVI^e siècle. La beauté virginale de la Reine des Cieux séduisait le génie encore naïf des troubadours. D'ailleurs, Marie était le thème imposé dans presque tous les concours au moyen âge. Nos poètes n'ont pas fait exception ; c'est à la très Sainte Vierge qu'ils ont consacré les efforts de leur muse.

Valenciennes, dans les temps reculés, possédait deux chambres de Rhétorique ou Puy d'amour qui sont restées célèbres parmi les monuments de notre première littérature nationale.

« Au moyen âge, dit M. Van Hassel dans son *Essai sur la poésie en Belgique*, chacune de nos villes avait une ou plusieurs confréries poétiques connues sous le nom de « chambre de Rhétorique », de « Puy d'amour ». Le Puy de Valenciennes est le premier en date. »

Au témoignage du savant archiviste M. Leglay, Valenciennes « peut réclamer l'honneur d'avoir donné le premier exemple de ces sortes d'associations littéraires. »

Les confréries littéraires et religieuses fondées à Valenciennes ont eu un double résultat. D'abord, elles ont contribué au progrès, au développement de la langue nationale. « Valenciennes, si nous en croyons Villemain, a une large part dans la formation de la langue française. »

Cette influence sur l'idiome de notre beau pays, nos chambres de Rhétorique l'avaient fait sentir à l'intérieur de la ville.

« Nous pouvons citer Valenciennes au moyen âge comme un des centres les plus actifs des lettres françaises, dit le docteur Caffiaux. Où Froissart, par exemple, a-t-il appris cette belle langue qu'il parle si bien, si ce n'est à Valenciennes, sa cité natale ? Ce fut dans cette bonne et franque ville qu'il puisa son merveilleux langage : ses chroniques sont le reflet de notre civilisation passée, le spécimen de la langue de nos pères. »

Ce sont là, pour notre ville, de bien glorieux souvenirs. Toutes les cités qui ont eu autrefois l'honneur de posséder de ces sortes d'associations littéraires s'en glorifient à juste titre. Or, ne l'oublions pas, c'est de la dévotion de nos pères envers la très Sainte Vierge que sont venues ces institutions. Écoutons l'historien de Notre-Dame du Puy et de sa confrérie nous raconter ces solennités poétiques.

« A l'occasion de la fête de Notre-Dame du Puy, on invitait, par des affiches publiques, tous les poètes et rhétoriciens de la ville, de vouloir composer quelques pièces de leur façon, à l'honneur de la très Sainte Vierge du Puy. Ils étaient obligés de faire mention, dans l'un des couplets pour le moins de leurs œuvres, de son Assomption. C'était une condition essentielle sans laquelle on ne pouvait obtenir aucun prix.

La deuxième condition était d'exhiber leur pièce avant le soleil couché de la veille du grand jour, pour être examinée; et celui qui avait le mieux réussi remportait pour premier prix une couronne d'argent, pesant deux onces; celui qui le suivait avait pour deuxième prix une couronne d'argent, pesant une once.

Dans l'origine, ces prix avaient été pour le vainqueur une couronne de roses. Le lauréat dînait avec les confrères, le front ceint des emblèmes de sa victoire. Au retour de la procession solennelle, quelquefois aussi avant le départ, les rhétoriciens dont les œuvres avaient été jugées les meilleures les récitaient publiquement

sur une estrade élevée dans la chapelle. » On ne peut donc pas s'y tromper, c'est bien la dévotion à Marie qui a suscité ces tournois littéraires. Ce sont deux confréries de la très Sainte Vierge qui les organisent : celle de l'Hôtellerie et celle de Notre-Dame de la Chaussée. Le sujet imposé est un mystère de la vie glorieuse de Marie. C'est dans sa chapelle que sont jugées les œuvres, c'est là qu'en est faite la lecture publique.

« L'esprit de toutes les pièces de poésie couronnées à Valenciennes, dit M. O. Leroy, dans son étude sur « les mystères », était de tout faire concourir à l'honneur de la très Sainte Vierge. »

Chacune des œuvres poétiques devaient être précédée d'un Envoi, sorte de quatrain où l'auteur exhortait les princes, c'est-à-dire les dignitaires de la confrérie, à servir Marie avec zèle et dévotion.

C'est ainsi qu'une des gloires les plus pures du passé de notre cité se rattache au culte de l'auguste Reine du Ciel. Les enfants honoraient leur mère, et à son tour la mère glorifiait ses enfants.

Nous nous plaisons à faire connaître le nom de plusieurs lauréats et à citer quelques passages des poèmes couronnés.

Le plus ancien trouvère dont les chants sont arrivés jusqu'à nous, c'est Herman, qui vivait à Valenciennes sur la fin du XI^e siècle. Il a vérifié, disent ses biographes, la signification de son nom, HER - MAN, deux fois homme, en se rendant familier le langage des Dieux. Sa foi religieuse, active et féconde, le guida dans sa carrière poétique. Son chef-d'œuvre est un poème sur l'Assomption de la très Sainte Vierge, où nous lisons ces vers :

Or voil à toi parler qui fête e la chançon,
 Je ai nom Hermant, ni oblîer mon nom ;
 Je voil ma bonne dame qu'entendés m'oreson,
 Prestres sui ordonnez, ton sers sui et ti hom.
 Or en fait ton comant finie ai ma chançon,
 Si rien y ai mespris je vous en quiers pardon ;
 De mes péchiez que fez quier absolution,
 A tous mes bienfaitours donne remission,

Au jor dou grand iuisse de leurs péchiez pardon.
 De la destre ton fils aient beneïçon,
 Et mon père et ma mère iceux ni oubliion;
 Tous aunez ensemble o toi en ta meson,
 Cil qui liront ce livre que de toi fet avon,
 Et cil qui cest écrit et cil qui l'écriront,
 Cil qui lire nou sevent et lire ne l'oseront ;
 Tuit soient hébergiez la sus ens ta meson,
 Amen, amen, ton livre dame définiront.

*Maintenant je veux vous parler, vous que chantent mes vers ;
 Je m'appelle Herman, n'oubliez pas mon nom,
 Je veux, ma bonne Dame, que vous écoutiez ma prière,
 Je suis ordonné prêtre, votre serviteur et votre homme.
 Votre commandement fait finir mes chants,
 Si j'ai manqué en quelque chose je vous en demande pardon,
 Des péchés que j'ai fait, je requiers absolution ;
 A tous mes bienfaiteurs, accordez rémission,
 Au jour du grand jugement, de leurs péchés, obtenez-leur pardon.
 De la droite de votre fils, qu'ils aient bénédiction,
 N'oubliez pas mon père, n'oubliez pas ma mère,
 Réunissez-nous tous ensemble auprès de vous, en votre maison ;
 Ceux qui liront ce livre fait en votre honneur,
 Et ceux qui l'ont écrit et ceux qui le transcriront,
 Ceux qui ne savent pas lire et ceux qui n'oseront le faire,
 Que tous soient hébergés là-haut en votre maison,
 Ainsi-soit-il, ainsi-soit-il, Notre Dame je finis votre livre.*

Après Herman, vient Bauduin de Condé et Jehan son fils, qui vivaient au XIII^e siècle. On peut, à bon droit, considérer ces deux poètes comme les deux plus illustres maîtres de nos contrées.

La poésie de Bauduin, couronnée à Valenciennes vers 1270, a pour titre :

« Il chante la gloire de celle qui par Gabriel fut de Dieu couronnée. »

L'Ave Maria est un sujet que nous retrouvons souvent dans les œuvres de nos trouvères.

Le fils de Bauduin, Jehan, surpassa son père. Il fut le meilleur et le plus fécond de ceux de nos trouvères qui ont écrit en langue romane. Citons de lui la fin de son serventois, couronné à Valenciennes vers 1280.

Quiconques veuet en haute hounour monter,
Mettre se doit à la Dame servir,
En qui Diex vouet pour le monde sauver,
D'umaine char sa deité couvrir,
Et vint chaüis aparoir comme homme mortez,
Che doit chacun savoir,
Vierge à vous pri main et soir,
Ke vous veillez m'ame ramentevoir,
Au destroit jour ou elle iert mal bailli,
Se de vous n'a envers vo fil aïe.

*Quiconque veut être grandement honoré,
Doit se mettre à servir Marie,
En qui Dieu voulut pour sauver le monde,
De la nature humaine, couvrir sa Divinité.
Et vint ici-bas paraître comme un simple mortel,
Chacun doit le savoir,
Vierge c'est à vous que j'adresse ma prière matin et soir.
Qu'il vous plaise de mon âme vous souvenir,
Au dernier jour où elle sera maltraitée,
Si de vous auprès de votre fils, elle ne trouve secours.*

Citons encore Jehan Coppin, qui se félicite en ses poèmes d'être l'un de ceux *qu'amour au chapelet assigne*, et deux autres poètes, Jehan de la Fontaine, et Jehan Martin dont les écrits ne nous sont pas

parvenus. Peut-être faudrait-il attribuer au premier ce serventois couronné au Puy Notre-Dame vers l'an 1440.

Dame, vos iestés la préee,
 Véritablement le di,
 U la très douce rousée
 De Paradis descendi.
 Dont isci,
 Li doux fruis
 Ki nos rendi
 Vie en santé endurée,
 K'Adam nos avoit reubée,
 Par l'enort de l'anémy,
 Mais li sire qui nasqui
 De vos, pucèle honorée.
 Paya, par un venrenski,
 Gros kes Adam despendi.

*Dame, vous êtes la prairie,
 En toute vérité je le dis,
 Où la très douce rosée
 Du Paradis descendit.
 Dont sortit
 Le doux fruit
 Qui nous rendit
 Vie et santé durable,
 Qu'Adam nous avait dérobée,
 Par l'effort du démon.
 Mais le Seigneur qui naquit
 De vous, pucelle honorée,
 Paya, par un vendredi,
 Tout ce qu'Adam avait dépensé.*

Roquefort, dans son *Etude sur la Littérature française au XI^e et XII^e siècle*, donne le texte de quelques-unes des pièces couronnées au

Puy de Valenciennes, sans faire connaître le nom de leurs auteurs.
Empruntons à ces poèmes deux envois pleins de charme.

Dame, ki tous cuers éclaire,
Tous les mécréants,
Welle ô nostre loy atraire,
Dieu sans fin durant.

A me Dame iert envoyé,
Me chançon par boine amour,
Car je sais bien de meilleur
De li ne puet être.

*Dame qui éclairez les cœurs,
Tous les méchants
Veuillez à notre foi attirer
A Dieu qui est sans fin.*

*A Notre-Dame sera envoyée
Ma chanson avec bonne joie,
Car je sais bien, de meilleur
Qu'elle ne peut être.*

Nous terminerons par celui de nos poètes qui est resté le plus illustre dans les annales littéraires de notre cité : Jehan Froissart. Celui qui fut le plus grand chroniqueur de son temps ne dédaigna pas de venir concourir avec ses concitoyens. Deux fois il remporta le prix. Détachons quelques uns de ses vers.

Princes, la Vierge est là d'entention,
Resgnans es chieux en domination ;
Or li prions qu'elle nous fasse aye,
Car bien poons, par sa promotion,
Des chieux avoir la gloire auctorisée.

*Princes, la Vierge vous entend,
Du haut du Ciel, où elle règne en souveraine,
Maintenant, nous la prions qu'elle nous vienne en aide,
Car nous pouvons bien, par sa protection,
Du Ciel avoir la gloire.*

O Marie, soutenez-nous, éclairez-nous, afin qu'au milieu des ténèbres amoncelées sur le chemin de la vie par le génie de l'erreur, nous ne perdions pas la voie qui mène au Ciel.

AINSI-SOIT-IL.



26^{me} JOUR

La Sainte Vierge et les Beaux-Arts
à Valenciennes

PRÈS avoir vu l'influence du culte de la Sainte Vierge sur la formation de la langue nationale, et en particulier sur le beau langage de la bonne et franque ville qui forma Froissart, nous allons aujourd'hui envisager cette même influence sur les beaux-arts ; peinture, sculpture, musique, et nous verrons que la Vierge Marie a conduit le pinceau, le ciseau de nos immortels artistes, comme elle a inspiré l'âme de nos poètes.

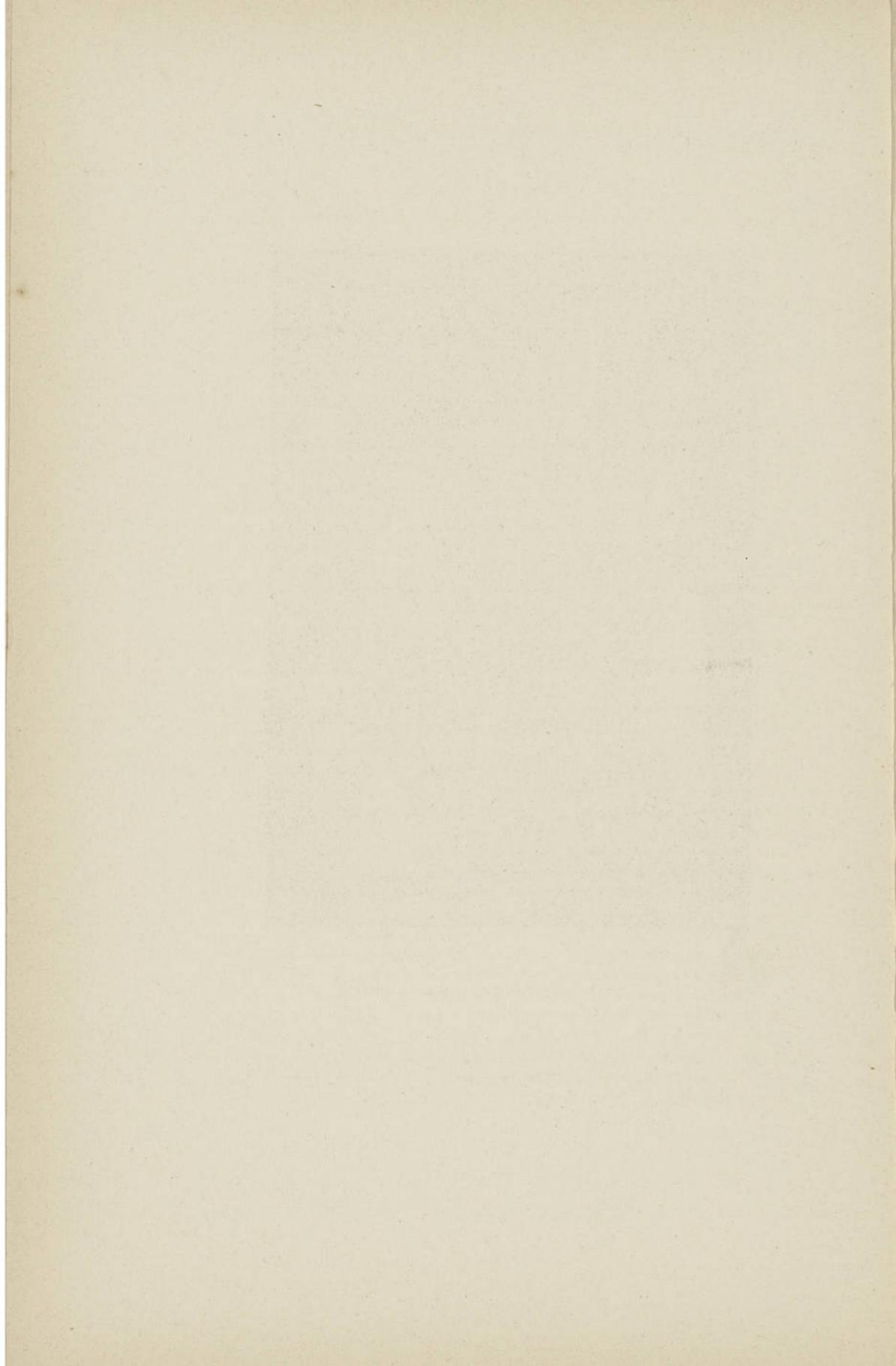
Valenciennes est regardée comme la ville des beaux-arts. Le goût du beau est comme inné chez tous ses enfants. Au témoignage de nos annalistes, cette heureuse disposition ne date pas d'aujourd'hui. La cité reine du Hainaut a produit dans les âges passés toute une pléiade d'illustres artistes, et si la fureur des brise-images au XVI^e siècle (1), si les horreurs des sièges mémorables qu'a subis la ville,

(1) Ecoutons nos historiens signaler les causes qui ont dépeuplé notre ville des œuvres des ses immortels artistes :

1^o LA RÉFORME. — « Nous voicy arrivé à la plus détestable et misérable journée que la ville de Valenciennes ait jamais vu ny apperccu en tous les siècles précédents, rien de comparable à ycelle ne s'est passé. Les guerres, les feux, les eaux, et tout ce qui est arrivé, n'est qu'une ombre au regard de celle-ci laquelle aussy par après lui a causé tant de misères et calamités que tant et si longtemps que le monde durera, la mémoire n'en sera jamais éteinte. Cette ville tant catholique du passé, avait tellement orné ses églises, tant en peintures, images, doscales, orgues superbes, sépultures qu'aultrement, qu'elle surpassait toutes ses voisines, voire celles bien éloignées. Mais, hélas ! en ung moment on les vit désertes et sans forme de lieux sacrés par la fureur des hérétiques. Iceux donc persévérant toujours en leurs méchantes opinions, le 2 d'Août, ceulx d'Anvers ayant abattu et brisé les images, les nouvelles en parvinrent à leurs confrères de



LA SAINTE-VIERGE (SIMON MARMION)



si la révolution avec son cachet d'un vandalisme inouï, n'avaient pas anéanti les chefs-d'œuvre des maîtres, fermé leurs écoles, et environné d'oubli leur mémoire, nous pourrions écrire l'histoire de l'école de Valenciennes, comme on a fait celle de l'école d'Anvers, de Louvain, de Bruges.

En parcourant les mentions renfermées dans les comptes et les registres qui se trouvent encore aujourd'hui dans les archives de

Valenciennes. Le 23 suivant, lesquels étant poussés des ministres et prédicants de faire le même. Sans beaucoup d'avis ni de conseil, le lendemain Samedi, jour de saint Barthélémy, environ les six heures du matin, cette maudite canaille se jeta sur les églises et monastères de cette ville, d'une telle et si horrible furie, qu'il était impossible en faire davantage. Les images du Sauveur du monde de sa très Sainte Mère et de ses enfants y furent abbatus, traînez, vilipendez, brisez, et brûlez avec les ornements, proférant plusieurs blasphèmes et paroles infâmes. Peu après, ont rompu et brisé les doscales, orgues, fermetures des chapelles, autels, sièges, fonds baptismaux, verrières, épitaphes, sans même y épargner celles des souverains, allant en l'église Saint François et ailleurs, ont brûlé les chappes chasubles et riches ornements des églises, en sorte qu'on a vu l'or et l'argent d'escouler d'yeux, notamment de ceux appartenant aux pères Dominicains qui étoient des plus riches. De même ont-ils fait des nappes, serviettes, et aultres linges servant à l'office divin, ayant deschiré et puis brûlé tous les livres et titres servant aux églises; les fiertes et reliquaires des saints, les argenteries, ciboires, calices, mis en pièces. Enfin, tout fut tellement mis en désolation, que c'étoit un horreur de voir ainsi ces lieux consacrés « Dieu être mis en tel état.

(Simon LeBoucq, *Antiquités et Mémoires de Valenciennes*, manuscrit de Cambrai)

Les autres historiens s'expriment dans le même sens, en notant tous le caractère particulier de cette profanation barbare qui consistait à détruire et à brûler les archives. (Voir dans le manuscrit de M. Michel Duforêt, le chapitre intitulé : *Du saccagement de la chapelle Notre-Dame du Puy, par les brise-images.*

2^o RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Les œuvres d'art de nos artistes qui avaient échappé au vandalisme des hérétiques, périrent pendant le siège ou disparurent dans la tourmente révolutionnaire, si funeste au mobilier artistique de nos églises. Les divers procès-verbaux d'inventaires conservés aux archives départementales, nous montrent que les châsses d'argent et d'or, que les superbes broderies qui ornaient les autels de nos madones miraculeuses, que les joyaux de leurs couronnes, que les statues en argent, ont été provisoirement déposés au district de la commune, puis expédiés à la monnaie à Paris, où tous ces objets furent fondus, quelle que fut d'ailleurs leur valeur, au point de vue de l'art. D'après les mêmes inventaires, il est facile de constater que tout ce qui n'était pas or ou argent disparut dans le pillage où tout fut vendu à vil prix, par ordre du gouvernement.

Valenciennes, il est facile de se convaincre qu'un grand nombre d'artistes, tapissiers, brodeurs, orfèvres, peintres et sculpteurs, ont résidé dans cette ville. Un fait d'ailleurs prouve d'une manière éclatante la diffusion, la popularité du culte des beaux-arts à Valenciennes dans les âges passés, c'est l'existence d'une confrérie de St-Luc. (1)

Chacun sait que cet apôtre évangéliste, qui a peint le premier les traits de la Vierge des Vierges, est regardé comme le patron des peintres, des sculpteurs, et en général de tous ceux qui s'adonnent au culte des beaux-arts. La corporation était trop dans les coutumes des siècles passés pour que les artistes aient négligé les privilèges et les bienfaits de l'association, quand ils se trouvaient assez nombreux pour se constituer en société. Aussi voyons-nous des confréries de saint-Luc à Anvers, à Bruges, à Louvain, en un mot dans toutes les villes où florissaient les arts. C'est sur ces registres que nous relevons les noms des Rubens, des Van-Eyck, des Crayer, des Memling.

L'existence d'une confrérie de saint-Luc à Valenciennes démontre donc que le culte des beaux-arts était très répandu dans la cité. Il est vrai de dire que le Magistrat avait primitivement réuni à la corporation des peintres et des sculpteurs, plusieurs autres métiers qui ne s'y rattachaient guère.

« Comme les gorliers, esperonniers, selliers, armoyeurs, » mais nous voyons les maîtres de la confrérie réclamer en 1636 contre cet état de choses et obtenir gain de cause. Dans leur rapport au

(1) Signalons les causes qui ont amené à Valenciennes le grand mouvement artistique qui s'y est produit du XIII^e au XVIII^e siècle :

1^o GOUT DES VALENCIENNOIS POUR LES BEAUX-ARTS.

Dans sa brochure sur *le Goût des habitants de Valenciennes pour les arts*, Hécart remarque que les Valenciennes, n'ont pas été les derniers à se distinguer dans toutes les parties des connaissances humaines, surtout dans la culture des beaux-arts, pour lesquels ils ont comme un génie inné. » C'est surtout à ce sentiment, à cette heureuse disposition, que les beaux-arts ont dû leur développement à Valenciennes dans les siècles passés.

Magistrat, les princes de la confrérie affirment que les peintres et tailleurs d'images sont devenus assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes et pourvoir aux charges afférentes à la confrérie, comme l'entretien de leur chapelle, la célébration des offices, le soin des ouvriers malades ou sans travail.

Dans le projet de règlement présenté aux Prévôt, jurés et eschevins de la ville par maître Adam Lootman et Jean Coizet, nous trouvons quelques détails qui nous mettent à même de nous faire une idée de l'étendue et de la variété qu'avait prises à Valenciennes, au XVI^e siècle, la culture des beaux-arts. « Sont compris dans la confrérie de saint-Luc, ceux qui besognent de tailler images, broderies, verrières, orfèvres, tailleurs de pierres, écrivains, ou autres semblables qui ont BESOIN du trait, ou par PLAISIR.

SEMBLABLEMENT celui qui par plaisir seulement apprendra à colorier sous quelque maître de la branche, comme il se trouve entre les illumineurs, colorant les images et figures imprimées.

PAREILLEMENT ceux qui apprendront à *enrichir* et *éclore* brodures, tableaux, chassés, ou taille de bas, ou haut *relief*, ou ouvrages tournés et de menuiserie, comme il se trouve entre les escoiteurs. »

Ainsi donc à Valenciennes, au XVI^e siècle, il y avait des miniaturistes, des coloristes, des sculpteurs, des brodeurs, des verriers, des orfèvres, et chacune de ces diverses branches occupait assez de maîtres et d'ouvriers pour former une corporation.

Le témoignage de Simon Le Boucq va nous apprendre à quel degré de perfection et de célébrité étaient parvenus les maîtres qui composaient l'école artistique de Valenciennes. Au chapitre XV^e de

2^o LA COUR DES COMTES DE FLANDRE ET DU HAINAUT.

Les Bauduin portèrent la couronne des comtes de Flandre, avec celle des comtes du Hainaut. Cette dernière dignité les amena à se bâtir à Valenciennes une résidence qui prit le nom de la Salle-le-Comte, et qui était un véritable palais. L'histoire atteste que ces personnages étaient d'un grand luxe dans leur vie publique et privée. D'ailleurs, quelques extraits tirés des rares documents qui nous restent de la *Recette générale de Hainaut*, nous mettent à même de pénétrer

son *Histoire civile*, le véridique historien cite les hommes éminents de la ville :

« SIMON MARMION, lequel en son art de peinture avait un don très magnifique, de sorte qu'il surpassait tous autres peintres, non seulement de la dite ville, mais de toutes les villes et provinces tant voisines que lointaines.

« PIERRE MARMOUZET, statuaire ou tailleur d'images lequel était tant et subtil et expert que son bruit et renom vollait et s'espandait par tout l'univers.

« JÉROME DE MOYENNEVILLE, orfèvre, lequel était entièrement parfait en son art et science, de manière que de toutes parts on venait à lui pour avoir participation de ses excellentes et magnifiques œuvres. »

De ce témoignage nous devons conclure qu'au XVI^e siècle, Valenciennes possédait des maîtres en peinture, sculpture et orfèvrerie : que ces maîtres excellaient en leur art sur tous leurs contemporains : qu'ils faisaient école et qu'on venait à eux de tous côtés.

Il n'est pas inutile de faire remarquer en passant combien est vraie la parole de nos saints livres qui nous avertit que la religion élève les cités et les peuples. C'est aux âges de foi qu'a brillé dans tout son éclat le génie des habitants de cette cité.

Mais revenons à ce qui fait plus particulièrement l'objet de nos entretiens en montrant les beaux-arts dans leurs rapports avec le culte de la très Sainte Vierge.

Un fait qui dénote clairement les sentiments qui animaient dans les âges passés les artistes Valenciennois, c'est le choix qu'ils

jusqu'à un certain point, dans cette riche demeure. Des sommes payées pour acquisition d'or, d'argent, d'azur, de vert, de rouge, de gris, d'huile de lin et de « patrons » de cuivre servant aux peintres font connaître que l'ensemble de la Salle-le-Comte était orné de peintures polychromes avec vernis aux couleurs mélangées avec de l'huile. Le compte de 1375 -- 1376, révèle que le peintre Louis y traça des peintures murales à sujets. Ceux de 1378 et 1379, nous apprennent que les pans des murs étaient couverts d'écussons du comte et de la comtesse. Le compte de 1362 nous dit que les fenêtres du château étaient ornées

avaient fait pour l'oratoire de leur corporation de l'une des chapelles de l'église de Notre-Dame la Grande, le principal sanctuaire de la très Sainte Vierge à Valenciennes. Par là ils indiquaient clairement qu'ils plaçaient leur art sous le patronage de Marie. Mais entrons dans quelques détails qui suffiront à prouver que c'était principalement au service de l'auguste Reine du Ciel qu'ils entendaient faire servir leurs talents.

Les documents des archives et les récits des chroniqueurs nous permettent de ranger André Beauneveu parmi les plus remarquables sculpteurs et les plus habiles miniaturistes dont peut s'honorer la France.

de magnifiques verrières. Par les mêmes comptes, nous apprenons que le mobilier était en rapport avec la beauté de l'édifice. Tapis de haute-lisse avec figures, étoffes brodées d'or, vaisselle d'or et d'argent ; bijoux, émeraudes, livres d'heures enluminés, splendides reliquaires, image de la Vierge en argent ciselé, couronnes, diadèmes, etc., etc. Tels sont les objets d'art qui s'offrent à nos regards dans cette royale habitation.

Les mêmes comptes nous apprennent encore que c'était à Valenciennes que les Bauduin se fournissaient d'étoffes de luxe et de riches pièces d'orfèvrerie.

Dès lors, il est facile de comprendre combien leur présence contribuait au développement de toutes les industries qui touchent aux beaux arts.

3^o LES RICHESSES ET LE LUXE DES BOURGEOIS DE VALENCIENNES.

Valenciennes du XII^e au XVIII^e siècle, jouissait d'une prospérité industrielle et commerciale qui peut expliquer en partie les développements reçus par le luxe et les arts dans cette cité.

Voici ce que dit d'Oultreman sur ce sujet : « La source des richesses de cette ville doit être attribuée à l'industrie des habitants, et aux privilèges et franchises dont elle est douée. Les principales marchandises dont elle fait trafic sont les vins, les grains, et les bois qui viennent se rendre icy de toutes parts. Puis les merceries, toilettes, draps, sayes, sarges et autres semblables étoffes : qu'on y fait et que d'icy on envoie en toutes les contrées du monde. Le sieur de Salmon-sart dit que de son temps l'on comptait plus de cinq mille mestiers, que nous appelons icy oustils, où l'on faisait des sayes, et semblables étoffes.

« Tout cecy est cause que la plupart des Bourgeois choisissent le train de marchandises plus volontiers qu'aucune autre profession, alléchés par la douceur du gain. Ce qui a entretenu en son lustre, plusieurs riches et honorables familles qui ont continué les quatre et cinq cens ans, quoy que divisées en plusieurs branches, dans les premières charges, et plus honorables offices de cette ville, avec une grande splendeur et magnificence en leurs personnes, et maisons, crédit auprès des Princes, et réputation près de la noblesse, qui ne faisait aucun refus

Froissart, en parlant de Jean duc de Berry, qui se trouvait en 1390, à son château de Mehun-sur-Sèvres, rapporte qu'il « s'y tint plus de trois semaines et devisait au maistre de ses œuvres de taille et de peinture, maistre Andrieu Beauneveu, à faire nouvelles ymages et peintures, car en telles choses avait-il grandement sa fantaisie de toujours faire ouvrier de taille et de peinture. » Et, ajoute le chroniqueur « il était bien adressé, car, dessus ce maistre Andrieu, dont je parolle, n'avoir pour lors meilleur ni le pareil en nulles terres, ni de qui tant de bons ouvraiges feust demouré en France ou en Haynau, dont il estait de nacion et au royaume d'Angleterre. »

de s'allier avec eux ; espousant leurs enfants, et leur donnant réciproquement leurs filles en mariage.

« Ce n'est pas que je veuille dire que tous les bourgeois en général, et en particulier, fussent marchans : et qu'il y eut faute de gentils-hommes en cette ville ; car il y en a toujours eu bon nombre ; si est-ce pourtant que les anciens pour nobles qu'ils pussent être, chérissaient tant le titre de bourgeois qu'ils ne l'oublièrent jamais, et aimoient bien d'être qualifiés honorables plus tôt que nobles. Simon de Marlis, Jean son fils, Jean de Valenciennes, Jean de Quaroube, Jean de Gouchet, Jacques Party, Jean Bougier, et beaucoup d'autres semblables furent Chevaliers ; qui neantmoins en tous leurs contrats et actes publics s'appelèrent toujours bourgeois de Valenciennes. Et quoy que les autres exerçassent la marchandise, si n'estoient-ils pas pourtant fourclos des lices, tournois, et autres exercices de la noblesse.

« L'exemple de Jean Party, bourgeois et Prévot de ceste ville, est remarquable. Nos histoires racontent que ce personnage estant allé un jour à Paris, pendant qu'on y tenait la foire, qu'on appelle *le Landit* : il y achetât toute la grosse marchandise qui s'y trouva généralement sans exception ; pour monstre de ses richesses et de son crédit. Et puis il la fit revendre par ses gens, partie en gros et partie en détail, au mesme lieu. Une autre fois, s'estant transporté à quelque feste que le roy de France célébroit, en la mesme ville de Paris, en compagnie du comte de Hainau, et se trouvant au palais, il vit que l'on portoit des quarreaux ou coussins à tous les gentils-hommes et chevaliers, qui y estoient entretenans les Dames, et non pas à luy pour ce qu'il estoit tenu pour simple bourgeois et marchand. Il print donc son manteau, et s'assit et s'agenouilla dessus ; et au partir de là, il le laissa en la mesme place, où il s'en estoit servy. Les Hérauts croyans qu'il l'eust oublié, par mégarde, se mirent à crier : « Sire, vous avez laissé vostre manteau ». A quoy, il répondit tout froidement et gravement : « Ce n'est pat la coustume de mon Païs, d'emporter son quarreau quant et soy ».

Certes, un tel éloge exprimé en ces termes par Froissart, à l'époque où Jean de Liège venait d'exécuter des chefs-d'œuvre à Paris et à Rouen, où Jean de Marville et Nicolas Sluter sculptaient à Dijon le merveilleux tombeau de la chartreuse et le puits de Moïse, qui font encore aujourd'hui l'admiration de tous les artistes, suffit pour que l'on puisse ranger André Beauneveu parmi les maîtres les plus illustres de la France. Or, en parcourant la liste des œuvres qui nous restent de ce maître célèbre entre tous, nous voyons que c'est le souvenir de la Sainte Vierge qui a le mieux servi son génie, car ses chefs-d'œuvre sont : La miniature de la Sainte Vierge que nous avons reproduite et la statue de Marie qu'il avait sculptée pour l'hôtel de ville d'Ypres.

MARMION peut être considéré comme le Rubens Valenciennois.

« Par ainsi, le manteau demeura aux Hérauts, et fut estimé à six cens escus d'autant qu'il estoit tout ricané d'or et engreslé de perles. » (d'Oultreman).

C'était dans les fêtes qu'ils se donnaient chez eux, ou auxquelles ils se rendaient à l'étranger, que les opulents bourgeois aimaient à déployer du luxe et des richesses. (V. sur ce point d'Oultreman et Simon Le Boucq). Il en était de même dans leur vie privée. Les archives et les chroniques de cette ville fournissent de nombreuses et intéressantes mentions sur ce point.

Ordinairement, les tentures qui cachaient, dans les maisons des habitants de cette ville, la nudité des murailles, consistaient en toiles ou étoffes couvertes de peintures représentant des sujets de piété, des portraits historiques, des scènes mythologiques, des feuillages, etc.

Souvent encore c'étaient « des draps peints, auxquels étoient les images de Notre-Dame, des tapis de haute-lisse à grandes figures. »

Les appartements, dans les habitations bourgeoises étaient ornés d'objets sculptés et peints, de statues en bois, en pierre ou en albâtre, brillant d'or et d'azur. Le mobilier en chêne, aujourd'hui si apprécié par les amateurs, ne faisait pas défaut chez nos ancêtres. Les meubles travaillés (de la façon de Valenciennes) étaient même très recherchés en France et dans les Flandres. Les testaments de plusieurs bourgeois nous apprennent qu'ils possédaient de la vaisselle en or et en argent, des livres d'heures enluminés, avec fermoirs en argent ciselé et armoiries ; des bijoux, tous indices de l'opulence.

Il est facile de comprendre que le luxe dont s'entouraient les bourgeois de Valenciennes contribuait puissamment à développer les beaux-arts dans cette cité.

IV. LES ÉGLISES ET LES COUVENTS.

Les églises paroissiales, et les chapelles des couvents, contribuaient pour leur part, au développement des beaux-arts. Chacun des nombreux sanctuaires élevés dans la cité, était un véritable musée où l'on admirait des statues, des tableaux,

Les auteurs qui ont étudié l'art dans la Flandre n'hésitent pas à en faire l'émule de Crayer et des Van Eyck. Or le chef-d'œuvre de cet illustre artiste était une table d'autel qu'il avait faite pour Notre-Dame la Grande. Et ce qui révèle bien les sentiments qui l'animaient pendant sa vie, c'est qu'il a voulu reposer à sa mort dans l'église de la Sainte Vierge qu'il avait ornée des conceptions de son génie.

Ce que Marmion est pour la peinture, Marmouzet (Pierre Doutreau) l'est pour la sculpture. Avec un art merveilleux, il faisait sortir du marbre et de la pierre les images les plus gracieuses. Les œuvres les plus remarquables de ce statuaire, qui marquait ses productions au coin du génie, étaient les bas-reliefs en marbre et en albâtre qui se trouvaient encadrés dans le jubé de Notre-Dame de la Chaussée.

Le chef-d'œuvre de Jérôme de Moyenneville, l'incomparable orfèvre, était la châsse de Notre-Dame du Saint-Cordon.

de grands maîtres, des peintures murales remarquables, des tapis de haute-lisse de toute beauté, des objets d'orfèvrerie : reliquaires, vases sacrés, images de la Sainte Vierge et des saints, de splendides sépultures, etc. Cette influence des églises et des monastères sur les beaux-arts, explique pourquoi nous trouvons toujours au moyen-âge, des industries artistiques dans les grands centres religieux.

V. FABRIQUES DE TAPIS DE HAUTE-LISSE.

Une des raisons, peut-être la plus forte, qui puisse expliquer le grand nombre d'artistes peintres, que nous trouvons sur les registres des corps de métiers et de la confrérie de Saint Luc, à Valenciennes, au XIV^e, au XV^e et au XVI^e siècles, ce sont les fabriques de haute-lisse.

D'après les historiens du temps, les mémoires conservés aux archives, et les comptes de la recette générale de Hainaut, il ressort qu'autrefois, les tentures historiées faisaient nécessairement partie de l'ameublement de nos riches bourgeois, qu'elles étaient adoptées pour la décoration des Eglises, que l'autorité communale les avait fait pénétrer dans l'hôtel de ville, que nos pères les déployaient aux jours de fête, aux entrées des princes, aux grandes processions, pour cacher la nudité des murailles ; qu'ils les offraient en présents aux ambassadeurs étrangers, de passage dans leur ville, aux princes pour se les rendre favorables ou pour leur témoigner leur reconnaissance. En général, les tapisseries représentaient des sujets religieux tirés de la Bible, de l'Évangile ou des légendes des saints. Quand elles faisaient partie de l'ameublement d'un puissant seigneur ou d'un riche bourgeois, l'artiste choisissait des sujets historiques ou chevaleresques, surtout des scènes de guerre et de chasse.

PIERRE SCLEIFF, bourgeois de Valenciennes, sculpteur très renommé, élève de Dupreau, avait consacré le génie de son burin à retracer des scènes de la vie de la Sainte Vierge sur les bas-reliefs qui se trouvaient à l'entrée du chœur de Notre-Dame la Grande.

GÉRIN, l'un des plus grands peintres que cette ville ait vu naître, a reproduit plusieurs fois avec bonheur les traits de la divine Madone.

C'est à la Vierge de Notre-Dame du Puy que PATER a consacré principalement les efforts de son génie.

Presque toutes les chapelles de Marie montraient avec orgueil les chefs-d'œuvre d'Adam Lottman. C'est à lui qu'on attribue les scènes gracieuses qui ornaient le doxal au jubé de Notre-Dame la Grande.

ERIEU, LEBLOND, WATEAU, se sont fréquemment exercés à retracer l'image de l'auguste patronne de la cité dont ils étaient les enfants, et il faut reconnaître qu'ils ont souvent reproduit avec un rare bonheur, le type si chaste et si pur de la Vierge des Vierges.

GILLIS, à la fois peintre et sculpteur, compte comme la plus parfaite de ses œuvres une statue de Marie au-dessus de laquelle il

Nécessairement une industrie qui se rattachait entièrement aux beaux-arts imprima un grand essor à l'art véritable; la connaissance du dessin se répandit : pour couvrir d'immenses murailles, il fallait d'immenses compositions, et par conséquent, des artistes capables de les concevoir et de les exécuter. De là, la naissance des peintres, qui travaillèrent pour donner des modèles aux tapissiers.

VI. PROTECTION DU MAGISTRAT.

Le goût des beaux-arts était trop universellement répandu dans la bourgeoisie Valenciennoise, pour que le Magistrat restât étranger au mouvement artistique. La maison communale était un des plus beaux hôtels de ville des Flandres. A l'intérieur, nous y trouvons des tapis de haute-lisse remarquables, des peintures murales, des verrières, des statues qui rappellent les grands maîtres de la cité, dont les noms sont relevés dans les comptes de la ville ; des bannières armoriées faites d'étoffes de Valenciennes, tissées de fils de soie, d'or, d'argent et de laines mélangées. Tout artiste étranger qui venait se fixer à Valenciennes recevait des lettres de bourgeoisie; c'est ainsi que les registres aux bourgeois et aux choses communes nous montrent des brodeurs de Malines, des imagiers de Mons et d'Anvers, des orfèvres de Bruges, devenus bourgeois de Valenciennes. Nous voyons aussi par l'inspection des comptes de la ville que les artistes

avait gravé ces mots : « *Prætereundo cave ne sileatur ave.* » « Passants, n'oubliez pas de saluer Marie. »

Les traditions ne se sont pas perdues avec le temps, et nous avons pu reproduire les images de Marie sculptées de nos jours par notre illustre Crauck, et notre immortel Carpeaux.

Les limites de notre entretien de chaque jour ne nous permettent pas d'entrer dans plus de détails, mais nous en avons dit assez pour démontrer que c'est la dévotion à Marie qui a inspiré le pinceau de nos peintres et le ciseau de nos sculpteurs.

Rubens, Crayer, Memling, se faisaient gloire d'être congréganistes, d'avoir leurs noms inscrits parmi les dévots serviteurs de Marie ; à l'exemple des grands maîtres qui ont illustré les écoles de notre Flandre, les artistes Valenciennes étaient tous dévoués à Marie qu'ils glorifiaient par les sublimes conceptions de leur génie.

De la peinture et de la sculpture passons à la musique (1).

recevaient des subventions pour les aider dans leurs travaux ; et, pour honorer leur vieillesse, le Magistrat leur faisait servir des pensions, à titre de reconnaissance publique. Cette manière d'agir du Magistrat contribua singulièrement à développer l'élan artistique qui va du XIII^e au XVIII^e siècle.

VII. LES CORPORATIONS OUVRIÈRES.

Les corporations, telles qu'elles étaient anciennement, contribuaient singulièrement au progrès des beaux-arts : 1^o Toutes les corporations — et elles étaient nombreuses — commandaient aux meilleurs artistes des tableaux, des dessins de tapisseries, des morceaux de sculpture, des pièces d'orfèvrerie, etc., pour en orner le siège de leurs assemblées et de leurs fêtes. 2^o L'école d'apprentissage et de formation de l'ouvrier était plus sérieuse. L'apprenti était admis dans la maison de son maître, associé à ses travaux, initié à son art. En quittant l'atelier du maître, l'apprenti était un maître lui-même.

(Toutes ces causes réunies expliquent le grand mouvement artistique qui s'est produit à Valenciennes du XIII^e au XVIII^e siècle. Les illustres travaux de Mg. Dehaisnes, l'*Art chrétien dans les Flandres*, et *Simon Marmion, sa vie et ses œuvres*, ont mis dans son vrai jour ce glorieux passé de notre histoire tout en restituant au patrimoine de nos gloires locales, des noms d'artistes célèbres dans le monde entier).

(1) Les documents ne manqueraient pas à l'historien qui voudrait écrire « l'histoire de la musique à Valenciennes », et ce serait un livre intéressant pour une ville qui s'honore d'avoir vu naître des sommités de l'art.

Indiquons quelques sources qui fourniraient de précieux renseignements :

1^o *Les chants* des veilleurs de nuit ou *guets* de la tour Saint-Nicolas (Place Verte) et du beffroi. Les longues trompettes des veilleurs sont restées longtemps légendaires.

Le berceau de l'art musical à Valenciennes est la chapelle de Saint-Pierre qui servait d'église au Magistrat.

Or la maîtrise de Saint-Pierre avait été instituée spécialement pour chanter les louanges de Marie, l'auguste libératrice de la cité. Le salut de Saint-Pierre n'avait pas d'autre nom que le « Salve de la très Sainte Vierge. » Chaque jour invariablement se trouvaient, parmi les morceaux imposés à l'orchestre, des chants à la louange de l'auguste patronne de la cité. A ses fêtes, les musiciens de Saint-Pierre se rendaient dans l'église où elle était particulièrement

2° *Les Carillons.* L'hôtel-de-ville, plusieurs monuments publics, les églises paroissiales et bon nombre de communautés, possédaient de ces accords de cloches qui se faisaient entendre aux jours de fête. Quelques-uns de nos carillonneurs ont joui d'une certaine réputation artistique.

3° *Les chants des ménestrels et des trouvères.* Ces artistes ambulants, initiés à la musique vocale et instrumentale, affectionnaient la cour des comtes de Valenciennes et le peuple de cette cité qui réunissait, dit un de ses historiens, l'urbanité des Romains et la politesse des Grecs.

4° *Les airs des Museux.* On donnait ce nom aux quatre joueurs de hautbois, qui jouaient tous les jours, notamment aux jours de foires et de marchés, au balcon du beffroi. C'était une fondation de Jacquemart Levayrier, échevin de la ville de 1497 à 1520, faite pour réjouir ses concitoyens, même lorsqu'il aurait cessé de vivre.

Le gouvernement s'est emparé de ces biens, 67 mencaudées de terre, malgré les protestations de la ville.

Jacquemart était un dévot serviteur de Marie, sous les regards de laquelle il a voulu reposer après sa mort. Il fut enterré à la chapelle de Notre-Dame de Pitié, aux Récollets.

5° *Les chants religieux* des musiciens attachés aux confréries et aux corporations. Les nombreuses confréries et corporations avaient toutes leurs musiciens.

6° *Les marches guerrières* de nos milices bourgeoises.

7° *Salut de Saint-Pierre.* Mais de toutes les institutions qui ont contribué à développer le goût de la musique à Valenciennes, celle du Salut de Saint-Pierre est la principale. Donnons un extrait du règlement qui permettra d'apprécier l'importance de cet établissement.

Prévoit, jurés et Echevins de la ville de Valenciennes, en exécution de la résolution du Conseil du 7 avril 1788. sur le projet qui a été présenté par les commissaires, à la chapelle de Saint-Pierre, nous établissons la musique de la dite chapelle, dans l'ordre suivant :

ARTICLE PREMIER

La musique de la chapelle Saint-Pierre sera composée à l'avenir d'un maître de musique et de quinze musiciens divisés en six voix et neuf instruments. La musique

honorée pour relever par leur présence l'éclat de la solennité. A la Nativité ils étaient chargés d'exécuter les chants des offices à Notre-Dame la Grande. C'était aussi leur charge de procurer des artistes aux diverses confréries érigées sous le vocable de la très Sainte Vierge, aux jours de leur solennité principale. En un mot la maîtrise de Saint-Pierre était pour le service et la louange de Marie. C'est ainsi que nous pouvons conclure que les beaux-arts se rattachaient à Marie (1).

Prière

Notre-Dame de toutes Grâces, priez avec nous, priez pour nous. Vierge Sainte, c'est vous qui avez inspiré le génie artistique de nos pères. C'est votre image si douce, si pure qu'ils reproduisaient avec le plus de bonheur, comme le type parfait de toute beauté créée.

C'est vous aussi qui leur avez fait comprendre que l'art ici-bas est une mission ; que l'artiste doit instruire, moraliser, élever les âmes. Pour les mettre à même de remplir leur noble tâche, vous leur avez donné cette foi vive du chrétien qui soutient, qui éclaire le génie. Leurs pieuses croyances, ils les avaient sculptées sur les murs de nos églises, de nos couvents, de notre hôtel de ville ; ils les avaient peintes dans les miniatures de nos manuscrits, dans les verrières de nos palais ; ils les avaient tapissées dans leurs admi-

vocale sera composée d'un haut-dessus ou d'une haute-contre, d'une taille, d'une basse-taille et d'une basse-contre ou d'une basse-taille. Et les voix dont l'alternatif est proposé seront choisies suivant le besoin ou le mérite des aspirants. La musique instrumentale sera composée de deux premiers et de deux seconds violons, d'un alto, d'une première et d'une seconde basse, d'une contre-basse et de l'orgue,

Suivent d'autres dispositions relatives au traitement, aux droits à la retraite des musiciens, à leur mode de recrutement, etc.

D'après les comptes, la dépense ordinaire pour les chantres de la chapelle Saint-Pierre, s'élevait à 3190 fr. pour le salut de chaque jour. Pour les offices extraordinaires, on payait sur des états établis par le maître de chapelle. On comprend l'influence qu'une telle institution devait exercer sur les progrès de la musique à Valenciennes.

(1) Auteurs consultés ; Mg. Dehaisnes, *l'Art dans les Flandres*. Hécart ; Dinaux.

rables broderies, ciselées dans les innombrables objets du mobilier religieux et civil qui ornaient nos temples, et nos édifices publics. Et le peuple qui n'était pas instruit lisait, dans ces pages sculptées et peintes, l'histoire de la religion, les légendes des saints, les actes des Martyrs, les sublimes dévouements de la charité, et il les traduisait dans sa vie réglée, dans ses mœurs pures, dans ses habitudes chrétiennes.

Ceuvres immortelles de nos vieux artistes, vous avez été brisées par le marteau des Vandales ! Si cependant vous étiez debout à la place où nos pères vous avaient placées, vous nous attacheriez plus encore à notre Valenciennes, car vous marqueriez les phases de l'existence de nos aïeux, vous seriez leur glorieuse histoire, l'âme d'un glorieux passé.

Mais, voici qu'un art nouveau s'est levé sur notre siècle ; le paganisme l'emporte sur le christianisme ; le génie artistique a dévié de sa voie ; on ne trouve plus dans ses productions le sentiment religieux et profond, cette douce et pure sérénité qu'on respire devant les œuvres de nos anciens maîtres.

Notre-Dame de toutes Grâces, imposez une barrière aux envahissements du monde de la matière,

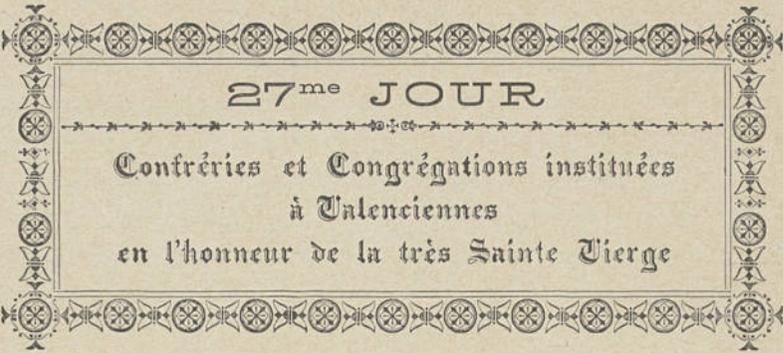
Rappelez aux familles chrétiennes que c'est leur devoir de faire absolument disparaître de leurs demeures toute œuvre qui ne respire pas un parfum d'honnêteté et de modestie.

Nous vous prions aussi pour les artistes qui ont illustré ce livre, humble monument que notre commune piété a voulu vous élever.

Notre-Dame de toutes Grâces, glorifiez des enfants qui ont voulu honorer leur mère.

AINSI-SOIT-IL.





27^{me} JOUR

Confréries et Congrégations instituées
à Valenciennes
en l'honneur de la très Sainte Vierge

LES confréries sont des compagnies de personnes associées pour se livrer à des exercices de piété. Ces associations ont été établies dans l'Eglise, pour offrir aux chrétiens qui en font partie des moyens particuliers d'assurer leur sanctification. Le bien spirituel, l'utilité, les avantages même temporels de ces sortes d'institutions sont incontestables. On y trouve un sujet d'émulation, une occasion de pratiquer la vertu, des exemples et des secours. On peut appliquer à ces pieuses sociétés la parole de nos saints livres : *Frater a fratre juvatur*. « Dans les confréries, a dit saint François de Sales, on a tout à gagner et rien à perdre. »

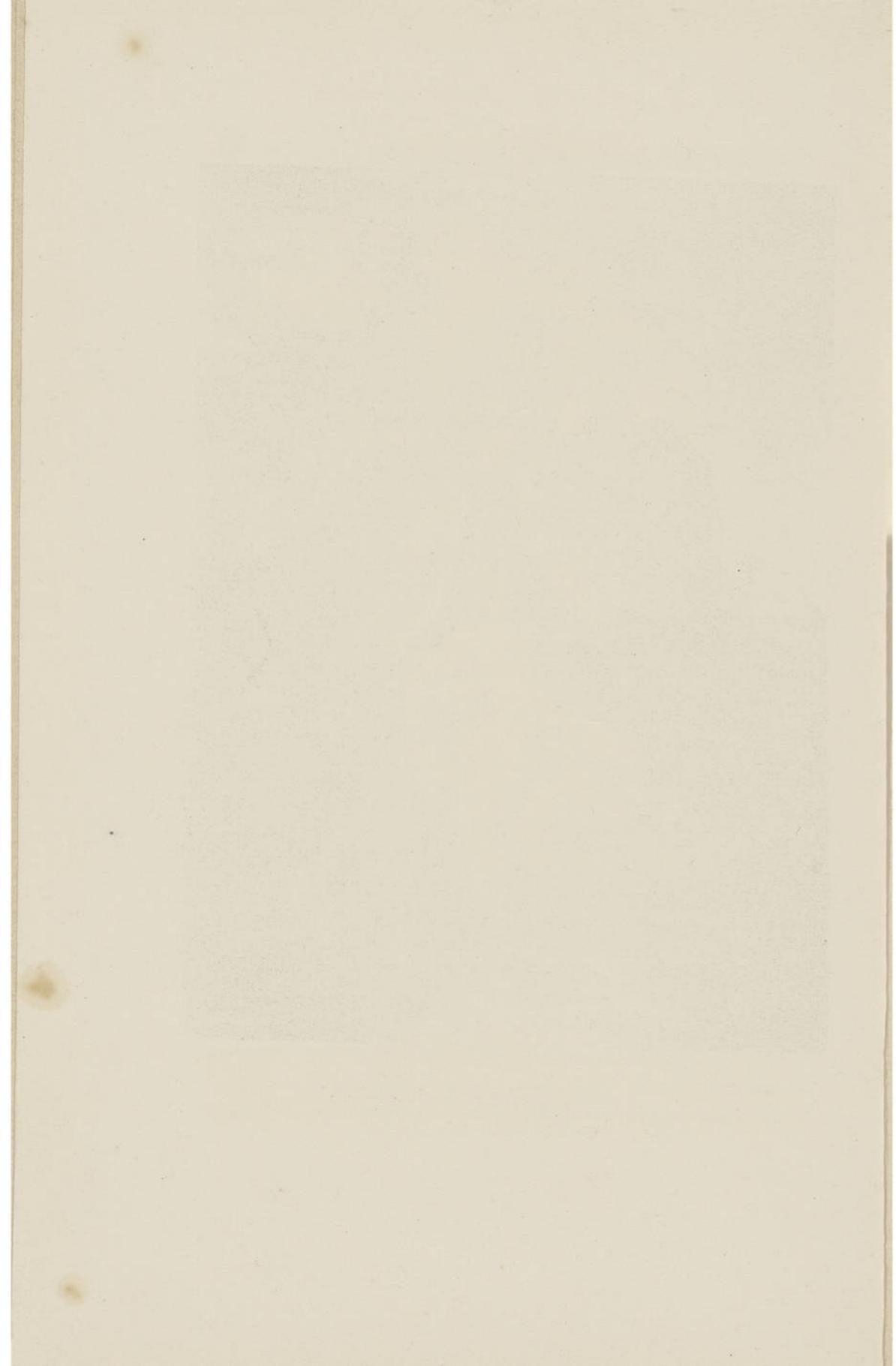
Quoique moins anciennes que les ordres religieux, les fraternités s'honorent cependant d'une longue suite de siècles d'existence. Ces réunions de piété s'étaient autrefois multipliées à l'infini. On avait formé soit à la ville, soit à la campagne, des associations séparées pour les sexes et les âges, pour les hommes, pour les femmes, pour les jeunes gens, pour les jeunes filles, afin de les porter tous à remplir fidèlement leurs devoirs de religion et ceux de leur état, afin de leur donner les avis, les conseils, les instructions qui leur convenaient et de les engager à se surveiller les uns les autres.

Il n'entre pas dans notre plan de rappeler ici le souvenir des nombreuses associations de ce genre, formées autrefois à Valenciennes pour la gloire de Dieu, de la très Sainte Vierge et des saints patrons du travail. Nous nous bornerons seulement à celles qui



LA SAINTE FAMILLE (WATTEAU)

d'après la gazette des Beaux-Arts



avaient été érigées en l'honneur de Marie, pour rappeler ses grandeurs, ses bontés et ses bienfaits.

CONFRÉRIE DU SCAPULAIRE

Aux couvents des Carmes (rue de Lille et Hôtel-Dieu), nous trouvons le siège de la confrérie dite du scapulaire, ou de Notre-Dame du Mont Carmel.

Cette fraternité avait été établie à Valenciennes en l'an 1235, l'année même de l'arrivée des Carmes déchaussés en cette ville. « Elle a commencé, dit Simon Le Boucq, à se réveiller à Valenciennes le 16^{me} du mois de septembre, l'an 1607, estant lors Prieur d'icelle maison, R. P. et maître Guillaume de la Croix, aiant depuis lors esté fort augmentée en dévotion, en sorte que le nombre des confrères et consœurs est fort grand. »

C'était le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont Carmel, que les pieux associés célébraient leur principale solennité. On les voyait alors dérouler dans nos rues leurs longues files, revêtus tous des glorieuses livrées de la Sainte Vierge. C'était, au témoignage de nos annalistes, un spectacle magnifique.

CONFRÉRIE DU TRÈS SAINT ROSAIRE OU DU CHAPELET

La seconde confrérie était celle du rosaire, vulgairement appelée « La confrérie du chapelet. » Cette association avait son siège dans l'église des Dominicains. Elle avait été instituée à Valenciennes en l'an 1233, l'année même de la canonisation de saint Dominique, fondateur de l'ordre des frères prêcheurs. En l'année 1610, cette fraternité avait pris un tel éclat que le P. Anthoine Allard avait cru devoir en rédiger une histoire pleine d'édification. Au premier dimanche d'octobre les confrères, récitant le Rosaire, se répandaient en procession dans les rues de la ville, et le Magistrat tenait à honneur de les accompagner.

Les deux confréries de Notre-Dame du Puy à l'Hôtellerie, et à l'église paroissiale de la Chaussée, comptaient aussi un nombre considérable de membres. Ces confraternités sont restées célèbres

dans nos annales par les concours de poésies qu'elles avaient organisés en l'honneur de la très Sainte Vierge. Ajoutons un usage bien touchant. Chaque nouveau confrère, à sa réception, adoptait des armoiries. Ces blasons étaient déposés à la chapelle de la Sainte Vierge. On les faisait disparaître, si le confrère venait à s'écarter de la bonne voie, s'il cessait de faire honneur, par ses vertus, à la confraternité.

Nous ne pouvons que signaler en passant les confréries de l'Assomption à l'église paroissiale de Saint-Vaast ; de Notre-Dame de Lorette, à Saint-Jacques ; de Notre-Dame des Anges, aux Récollets et à Saint-Géry ; de Notre-Dame des Sept Douleurs, aux Récollets et à l'Hôtellerie ; de Notre-Dame Auxiliatrice, aux Capucins ; de Notre-Dame de Hal, à l'église de Notre-Dame la Grande ; de Notre-Dame d'Amour, à Saint-Nicolas.

Afin de nous rendre compte du nombre des fidèles qui désiraient se vouer plus particulièrement à l'honneur et au culte de la très Sainte Vierge, il convient d'ajouter à ces nombreuses fraternités les diverses congrégations d'enfants de Marie. Signalons en particulier celle des Jésuites établie dans l'église de leur collège, et qui comprenait, outre les élèves des classes supérieures, l'élite des bourgeois et des gentilshommes de la cité. Une section était ouverte aux mères chrétiennes. Deux pères de la compagnie étaient occupés à la direction spirituelle de cette association. La congrégation des Ursulines n'était pas moins florissante. Elle comptait plusieurs milliers de personnes inscrites dans ses cadres. Nommons encore celle de Notre-Dame de la Chaussée ouverte aux fidèles de l'un et de l'autre sexe ; celle des Sémériennes qui s'adressait plus particulièrement aux anciennes pensionnaires de la maison, aux filles des bons bourgeois qui fréquentaient cette école, celle de Saint-Nicolas qui se distinguait par son organisation ; celle des Dominicains composée d'hommes et de jeunes gens.

Dans un registre qui nous reste de cette dernière association, nous trouvons l'ordre qu'on observait dans les réunions. La séance

s'ouvrait par le *Veni creator*. Les congréganistes chantaient ensuite les petites vêpres de l'office de la Sainte Vierge. Le Préfet faisait alors une pieuse lecture. La réunion se terminait par la récitation du chapelet, par le chant des litanies et enfin par le *De Profundis* pour les associés défunts.

L'Immaculée Conception était la fête principale de toutes les congrégations. Elle se célébrait avec la plus grande pompe. On carillonnait ce jour-là à toutes les églises. Il est facile de comprendre que toutes ces associations avaient fait fleurir la piété dans la ville (1).

C'était une dévotion solide que celle qui animait tous les congréganistes. « Un confrère de la Vierge, disait aux associés de Notre-Dame du Puy Michel Duforêt leur prince, ne peut être avoué et reconnu comme tel, à moins d'imiter Marie. Faites bien attention, surtout avant de vous enrôler en cette sainte milice et d'en porter les marques extérieures, aux obligations qu'elle vous impose, surtout à l'amour et à la charité mutuelle, à cette sainte émulation et jalousie, d'imiter et surpasser les vertus les uns des autres. »

Dans un autre endroit, l'historien de la confrérie de Notre-Dame du Puy rend à la conduite des confrères cet éclatant hommage : « Leur piété est si solide et si fervente que la plupart se trouvent

(1) Un document va nous mettre à même d'apprécier le caractère religieux de la cité.

Le Magistrat ayant demandé au P. Recteur du collège des Jésuites les fonctions de chacun des religieux qui étaient au compte de la ville, celui-ci lui envoya un rapport, dont nous extrayons le passage suivant :

« Le R. P. Barbier remplit l'emploi de Recteur du Collège. Outre cela, il fait le catéchisme à l'école Dominicale des pauvres ; il entend les confessions chez les Ursulines, les Sémériennes et les Brigittines. Et ce qui donne encore plus de besogne que tout cela, c'est cette confiance universelle qu'il s'est acquise et qui le tient presque sans cesse occupé, soit pour les confessions, soit pour les hôpitaux. La connaissance qu'il a des langues étrangères le rend d'une ressource infinie pour la ville, sachant l'Allemand, le Hollandais, l'Anglais, le Flamand, etc.

De ce mémoire nous retenons deux choses :

1° Que Valenciennes était un rendez-vous commercial des peuples de l'Europe;

2° Que la piété y florissait.

(Archives communales ; Fonds du Collège, lettre G.)

presque tous les jours dans leur chapelle pour vaquer à l'oraison. L'empressement aux offices est tel, ajoute-t-il, que tous les jours on dit quatre petites vêpres. » Nos pères cherchaient, dans leurs confréries et dans leurs congrégations, le secret de bien prier en commun, le moyen de bien vivre et l'avantage de bien mourir.

Un second caractère de toutes ces confraternités était la charité mutuelle qui unissait tous les membres entre eux. (1) « Parmi ces

(1) *De l'organisation de l'assistance des pauvres, du XVI^e au XVIII^e siècle.*

Le trait distinctif de la religion chrétienne, c'est la charité fraternelle. « Aimez-vous les uns les autres, a dit le divin Maître, c'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Dès lors il est facile de comprendre que l'assistance des pauvres devait tenir une grande place dans une ville aussi religieuse que l'était autrefois Valenciennes.

Rappelons le souvenir de quelques-unes de ces pieuses fondations.

§ I. — LES ÉTABLISSEMENTS CHARITABLES.

Tout en proclamant la nécessité et les avantages de l'assistance des pauvres à domicile, il n'en faut pas moins reconnaître l'utilité des établissements charitables. Ces fondations sont même, en bien des cas, le seul moyen de soulager complètement et efficacement l'indigence et la souffrance. Nos pères l'avaient compris, et leur religion les avait amenés à fonder un nombre considérable d'établissements charitables que nous allons brièvement passer en revue.

1^o HÔTELLERIE.

Le plus ancien établissement charitable de Valenciennes est celui de l'Hôtellerie, dont l'origine remonte à des temps si reculés que la date exacte en est inconnue. Cet hôpital consistait, dit d'Oultreman, en un grand amas d'édifices et maisons : une salle était réservée à l'école dominicale ; un grand dortoir assorti de lits servait à recueillir de vieilles personnes impotentes ; de nombreuses maisonnettes étaient destinées à loger de pauvres ménages déchus. Cet établissement avait été de la part des honorables bourgeois l'objet de nombreuses donations, et c'était avec raison que les pauvres l'appelaient « la bonne maison » car ils y trouvaient bien des secours.

2^o LES CHARTRIERS.

La maison des Chartriers, qui existe encore aujourd'hui, est d'origine fort ancienne et très obscure. En 1560, cet établissement fut considérablement agrandi par les libéralités de divers bourgeois, et particulièrement par les dons de l'Abbé de Vicoigne, Gilbert Cousture, qui peut être regardé comme le principal fondateur de cet hospice. Pour y être reçu, les pensionnaires devaient verser une certaine somme. Ce mode d'établissements charitables où le pensionnaire, pour être admis, doit concourir aux frais généraux, présente de nombreux avantages.

personnes, dit Michel Duforêt, se trouvaient confondus plusieurs princes souverains, gentilshommes de distinction, abbés des environs, doyens de chapitre et de chrétienté, chanoines, curés et autres ecclésiastiques, plusieurs prévôts du comte et prévôts de la ville, grand nombre d'échevins et bons bourgeois. Or, tous les esprits d'un si grand nombre de confrères étaient tellement réunis en un par la paix et par la charité, que l'on pouvait dire d'eux ce que l'on disait des anciens chrétiens, qu'ils n'avaient qu'un cœur et une âme. Les règlements des confraternités prescrivaient aux princes de visiter avec soin les confrères malades, d'avertir un chacun pour aussi les visiter, et prier pour leur guérison. Un confrère étant

3° HÔTEL - DIEU.

Cette « Maison Dieu » fut fondée l'an de Notre Seigneur 1431, « par les libéralités et le pourchas du vénérable Gérard de Cerfontaine, chanoine d'Anhoing, pour secourir nos pauvres frères chrétiens en dure nécessité. Ce lieu avait été pourveu de sœurs propices au service d'iceux. »

4° HÔPITAL SAINT-BARTHÉLÉMY.

Cet hôpital bâti hors la porte de Cambrai par Laurent de Champagne, bourgeois et échevin de Valenciennes, était destiné à recevoir les pèlerins et les pauvres malades.

5° HOPITAL SAINT-JACQUES.

Cet hôpital situé près de l'ancienne porte de Lille, (porte de Tournai) avait été fondé par Jacques de Trith, pour y loger les pèlerins de Saint-Jacques en Galice et les autres voyageurs sans abri. On y disait pour eux tous les jours la sainte messe.

6° HOPITAL DE L'HERMITAGE.

Cet établissement se trouvait à quelques pas du précédent. Il avait été fondé par un bourgeois de la ville, dans le but de recueillir les pèlerins de St-Jacques en Galice, autrefois fort nombreux.

7° HOPITAL DES LADRES.

La Ladrerie était située hors de la porte de Mons. Cet hôpital avait été fondé par le Magistrat pour y recueillir les personnes infestées de la lèpre. Cette maladie était devenue assez commune à Valenciennes au temps des croisades, lorsque les pèlerinages de Jérusalem étaient en vogue.

8° MAISON DES PAUVRES VEUVES.

Cette fondation remontait à Jean Rasoir, chanoine de la Salle et de Tournai, fils de Nicolas, ancien prévôt de la ville. Ce vertueux personnage avait acheté une vaste maison près l'ancienne église Saint-Nicolas. Il l'avait aménagée de manière à y loger convenablement dix pauvres veuves, ajoutant des revenus pour subvenir à leur entretien.

mort, le valet de la confrérie devait porter à la porte du défunt le guidon de l'association, avertir les confrères de l'heure des funérailles, afin qu'ils se trouvassent à la maison mortuaire, pour accompagner le corps aux obsèques et funérailles, à peine d'amende. Les confrères portaient eux-mêmes les restes de leur cher défunt. » Comme on le voit, ces pieuses associations méritaient bien leur nom si chrétien de *confraternités*.

Mais il nous paraît intéressant d'insister particulièrement sur le rôle temporel des confréries et de montrer comment ces associations justifiaient le nom vulgaire de *charités*, que le peuple leur donnait.

« Dans leurs assemblées, les confrères prenaient connaissance

9° HOSPICE DES ORPHELINS.

L'aumosne générale, aidée des largesses des gens de bien, et particulièrement de l'abbé de Vicoigne, avait acheté une maison située en face de Notre-Dame la Grande pour y recueillir les enfants orphelins. « Les fils y avaient un cartier à part séparé tout à fait de la maison des filles, et sont, les uns et les autres, nourris, vestus, et instruits de tout ce qui est nécessaire pour gagner de là en avant la vie temporelle et éternelle. »

10° ORPHELINAT DE M^{lle} BADART.

Cette maison de charité privée avait été fondée par Mademoiselle Badart de sainte mémoire, dans le but de recueillir des orphelines. La pieuse fondatrice avait tracé pour ses pensionnaires d'admirables règles de conduite, qui ont puissamment contribué au développement qu'avait pris cet orphelinat.

§ II. — SECOURS A DOMICILE.

L'assistance à domicile occupe le premier rang parmi les secours à donner aux pauvres. On serait tenté à première vue de croire qu'il n'y a rien de plus facile que d'exercer la charité de cette manière; il n'en est rien. Les vrais pauvres vivent souvent retirés à l'écart, tandis que ceux qui sont peu dignes d'intérêt nous sollicitent de toute façon. Voyons comment nos pères s'y étaient pris pour résoudre ce délicat problème de la bienfaisance chrétienne.

1° CONFECTION DES ROLES DES PAUVRES.

Avant toute chose, pour secourir les pauvres d'une manière intelligente, il faut les connaître. De là, la nécessité de confectionner avec soin les listes de pauvreté. C'est ce qu'avaient compris nos pères. Par ordre du Magistrat, tous les ans, des bourgeois notables faisaient le recensement général des pauvres, des veuves, des infirmes, et des orphelins. A la suite de ce travail, on dressait, avec l'aide des charitables des paroisses, la liste des pauvres qui servait de base pour la distribution des secours.

des nécessités, pauvretés et maladies des nécessiteux en général, et en particulier, soit des confrères, soit des autres ; ils les assistaient abondamment par des habits, bouillons. et argent, qu'on leur fournissait, tantôt par les valets des Princes de la confrérie, tantôt par les Princes eux-mêmes. » Le fonds de secours dont les confrères disposaient « provenait des offrandes volontaires, et aussi d'une taxe qui se faisait chaque semaine de ce que chacun devait payer pour sa part. Cette taxe fut longtemps de deux deniers tournois. Cette somme paraîtra bien chétive à ceux qui ignorent les histoires des siècles passés, mais il leur suffira de savoir que le vin alors ne valait que deux, quatre et six sols le pot. Le reste des vivres valait à proportion tellement qu'il n'y avait que l'argent qui fut rare, et, avec très peu de deniers, on pouvait plus assister qu'aujourd'hui avec des sols. »

2° AUMONE GÉNÉRALE.

Quand l'assistance des pauvres manque d'unité de direction, il arrive que les secours sont souvent mal distribués. Certains indigents réussissent à se faire donner un secours de tous les côtés à la fois, les autres sont oubliés. C'était pour parer à cet inconvénient, que nos Magistrats avaient fondé l'*Aumône générale*. Cette institution remontait en l'an 1530. A la suite d'un recensement général de tous les pauvres, le Magistrat fit un appel à la générosité des bourgeois de la ville pour constituer un fonds de charité. Il ajouta ses propres largesses à celles des citoyens, et pour activer cette fondation, il demanda d'y faire rentrer toutes les anciennes fondations charitables, ce qui lui fut accordé. Ainsi fut constituée l'Aumône générale.

3° LE GRAND PAIN, LE PETIT PAIN & LE SURCROÏT.

De préférence, c'est en nature qu'il faut donner aux pauvres. Ainsi l'avaient compris nos Magistrats. Ils avaient installé à l'hôtellerie un boulanger à leur compte. Celui-ci cuisait tous les jours le pain qui était distribué aux pauvres en abondance. Les indigents étaient classés en trois catégories : le grand pain, le petit pain et le surcroît. Le grand pain représentait environ neuf francs par mois ; le petit pain, 6 francs 50, et le surcroît, 5 francs.

4° LES CHARITABLES DES PAROISSES.

Tout en recherchant l'unité de direction dans la distribution des secours, les Magistrats étaient trop intelligents pour répudier l'initiative privée et pour ne pas s'en servir.

L'Eglise catholique s'est toujours beaucoup occupée des pauvres. Ses institutions charitables ont précédé de beaucoup celles de la bienfaisance publique de nos

Nous achèverons de nous faire une idée de l'importance des secours que procuraient aux pauvres ces nombreuses confréries, en nous rappelant que ces religieuses institutions étaient reconnues par la loi comme des établissements d'utilité publique, ce qui leur conférait le droit d'acquérir et de posséder. Comme peu de riches confrères mouraient sans laisser aux confréries dont ils faisaient partie quelques legs pieux, les confraternités, avec le temps, avaient fini par s'enrichir assez pour pouvoir secourir les pauvres efficacement.

C'est ce qui explique, par exemple, comment la confrérie de Saint-Jacques a pu puissamment contribuer à la fondation de l'Hôtel-Dieu dont elle eut pendant longtemps l'administration temporelle.

Grâce aux ressources que le temps avait mises à la disposition des confraternités, au grand esprit de charité qui animait les membres

communes. Fidèles aux recommandations des Apôtres, aux exemples des clercs des premiers temps, les évêques et les prêtres des paroisses, en tout temps, ont organisé l'assistance des pauvres.

Pour mieux remplir ce ministère que la Sainte Eglise notre Mère recommande si instamment, les pasteurs appelaient à leur aide, les hommes les plus en vue dans leurs paroisses. En raison de leurs fonctions, le peuple les appelait « les charitables des paroisses. » Nous voyons fréquemment le Magistrat de Valenciennes recourir à ces personnages, profiter de leurs lumières, de leur dévouement, et faire passer par leurs mains les aumônes publiques.

5° LES CONFRÉRIES.

Nous nous sommes suffisamment appuyé sur le rôle charitable des confréries pour ne pas y revenir. Ce sur quoi nous voulons insister, c'est que ces pieuses associations ne se bornaient pas à secourir ceux de leurs membres tombés dans l'indigence, mais bien tous les pauvres sans exception, dans la mesure de leurs ressources.

6° LES CORPORATIONS OUVRIÈRES.

Avec les réglemens des corporations ouvrières, la charité nous apparaît sous une forme nouvelle, celle de l'assistance mutuelle. Dans les âges passés, les travailleurs s'associaient en vue de certains avantages relatifs à leur profession, mais sans négliger l'aide qu'ils pouvaient trouver aux mauvais jours dans l'union fraternelle. Toutes ces associations avaient un fond de réserve destiné à soutenir l'ouvrier sans travail ou visité par la maladie.

C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que nous voyons en 1640, les francs ouvriers chapeliers demander et obtenir du Magistrat, la permission de constituer

de ces pieuses associations, à leur multiplicité, il arrivait que les secours aux pauvres étaient si abondants et si bien distribués que le Magistrat avait pu porter, dès 1530, une ordonnance interdisant sous des peines sévères, la mendicité sur tout le territoire de la ville. On pouvait proscrire le vice du mendiant de profession qui l'expose à tant d'inconvénients, car les vrais pauvres étaient connus et secourus.

Il est à l'endroit des confréries, un dernier point que nous voulons toucher.

Nos pères avaient coutume de terminer toutes leurs fêtes, particulièrement les solennités de leurs confréries, par un repas en commun. Des esprits mal faits leur ont quelquefois reproché cet usage, comme si ces agapes fraternelles, que relevaient la sobriété et la charité, n'étaient pas dans l'esprit de l'Eglise. Ecoutons, pour

une boîte dans laquelle les ouvriers du dit stil devaient déposer chaque semaine une cotisation, pour être distribuée aux ouvriers couchés dans leurs lits, 50 patars, et ceux allant et venant, n'ayant pas encore la force de travailler, 35 patars par semaine, pourvu que telles maladies n'arrivent pas par leur faute, ou querelles et débats. (*Registre aux choses communes*).

7° LES FONDATIONS DE M. MICHEL DE MAULDE.

M. Michel de Maulde, conseiller pensionnaire de la ville de Valenciennes, fut le principal bienfaiteur de toutes les institutions charitables de la ville. Nous voulons donner une mention spéciale à quelques unes des fondations de cet illustre personnage qui devrait avoir sa statue sur une des places de la cité :

1° FONDATION POUR LES MALADES CONVALESCENTS.

Il y a pour les pauvres qui vont se faire guérir à l'Hôtel-Dieu, un moment critique ; c'est celui où ils sortent de cet établissement, où, grâce à une direction qui honore au plus haut point les administrateurs de notre assistance publique, ils ont trouvé en abondance tout ce qui pouvait leur être utile. M. de Maulde, dans la délicatesse de son cœur, s'était préoccupé de cette situation. Il y avait pourvu en faisant une fondation de 300 florins qui devaient être versés par l'aumône générale à l'abbé de Saint-Jean, pour être distribués aux convalescents sortant de l'Hôtel-Dieu.

2° FONDATION POUR LES PAUVRES ENFANTS DE L'ÉCOLE DOMINICALE.

Un riche à millions qui n'aime pas le bon Dieu est toujours pauvre, et l'indigent qui a l'amour de Dieu est extrêmement riche, quel que soit son dénûment; aussi les vrais amis des pauvres se préoccupent-ils avant tout d'inspirer à ceux qu'ils secourent des sentiments chrétiens qui seuls peuvent, en nous

nous édifier, l'historien de la confrérie de Notre-Dame du Puy, de la Chaussée, nous retracer le banquet du jour de l'Assomption, la principale solennité de la confraternité.

« La grand messe achevée, les nouveaux confrères prêtaient serment et recevaient le baiser de paix ; puis on se rendait vers midi dans la salle où l'on devait dîner. Tout le monde payait sa part de dépenses communes. Tous les confrères devaient être présents avec leurs femmes et leurs enfants. Les confrères s'asseyaient à leur rang d'ancienneté, étant appelés à haute voix par le valet de la confrérie qui en avait la liste. On y lisait d'abord les constitutions et les règles de la confrérie, ensuite le chapelain ou curé disait le benedicté. Pour observer le bon ordre dans une si grande assemblée, on n'y pouvait parler que des choses saintes, décentes

relevant vers le Ciel, nous donner la constance d'endurer, sans nous plaindre, les rigueurs de l'exil. C'est surtout aux enfants qu'il importe de donner ce viatique de notre exil ; aussi la bienfaisance qui s'exercerait à leur endroit, à condition de laisser de côté les consolations de la foi, serait une vraie cruauté. M. de Maulde l'avait admirablement compris ; c'est pour cela qu'il avait fait une fondation en faveur de l'école du catéchisme des enfants pauvres afin de les « y allécher ». Bienheureux l'homme qui a l'intelligence des besoins de l'indigent, sa mémoire sera en bénédiction au Ciel et sur la terre.

3^e FONDATION POUR LES MALADES A DOMICILE.

M. de Maulde, dans son testament, avait aussi réglé que les intendants de l'aumône générale qu'il enrichissait de ses générosités devaient donner, depuis le 15 Avril, jusqu'au 15 Octobre, 30 florins par semaine, et depuis le 15 Octobre jusqu'au 15 Avril, 45 florins aussi par semaine, aux charitables des paroisses, à la condition que ceux-ci visiteraient en compagnie d'un religieux, de l'un des quatre ordres mendiants de la ville, tous les trois mois, les ménages pauvres, et particulièrement les malades pour leur distribuer ces secours et les préparer, si cela était nécessaire, à recevoir les sacrements. Il nous resterait bien des choses à dire sur ce sujet de l'assistance des pauvres, telle qu'elle se pratiquait autrefois. Sans méconnaître les bienfaits que nous avons trouvés dans la grande unité de la patrie française, ni le dévouement de nos administrateurs, il faut reconnaître que la religion avait amené nos pères à élever des monuments remarquables de la charité chrétienne. Après avoir étudié l'organisation de l'assistance des pauvres, celle des écoles en général, la conduite du Magistrat dans les affaires publiques, on ne s'étonne pas de ce que racontent nos historiens, qui affirment que les villes voisines et même éloignées venaient étudier chez nous nos institutions municipales, pour les établir chez elles.

et édifiantes, et chacun à son tour, prenant soin de se conformer au règlement qui ordonne aux nouveaux d'écouter les anciens. Celui qui y contrevenait, était réprimandé et amendé. Le repas achevé, on se levait pour dire les grâces et le *De Profundis* ensuite, pour tous les confrères trépassés. On se rendait alors modestement à la chapelle où les Vêpres étaient chantées solennellement. » Qui pourrait, en lisant ces touchants récits, ne pas regretter ces usages si parfaitement en harmonie avec la grande fraternité chrétienne que le Christ est venu établir sur la terre ? » (1)

Prière

Très puissante Princesse, Mère de Dieu et des hommes, vous qui aimez particulièrement ceux qui se sont enrôlés dans quelque-une de vos confréries, abaissez sur les habitants de cette cité, qui marchent unis sous votre bannière, les regards de vos maternelles tendresses. Faites-leur ressentir les effets puissants de vos divines influences : afin qu'ils se rendent dignes d'être vos enfants. Que leur conduite réponde toujours à la noblesse de leur titre, aux glorieuses livrées qu'ils portent. Qu'ils augmentent toujours l'éclat des pieuses sociétés dont ils ont l'honneur de faire partie, qu'ils gardent plus fidèlement la foi qu'ils vous ont vouée, que les vassaux, celle de leur seigneur ; qu'ils soient plus industrieux à enrichir leurs âmes, que les marchands à amasser les biens de la terre ; qu'ils se montrent unis comme les membres d'une même famille, afin qu'un jour, après vous avoir servi fidèlement en cette vie, ils soient encore réunis au Ciel, dans la brillante assemblée qui entoure votre trône.

AINSI-SOIT-IL.

(1) Auteurs consultés : Simon Le Boucq ; d'Oultreman ; Michel Duforêt, *Histoire de la Confrérie de Notre-Dame du Puy*, manuscrit Archives communales : Fonds de Notre-Dame de la Chaussée et de Saint-Nicolas.

28^{me} JOUR

Notre-Dame des Affligés au Faubourg
de Paris

APRÈS avoir successivement vénéré les antiques images de la très Sainte Vierge, honorées par nos pères, et rappelé les monuments de leur tendre dévotion envers cette auguste reine du Ciel, il nous a paru convenable de finir les exercices de ce beau mois par le souvenir des Madones aujourd'hui particulièrement en vénération dans nos églises paroissiales. Commençons par Notre-Dame des Affligés. Nous, dont le front s'est assombri à la pensée des tristesses de la vie présente, dont le cœur souffre de ces douleurs que le temps adoucit parfois, mais ne guérit jamais ; allons ensemble à Notre-Dame des Affligés ; franchissons avec confiance le seuil de son sanctuaire ; l'espérance accompagne toujours celle qui se plaît à être désignée par ce nom si doux de consolation.

Notre-Dame des Affligés ! n'est-ce pas sous ce vocable que la grande famille humaine aime le plus à honorer Marie ! Partout nous rencontrons des sanctuaires qui lui sont dédiés sous ce titre. Quoi de plus naturel ? Puisqu'il y a des larmes dans tous les yeux, qui peut mieux en adoucir l'amertume que notre aimable mère du Ciel ? Son souvenir est un baume qui cicatrise toutes les plaies.

De pieuses personnes, dans le but de faire honorer la Sainte-Vierge par les passants, placèrent, il y a près de trois siècles déjà, une image en terre cuite dans une niche de bois en bas du chemin qui conduit au lieu dit « le vignoble » sur le territoire de la paroisse du faubourg de Paris. Elles avaient fixé à un sureau la statuette avec son frêle abri, ne se doutant pas du courant de



MATER DOLOROSA (CARPEAUX)



piété qu'elles allaient créer ; qu'un temps viendrait où leur petite Madone en pierre aurait la préférence du grand nombre ; qu'elle attirerait un concours extraordinaire de pèlerins ; que tous les âges et que toutes les classes de la société s'y donneraient rendez-vous.

D'après l'examen de l'image de Notre-Dame des Affligés, il semble que tel ne fut pas son titre primitif, car elle n'a pas, soit les glaives symboliques qui lui transpercent le cœur, soit le corps inanimé de son fils, reposant sur ses genoux, suivant le type ordinaire de la *Mater dolorosa*. Nous inclinons à penser que le vocable sous lequel elle est aujourd'hui honorée lui a été donné par la voix populaire rendant hommage aux faveurs spirituelles et temporelles accordées en ce lieu par Marie, aux estropiés et aux malades.

Nous n'avons aucun renseignement écrit sur les bienfaits de ce genre accordés par la très Sainte Vierge à ceux qui venaient anciennement l'invoquer en ce lieu. Mais M. Barbet, curé de la paroisse du faubourg presqu'au sortir de la révolution, et qui a pu par conséquent recueillir les traditions pieuses, transmises de génération en génération, nous apprend dans ses mémoires « que la dévotion à Notre-Dame des Affligés s'était accrue de père en fils, d'une manière prodigieuse : que chaque jour on reconnaissait ses bienfaits, et que, pour preuve certaine de la reconnaissance publique, on déposait près de la niche de nombreux ex-voto. » C'était comme autant de preuves irrécusables des guérisons obtenues, et ils nous disent mieux que n'auraient pu le faire des écrits les cures merveilleuses attribuées à Notre-Dame des Affligés. Le pieux pasteur du faubourg dit que c'était une croyance constante, religieusement conservée dans toutes les familles du pays, que l'on n'avait jamais invoqué en vain la Vierge miraculeuse des Affligés.

Hécart, témoin autorisé pour la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci, raconte qu'on avait coutume de tout temps d'offrir à la Vierge du faubourg de Paris des béquilles, des bras, des jambes, des yeux, des têtes et des cœurs, tant en cire qu'en cuivre ou en argent. C'était le témoignage de reconnaissance des

infirmes guéris après avoir invoqué la Mère de Dieu. Mais ce qui nous frappe davantage dans l'histoire du passé de cette image vénérée, c'est sa conservation que nous pouvons bien appeler miraculeuse. N'est-ce pas une chose digne d'étonnement et d'admiration qu'elle soit restée intacte dans son frêle abri, au plus fort de l'orage révolutionnaire, lorsque l'irreligion était à son comble, sans que personne ait osé la mutiler ou la détruire? Et chose non moins surprenante, cette statue a été épargnée pendant les désastres des deux sièges successifs de Valenciennes, et pendant les horreurs du bombardement, quoiqu'elle fût exposée au feu des assaillants et des défenseurs.

Tout ce que nous venons de rappeler, explique la vénération qui s'attache à l'image de Notre-Dame des Affligés. Un instant comprimée aux jours réfastes de la révolution, la dévotion à cette Madone miraculeuse prit un nouvel essor aussitôt que la paix fut rendue à l'Eglise. On vit alors, suivant le récit d'Hécart, venir des foules telles que les chemins qui aboutissaient à la chapelle étaient couverts de pèlerins à une assez grande distance. D'après le témoignage de personnes notables et dignes de foi, on a compté le Vendredi saint de 1816 et de 1817, plus de quinze mille pèlerins accourus de huit à dix lieues à la ronde pour vénérer la Madone.

C'est à cette époque que remonte la construction de la chapelle qui se voit à présent. Jusque là l'image de la très Sainte Vierge était restée dans la niche en bois. M. Barbet prit l'initiative de cette construction. Il écrivit au duc de Feltre, ministre de la guerre, pour demander l'autorisation d'élever une modeste chapelle sur le petit tertre, au pied duquel était posée la statue depuis deux siècles. Une fois la permission obtenue, le pieux pasteur se mit généreusement à l'œuvre. Afin de permettre aux pèlerins de faire le tour du monument, il demanda à M. Gaillarde-Cambier une parcelle de terre, contiguë au tertre. Cette annexion plaça le nouveau sanctuaire au milieu d'un bouquet d'arbres dans une variété de paysage que nous retrouvons encore aujourd'hui avec son ancienne et

séduisante physionomie. La pose de la première pierre eut lieu le 17 Novembre de l'année 1817. (1)

L'abbé Barbet n'eut pas la consolation de voir l'achèvement de la chapelle; il mourut quelques mois après en avoir jeté les premiers fondements, en janvier 1818. On trouva dans son testament cette clause qui révèle les dernières préoccupations de ce dévot serviteur de Marie. « Nous prions ceux qui nous succéderont de veiller à l'achèvement et à la conservation de cet asile de piété et de ferveur, et de suivre mon exemple en propageant avec vérité les bienfaits et les secours de cette bienfaisante Mère et consolatrice des Affligés. » Le vœu du pieux desservant fut rempli. L'abbé Manesse, son successeur, termina l'édifice. Cette chapelle gracieuse s'élève en forme de dôme, sa toiture est couronnée d'un élégant clocher; quatre ou cinq degrés conduisent à ce sanctuaire. Il est environné d'une haie vive et quelques arbres le couvrent de leur ombrage.

Le culte fervent que les Valenciennes ont voué à Notre-Dame des Affligés se maintient dans tout son éclat. Nous pouvons même

(1) Voici le procès-verbal que M. le curé nous a laissé de cette cérémonie :

PROCÈS-VERBAL.

L'an de grâce 1817, le 17 Novembre, trois heures de relevée, nous, Christian Joseph Barbet, desservant de la paroisse de Saint-Vaast, au faubourg Notre-Dame, dit de Paris lès Valenciennes, désirant avec la grâce de Dieu, accomplir le vœu que j'ai formé d'ériger en l'honneur de la très Sainte Vierge Marie, sous l'invocation de Notre-Dame des Affligés, une chapelle où les fidèles puissent venir invoquer le secours et offrir leurs prières à cette Vierge miraculeuse; tout étant disposé pour en établir la fondation, M. le Chevalier Benoist, Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, maire de la ville de Valenciennes, a été invité à y poser la première pierre, ce qu'ayant accepté comme un témoignage irrévocable de sa croyance et de sa vénération en la Sainte Vierge, le premier administrateur s'est rendu à l'endroit de l'érection accompagné de MM. Peinte et Moriamez, fabriciens et personnes notables de la ville et du faubourg, et moi desservant, et a posé la première pierre de cet édifice dédié à Marie. Cette cérémonie achevée, chacun a invoqué la très Sainte Vierge de rendre durable le monument qui allait s'élever à la piété publique.

En foi de quoi, et pour perpétuer le souvenir d'une journée aussi mémorable, j'ai dressé le procès-verbal qui a été signé par M. le maire, MM. les adjoints et MM. les fabriciens. »

ajouter qu'il a fait parmi nous de merveilleux progrès depuis quelques années. Au témoignage de M. le curé et des ecclésiastiques qui l'assistent, pendant les solennités du pèlerinage, le nombre des pèlerins qui, le Vendredi saint et les jours suivants, vénèrent la sainte image, peut être évalué à plus de trente mille. Comme autrefois, les uns viennent y déposer leurs béquilles et remercier la Sainte Vierge des grâces qu'ils ont reçues, ou la prier pour celles qu'ils espèrent, les autres lui présentent des ex-voto en cire qui rappellent des guérisons merveilleuses.

L'Octave de ces fêtes se termine le dimanche de Quasimodo, par une procession générale où toute la ville se porte. Tous les vendredis, et aux fêtes de la Sainte Vierge, on célèbre les saints mystères à l'autel de Notre-Dame des Affligés, et le prêtre y est toujours entouré d'une foule recueillie.

Rappelons en terminant, quelques-unes des faveurs récentes obtenues au sanctuaire de Notre-Dame des Affligés.

SCHOLASTIQUE HORIN. — Scholastique, jeune encore, fut atteinte d'une maladie cruelle. Outre les poignantes douleurs auxquelles elle se trouvait en proie, elle perdit tout-à-coup l'usage de la parole, et ses deux bras se contractèrent si violemment contre la poitrine, que, selon l'expression des témoins oculaires, il eut été plus facile de les rompre que de les en détacher. Bientôt on annonça à ses parents qu'ils devaient se préparer à sa mort ; les médecins avaient perdu toute espérance de la sauver. Les parents affligés, ne pouvant plus compter sur les remèdes humains, eurent recours à Marie, et bientôt les douleurs de Scholastique se calmèrent, le danger disparut, mais la pauvre malade demeurait toujours muette et paralysée. Les parents, encouragés par la première faveur qu'ils avaient reçue de la Mère de Dieu, continuèrent à l'invoquer, et plusieurs fois ils entreprirent, en faveur de la malade, le pèlerinage de Notre-Dame des Affligés. A leur retour, lorsqu'ils essayaient de la consoler, elle leur témoignait par signes sa confiance extrême, et elle s'efforçait de leur faire comprendre qu'ils seraient bientôt exaucés. En effet, la

fête de l'Assomption était proche, on pria ce jour-là avec plus de ferveur, et tout-à-coup les bras de la malade reprirent sans effort leur position naturelle, et recouvrèrent toute leur souplesse.

Cependant, la guérison n'était pas complète, il restait une troisième faveur à obtenir : Scholastique n'avait pas retrouvé l'usage de la langue. On redoubla les prières ; on réitéra les pèlerinages à Notre-Dame des Affligés, et enfin le 19 Novembre 1819, au moment où Scholastique sortait de la chapelle, elle dit à son frère : « Mon frère, vous l'entendez, je suis parfaitement guérie. » Il serait difficile de concevoir la joie du frère et de la sœur ; rentrés dans la chapelle, ils prièrent longtemps encore ; et chaque année, depuis cette époque, Scholastique, reconnaissante, fut fidèle à venir, le jour de sa guérison, visiter Notre-Dame des Affligés.

HENRI DÉCAMP, fils aîné d'une famille d'ouvriers de la paroisse d'Abscon était entré au noviciat des Frères à Annapes au mois de Novembre 1885. Vers la fin de Janvier 1886, il se plaignit de lassitude dans la jambe droite. A la lassitude succéda la douleur. Le médecin de l'établissement fut consulté. Il reconnut la présence d'une affection des plus douloureuses et des plus rebelles à la médecine, une coxalgie.

Le mal acquit bientôt une telle gravité qu'il préoccupa les directeurs de la maison, et l'on se disposa à employer les remèdes les plus énergiques.

Avec le médecin ordinaire, les Frères firent appeler M. le docteur Guermonprez, de la Faculté Catholique de Lille. D'après leurs conseils, le malade fut condamné à rester perpétuellement étendu sur un lit, la jambe enfermée dans un appareil, et à son pied fut attaché un poids assez lourd, disposé de telle sorte que sa jambe fut absolument et continuellement tendue. En même temps, les plus fortes nourritures furent données au malade dont la santé déperissait de jour en jour.

Ces soins intelligents et dévoués ne produisirent aucun résultat appréciable, et, après un mois et trois jours de ce pénible traitement,

les médecins jugèrent qu'il était inutile de tenter la guérison par cette voie, et le patient enfant fut rendu à la liberté et à des souffrances d'un autre genre. Il ne pouvait poser le pied à terre sans ressentir une vive douleur ; c'est pourquoi on lui fit prendre deux béquilles, et on se décida à attendre l'arrêt du temps.

Cependant les Frères ne pouvaient conserver à leur charge un enfant qu'ils avaient soigné avec la plus paternelle sollicitude, mais dont la guérison, au dire des médecins, devait être lente à venir, si toutefois elle devait être jamais obtenue, car ils laissaient clairement entendre que les cas de guérison de coxalgie, dans les conditions où celle-ci se présentait, sont rares, et que cette infirmité condamne presque toujours celui qui en est atteint à se servir de béquilles le reste de sa vie. Le retour du malade dans sa famille fut donc décidé.

Bien des semaines se passèrent dans la souffrance. Le jeune boiteux pouvait, à l'aide de ses béquilles dont il commençait à prendre l'habitude, sortir de temps en temps. Le dimanche, il assistait à la Messe, dans la stalle où il chantait autrefois ; mais affaibli et sans voix, il excitait chaque dimanche la pitié des fidèles qui l'avaient connu, six mois auparavant, alerte comme on l'est à quatorze ans, et qui avaient entendu avec plaisir sa voix harmonieuse.

Tout en suivant avec exactitude les prescriptions médicales, le père et la mère tournaient ailleurs toutes leurs espérances. Et tandis qu'autour d'eux, leurs parents et leurs amis se disaient, en voyant s'avancer le jeune affligé : « C'est dommage ! voilà un enfant infirme pour le reste de ses jours ! » eux seuls conservaient une inébranlable confiance dans la guérison. « Nous irons, disaient-ils, à Notre-Dame des Affligés et la Sainte Vierge nous le guérira. »

Le Lundi de Pâques 26 Avril 1886, après un jeûne sévère observé par toute la famille, durant neuf jours, le Dimanche de Pâques compris, le malade, accompagné de sa mère, partait pour Notre-Dame des Affligés.

A la gare d'Abscon, comme aux autres gares du chemin de fer d'Anzin, les pèlerins étaient en très grand nombre. Ils ne virent

pas sans un mouvement de sympathique pitié, arriver le jeune malade se disposant à faire le pèlerinage de Valenciennes. N'était-ce pas entreprendre une route trop fatigante pour un enfant affaibli, et à qui chaque pas faisait ressentir une vive douleur ? car de Saint-Vaast, où s'arrête le train, jusqu'à la chapelle de Notre-Dame, il n'y a pas moins d'une demi-heure de chemin à faire à pied.

Aussi, soit fatigue, soit dernière épreuve par laquelle Dieu voulait faire passer le malade, celui-ci depuis la gare jusqu'à la chapelle, souffrit horriblement. Les douleurs qu'il ressentait étaient plus vives qu'elles ne l'avaient été, disait-il, durant tout le cours de sa maladie. Plusieurs fois, il s'arrêta pour essuyer, avec la sueur qui ruisselait de son front, quelques larmes que la douleur lui arrachait. « Deux fois, raconte-t-il, je me plaignais en ces termes : « Oh ! j'aimerais autant mourir ! Toutefois, cet excès de souffrances ne diminuait point sa confiance en Marie : « S'il faut revenir une seconde fois à la Sainte Vierge, j'y reviendrai, mais je serai guéri et j'y laisserai mes béquilles. »

Resté seul avec sa mère en arrière de tous leurs compagnons de route, il arriva enfin à la chapelle. La foule, depuis le matin, se pressait autour du petit monument. Il ne pouvait songer à pénétrer dans l'étroit sanctuaire, épuisé qu'il était de fatigue et de souffrance. « Assieds-toi là sur le tertre, dit sa mère, en désignant le petit rideau du côté gauche de la chapelle. Je vais essayer d'entrer. Dis ton chapelet. »

On faisait peu d'attention au petit affligé. Emu de compassion, un de ses compatriotes, Alfred Martinache, se tenait près de lui. L'enfant s'était assis à l'endroit indiqué par sa mère, essuyant la sueur de son front.

Laissons-le raconter ce qui se passa, et transcrivons avec une scrupuleuse exactitude le récit qu'il fit lui-même aussitôt après l'heureux événement.

« Je posai avec mes mains ma jambe malade sur l'autre, pour moins souffrir, et je me mis à réciter mon chapelet, la tête penchée

et les yeux machinalement dirigés vers mes pieds. Après cinq ou six minutes, j'avais dit à peu près deux dizaines de chapelet. Voilà que j'aperçois le cordon de mon soulier qui se dénoue tout seul. Et je me dis : « Tiens il se passe quelque chose ! Je m'allonge pour le relier : un petit craquement se fait à ma hanche, je ne sais si la Sainte Vierge y ajoutait quelque chose, et il y eut au dedans de moi une voix qui me disait, en me pressant « Marche donc ! puisque tu le peux. » Et je dis à Alfred Martinache, mon voisin : « Il me semble que je peux marcher. » Je me lève tout seul. Ma mère revenait vers moi et je me mis comme à courir deux ou trois pas. Et la voix intérieure me dit : « Ne vas pas aussi vite ! Je reculai instinctivement à ma place, et je me remis à marcher plus posément, mais rapidement vers la chapelle. Je n'avais plus de mal. J'étais guéri.

Nous fîmes trois fois le tour de la chapelle pour remercier la Sainte Vierge et nous sommes retournés à la gare.

« C'est bien comme cela, fit la mère, qui avait suivi, calme et souriante, la narration de son fils. La Sainte Vierge me l'a guéri, j'y comptais bien. »

Le retour à Abscon se fit avec une joie que l'on devine. Vers le soir, au salut du Lundi de Pâques, la nombreuse famille des Décamp ainsi qu'un bon nombre de paroissiens, instruits du fait, se réunirent devant la statue de Marie, pour rendre gloire à celle qui est la Reine du Ciel, mais qui, du haut de sa splendeur, abaisse ses regards sur ses plus humbles enfants et fait sentir les tendresses de son cœur aux malheureux de la terre qui l'invoquent avec confiance.

Le jeune Décamp revint au noviciat et aujourd'hui il a pris l'habit des Frères de la doctrine chrétienne.

Jamais il n'a éprouvé à la jambe autrefois malade aucune souffrance, aucune fatigue. Cette guérison si soudaine est de tout point complète et définitive.

Prière



Notre-Dame des Affligés, priez avec nous, priez pour nous.

Notre-Dame des Affligés, c'est vers la modeste chapelle que nos pères vous ont élevée hors de l'enceinte de leur cité, comme pour leur servir de boulevard, que se dirigent aujourd'hui dans leur détresse ceux qui ont des larmes dans les yeux. Les multitudes émues et troublées viennent à vous dans ce sanctuaire qui a vu passer tant de fois des rayons de la toute puissante bonté de Dieu. Abaissez les regards de votre maternelle sollicitude sur vos enfants qui prient avec tant de confiance devant votre image bénie. Dans l'ordre de la divine Providence, vous n'êtes devenue la mère des douleurs que pour pouvoir mieux compatir à nos misères. Exaucez la pieuse mère qui vient vous demander la santé de son enfant aux portes du tombeau, la vie de son corps et celle de son âme. Ecoutez les supplications de ceux qui succombent sous le poids de leur croix. Laissez-vous toucher par les regards suppliants de tant d'affligés qui vous montrent, comme des enfants à leur mère, les douloureuses infirmités qui les oppriment. Vous êtes au seuil du champ funèbre où reposent nos frères, adoucissez pour nous l'amertume de la séparation.

Faites-nous comprendre le mystère de la douleur. Dissipez les ombres que les rigueurs de notre exil jettent sur la bonté de Dieu à notre égard. Que nous estimions comme un gain, les tribulations et les épreuves qui doivent opérer en nous un poids éternel de gloire.

Notre-Dame des Affligés, ce n'est pas sans raison que votre culte est arrivé au degré d'épanouissement dont nous sommes les heureux témoins. Continuez à bénir les nombreux pèlerins qui viennent vous confier leurs douleurs et leurs espérances.

Veillez sur la ville qui se déroule à vos pieds, sur cette paroisse dont vous êtes la gloire et qui vous est toute dévouée.

Notre-Dame des Affligés, priez pour nous.

AINSI-SOIT-IL.

29^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame du Rosaire
dans l'église de Saint-Géry

LES trois églises paroissiales ouvertes au culte dans l'intérieur de la ville sont Saint-Géry, Saint-Nicolas, et Notre-Dame.

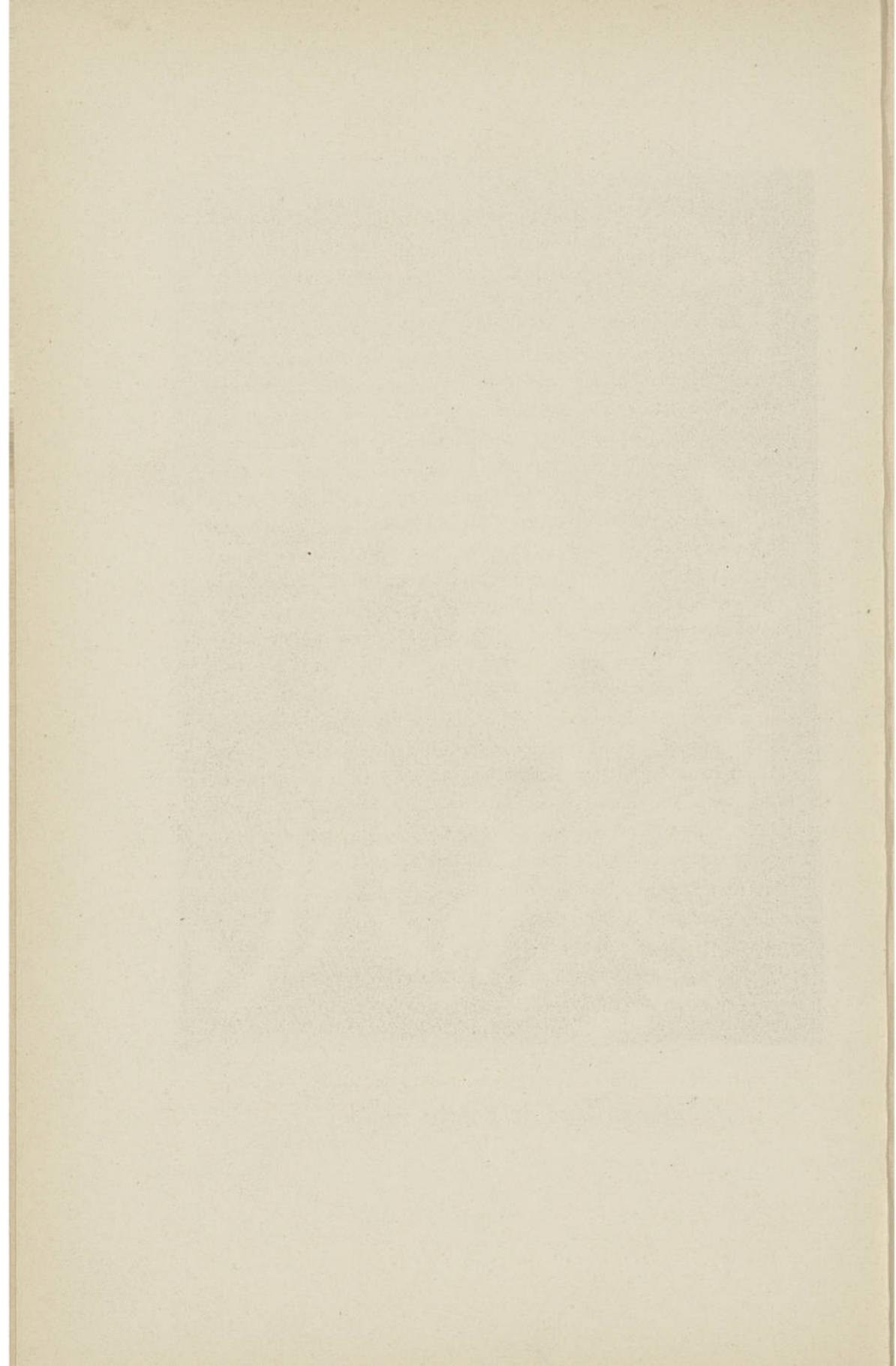
Avant de pénétrer dans ces sanctuaires pour y vénérer les Madones qu'on y honore particulièrement, demandons-nous ce que sont devenus les monuments religieux que nous avons successivement visités.

La tourmente révolutionnaire du siècle dernier les a fait disparaître. En dix ans, de 1791 à 1801, tout fut détruit, jusqu'aux derniers vestiges, au point que la génération présente, presque tout entière, ignore même jusqu'à l'emplacement où s'élevaient jadis ces édifices qui étaient la gloire de la cité. Aucune des sept églises paroissiales ne reste debout. Nous trouvons des constructions privées et l'hôtel de la Sous-Préfecture où fut jadis Notre-Dame la Grande et la Prévôté des moines qui en faisaient le service. Un marché public occupe la place de l'église de Saint-Vaast. De nombreuses demeures s'élèvent là où fut l'église de Saint-Jacques. Celle de Saint-Géry est devenue un jardin planté d'arbres ; et celle de Saint-Nicolas avec son cimetière, la place Verte. Il ne reste de Notre-Dame de la Chaussée que quelques vieux pans de murailles.

Les couvents, avec leurs magnifiques chapelles, ont eu le même sort que les églises paroissiales. Les soldats remplacent les Carmes chaussés au grand quartier de cavalerie ; un square a été tracé dans les cloîtres et les jardins des Récollets. Des rues ont été ouvertes dans la propriété des Dominicains, des Ursulines, des Augustins,



NOTRE-DAME DU ROSAIRE (CRAYER)



des Brigittines, des Clarisses et des Carmélites : des écoles communales s'élèvent à l'endroit où furent les Sémériennes et les Chartroux. Avec ces édifices ont disparu les chefs-d'œuvre qu'ils renfermaient. Que sont devenus les travaux des Marmion, des Dupréau, des Gilis, des Beauneveu et de tant d'autres dont les sublimes conceptions eussent fait de notre cité une petite Florence ? Nous n'en savons rien. La cité qui a vu naître tant d'illustres artistes dans les siècles passés, ne possède presque aucun monument qui rappelle leur mémoire. Tandis que les églises et les monastères s'écroulaient sous les marteaux des vandales modernes, que devenaient les prêtres et les moines ? C'est un grand sujet d'édification que de rappeler la noble conduite du clergé de Valenciennes dans ces jours troublés. Pas un de ceux qui desservaient les diverses paroisses de la ville ne consentit à prêter un serment que condamnait sa conscience. Des huit curés de Valenciennes en 1790, trois périrent sur l'échafaud, martyrs de la foi ; trois autres furent emprisonnés et exilés ; nous n'avons pu retrouver la trace des deux autres, mais nous savons qu'ils furent fidèles à leur devoir.

Les autres membres du clergé séculier et régulier suivirent, à de très rares exceptions près, la conduite des pasteurs des paroisses, et donnèrent aux fidèles persécutés les plus fortifiants exemples. Signalons à la vénération publique les noms des courageux apôtres qui, au péril de leur vie, ont continué à Valenciennes l'exercice du saint ministère après la fermeture violente des églises :

BENOIT SELOSSE, curé de Notre-Dame la Grande ;

GOSSEAU, curé de Saint-Géry ;

PANIEZ, curé de Saint-Vaast-là-Haut ;

CHARLES VIENNE, vicaire de Notre-Dame de la Chaussée ;

BREUVART, vicaire de Saint-Jacques ; (1)

LALLEMANT, curé de Saint-Nicolas ;

(1) Ces cinq prêtres arrêtés dans Valenciennes où ils continuaient, en cachette, leurs saintes fonctions, furent jetés en prison, puis exécutés révolutionnairement les 15, 17 et 19 Octobre 1794.

- HENSY, curé de la Chaussée ;
 DELANGLE, curé de Saint-Jacques. (1)
 Une lettre de l'accusateur public aux membres du district de Douai signale comme d'intrépides missionnaires au sein de la cité :
 COULON, vicaire de Saint-Nicolas ;
 CARPENTIER, vicaire de Saint-Géry ;
 FONTAINE, vicaire de la Chaussée ; (2)
 J.-B. GAILLARD, attaché à la paroisse Saint-Nicolas ;
 BOURLA, ci-devant Récollet. (3)

Les registres de baptême conservés dans les paroisses de Saint-Nicolas, Saint-Géry et Notre-Dame, révèlent les noms de :

SIMON BARBET, Capucin ; LAURENT, Carme ; MASSART, Récollet ; JOSEPH DE BAVAY, vicaire de Cousolre, réfugié en ville ; HAYEZ, Dominicain ; BAUDRAIN, prêtre du diocèse d'Arras ; DELZART, Chartreux de Noyon, comme ayant exercé le saint ministère à Valenciennes et dans les environs aux jours les plus périlleux de la Terreur.

Ces registres aux actes de baptême nécessairement incomplets, vu les circonstances dans lesquelles ils étaient rédigés, mutilés d'ailleurs par le temps et en grande partie perdus, ne nous permettent pas de citer exactement tous les noms de cette glorieuse phalange d'ouvriers évangéliques ; mais ceux que nous avons pu recueillir suffisent pour nous faire comprendre que Valenciennes n'a pas été délaissée pendant les mauvais jours. (4)

(1) Ces trois curés de Valenciennes furent d'abord incarcérés, puis exilés pour s'être rendus coupables de prêcher et de baptiser.

(2) Ces trois prêtres étaient cachés : l'abbé Carpentier, chez Mlle Gillard, rue de l'Intendance ; l'abbé Fontaine, chez Mlle Perdry, rue de Cambrai ; l'abbé Coulon, chez Carion, savetier, rue d'Hecq.

(3) Ces deux ecclésiastiques, sexagénaires et paralysés, furent renvoyés de la prison de Douai en leur domicile de Valenciennes, contrairement à l'avis de l'administration municipale qui oublia, en cette circonstance, les égards dûs à l'humanité souffrante.

(4) Un extrait emprunté au *Registre des Baptêmes des différentes paroisses tant en ville qu'à la campagne, pour l'année 1795 et 1796*, que nous a laissé le R. P.

A la fin du registre laissé par l'abbé Coulon, nous trouvons une note qui nous indique comment ces vénérables prêtres exerçaient leurs fonctions. Ils se tenaient cachés le jour, et le soir, à la faveur des ténèbres, ils sortaient déguisés pour se rendre où les appelait leur ministère.

Rapprochons de la conduite des pasteurs celle des fidèles. En général, les habitants de Valenciennes furent dignes de leurs prêtres. Dans presque toutes les paroisses, un murmure universel d'indignation s'éleva quand on fit la lecture de la lettre du Magistrat qui annonçait la révocation des curés légitimes et promulguait la nomination des intrus. Une lettre du chef du district de la ville au citoyen administrateur du département du Nord nous représente les Valenciennois comme assez audacieux pour recéler les prêtres et

Simon Barbet capucin, nous permettra d'apprécier l'étendue des travaux apostoliques des prêtres fidèles cachés dans Valenciennes pendant la Révolution.

En 1795, le P. Simon Barbet a baptisé :

26 personnes pour Notre-Dame de la Chaussée ;

28 pour Saint-Géry ;

23 pour Saint-Jacques ;

2 pour Notre-Dame la Grande ;

7 pour Saint-Vaast.

En 1796, nous relevons :

39 baptêmes pour Notre-Dame de la Chaussée ;

27 pour Saint-Géry ;

24 pour Saint-Nicolas ;

24 pour Saint-Jacques ;

13 pour Saint-Vaast.

Sur ce registre figurent un certain nombre d'actes de baptême pour Anzin, Raismes, Fresnes, Préseau, Saint-Saulve, Vicq, Thiant, Hérin, etc. Si nous tenons compte du grand nombre de prêtres dont nous avons relevé les noms, comme exerçant le saint ministère à Valenciennes pendant les mauvais jours ; si nous remarquons qu'outre les actes de baptême inscrits régulièrement sur son registre, le P. Barbet en a laissé d'autres sur des feuilles détachées, nous arriverons à conclure que presque toutes les familles Valenciennes faisaient baptiser leurs enfants alors même que les églises étaient fermées. La vérité sur ces jours troublés et agités est que nos pères ont été d'un patriotisme admirable, jurant tous de mourir plutôt que de laisser l'étranger souiller de sa présence, le sol sacré de leur cité, et qu'en même temps ils se sont montrés très attachés à leurs croyances religieuses. « Catholiques et Français jusqu'à l'héroïsme ! » telle fut leur conduite.

les laisser célébrer chez eux les offices. Nous voyons par les actes de baptême dont nous avons parlé plus haut, que les prêtres fidèles baptisaient solennellement, soit dans les maisons particulières, soit même dans des chapelles privées. Nous avons retrouvé dans des feuilles détachées, une liste de personnes de la rue de l'Escaut, qui avaient communiqué dans la quinzaine de Pâques, en pleine terreur.

Tout cela prouve qu'au plus fort de la tourmente révolutionnaire, il se trouvait à Valenciennes, non seulement d'héroïques apôtres, mais aussi des fidèles qui marchaient généreusement sur leurs traces.

La nature de notre travail ne nous permet pas d'entrer dans de plus longs développements sur cette période de notre histoire ecclésiastique. Ce que nous en avons dit suffit pour montrer la conduite si édifiante et si glorieuse du clergé et des fidèles de Valenciennes, pendant ces jours difficiles. Revenons maintenant à notre exercice quotidien.

L'église paroissiale de Saint-Géry, aujourd'hui si belle et si majestueuse, n'occupait pourtant autrefois dans la ville qu'un rang secondaire. C'était une simple chapelle qui avait le privilège de servir de lieu de sépulture aux principales familles du pays. C'est en 1225 que la comtesse Jeanne vint poser solennellement la première pierre de l'édifice religieux et du monastère qui l'entourait. Nous avons rappelé (VIII^{me} jour) à quelle occasion. Le nouveau sanctuaire fut dédié aux douze apôtres ; et c'est ce qui explique pourquoi on a fait reposer le monument sur douze colonnes. Dans la suite, pour rendre cette pensée plus saillante, on plaça une statue d'apôtre sur chaque pilier.

L'église et le monastère furent d'abord donnés aux Cordeliers, qui, en 1608, furent remplacés par les Récollets. En 1793, le cloître fut complètement détruit, et le cimetière des religieux converti en place publique.

Le Gouvernement avait d'abord compris l'église des Récollets au nombre des bâtiments à vendre comme propriété nationale ; mais

la ville prouva qu'elle en était propriétaire (1). C'est ainsi que la chapelle des Récollets fut préservée de la destruction. A la réorganisation du culte, l'ancienne chapelle des Récollets fut assignée comme église paroissiale aux habitants du canton Nord.

Quoique l'architecture de Saint-Géry soit très simple, l'aspect de l'édifice est majestueux et prête éminemment au recueillement et à la prière. Jadis, ce sanctuaire était très riche en tableaux : On y admirait le magnifique triptyque de Rubens ; la Lapidation de Saint-Etienne ; la Descente de Croix du même peintre ; l'Adoration des Mages de Martin de Vos. Mais ces splendides toiles ont été transportées au musée de la ville, dont elles font le principal ornement. Saint-Géry n'a gardé que quelques tableaux dépourvus de valeur artistique. L'église est mieux partagée comme sculpture. Les statues des douze apôtres, œuvre du célèbre sculpteur valenciennois Dupreau, les bas-reliefs du chœur, qui viennent de l'abbaye de Vicoigne, (2) sont des travaux du plus grand mérite. A ces précieux ornements, la piété des pasteurs de la paroisse en a ajouté d'autres de date plus récente. Le maître-autel, celui de Notre-Dame du Rosaire, la chaire, les boiseries, et les vitraux, méritent d'être cités comme œuvres remarquables (3). Indiquons maintenant les noms des pasteurs qui ont si vaillamment travaillé à faire de ce sanctuaire, l'un des plus remarquables de la contrée :

(1) Les pièces du procès que la ville soutint contre le Gouvernement existent aux archives publiques. On trouve dans le dossier la donation de la comtesse Jeanne ; des mémoires de divers corps de métiers attestant que la ville avait entretenu l'église et le couvent des Récollets comme son bien propre ; des lettres du Magistrat, etc.

(2) M. Potier, dans son *Livret historique du Musée de Valenciennes*, croit devoir attribuer à Schleif, architecte et sculpteur Valenciennois, ces bas-reliefs relatifs à la vie de Saint-Norbert.

(3) Mentionnons parmi les objets mobiliers qui méritent une mention spéciale le Christ qui est aux fonds baptismaux. Cette image du Sauveur crucifié était autrefois sur le pont que Néron fit construire sur l'Escaut. Elle y avait été placée par ordre du Magistrat en 1634. A dater de ce moment, le pont Néron s'appela « Le Pont du Grand Dieu. »

En 1801, M. CAILLE, dont les épaules ne tardèrent pas à fléchir sous le fardeau du saint ministère, si pesant au sortir des mauvais jours ;

En 1804, M. MEURICE, qui travailla pendant plus de trente ans à tout réorganiser ;

En 1835, M. LEBRUN, dont la mémoire mérite de vivre comme celle des saints ;

En 1857, M. CAPELLE, qui a si puissamment contribué à embellir l'église et à relever les cérémonies.

Dans ces dernières années, M. LASNE et M. MANGÉ, dignes tous deux de recueillir le glorieux héritage de leurs prédécesseurs.

Ce qu'il importe surtout à notre sujet de faire remarquer dans le ministère de ces dignes pasteurs, c'est le zèle constant qu'ils ont mis à faire honorer la très sainte Vierge dans leur paroisse.

Ecoutez en quels termes l'un d'eux parlait à ses paroissiens du culte et de la dévotion à Marie. C'était au sortir de la révolution; les églises venaient de se rouvrir : « Désirant ranimer votre foi et votre ferveur pour le service de Marie, votre confiance en son intercession, ayant à vous parler de sa puissance auprès de Dieu, de sa bonté envers les hommes, de l'ancienneté et de la célébrité de son culte, permettez-moi de vous dire comme autrefois Moïse à son peuple : Interrogez vos aïeux, *interroga majores tuos, et dicent tibi*. Vous désirez des preuves de la bonté et de la puissance de la Mère de Dieu, eh bien, si vous ne voulez pas croire à ma parole, interrogez vos pères, *interroga majores*. Vous surtout, qui avez le bonheur de faire partie d'un peuple, d'une ville particulièrement dévoués à Marie; habitants de Valenciennes, sujets chéris de Marie, interrogez vos aïeux, *interroga majores*. Ouvrez, ouvrez les annales du Hainaut et de votre ville, et vous verrez quelle a été dans tous les temps la dévotion de nos concitoyens envers Marie et la protection de Marie envers la ville de Valenciennes. »

Après cet exorde, l'orateur démontre l'authenticité du miracle de l'an 1008, et les obligations qui en découlent pour les habitants de

la cité. « Descendants des fidèles serviteurs de Marie, dit-il, nous devons accomplir autant que possible le vœu qu'ils ont fait pour eux et pour nous, et comme eux, nous consacrer entièrement au service de Marie et à celui de son fils. » (1)

Nous retrouvons dans ces paroles, prononcées par un curé de Valenciennes, dans la chaire de Saint-Géry, aux premières années de ce siècle, les traditions du passé ; l'orage avait détruit les monuments, mais les croyances avaient survécu.

C'est le culte de Notre-Dame de Hal que les premiers curés de Saint-Géry cherchent principalement à rétablir dans leur église. Ils en avaient recueilli l'image vénérée à Notre-Dame la Grande, et ils lui avaient dédié une chapelle où ils réunissaient les débris de l'ancienne confrérie.

Nous retrouvons également dans les premiers temps un courant de piété qui se porte vers Notre-Dame de Bonsecours, invoquée à Saint-Vaast, église située sur le territoire actuel de Saint-Géry.

Mais bientôt nous voyons les pasteurs et les fidèles se tourner vers la Vierge du Rosaire. Nous sommes les heureux témoins des progrès que cette dévotion a faits de nos jours. L'autel de la Vierge du Rosaire est l'un des plus remarquables de la ville. Seize lampes entretenues par la piété des fidèles brûlent nuit et jour devant l'image vénérée de Marie. De nombreux ex-voto attestent la piété et la confiance des fidèles. Chaque année, dans la neuvaine de la fête du Rosaire, nous voyons arriver de toutes parts des foules de pèlerins. Une piété admirable les anime. La salutation angélique est redite par des milliers de voix et presque sans interruption pendant l'octave. On peut appliquer alors à Saint-Géry ce qu'un vieil historien a dit de l'ancien sanctuaire des Dominicains : « En y entrant, on respire le parfum des *Ave Maria*. » (2)

(1) Fonds des archives paroissiales de St-Géry. *Cours de prédication*, année 1806.

(2) Auteurs consultés : Archives paroissiales de Saint-Géry. Archives communales, registre aux délibérations de 1790 à 1798. Registres aux actes de baptême des trois paroisses.

Prière



otre-Dame du très Saint-Rosaire, priez avec nous, priez pour nous.

Notre-Dame du très saint-Rosaire, du haut de ce trône où la piété des pasteurs de Saint-Géry vous a élevée, abaissez vos regards maternels sur cette paroisse qui vous est dévouée, sur cette ville de Valenciennes qui vous est consacrée. Nous avons fait revivre à votre endroit l'antique piété de nos aïeux. Ce sanctuaire où nous vous prions, groupés autour de votre autel, est embaumé des parfums de l'*Ave Maria*, comme l'était autrefois celui des fils de saint Dominique où vous aviez placé l'image bénie de votre Rosaire. Rappelez en notre faveur vos antiques bontés, et conservez aux enfants les vertus de leurs pères.

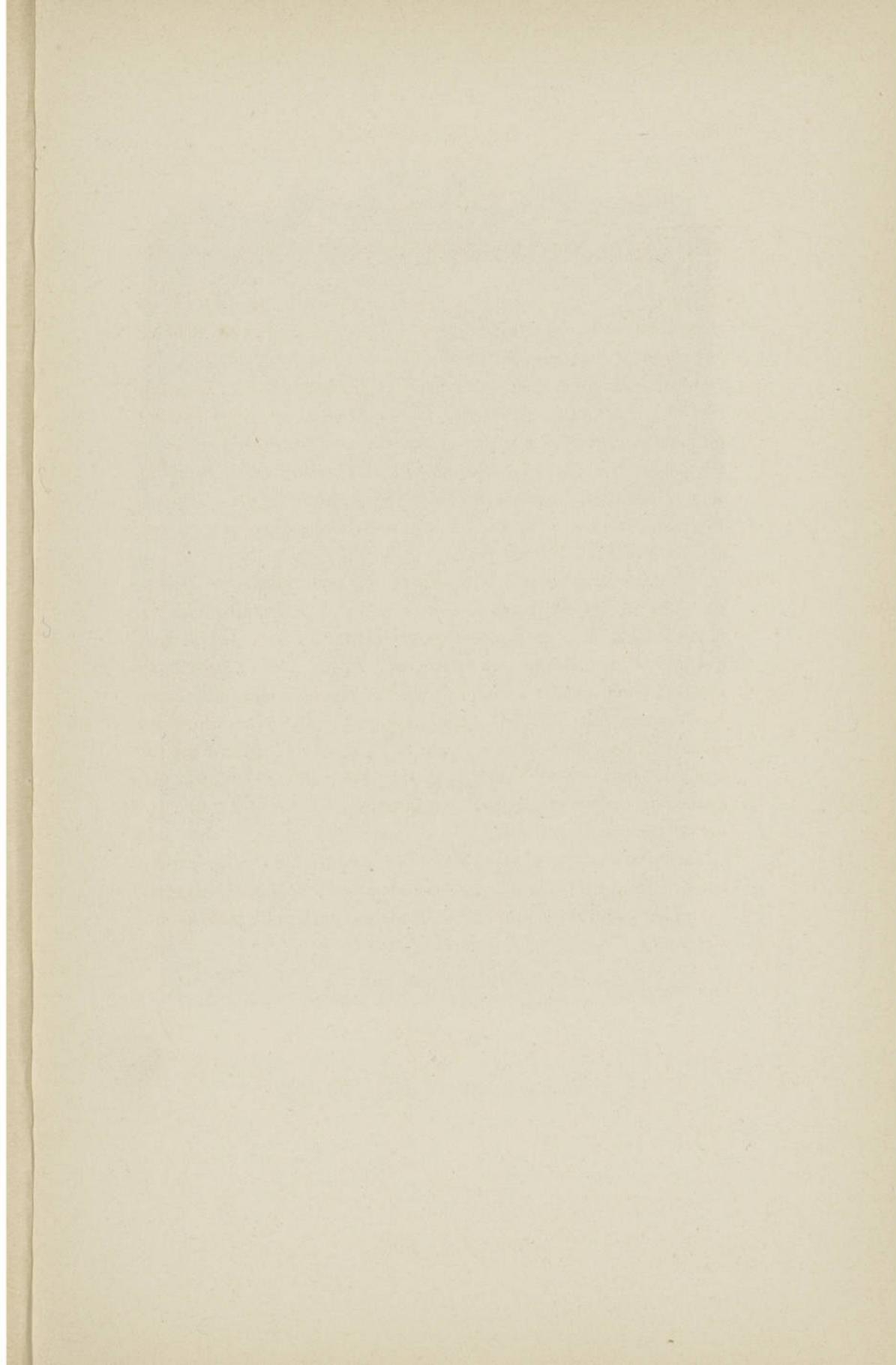
Vierge puissante, nos *Ave Maria* sont pour nous des chants d'espérance. La puissance de votre bras fera disparaître tous les obstacles qui nous empêchent d'arriver jusqu'à Dieu. Regardez, ô puissante thaumaturge, ces nouveaux croisés qui sillonnent le monde, le chapelet à la main ; c'est le vicaire de votre fils, Léon XIII, qui a mis sur pied cette pacifique armée de la prière. Ils marchent, non pour refouler à nouveau la barbarie musulmane du croissant, mais pour arrêter, par leur intervention, l'impiété qui menace la France et l'Eglise. Donnez-leur une victoire éclatante sur tous les ennemis du Christ.

Protégez aussi le pèlerinage de Valenciennes qui chaque année, aux fêtes de votre Rosaire, déploie dans nos rues ses pieuses phalanges.

Conservez-lui sa ferveur et son éclat, son parfum de piété et son élan de foi.

AINSI-SOIT-IL.







NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

30^{me} JOUR

**Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes
dans l'église de Saint-Nicolas**

L'EGLISE de Saint-Nicolas, ancienne chapelle des Jésuites, date de 1601. La première pierre en fut posée le 4 Juin, par Jeanne de Blois, veuve du duc d'Arshot, la seconde par sire Hugues de Bassecourt, prévôt de cette ville, accompagné du Magistrat ; la troisième par D. Pierre Blondeau, abbé d'Hasnon, assisté de plusieurs prélats. L'édifice se trouva terminé en 1613. La consécration s'en fit solennellement au mois de Septembre de la même année, Les fils de saint Ignace, en souvenir de leur père, très dévots à Marie, dédièrent le nouveau sanctuaire à Notre-Dame. Le service religieux y fut fait de 1613 jusqu'en 1764, par les Jésuites. Le peuple de Valenciennes affectionnait cette chapelle où les pères déployaient la majesté des cérémonies, les pieuses inventions du zèle et l'éclat des prédications. On cite particulièrement le chant des Antiennes O de Noël, la représentation des mystères de la Crèche ; les groupes d'anges merveilleusement ornés qui décoraient leurs processions et leurs solennités. Nos aieux aimaient ces touchantes manifestations de la piété qui instruisent et édifient. Leurs âmes naïves et pures s'élevaient en face de tels spectacles, et après avoir récréé leurs intelligences et délassé leurs corps dans ces fêtes religieuses, ils retrouvaient de nouvelles forces, une flamme plus vive, pour produire les merveilles de leurs industries.

Après le départ des Jésuites en 1764, l'église continua d'être la chapelle du collège, mais elle perdit le charme qui attirait à ses solennités.

Lorsque vint la tourmente révolutionnaire, le gouvernement eut un instant la pensée de réclamer cet immeuble comme bien national, mais la ville fit valoir ses droits de propriété. L'édifice fut ainsi sauvé de la destruction. Pendant les jours mauvais, l'église Saint-Nicolas fut d'abord assignée comme lieu de réunion aux sections de la liberté et de l'égalité. Après la ruine de l'église paroissiale de Saint-Jacques, la chapelle des Jésuites devint le théâtre du culte de la déesse Raison. Nous avons connu des vieillards qui avaient été les témoins attristés de ces orgies sacrilèges. Ils avaient gardé dans leur mémoire le triste spectacle qu'offrait cette pauvre créature élevée tout d'un coup au rang de la divinité. Ils nous la représentaient debout sur l'autel, vêtue d'une draperie blanche et d'un manteau bleu de ciel, les cheveux épars et la tête couverte du bonnet de la liberté. Et les adeptes de cette religion nouvelle, qui avaient proscrit le Dieu de leurs pères, rendaient leurs hommages à cette idole.

Mais laissons-là ces tristes tableaux. 1801 vient de sonner (1). Un soldat de fortune à qui la France s'était donnée, rappelle la liberté religieuse proscrite; les églises sont rouvertes, un clergé orthodoxe est rendu aux fidèles, et sous le souffle d'une bienveillante protection les splendeurs du culte renaissent peu à peu.

Rappelons à la reconnaissance des paroissiens les noms des pasteurs qui, depuis trois quarts de siècle, ont gouverné Saint-Nicolas :

En 1804, M. DRUET qui recueillit la charge si lourde de relever les ruines du sanctuaire;

En 1812, M. HENZY, vénérable prêtre qui avait été en prison, puis en exil pour la foi ;

(1) Le Concordat rendant la liberté au culte catholique fut signé en 1801, mais l'organisation des paroisses ne fut définitive qu'en 1804. Toutefois des prêtres fidèles et légitimes furent régulièrement nommés et ont exercé le saint ministère à Valenciennes dès 1801. Les registres de baptême des paroisses en font foi.

En 1818, M. BEZU ;

En 1819, M. ROUSSEAU, qui, comme le précédent, n'a fait que passer ;

En 1824, M. LEGRAND, qui le premier introduisit à Valenciennes la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ;

En 1829, M. MAZURE, qui a laissé le souvenir d'un pasteur d'une charité inépuisable ;

En 1832, M. PIQUE,

En 1835, M. LEFEBVRE, transférés, après un court ministère, l'un à Notre-Dame de Valenciennes, l'autre à Notre-Dame de Douai ;

En 1837, M. DESFONTAINES, qui, pendant 43 ans, édifia la paroisse par son inépuisable charité et par son zèle persévérant ;

En 1878, M. RICHARD, qui, transféré à Lille Saint-André, fut remplacé en 1880 par M. CAPPLIEZ.

Sous ces divers pasteurs, l'église de Saint-Nicolas s'est successivement embellie. Citons ses principaux ornements :

Le Jubé d'orgues qui vient de la collégiale de Saint-Wasnon, à Condé.

La statue en marbre de saint Christophe, chef-d'œuvre du sculpteur valenciennois Pierre Dupréau.

Le Christ en croix, beau tableau de l'école de Van Dyck.

Le Christ en bronze des fonts baptismaux ; le Jésus Sauveur œuvre de Pater.

Les principales richesses d'une paroisse sont moins les œuvres d'art que les institutions destinées à maintenir la foi au cœur des populations. Aussi devons-nous bénir la mémoire de ceux qui ont été préposés au gouvernement de Saint-Nicolas, du soin qu'ils ont mis à recueillir leurs anciennes confréries, à en ériger de nouvelles (1).

(1) Nous devons louer les premiers doyens de Saint-Nicolas des efforts constants qu'ils ont faits, au sortir des mauvais jours, pour ressusciter les anciennes fêtes des corporations ouvrières, mais leur zèle n'a pas abouti, les circonstances étaient changées.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous croyons utile d'indiquer quelques-une

C'est grâce à leur zèle que nous possédons aujourd'hui l'association paroissiale des enfants de Marie, qui rappelle les anciennes congrégations des pères Jésuites; la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, la plus ancienne de la ville; la confrérie du Mont-Carmel, si précieuse par les privilèges auxquels elle donne droit. Saint-Nicolas a le bonheur de posséder l'image de Notre-Dame de Mont-Carmel, et celle non moins précieuse de Notre-Dame de Consolation, échappée comme par miracle aux ravages du temps; mais ce qui attire surtout dans ce sanctuaire les pieux fidèles de la ville, c'est la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, où nous ferons aujourd'hui notre exercice de pèlerinage.

Le 29 mars 1858, quatre ans après la proclamation solennelle

de ces solennités du travail qui ont malheureusement disparu avec la tourmente révolutionnaire.

1° *Fêtes des Corporations.* Chaque corporation célébrait sa fête patronale avec pompe. Dans les divers comptes de nos confréries ouvrières, nous trouvons invariablement un chiffre de dépense pour les offices — messe solennelle, prédication, procession du jour du patron. Les allocations pour May, jonchures, joueurs de hautbois, torses, etc., se rattachaient aux frais du culte. Un chapitre spécial comprenait les dépenses pour jeux et honnête banquet.

Voici celles de ces solennités qui avaient un éclat plus considérable :

1° *La fête des Dentellières.* La dentelle fut longtemps une fabrication propre à Valenciennes. La mode avait fait des dentelles une parure d'étiquette même à la cour des rois de France. Cette vogue amenait naturellement des débouchés considérables pour la vente de ces produits. Aussi les dentellières étaient-elles très nombreuses, et par suite la fête de leur patronne, sainte Elisabeth, se trouvait l'une des plus considérables des solennités du travail.

2° *La fête des Brodeuses.* L'introduction des dentelles de Malines et des tulles anglais, étoffes brillantes mais sans valeur intrinsèque, fit baisser et même disparaître la fabrication des dentelles de Valenciennes dont la confection exigeait beaucoup de temps et qui se vendaient naturellement à un prix élevé. Nos dentellières furent remplacées peu à peu par les brodeuses dont l'industrie n'était pas exclusivement valenciennoise. Les ouvrières en broderie avaient choisi pour leur patronne sainte Anne, la mère de la très Sainte Vierge. Leur fête patronale était des plus brillantes, car cette corporation comprenait un grand nombre de membres et leur travail était rémunérateur.

3° *La fête des Fileuses.* La fabrication du fil propre à confectionner la batiste et les belles dentelles de Valenciennes, formait une des principales branches de l'industrie de cette ville; aussi la fête des fileuses était-elle assez universellement chômée en ville. La patronne de cette corporation était sainte Véronique.

du dogme de l'Immaculée Conception, une pauvre petite fille, Bernadette Soubirous, attirée par le charme mystérieux des visions célestes, priait à la grotte de Massabielle où déjà la Sainte Vierge, sans se faire connaître, s'était montrée à elle seize fois en deux mois. L'humble et pieuse enfant ne se lassait pas de redire avec l'ange : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. . . . »

La Mère de la divine grâce lui apparut radieuse et souriante, répondant à son salut par un salut ravissant.

Dans son extase, l'enfant se souvient de l'ordre qu'elle a reçu de

A cette même sainte se rattachaient les mulquiniers, les blanchisseurs, les apprêteurs, les marchands de batiste, toutes corporations extrêmement florissantes et qui fêtaient avec éclat leur solennité patronale.

Signalons encore la fête de saint Blaise, patron des ouvriers qui tissaient la laine, solennité si considérable que les écoliers avaient congé ce jour-là dans toutes les écoles de la ville ; les fêtes de sainte Catherine pour les jeunes filles, celle de saint Nicolas pour les jeunes gens ; de saint Grégoire pour les écoliers du premier âge ; de saint Michel pour les compagnies bourgeoises ; de saint André pour les poissonnières ; de saint Gilles pour toute la ville ; de saint Hubert qui donnait droit de chasse pour un jour à tous les habitants de la ville ; de saint Druon, de saint Saulve vénérés comme les protecteurs de la contrée, etc

2° *Usages pieux.* Mentionnons en second lieu les usages religieux qui se rapprochaient des fêtes patronales :

La distribution des queunioles ou cunioles, gâteaux en forme de berceaux (cunæ) qui se faisait à Noël à tous les pauvres de la ville par les soins de l'aumônerie générale ; le souper de saint Martin où maîtres et serviteurs s'asseyaient fraternellement à une même table avant de se séparer ; la fête des rois et le parjuré si populaires dans toutes les familles ; celle de saint Louis où la musique de Saint-Pierre donnait aux pauvres de l'hôpital et de la ville un concert remarquable ; la dédicace des paroisses qui a donné naissance aux ducasses de nos villes et de nos villages, etc.

3° *Fêtes populaires.* Rapprochons de ces pieux usages d'autres solennités dont le fond était moins religieux sans être cependant exclusivement civil comme l'étaient les fêtes de plaisance. Notons la fête du 1^{er} mai et celle du « buot » où l'on dressait des arcs de triomphe avec des « buots » (espèce de bobine qui se place dans la navette) et autres instruments qui servaient aux fileuses, brodeuses, dentellières et mulquiniers ; le premier ouvrage ; la visite des ateliers, etc., etc.

Nous regrettons de ne pouvoir décrire plus au long ces fêtes et ces joyeux usages de nos pères, mais l'énumération que nous venons de faire suffira pour nous convaincre que les temps nouveaux, pour être moins religieux, n'ont pas augmenté le patrimoine de nos joies populaires, surtout pour la classe ouvrière.

demander son nom à la Dame de la grotte. Encouragée par son ineffable bonté, elle s'enhardit à l'interroger : « Voudriez-vous me dire qui vous êtes ? »

La Dame lui sourit gracieusement. L'enfant renouvelle sa demande que la Dame accueille avec un nouveau sourire.

L'enfant insiste encore, et, avec une persévérance humble et confiante, elle dit une troisième fois : « Madame, voudriez-vous me dire qui vous êtes ? »

Alors la Dame jette les yeux vers le Ciel et élève ses mains qu'elle rejoint sur sa poitrine, puis elle prononce la grande parole :

« Je suis l'Immaculée Conception. »

Ainsi le monde apprenait que l'apparition de la grotte de Lourdes était la très Sainte Vierge elle-même, la Vierge Immaculée que Pie IX venait de glorifier. Marie avait voulu confirmer par sa présence la décision infaillible du Vicaire de Jésus-Christ, et donner à la terre un nouveau gage d'espérance.

Le lieu où la Sainte Vierge s'était montrée à Bernadette et avait prononcé la grande parole ; « Je suis l'Immaculée Conception », ne devait pas tarder à être honoré par d'éclatants prodiges.

Aujourd'hui, Lourdes est par excellence la terre des miracles. Marie y déploie la puissance de son bras. Que de prodiges à cette grotte de Lourdes ! Il n'y a pas une pierre dans le temple élevé en l'honneur de la Vierge des apparitions qui ne rappelle quelques malades guéris ou soulagés. C'est là que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les paralytiques recouvrent l'usage de leurs membres, que les malades de toute sorte reprennent la santé.

Parmi les miracles les plus éclatants, on peut assurément compter les foules immenses qui viennent à leur manière glorifier la grotte miraculeuse.

Durant la troisième apparition, la Vierge immaculée avait dit : « Je désire qu'il vienne ici du monde. » Ce désir a été accompli. Depuis vingt-trois ans, la grotte a reçu d'innombrables visiteurs.

Les grands et les petits sont venus à Lourdes, de toutes les parties

du monde, mêler leurs applaudissements et leur allégresse aux applaudissements et à l'allégresse du Gave et des Pyrénées.

Toutefois, les lointains voyages ne peuvent convenir au grand nombre. C'est alors que la piété des prêtres et des fidèles a songé à rapprocher en quelque sorte Notre-Dame de Lourdes pour la faire mieux connaître et chérir davantage ; et les églises se sont ouvertes à l'image de la Vierge miraculeuse.

Nous sommes entrés dans ce mouvement qui entraîne l'univers catholique vers Notre-Dame de Lourdes.

Nous nous sommes dit : Lourdes est bien loin pour les pauvres, pour les gens de labeur, pour nos malades ! Que de fois nous avons entendu ces désirs mêlés de regrets et d'amertume : « Ah ! si ma santé, si mes ressources, me permettaient de faire le voyage de Lourdes !.. » mais il n'y fallait pas songer. Pour la consolation de nos paroissiens pauvres et souffrants, nous avons rapproché l'image de la Vierge immaculée et Marie a béni notre entreprise si conforme aux traditions du passé de notre histoire locale. A peine sa statue a-t-elle été exposée dans notre église paroissiale, à peine une humble chapelle lui a-t-elle été dédiée que ce nouveau sanctuaire est devenu un refuge tutélaire pour les malades et les affligés. Autour de l'image de Notre-Dame de Lourdes s'est établi tout de suite un courant de piété, et bientôt on a pu nommer ceux qui avaient été l'objet de faveurs signalées. Le mouvement n'a cessé de grandir. Depuis l'installation de la grotte il y a neuf ans, la récitation des *Ave Maria* n'a guère été interrompue, et les cierges ne se sont pas éteints. Ils sont nombreux les malades qui affirment avoir trouvé la guérison en priant au pied de cette image bénie, plus nombreux encore et plus heureux ceux qui ont retrouvé là le chemin du Ciel (1).

(1) Auteurs consultés : *Bulletin de la Société d'agriculture* ; M. Cellier, *Etude sur les trois paroisses de Valenciennes* ; archives paroissiales de Saint-Nicolas ; Archives communales, *Anciennes*, lettre G ; *Nouvelles*, lettre Q.

Prière

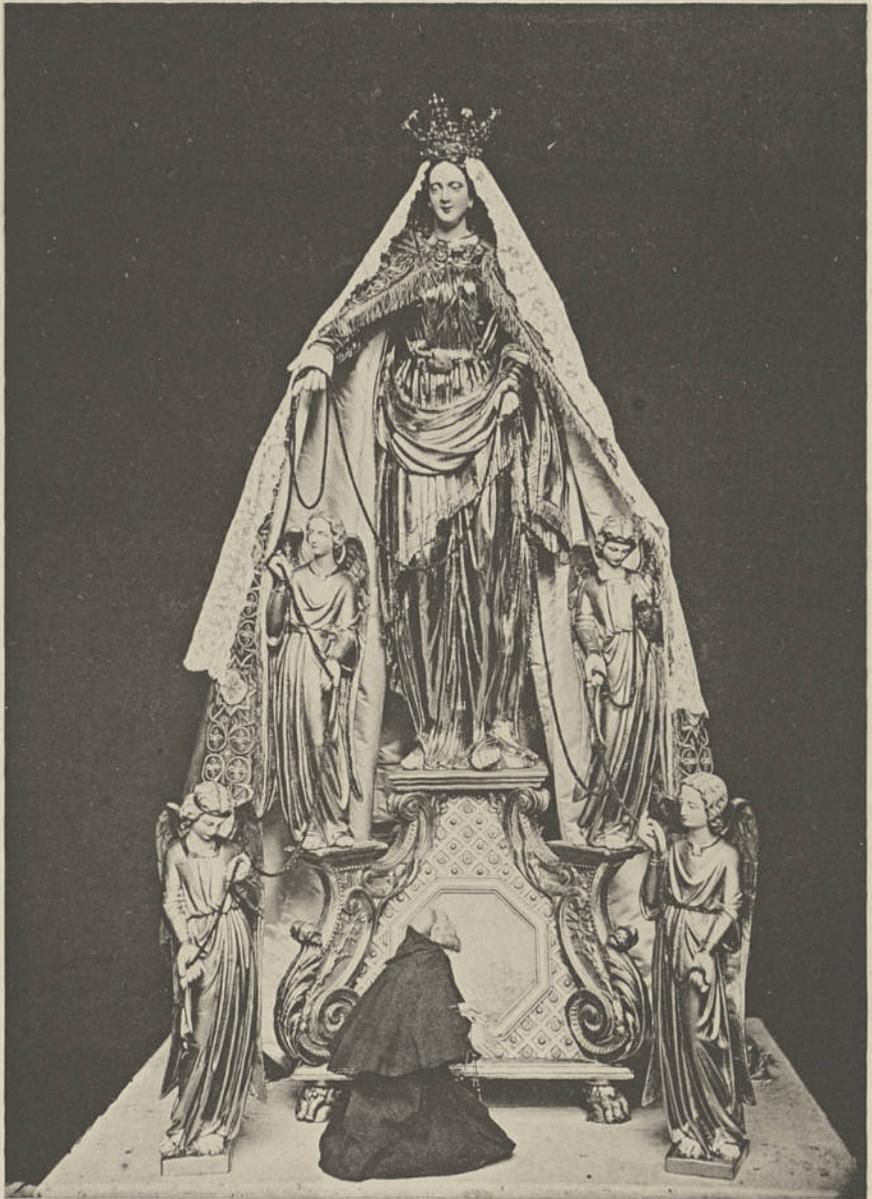

Marie, ô Vierge Immaculée, ô Notre-Dame de Lourdes, puisse
 votre douce image nous servir désormais d'enseigne-
 ment.

Que la contemplation de votre beauté radieuse nous fasse retrouver la pureté qui convient aux enfants d'une telle mère. Que vos yeux levés au Ciel nous apprennent le détachement des choses de ce monde. Que vos mains jointes et votre chapelet nous enseignent à prier. Que votre robe blanche, plus magnifique en sa simplicité que le vêtement de Salomon dans sa gloire, nous fasse dédaigner les ornements frivoles d'un vain luxe, aimer la modestie et la simplicité. Que votre ceinture azurée nous anime aux luttes victorieuses qui doublent le prix de l'innocence conservée. Que vos pieds nus qui reposent sur le roc nous persuadent efficacement les pratiques de la pénitence. Que les roses qui s'épanouissent sous vos pas, nous fassent aimer la charité.

O Notre-Dame de Lourdes, du creux de votre rocher, souriez à tous ceux qui viendront prier ou pleurer à vos pieds; souriez aux petits enfants pour vous les attacher : souriez aux malades et aux affligés pour les consoler : souriez aux pauvres, afin de les instruire du bonheur qu'ils ont de porter en eux la royale ressemblance de votre Fils : souriez à toute la paroisse, à toute cette ville de Valenciennes que vous avez sauvée en déroulant votre saint cordon autour de ses remparts. O Notre-Dame de Lourdes, ô Vierge immaculée, soyez à tout jamais notre reine, notre guide, notre mère !

AINSI-SOIT-IL.





NOTRE-DAME DU SAINT CORDON

31^{me} JOUR

Pèlerinage à Notre-Dame du Saint-Cordon
dans l'église de Notre-Dame

C'EST au pied de Notre-Dame du Saint-Cordon que nous allons terminer ce beau Mois de Marie que nous avons commencé sous ses auspices.

Mais avant d'entrer dans le splendide monument élevé de notre temps en son honneur, faisons une station dans le temple provisoire qui pendant plus d'un demi-siècle lui servit d'abri. Le souvenir de cet humble sanctuaire ne manque pas de charme. Que de personnes y ont fait leur première communion, y sont venues prier auprès de la dépouille mortelle des leurs !

Au Concordat de 1801, la paroisse Notre-Dame se trouva dépourvue d'édifice religieux. La Basilique, où le Saint-Cordon avait été vénéré pendant huit siècles, avait disparu. Après bien des hésitations, on finit par choisir un bâtiment spacieux situé dans la rue des Hospices, en face de l'ancien couvent des Dominicains. C'était la chapelle avec une des salles de l'ancien Hôtel-Dieu.

Ce local avec les solives nues, raboteuses et saillantes de sa charpente, avec son pavé inégal, ses murs humides et sans ornement, ne convenait guère à la première paroisse de la ville. D'ailleurs l'unique nef, n'ayant que soixante mètres de long sur onze de large, ne pouvait, dans les solennités principales, contenir les nombreux fidèles accourus pour y prendre part. Valenciennes comprit enfin que son honneur était engagé à renouer les traditions antiques, et à édifier un temple qui parlât de sa reconnaissance pour les bontés de la Reine du Ciel. Plusieurs projets furent mis au jour et sérieusement discutés ; mais des difficultés imprévues,

des obstacles matériels et des dissidences firent traîner les choses en longueur. Enfin le conseil de fabrique prit l'initiative de cette grandiose entreprise, et choisit en 1849 pour l'emplacement de la nouvelle église qu'on avait l'intention d'élever à la Mère de Dieu, un terrain compris entre la rue du Grand-Fossart et la place des Ursulines.

Aussitôt que la résolution fut connue, les fidèles s'empressèrent d'y applaudir. Les listes de souscription se couvrirent de nombreuses signatures. Le riche apporta sa généreuse offrande et l'ouvrier valenciennois, comme au XI^e siècle, vint présenter son obole, fier de contribuer selon la modicité de ses ressources à un édifice bâti pour honorer la patronne de la cité.

La pose de la première pierre eut lieu le 13 septembre 1852. Cette cérémonie se fit avec une solennité exceptionnelle. A onze heures du matin, la magnifique procession, organisée pour la circonstance, se déploya hors de l'église Notre-Dame et traversa les rues des Hospices, de Famars, la Grand'Place, la rue du Quesnoy et celle de Hesques pour arriver au terrain où l'on devait bâtir le nouveau sanctuaire. Des décorations de toute espèce faisaient voir les principales dispositions du plan ; une large arcade figurait le portail ; des colonnes indiquaient la largeur des nefs ; à l'endroit du chœur, une grande croix étendait ses bras couverts de festons et de fleurs. Un reposoir monté avec goût occupait le chevet de l'église future ; de distance en distance, des anges, une tresse d'argent entre les mains, rappelaient le fait miraculeux de l'an 1008, enfin autour du tracé de l'édifice des arbustes verdoyants donnaient à ces décors un aspect vraiment pittoresque.

Après les prières et les rites d'usage, Monseigneur Régnier, archevêque de Cambrai, qui présidait la cérémonie, revint vers l'autel de la Sainte Vierge, et de là il fit à la foule une courte allocution dans laquelle il exprimait sa joie de voir Valenciennes manifester si hautement ses sentiments religieux et sa piété envers Marie, en donnant à son culte un temple digne de sa noble destina-

tion. Cependant les ressources ouvertes par les souscriptions paroissiales furent rapidement épuisées. Les frais énormes d'une construction aussi grandiose absorbèrent vite les dons de la générosité populaire, et la commission se vit forcée d'interrompre les travaux. Enfin, après divers incidents, en 1855, sous l'administration de M. Carlier-Mathieu, maire de la ville, la commune prit l'engagement d'achever l'édifice.

Les travaux recommencèrent avec vigueur, et on entrevit la possibilité d'installer, pour le milieu de l'année 1864, le clergé de la paroisse, dans le nouveau local.

Les fêtes religieuses de la consécration de l'église et de l'inauguration du nouveau temple eurent lieu le 5 mai 1864. Ces solennités revêtirent une splendeur dont tous les heureux témoins gardent encore un ineffaçable souvenir. Trois prélats, l'archevêque de Cambrai, les évêques d'Arras et de Gand présidaient les cérémonies. Le gouvernement s'était fait officiellement représenter par le maréchal Forey qu'accompagnaient les principaux dignitaires de la cité et du département. La ville était transformée comme aux siècles passés en un de ces jardins de plaisance dont nos chroniqueurs ont conservé le souvenir dans leurs annales. Des sapins au vert feuillage, des arbustes fraîchement coupés, des fleurs prodiguées en festons et en guirlandes changeaient en de riantes avenues les rues que parcouraient les divers groupes de la procession transportant du temple provisoire à l'église nouvelle les divers objets du culte catholique.

Nous n'essaierons pas de décrire les splendeurs de la nouvelle basilique élevée de notre temps à la gloire de l'auguste patronne de la cité ; disons seulement qu'elle est digne de l'ancienne Notre-Dame la Grande, dont les vieux historiens nous ont raconté tant de merveilles (1).

(1) On peut voir dans l'*Histoire de Notre-Dame du Saint-Cordon*, par l'abbé Julien, la description du mobilier et des vitraux de cette église.

Faisons maintenant brièvement connaître le nom des pasteurs qui ont gouverné la paroisse Notre-Dame depuis le rétablissement du culte. (1)

En 1801, M. Guillaume-Joseph LALLEMAND. Ce digne ecclésiastique n'était pas un nouveau venu dans la cité. Il y avait pris naissance à une époque où rien ne faisait présager encore les sinistres calamités que l'avenir tenait en réserve. Il avait desservi depuis 1788 la cure de Saint-Nicolas, comprise à peu près dans les mêmes limites que la moderne Notre-Dame. Il avait donné à ses concitoyens l'exemple de la fermeté, en refusant de prêter le serment sacrilège exigé par le pouvoir tyrannique, et du courage

(1) SAINTE ÉPINE DE NOTRE-DAME.

Parmi les richesses de leurs églises et de leurs monastères, nos pères comptaient en premier lieu les saintes reliques. Aussi dans leurs annales, nos anciens historiens ne manquent-ils jamais de nous décrire avec soin le trésor sacré des divers sanctuaires et des couvents dont ils font l'histoire.

Tout ce qui se rattache à la passion de Jésus-Christ tient naturellement le premier rang dans la trésorerie sainte. Valenciennes possédait un grand nombre de reliques de la passion du Sauveur. Les Bauduin, ses puissants seigneurs, avaient pris une part considérable dans les croisades, et ils avaient rapporté de la Terre Sainte des gages précieux dont ils avaient fait profiter les divers sanctuaires de la cité où ils avaient leurs palais et qui les avait vus naître.

Notre-Dame la Grande avait un morceau de la vraie Croix qui fut brûlé en 1566 par les hérétiques. Une partie notable de ce bois sacré se trouvait dans le trésor de Notre-Dame de la Chaussée. Elle avait été donnée à ce sanctuaire par Bauduin l'Edifieur, qui l'avait reçue de Thierry d'Alsace.

Chez les Chartreux, on vénérât également une relique de la vraie croix.

Mais la portion la plus considérable appartenait à la chapelle des Jésuites. Tous les ans, le Magistrat la faisait porter triomphalement par les rues de la ville.

Aux parcelles de la vraie Croix, il convient de joindre les reliques non moins vénérables de la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur.

La chapelle des Récollets gardait une épine qui avait été donnée aux enfants de St-François, par la comtesse Jeanne qui l'avait reçue de St-Louis son parent.

Saint-Nicolas en possédait une autre qui est aujourd'hui précieusement conservée à Notre-Dame. Il nous a paru intéressant de faire l'histoire de ce précieux trésor, la plus insigne relique de Valenciennes. Ce morceau d'épine de la couronne de Notre-Seigneur a été donné à Saint-Nicolas par un prêtre habitué de la paroisse, ainsi qu'en fait foi la lettre suivante, conservée aux archives publiques. (*Lettre G. n° 394*).

en supportant toutes les épreuves d'une sévère captivité, pleine de nombreuses privations et de continuelles alarmes. Il avait beaucoup à faire dans sa nouvelle paroisse au sortir de la révolution. Le pieux doyen se mit résolument à l'œuvre sans être effrayé de la grandeur de sa tâche ; et Dieu bénit visiblement son ministère. Il affectionnait particulièrement les prisonniers, surtout les pauvres qui le payaient de retour et le regardaient comme leur père.

En 1812, M. Lallemand fut remplacé par M. DELANNOY, doyen du Cateau. Ce vénérable vieillard presque septuagénaire avait aussi fait, dans les mauvais jours, l'expérience de la tribulation. Sa vie

*A Messieurs les pairs et marguilliers de l'Eglise paroissiale de Saint-Nicolas,
à Valenciennes.*

Le sieur Denize, prêtre habitué de cette paroisse, a l'honneur de vous représenter qu'il fait présent à l'Eglise paroissiale de Saint-Nicolas de deux reliquaires en forme de soleils garnis d'argent. Dans un de ces soleils est enfermée une partie de la vraie couronne d'épines de Notre Seigneur Jésus-Christ. Dans l'autre, une relique de saint Philippe de Néri et des onze mille vierges.

Denize, prêtre.

Avant de donner cette précieuse relique à Saint-Nicolas, le pieux donateur avait eu soin d'en faire constater l'authenticité. Il l'avait pour cela confiée à un dignitaire de l'Eglise dont voici le témoignage :

Nous Denis-Joseph Parisis, prêtre du diocèse de Cambrai, docteur en théologie de la faculté de Paris, vicaire général de l'archevêché d'Embrun et de l'évêché de Troyes, certifions que M. l'abbé Denize, prêtre habitué de l'église paroissiale de Saint-Nicolas à Valenciennes, nous a confié deux soleils dorés garnis d'argent qu'il avait en sa possession et une boîte d'argent, appartenant à la dite paroisse.

Nous certifions de plus que nous avons eu soin d'envoyer les trois pièces telles qu'elles étaient, bien ficelées et cachetées, à Messieurs du vicariat de Cambrai, les priant de vouloir bien les ouvrir, les examiner, reconnaître et confirmer l'authenticité des reliques qu'elles renfermaient, et en conséquence accorder la permission de les exposer aux yeux des fidèles dans l'église de Saint-Nicolas et de faire rendre à chacune le culte qu'il lui serait dû. D'après l'examen que les Messieurs en ont fait, ils ont trouvé dans les susdits soleils la relique précieuse d'une vraie partie de la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle épine avait été autrefois donnée par Mgr l'archevêque de Salzbourg à Constantin de Barbançon, ce qui a été attesté par un billet écrit de la main propre de Mgr de Vanderburch, lequel billet on a trouvé enfermé avec ladite épine... Ils placèrent l'épine dans une boîte dorée et ornée, le tout ayant été ficelé et cacheté, nous a été renvoyé par M. l'abbé Anime, vicaire général, en foi de quoy nous avons signé le présent certificat pour servir au besoin.

Fait à Valenciennes, ce 22 Juillet 1787.

(Signé) Parisis.

était déjà pleine de vertu, de labeur et de sacrifices, lorsqu'il fut nommé doyen de Notre-Dame. D'abord curé de Clary, il avait vu la révolution agiter sa paroisse. Lors du serment à la Constitution, il avait quitté sa résidence, plutôt que de pactiser avec l'iniquité; mais même dans l'exil il consolait ses paroissiens et les exhortait, par ses lettres, à attendre avec patience la fin du mal et le règne de Dieu. Revenu de la terre étrangère, il se mit à la tête de la mission qui avait pour but de distribuer dans le Cambrésis les secours spirituels aux chrétiens privés de leurs pasteurs. Quand la paix fut rendue à l'Eglise, il fut successivement nommé doyen du Cateau, puis transféré à Notre-Dame où il donna, pendant vingt-deux ans, l'exemple des plus solides vertus, et où il continua les traditions de zèle de son prédécesseur.

En 1835, M. PIQUE, doyen de Saint-Nicolas à Valenciennes, remplaça M. Delannoy. C'était un prêtre pieux, d'une bonté inaltérable, habile dans la direction des âmes. La divine Providence lui réservait la joie de donner à Notre-Dame du Saint-Cordon un

Voici l'acte officiel de la reconnaissance de l'authenticité de la relique dont parle la lettre de M. Parisis.

Ferdinandus Maximilianus princeps de Rohan dei et sanctæ sedis apostolicæ gratiæ archiepiscopus Cameracensis etc.

Universis notum facimus quod exhibita nobis fuit capsula ovatæ figuræ in quâ continebatur pars coronæ spineæ Domini nostri Jesu Christi. Hanc aperuimus et in eâ invenimus particulam prædictam cum schedulâ manu illustrissimi R. R. D. D. Vanderburck exarâtâ sub his verbis « de spineâ coronâ J. C. » quam habuit Constantinus Barbanson ab archiepiscopo Salisburgensi. Particulam cum prædicta schedula reposuimus in capsula deaurata figuræ semi ovatæ quam funiculis albis ligari ac sigillo nostro muniri fecimus. Cameraci anno domini millesimo septingentesimo octogesimo septimo, die vero mensis Julii decima tertia.

(Signé) Animé, vicaire général

L'acte porte le cachet de Mgr l'archevêque de Cambrai, en cire rouge.

Le document suivant va nous apprendre comment cette précieuse relique a échappé au pillage de la Révolution.

Extrait du registre des ordonnances rendues par messieurs du Magistrat de la ville de Valenciennes, du 6 avril 1794.

Sur ce qui aurait été exposé à messieurs du Magistrat de la ville de Valenciennes, par le sieur Becquet fils aîné, fondé de pouvoir de François-Emmanuel-Joseph son père, orfèvre, résidant actuellement à Bruxelles : qu'il appartient à ce dernier diffô-

temple digne d'elle. Ce fut sa dernière œuvre. Epuisé par l'âge et les préoccupations inhérentes à une telle entreprise, il fut enlevé par le terrible fléau du choléra en 1866.

Il eut pour successeur M. G. Prouvost, doyen de Landrecies, ancien professeur d'écriture sainte au grand séminaire de Cambrai.

Ce qui fit particulièrement l'objet de la sollicitude et des constants efforts des dignes prêtres dont nous venons de rappeler la mémoire fut de conserver et de raviver la dévotion à la Vierge du Saint-Cordon, dans la paroisse de la ville qui lui était spécialement consacrée.

Les registres paroissiaux de Notre-Dame attestent que M. Lallemand et M. Delannoy saisissaient toutes les occasions pour rappeler à leur peuple que la dévotion à Marie était pour tout Valenciennois un culte de famille. Chaque année, quand ils conviaient leurs paroissiens aux fêtes de la Nativité, ils insistaient sur le caractère particulier de la procession, objet d'un vœu qui liait étroitement tous les habitants de la cité, et ils n'épargnaient rien pour donner à cette solennité l'éclat qu'elle comportait.

Leur tâche était d'autant plus facile que le culte de Notre-Dame

rents ouvrages d'orfèvrerie : que parmi les dits effets il se serait trouvée une relique de la sainte épine que le sieur Becquet aurait déclaré appartenir à l'église de Saint-Nicolas, sans pouvoir indiquer par qui elle lui fut remise ni à quelle époque; que les marguilliers et curé de cette paroisse en ayant eu connaissance auraient réclamé cette relique et demandé par requête du vingt-neuf juillet dernier, qu'elle fut remise es-mains du sieur Lallemand, curé de la dite paroisse.

Vu les dites requêtes et autres pièces jointes, mes dits seigneurs donnent acte à Becquet de la déclaration par lui faite que la relique de la sainte épine trouvée parmi les effets saisis appartient à la paroisse de Saint-Nicolas; acte aussi aux marguilliers et curé de ladite paroisse de la réclamation par eux faite; et faisant droit à cet égard, ont ordonné et ordonnent que la dite relique sera retirée de dessous les scellés, partie présente ou dûment appelée par les commissaires qui ont apposés, iceux préalablement reconnus et par eux réapposés après le retrement effectué pour icelle être remise es-mains du sieur Lallemand, curé de la paroisse Saint-Nicolas et être replacée au lieu de son ancienne destination; déclarant moyennant le récipissé dudit sieur Lallemand, le greffier criminel bien et valablement deschargé.

Fait en jugement à Valenciennes, le 6 avril 1794.

M. Lallemand, nommé curé de Notre-Dame, fit don à sa nouvelle paroisse de son précieux dépôt, et c'est ainsi que cette église possède cette insigne relique, qui est sa plus grande richesse.

du Saint-Cordon avait échappé dans le cœur des Valenciennois, au naufrage des vérités les plus saintes.

Il était cependant réservé aux deux derniers pasteurs de voir leur zèle couronné d'un plein succès. L'un, M. Pique fit revivre Notre-Dame la Grande, l'autre, M. Prouvost, rendit à la procession un lustre qui rappelle l'éclat des anciens jours. Sans doute la solennité reste privée du caractère grandiose que lui donnaient jadis les trésors des couvents, les mille corporations arborant leurs bannières, la longue file des ordres religieux, la présence des abbés et du Magistrat ; mais elle a revêtu un caractère de piété qu'elle n'avait peut-être pas toujours autrefois. Quel spectacle que ces foules qui se pressent dans nos rues, que cet empressement des fidèles auprès de la statue pour la porter, que ces milliers de voix qui chantent les louanges de Marie ou qui récitent le rosaire ! Aucune parole ne saurait peindre l'enthousiasme religieux de la multitude de pèlerins de tout âge et de toute condition qui honorent une reine et qui bénissent une tendre mère. Sans nul doute le *tour* du Saint-Cordon, tel qu'il se pratique aujourd'hui avec son caractère de dévotion populaire que le temps n'a fait qu'accroître, est une des solennités les plus remarquables que l'on puisse voir en France (1).

Prière et consécration à Marie


 otre-Dame du Saint-Cordon, priez avec nous, priez pour nous. Très Sainte Vierge Marie, il y a un mois que nous visitons tour à tour les divers sanctuaires élevés en votre honneur par nos aïeux reconnaissants. Que de fois nous avons senti notre cœur s'attendrir et les larmes monter à nos yeux au récit des grâces

(1) Auteurs consultés : M. Julien, *Histoire de Notre-Dame du Saint-Cordon* ; Fonds des archives paroissiales de Notre-Dame. Archives communales nouvelles, lettre Q.

signalées que vous avez accordées à notre ville ! Que vous demanderons-nous en finissant ce beau mois que notre filiale tendresse vous a consacré ? Une seule prière s'échappe de nos lèvres : bénissez les enfants, comme vous avez béni les pères.

Notre-Dame du Saint-Cordon, nous vous prions d'abord pour la cité de Valenciennes qui est à vous à tant de titres. Veillez sur toutes les paroisses qui vous sont consacrées sous des vocables divers. C'est en vous seule que ceux qui les dirigent placent leurs plus chères espérances.

Veillez aussi sur les familles religieuses qui sont venues remplacer au milieu de nous celles que la tourmente des mauvais jours a dispersées ; défendez-les contre l'orage qui gronde, éteignez dans la main des méchants la foudre qui les menace.

Protégez les écoles où votre Fils est encore connu, aimé et adoré. Bénissez, conservez et faites prospérer ces pieux asiles, derniers boulevards qui protègent l'enfance et la jeunesse chrétienne contre l'irrégion et la perversité de notre siècle.

Fortifiez nos œuvres ouvrières, les cercles, les patronages, les réunions dominicales ; protégez-les contre tous ceux qui pourraient leur nuire, et répandez sur tous ceux qui les fréquentent un parfait esprit d'union et de fraternité chrétienne.

Ecartez de cette cité les mauvais livres, les écrits pernicieux, les œuvres de ces artisans de mensonge qui sont pour nos âmes un fléau plus terrible que la peste qui atteint les corps.

Eloignez de nos familles chrétiennes toute alliance voulue des maximes du monde avec les préceptes de l'Évangile. Ne permettez pas que nous succombions à cette pusillanimité qui fait amoindrir la vérité.

Bénissez les pouvoirs publics pour qu'ils consacrent au service de Dieu la puissance qu'il leur a confiée ; bénissez tous les citoyens de cette illustre cité, les réunissant dans un mutuel amour.

Bénissez le peuple des travailleurs et ceux qui labourent péniblement le sol, et ceux qui assouplissent les métaux dans l'air malsain

des ateliers; et ceux qui recherchent le charbon dans les abîmes de la terre.

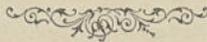
Bénissez-nous tous, afin que Valenciennes redevienne la ville de la Vierge, non seulement comme nous le sommes toujours par le cœur, mais encore par la pratique générale de la loi de Jésus-Christ.

Notre-Dame du Saint-Cordon, nous voici humblement prosternés devant votre image bénie pour renouveler le pacte plus de huit fois séculaire qui existait entre nos aïeux et vous. Plus heureux que nos pères, nous avons vu ce qu'ils avaient tant désiré pendant un demi-siècle! Combien de fois n'ont-ils pas gémi, dans le secret de leurs cœurs, sur la destruction de votre temple, et sur les ombres qui semblaient environner votre culte! vous écoutâtes leurs prières et vous nous avez donné un sanctuaire digne de vous. Mais ce qui réjouit surtout vos pieux serviteurs, c'est de voir que Valenciennes, pour vous honorer, n'a qu'un cœur et qu'une âme, que ses habitants ne forment qu'une seule famille, liguée pour votre service, pour votre gloire.

Puissante patronne de Valenciennes, aujourd'hui et pour tout le temps de notre vie et pour l'heure de notre mort, nous nous confions à votre bonté maternelle, nous nous abandonnons à votre protection, nous nous jetons avec confiance dans le sein de votre miséricorde.

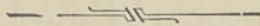
Continuez aux enfants l'amour que vous daigniez porter aux pères. Puissions-nous à notre tour, héritiers du zèle et du dévouement qui les animaient pour votre service, vous proclamer toujours reine de notre ville, souveraine de nos cœurs. Oui, bonne et tendre Mère, c'est le cri de nos âmes, nous sommes à vous; nous sommes à Marie, à la vie, à la mort!

AINSI-SOIT-IL.



ITINÉRAIRE DES DIVERS PÈLERINAGES.

NOTIONS TOPOGRAPHIQUES POUR FACILITER LA LECTURE DU PLAN.



1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e Jour. — Pèlerinage à N.-D. la Grande.

Nous entrons en ville par la porte Notre-Dame, (*porte de Paris*), nous suivons la rue Riviette, (*partie de la rue de Paris*), nous arrivons sur la place Notre-Dame. En face de nous s'élève la magnifique église de Notre-Dame la Grande.

Les constructions de Notre-Dame la Grande, et celles de l'habitation des moines d'Hasnon qui en faisaient le service religieux, occupaient une bonne partie du terrain borné par la rue Notre-Dame, la rue des Viviers, la rue Capron et la rue de Paris, (du n^o 119 au n^o 131.)

7^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours
dans l'ancienne église Saint-Vaast.

Sortis de Notre-Dame la Grande, nous traversons la place Notre-Dame, nous suivons la rue des Merciers, (*partie de la rue de Paris*), nous tournons à gauche par la rue à vaches, (*rue d'Anzin*), nous voici sur la place Saint-Vaast; l'église est devant nous, à l'extrémité de la place.

L'église paroissiale de Saint-Vaast a été démolie. Son emplacement, compris la place de ce nom, une partie de la rue des Glatignies n^o 6, et la croix du Neuf-Bourg n^o 8, sert de marché pour les bêtes à cornes.

8^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame des Sept Douleurs
dans l'Eglise actuelle de Saint-Géry, ancienne Chapelle
des Récollets.

En quittant l'église Saint-Vaast, nous suivons la rue des Glatignies, nous rejoignons la rue des Merciers qui se continue par la rue du Neuf-Bourg, (*partie de la rue de Paris*) ; en tournant à droite, nous rencontrons la rue Saint-François, (*rue des Récollets*), nous traversons la rue Saint-François qui se trouve sur notre gauche et nous arrivons à l'église des Récollets.

L'église du couvent des Récollets sert aujourd'hui de paroisse sous l'invocation de Saint-Géry. Le cloître et le cimetière des religieux ont été bouleversés. Sur cet emplacement, on a ouvert la rue Froissart et aménagé le jardin Wateau.

9^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu,
dans l'Eglise de l'ancien couvent Saint-Jean.

Sortis de l'église des Récollets, nous repassons par la cour et la rue Saint-François (*rue des Récollets*), nous prenons à gauche la ruelle Saint-Jean (*rue Saint-Jean*), qui nous conduit à l'église et au couvent de ce nom,

Cette abbaye a été complètement détruite en 1793. On a pris une partie du terrain pour agrandir la place Saint-Jean et élargir la rue de Paris, le reste a été converti en maisons et jardins particuliers.

10^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame de Consolation
dans l'Eglise actuelle de Saint-Nicolas,
ancienne chapelle des Jésuites.

En quittant Saint-Jean, nous prenons à gauche la rue derrière

les Récollets, (*rue de Paris*), qui nous conduit à la chapelle des Pères Jésuites.

Ce sanctuaire a échappé à la destruction ; il sert aujourd'hui d'église paroissiale sous le vocable de Saint-Nicolas.

11^e Jour. — Pèlerinage à N.-D. de Bonne-Espérance,
au village d'Aubry.

12^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame de Grâce,
dans l'ancienne Eglise Saint-Jacques.

Au sortir de la chapelle des Jésuites, nous prenons le cul de sac de Sainte-Croix, (*rue E. Durieux*), nous passons l'Escaut sur un pont de bois, et par un sentier, nous arrivons au cimetière et à l'église Saint-Jacques.

Cette église a été démolie à la Révolution : elle occupait avec son cimetière tout le terrain borné par l'Escaut, la rue Sainte-Croix, la rue du Carriot et la rue Saint-Jacques. On a bâti des habitations sur son emplacement (n^o 1 à 9).

13^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame du Mont-Carmel
dans l'ancien couvent des Carmes.

Sortis de Saint-Jacques, nous traversons la rue du même nom, nous prenons devant nous la rue Derrière-les-Murs, nous débouchons dans la rue de Tournai, (*rue de Lille*), que nous remontons sur notre droite. Vers le milieu de la rue, à gauche, nous trouvons l'église et le couvent des Carmes chaussés.

Le couvent et l'église des Carmes ont été démolis. C'est sur leur emplacement qu'est bâtie la caserne de la rue de Lille.

L'hôtel de l'intendance qui était à proximité des Carmes a été détruit par le bombardement. Son terrain est divisé en jardins et en bâtiments qui appartiennent à différents particuliers.

14^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame du Puy
dans l'ancienne Eglise de l'Hôtellerie.

En sortant des Carmes, nous continuons la rue de Tournay, (*rue de Lille*), en nous dirigeant vers la Place. Nous passons l'Escaut sur le pont Néron. Sur notre gauche, nous prenons la rue du Bœuf et la rue des Lillois, (*rue des Ilots*), qui nous mènent à l'Hôtellerie. (*Marché aux Herbes*).

15^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame de Milan
dans l'ancienne chapelle St-Pierre, à l'Hôtel de ville.

Après avoir quitté l'Hôtellerie, nous prenons à gauche la rue de la Braderie, (*rue de Paris*), et nous pénétrons sur la Grand'Place en face de Saint-Pierre.

Cette chapelle échevinale a disparu lors de la dernière restauration de l'Hôtel de ville. C'est sur son emplacement que se trouvent aujourd'hui les bureaux de police.

16^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame du Puy,
dans l'ancienne Eglise de Notre-Dame de la Chaussée.

En sortant de Saint-Pierre, nous traversons toute la Grand'Place en nous dirigeant du côté du Beffroy, nous prenons la rue Saint-Genois et la rue de Cambrai, (*font partie toutes deux de la rue de Famars*), nous arrivons à la rue Notre-Dame où nous trouvons à gauche Notre-Dame de la Chaussée.

L'église paroissiale de Notre-Dame de la Chaussée a été démolie : son emplacement est converti en maisons et jardins particuliers, (rue de Famars, n^o 71 à 81).

17^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame du Rosaire,
dans l'ancien couvent des Dominicains.

Revenant sur nos pas vers la Grand'Place, nous pénétrons chez les Dominicains par le chemin qui passe entre leur couvent et l'hôpital militaire, (*ancien Hôtel-Dieu, aujourd'hui bureau des hospices*).

Le couvent des Dominicains a été vendu en 1793 ; on a ouvert sur cette propriété la rue d'Oultreman et prolongé celle des Foulons, (n^o 1 à 17).

18^e Jour. — Pèlerinage aux divers sanctuaires
anciennement érigés en l'honneur de la Sainte Vierge
dans la région de la place Verte.

En sortant des Dominicains, nous suivons la rue Askièvre et la rue Askiévrette, nous remontons la rue Delsaux. Sur notre droite, nous trouvons les Brigittines, un peu plus haut les Ursulines, en redescendant la rue Delsaux, nous prenons les rues du grand et du petit Fossart qui nous mènent dans la rue Cardon, (*rue du Quesnoy*). Ce circuit nous permet de visiter les églises des Augustins et des Ursulines.

Au sortir des Ursulines, nous reprenons sur notre droite, la rue Cardon, (*rue du Quesnoy*), que nous continuons jusqu'au moment où nous prenons, sur notre gauche, la rue de Beaumont qui nous conduit directement aux divers sanctuaires érigés en l'honneur de la Sainte Vierge sur la place Verte.

Primitivement, une place ronde et des rues avaient été exécutées sur les terrains réunis des couvents démolis des Brigittines, des Augustins et des Ursulines, et le reste du terrain avait été cédé pour des constructions particulières. Dans la suite, on a construit sur cette place ronde la nouvelle église Notre-Dame.

Le couvent de Beaumont, a été converti en maisons et en jardins particuliers. L'église et le presbytère de Saint-Nicolas, la maison des veuves, l'hôtel du gouvernement ont été détruits par le bombardement. C'est sur ces terrains qu'on a construit la place Verte. La maison des Capucins qui n'avait pas été vendue à la révolution, a fini par tomber en ruines. C'est aujourd'hui le collège Notre-Dame. On a percé deux rues, la rue des Chartreux et la rue Saly, et bâti des écoles communales sur l'emplacement du magnifique couvent des Chartreux. Le couvent des Carmélites a été détruit, il est converti en maisons et en jardins particuliers.

**19^e Jour. — Pèlerinage à Notre-Dame de la Salle
et à Notre-Dame de Chièvres,
à l'ancienne Eglise Saint-Géry.**

Au sortir du couvent des Capucins, nous descendons la rue d'Enghien et la rue des Carmélites, (*font partie toutes deux de la rue des Capucins*), et nous trouvons la rue Saint-Géry que nous suivons à droite. Nous passons devant l'église Saint-Géry où nous reviendrons. En continuant, nous pénétrons dans la rue de la Tasnerie, (*rue Saint-Géry continuée*), à l'extrémité, sur notre gauche, se présente l'Eglise de la Salle le Comte.

L'emplacement de l'église et du cimetière de Saint-Géry est converti en place publique, (*Place Froissart*), sur laquelle on a fait des plantations d'arbres. Sur le terrain de Salle le Comte on a percé des rues et bâti de nombreuses habitations.

~~~~~

## TOPOGRAPHIE DES ÉDIFICES RELIGIEUX

### ET DES COMMUNAUTÉS

DONT LES NOMS FIGURENT DANS LES DIVERS PÈLERINAGES.

LES SÉMÉRIENNES occupaient l'emplacement où sont maintenant les écoles communales de la rue Capron, (rue des Anges, n<sup>o</sup> 29, et rue Capron, n<sup>o</sup> 22).

LES BADARIENNES se trouvaient où sont maintenant le Palais de justice et quelques maisons de la rue Capron, (n° 1 à 14).

BÉGUINAGE. — L'église paroissiale du Béguinage a été démolie ainsi qu'une bonne partie des logements. Sur cet emplacement, on a ouvert des rues et bâti des habitations particulières, (rues et enclos du Béguinage).

URBANISTES. — On a percé, sur le terrain de cette communauté, une rue qui continue la rue Saint-Géry et la rue Salle le Comte jusqu'aux remparts ; sur le reste du terrain on a établi l'abattoir actuel.

LE COUVENT DU LION D'OR, cour du Lion d'or, est converti en maisons et jardins particuliers.

LE COUVENT DE LA MADELEINE, rue Saint-Jacques, a été démoli et remplacé par des jardins et des habitations particulières.

LE COUVENT DES CARMES DÉCHAUSSÉS, sert présentement d'Hôtel-Dieu.

LE COUVENT DES URSULINES, était dans la rue du Quesnoy, (n° 72 à 76).

LE COUVENT DES AUGUSTINS, se trouvait dans la rue du Fossart, (n° 2 à 14), et donnait sur la rue du Quesnoy, (n° 78 à 100).

LES SŒURS GRISES DE SAINT-FRANÇOIS, avaient leur habitation rue de Paris, (n° 133 et 137), et rue Notre-Dame, (n° 41 à 45).

LES BRIGITTINES habitaient rue Delsaux, (n° 31 à 41), et rue du Grand Fossart, (n° 1 à 7).

LE COUVENT DES CARMÉLITES, donnait sur la rue de Mons, (n° 37 à 59).

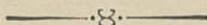
HÔPITAL SAINT-JACQUES, (rue de Lille, n° 135 à 143).

REFUGE DE FONTENELLES, rue de Famars, (n° 135) ; de SAINT-AMAND, place Saint-Jean, (n° 8, 10, 12).





## TABLE DES MATIERES



|                                                                                                                                                     |        |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Légende des Illustrations.....                                                                                                                      | v      |
|                                                                                                                                                     | Pages. |
| Ouverture du mois de Marie .....                                                                                                                    | I      |
| 1 <sup>er</sup> JOUR. — Miracle de l'an 1008.....                                                                                                   | 6      |
| 2 <sup>e</sup> » — La première Procession en l'an 1008.....                                                                                         | 11     |
| 3 <sup>e</sup> » — Châsse du Saint-Cordon, Confréries des Royés,<br>des Damoiseaux, et de Notre-Dame du Saint-<br>Cordon.....                       | 18     |
| 4 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame la Grande.....                                                                                           | 24     |
| 5 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame des<br>Miracles .....                                                                     | 30     |
| 6 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Hal dans l'ancienne<br>église de Notre-Dame la Grande. — Des Pèle-<br>rinages de nos Pères .....      | 36     |
| 7 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours dans<br>l'ancienne église de Saint-Vaast.....                                             | 43     |
| 8 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame des Sept-Douleurs dans<br>l'église actuelle de Saint-Géry.....                                           | 49     |
| 9 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu dans<br>l'église de l'ancien couvent de Saint-Jean....                                       | 56     |
| 10 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Consolation dans<br>l'église actuelle de Saint-Nicolas, ancienne-<br>ment chapelle des Jésuites..... | 61     |

|                                                                                                                                                   | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| 11 <sup>e</sup> JOUR. — Pèlerinage à Notre-Dame de Bonne-Espérance à Aubry.....                                                                   | 66     |
| 12 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Grâce dans l'ancienne église Saint-Jacques.....                                                    | 76     |
| 13 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Mont-Carmel dans l'ancien couvent des Carmes.....                                                  | 80     |
| 14 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame du Puy dans l'ancienne église de l'Hôtellerie.....                                                    | 84     |
| 15 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Milan dans l'ancienne chapelle Saint-Pierre à l'Hôtel de ville.....                                | 91     |
| 16 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame du Puy dans l'ancienne église de Notre-Dame de la Chaussée.....                                       | 97     |
| 17 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame du Rosaire dans l'ancien couvent des Dominicains.....                                                 | 103    |
| 18 <sup>e</sup> » — Pèlerinage aux divers sanctuaires anciennement érigés en l'honneur de la Sainte Vierge dans la région de la place Verte. .... | 108    |
| 19 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de la Salle et à Notre-Dame de Chièvres à l'ancienne église Saint-Géry.....                           | 116    |
| 20 <sup>e</sup> » — Des Processions établies autrefois à Valenciennes en l'honneur de la très Sainte-Vierge.....                                  | 123    |
| 21 <sup>e</sup> » — Procession de Notre-Dame du Saint-Cordon. — Corporations ouvrières.....                                                       | 131    |
| 22 <sup>e</sup> » — Procession de Notre-Dame du Saint-Cordon. — Communautés religieuses. — Confréries.....                                        | 141    |
| 23 <sup>e</sup> » — Procession de Notre-Dame du Saint-Cordon. — Eglises et Abbayes. — Magistrat.....                                              | 149    |
| 24 <sup>e</sup> » — Côté populaire du culte de Marie à Valenciennes.                                                                              | 160    |
| 25 <sup>e</sup> » — La très Sainte Vierge et les concours de poésie à Valenciennes.....                                                           | 171    |

PLAN DE L'INTERIEUR  
DE  
VALENCIENNES

Presenté à Messieurs du Magistrat et conseil de cette  
Ville en 1767 par M. W. J. Segras et J. L.  
Dumont, Écrivains Commisaires aux  
Travaux de la Ville





|                                                                                                                  | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| 26 <sup>e</sup> JOUR. — La très Sainte Vierge et les beaux-arts à Valenciennes .....                             | 180    |
| 27 <sup>e</sup> » — Confréries et Congrégations instituées à Valenciennes en l'honneur de la très Sainte Vierge. | 194    |
| 28 <sup>e</sup> » — Notre-Dame des Affligés au faubourg de Paris...                                              | 206    |
| 29 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame du Rosaire dans l'église de Saint-Géry .....                         | 216    |
| 30 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes dans l'église de Saint-Nicolas .....                      | 225    |
| 31 <sup>e</sup> » — Pèlerinage à Notre-Dame du Saint-Cordon dans l'église de Notre-Dame .....                    | 233    |
| Itinéraire des divers Pèlerinages .....                                                                          | 243    |





